



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

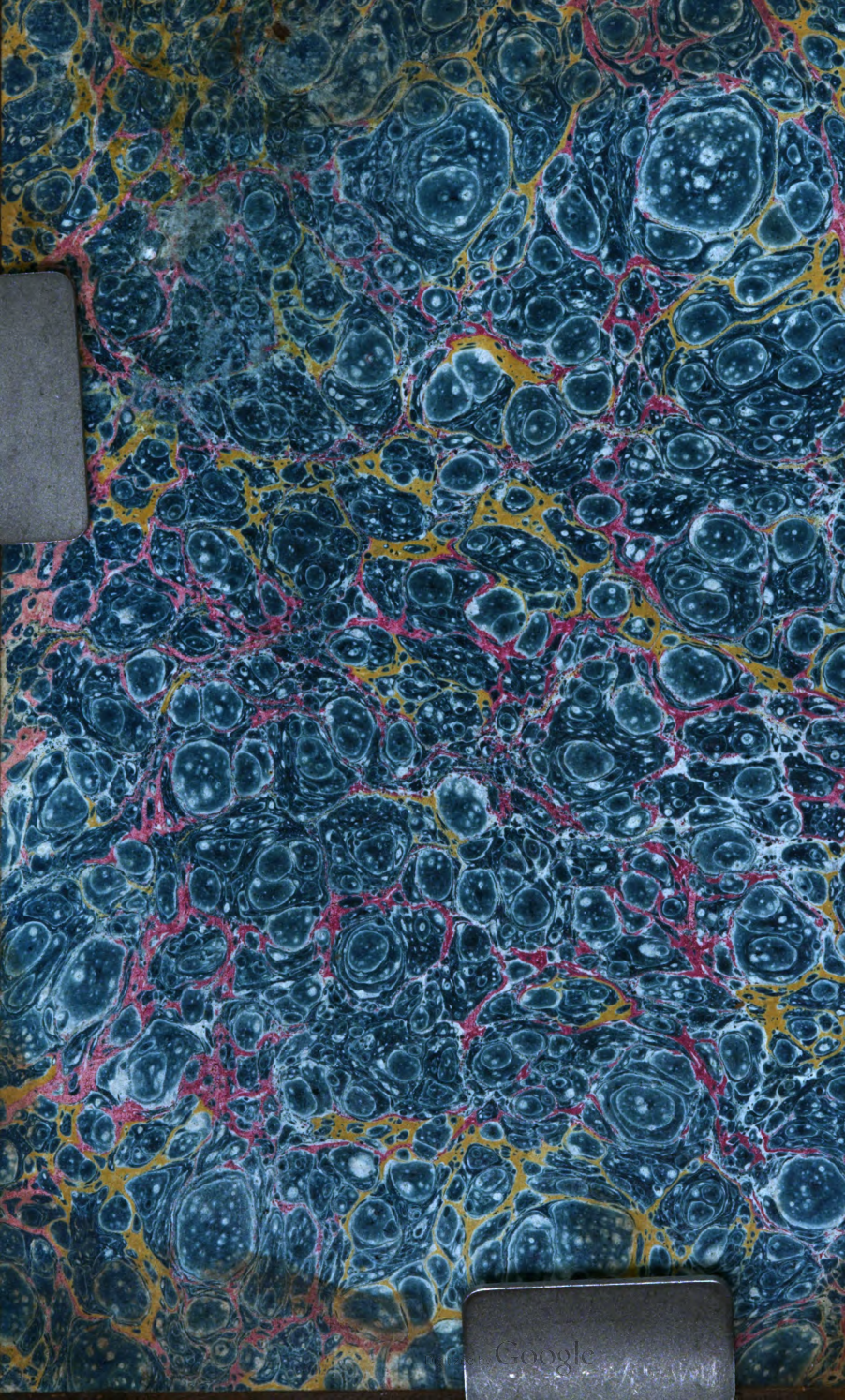
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

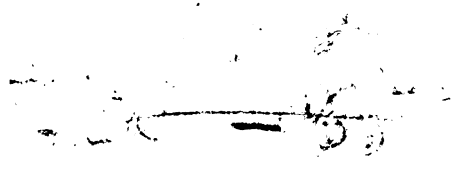
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Google





A409/
562

VIE ET RÉVÉLATIONS

DE

LA SOEUR DE LA NATIVITÉ.



Bibliothèque des Fontaines

BP 219

60631 CHANTILLY

Tél. 116

Digitized by Google

VIE ET RÉVÉLATIONS

DE

LA SŒUR DE LA NATIVITÉ,
Religieuse converse au couvent des Urbanistes
de Fougères,

*Écrites sous sa dictée par le Rédacteur de
ses Révélations.*

SECONDE ÉDITION,

Ornée du portrait de la Sœur, et augmentée d'un
volume qui contient tout ce qu'elle a fait écrire
peu de temps avant sa mort.

*Confiteor tibi ; Pater, Domine cœli et
terræ, quia abscondisti hæc à sapien-
tibus et prudentibus, et revelasti ea
parvulis. Math. 11, 25 ; Luc. 10, 21.*

TOME TROISIÈME.



PARIS,

BEAUCÉ, Libr. de S. A. R. Mgr duc d'ANGOUËME,
rue Guénégaud.

M. D. CCC. XIX.

LE BROSSE
DE
YANMAR CO

VIE INTÉRIEURE

DE

LA SOEUR DE LA NATIVITÉ,

*Pour servir de suite à ses Révélations ,
par le même Rédacteur.*

INTRODUCTION.

LA confiance que la sœur de la Nativité m'avoit donnée ne pouvoit guères aller plus loin, comme on a dû le remarquer dans le compte que j'ai rendu de ses confidences et de ses récits. Cette confiance s'étoit accrue à proportion de l'intérêt que cette sainte fille me voyoit prendre à tout ce qui concernoit une conscience et des voies extraordinaires , dont elle ne m'avoit rien caché de tout ce qui pouvoit intéresser l'Eglise et l'Etat. J'avouerai même qu'il eût été très-difficile pour moi de ne pas la

III.

1

prendre à cœur, sitôt que j'eus bien connu et la trempe de son caractère et la solidité de ses vertus, sur-tout les grandes faveurs dont le ciel l'avoit comblée: mais je ne m'en tins pas là, et je crus bonnement que Dieu, qui, malgré mon indignité, et pour des raisons à lui connues, paroissoit m'avoir appelé à la direction d'une si belle âme, vouloit que j'eusse tiré parti de la disposition où il l'avoit mise lui-même à mon égard, pour la montrer au public sous tous les rapports qui peuvent l'intéresser et l'instruire en l'édifiant.

De quelque manière que cette seconde entreprise m'ait été suggérée, j'en regardai l'exécution comme un devoir ou une nouvelle tâche qui m'étoit imposée, et dont peut-être on me demanderoit compte un jour. D'ailleurs, des âmes de ce caractère sont si rares, leurs vertus sont si au-dessus du vulgaire, qu'on peut dire hardiment qu'il n'y a rien de petit en elles, et qu'il y a toujours à gagner dans tout ce qui peut les faire mieux connoître et apprécier.

Dans cette persuasion, je lui fis part

du dessein que j'avois conçu d'écrire sa vie intérieure, ou plutôt la conduite du ciel à son égard ; ajoutant , pour prévenir les excuses de sa modestie , que je croyois suivre en cela la volonté de Dieu, qui , comme je l'espérois , ne manqueroit pas d'en tirer sa gloire pour le salut des âmes et peut-être la conversion des pécheurs. C'étoit véritablement prendre la Sœur par son foible , et cependant elle demanda du temps pour y penser. Il fallut revenir à la charge , lui rappeler l'intérêt de la gloire de Dieu et du salut des âmes rachetées de son sang , et lui parler avec toute l'autorité que je pouvois avoir sur elle ; lui enjoignant de m'obéir en cela , sous peine de désobéissance à Dieu qui m'envoyoit , et à l'Eglise qui m'approuvoit....

Vous me parlez , dit-elle enfin , de la conversion des pécheurs.... Hélas ! mon Père , je devrois bien craindre plutôt de scandaliser les justes , si ma vie intérieure sur-tout leur étoit bien connue. Cependant , ajouta-t-elle , je vous obéirai , puisque vous l'ordonnez. Puisse le ciel en tirer parti , comme

vous le dites ! du moins ce récit , vrai autant qu'il me sera possible , en me faisant connoître de vous , servira à faire triompher sa miséricorde à mon égard ; on y verra combien j'ai eu besoin de ses grâces spéciales , par lesquelles il m'a prévenu de toutes les manières , et combien son infinie bonté a eu à faire pour triompher de mon mauvais cœur ; combien j'ai opposé de résistance à son divin amour..... Par-là , mon Père , en rendant gloire au Dieu des miséricordes , j'inspirerai peut-être de la confiance aux plus grands pécheurs. Eh bien , sous ce point de vue et dans cette espérance , nous entrerons , quand il vous plaira , dans le détail que vous exigez , et par-là nous terminerons des entrevues qui nous ont coûté bien des inquiétudes et bien des soins à l'un et à l'autre.

Un pareil début , auquel je m'étois bien attendu , m'annonçoit à quoi je devois encore m'attendre , et quelle tournure elle donneroit à toute l'histoire de sa vie intérieure. A l'exemple de tous les saints qui ont parlé d'eux-

mêmes ; nous la verrons bientôt ne se montrer que du côté le moins favorable, exagérer ses moindres défauts ; et si elle est obligée de parler des grâces et des faveurs singulières qu'elle a reçues, comme des vertus qu'elle a acquises, ce ne sera, comme eux, que pour s'humilier davantage, en rapportant tout à celui de qui elle a tout reçu et qui doit lui demander compte de tout.

N'importe, ou plutôt c'en est une raison de plus, je tâcherai, ici comme ailleurs, de ne point m'écarter de ses idées, d'employer même jusqu'à ses termes autant que la délicatesse de la langue pourra me le permettre. J'ai trouvé du sérieux jusques dans ses songes, comme on l'a déjà vu : qu'on ne soit pas surpris si j'en rapporte encore quelques-uns, autant qu'ils pourront entrer dans les détails que je dois donner. Tout, dans une vie si extraordinaire, porte l'empreinte de la divinité ; d'ailleurs, l'Écriture sainte nous donne tant d'exemples de songes prophétiques et significatifs, comme on l'a déjà prouvé, qu'il paroîtroit au moins un peu témé-

raire de rejeter tous ceux d'une âme comme celle dont il s'agit. Je la compare à une lampe suspendue au milieu du sanctuaire pour y éclairer nuit et jour, en se consumant devant l'agneau qui y reçoit nos adorations. Depuis long-temps elle y brûle, elle s'y consume du beau feu de son saint amour, et les hommes, toujours distraits et aveugles, ne se sont point encore aperçus de sa lumière. Son âge et ses infirmités m'annoncent qu'il sera bientôt temps de la tirer de dessous le boisseau. Je me suis appliqué à en recueillir tous les rayons avant qu'elle s'éteigne pour nous, et que nous en soyons privés pour toujours.

VIE INTÉRIEURE

DE LA SOEUR DE LA NATIVITÉ.

Deux ou trois jours s'étoient écoulés, la Soeur m'aborde et commence ainsi le récit de sa vie intérieure:

« Au nom du Père, et du Fils, et du
» Saint-Esprit; par Jésus et Marie, et

» au nom de l'adorable Trinité , je fais
 » l'obéissance. »

Vous exigez donc , mon Père , que je vous parle maintenant de moi-même!.... Attendez-vous bien que jamais vous n'avez eu connoissance d'une vie si extraordinaire , si inconcevable , ni peut-être si criminelle que celle dont je dois vous entretenir : dans quelque époque et sous quelque point de vue qu'on l'envisage , on y trouvera de quoi admirer et de quoi gémir. Plût à Dieu que la fin en soit aussi tranquille et aussi assurée que la durée l'a été peu ! car , mon Père , à considérer le cours de ma vie , ce n'a été , à le bien prendre , et vous n'y verrez qu'une suite non interrompue , qu'une alternative continuelle de ténèbres et de lumières , de joies et de consolations mêlées de beaucoup de sécheresses et d'aridités. Enfin , vous le dirai-je ? les faveurs dont il a plû à Dieu de me combler au-delà de tout ce qu'on peut dire , ont été , ainsi que ma vie , traversées et comme détrempées d'amertumes , de travaux , de peines , d'agi-

Manière dont
 la Sœur entre
 en matière.

tations et de chagrins continuels : de manière, mon Père, qu'il est impossible de me définir, et je ne sais moi-même ce que je suis ; ce que je deviendrai, ni si j'ai plus lieu de me rassurer que de craindre, ou de craindre plus que de me rassurer ; je ne vois que le parti de m'abandonner au Dieu bon qui m'a tirée du néant, et qui ne veut la perte de personne. Mais il est temps que nous commencions.

Ce qui arrive à
la mère de la
Sœur pendant
sa grossesse.

(1) On dirait, mon Père, qu'avant ma naissance Dieu et le démon étoient déjà en guerre à mon occasion. Pendant le temps que ma mère me porta, elle fut en butte à plus de dangers qu'elle n'en avoit couru dans toute sa vie : des terreurs, des chutes, des accidens imprévus ; elle ne pouvoit faire

(1) La Sœur avoit commencé par me dire son nom de baptême et de famille, ainsi que le temps et le lieu de sa naissance ; mais je n'ai pas cru à propos de répéter ici ce que j'ai dit au commencement de sa vie extérieure, que j'ai fait précéder le volume de ses révélations. C'est ainsi que je tâcherai d'abrèger tout ce qui aura déjà été touché, et de n'en répéter que le moins qu'il me sera possible.

deux pas qu'elle ne fût poursuivie par des bêtes furieuses ou épouvantée par des spectres. Un soir , entre autres , qu'elle étoit sortie à la porte, un animal inconnu sauta tout-à-coup presque sur elle , avec une figure menaçante dont elle eut une frayeur capable de lui donner la mort. Ces impressions dangereuses se communiquèrent à moi d'une manière qu'on ne peut bien expliquer , mais qui n'en est pas moins réelle, s'il faut s'en tenir à l'expérience; tellement que jusqu'à l'âge de deux ans le moindre bruit me jetoit dans des tremblemens et des convulsions qui annonçoient le mal caduque et faisoient tout craindre pour ma vie.

Mes pauvres parens n'eurent recours qu'à la puissance du ciel pour m'en préserver; ils me vouèrent à la Sainte-Vierge , et promirent pour moi un voyage , que j'acquittai dans la suite , à Notre-Dame de *Pont-Aubré* , dans le Maine. Depuis le moment où ils m'eurent mise sous la puissante protection de cette eunemie de la puissance des ténèbres , non-seulement je n'eus plus

Première
faveur que la
Seur reçoit de
la Ste-Vierge.

aucune frayeur, mais jamais je n'ai été susceptible d'aucune crainte puérile et sans fondement. L'idée des spectres, des revenans, etc., qui en épouvantant tant d'autres, ne me fait pas la moindre impression : j'irois seule la nuit comme le jour ; je veillerois seule avec les morts ; je coucherois, s'il le falloit, parmi des cadavres, sans en être épouvantée ; et cela sur-tout depuis l'âge de douze ans, où j'accomplis le vœu qu'on avoit fait pour moi. « (Je m'en » informai dans le temps, et toutes les » religieuses me rendirent le même » témoignage, ajoutant que la sœur » de la Nativité avoit long-temps couché » avec une tête de mort à côté de son » oreiller. On a vu précédemment ce » qui se passa, en veillant une de ses » sœurs morte. »

Grâce singulière que lui fit J. C. à l'âge de deux ans et demi. Vision d'un globe lumineux.

Cette première faveur de Marie ne fut à mon égard que le coup d'essai de la protection du ciel, qui fut suivi de bien d'autres grâces qui auroient dû miner absolument toutes les espérances de mon ennemi, s'il pouvoit se décourager de quelque chose. J'étois encore

toute petite, et j'avois à peine quatre ou cinq ans (elle m'a fait écrire depuis qu'elle n'avoit alors que deux ans et demi, quelques jours de plus, suivant ce que J. C. venoit de lui faire connoître), lorsqu'il plut à Dieu de me favoriser d'une autre manière, mais si frappante, qu'elle n'est jamais sortie de ma mémoire et n'en sortira jamais. Ce trait, à mon avis, n'a pas peu influé sur tout le reste de ma vie, et je le regarde comme la source de toutes les grâces qui l'ont suivi. J'étois bien éloignée, sur-tout à cet âge, d'y pouvoir entrer pour quelque chose; je n'avois encore aucune connoissance ni de Dieu, ni de la religion, ni de moi-même, pas la moindre idée du bien et du mal; je m'amusois alors, comme les autres, à tout ce qui pouvoit fixer la légèreté de mon imagination, sans soucis, sans inquiétudes, et sans presque aucune réflexion.

Voici donc, mon Père, le trait singulier qui m'arriva un jour de dimanche que je me trouvois dans une maison voisine de celle que mon père

occupoit, pendant que mes parens étoient à l'office divin. Je me rappelle, comme de l'heure présente, qu'entre autres personnes de différens sexes qui se trouvoient dans cette maison, il y avoit deux ou trois jeunes hommes assis à la table, qui buvoient, chantoient et se divertissoient de leur mieux; j'avois les deux mains posées sur le bout de la table, et dans cette attitude je les regardois et les écoutois attentivement, sans presque rien comprendre ni à leurs actions, ni à leur chant. L'un d'eux s'écria tout-à-coup : C'est bien dommage qu'il faille quitter la vie et mourir ! que nous serions heureux si nous restions toujours ici, et que nous soyons éternellement comme nous sommes à présent ! je n'en demanderois pas davantage, et je renoncerois à tout le reste... Mais la mort!... quand on y pense!... etc.

Ces paroles, qui furent applaudies et répétées par les autres, me frappèrent. Que veulent-ils dire par là, me disois-je à moi-même ? car je n'avois encore aucune idée ni d'une autre vie, ni de la

nécessité de mourir. Pendant que je réfléchissois suivant ma petite portée, le ciel se chargea de m'expliquer le mystère, et c'est ici la première vision dont il m'ait favorisée. Un globe lumineux de figure ovale, et à-peu-près de la hauteur d'un homme, me parut descendre du ciel et s'arrêter sous le plancher de l'appartement; son feu avoit toutes les nuances de l'arc-en-ciel, mais ses couleurs étoient beaucoup plus vives. Dans ce globe j'entrevois, sans bien distinguer, comme la figure d'un homme debout, qui se fit entendre à moi par ces paroles prononcées très-distinctement, et que j'ai bien retenues :

« Vois-tu, mon enfant, ces insensés ?
 » entends-tu ce qu'ils disent dans
 » leur extravagance ? Je suis le Dieu
 » du ciel et de la terre ; c'est moi
 » qui ai tout créé, qui les ai créés eux-
 » mêmes par ma puissance. Je n'ai
 » tiré l'homme du néant que pour me
 » connaître, m'aimer et me posséder
 » éternellement. Eh bien, mon enfant,
 » voudrais-tu aussi, comme eux, re-
 » noncer à une si haute destination,

» pour partager éternellement ici-bas
» le sort et la demeure du quadrupède
» et du reptile? voudrais-tu changer le
» bonheur du ciel avec les misères de
» la terre? n'as-tu pas plutôt envie
» d'être à moi, de me posséder un jour,
» et de jouir à jamais du bonheur que
» je t'ai acquis et préparé au prix de
» tout mon sang? »

A ces mots, mon Père, à ces tendres invitations, mon esprit fut rempli de la connoissance de son auteur. Découvrant en lui des perfections infinies et inexprimables, voyant en lui mon souverain bien, je sentis mon âme saisie, pénétrée de sa présence, et mon cœur tout embrasé du feu de son amour, ainsi que du désir de le posséder sans fin. Dès ce moment, le plus heureux de ma vie, je lui fis l'hommage de mon être et le sacrifice de toute ma personne. Je désirois ardemment ou de mourir sur l'heure pour le voir et le posséder plus tôt, ou de ne vivre que pour le servir et l'aimer. Oui, mon Dieu, lui disois-je, Dieu de mon cœur et de toute mon âme, vous savez, vous

voyez avec quelle ardeur je désire d'être à vous ; car aussi bien je sens que mon cœur , qui est votre ouvrage , n'est fait que pour vous , et qu'il ne peut jamais trouver de repos qu'en vous ! Que le monde est vil et méprisable , en comparaison de vos beautés et de vos ineffables perfections ! J'y renonce dès ce moment ; j'y renonce pour toujours , pour ne penser qu'à vous , ô mon Dieu ! qui êtes mon principe et ma fin.

Incontinent la vision disparut , et me laissa dans des sentimens et des réflexions que je n'eus pas même la tentation de manifester à personne : Dieu avoit mis en moi , sur ce point , une discrétion dont les enfans de cet âge ne sont pas capables , et qui m'a accompagnée dans plus d'une rencontre où j'ai cédé , sans aucun effort , à mes propres parens , ce que naturellement j'aurois dû m'empresser de leur raconter. Ils n'en eurent pas la moindre idée ; et cependant , toutes les fois qu'ils me parloient de Dieu pour m'apprendre mes prières ou mon catéchisme , toutes les fois qu'ils me parloient de J. C. ou

de la sainte Trinité, je me rappelois toujours cette première vision, et je disois en moi-même : Il faut assurément que ce soit ce même bon Dieu-là que j'ai vu, et qui m'a parlé une fois dans ce beau globe, et qui étoit si lumineux et si brillant. Ah ! que j'aurois de plaisir à le voir et à l'entendre encore ! que je désirerois bien de le connaître toujours davantage ! mais surtout quel bonheur, si je pouvois un jour le posséder ! Ainsi je parlois intérieurement ; mais je ne le disois jamais qu'en moi-même ; mes parens n'y auroient rien compris, et je n'avois pas la moindre envie de leur en parler.

Apparition des charbons ardens, figure de l'Eglise des derniers temps

Ce ne fut pas la seule fois que Dieu me favorisa de cette manière à un âge si tendre. J'avois encore, je crois, toute mon innocence baptismale, lorsque j'eus cette autre apparition dont je vous ai parlé ailleurs, et qui figuroit, par des charbons ardens entourés d'un cercle de lumière, l'état de l'Eglise dans ses derniers temps, suivant l'explication que j'en ai reçue depuis, et dont je vous ai rendu compte en parlant des

persécutions de l'Eglise. Peut-être, mon Père, et vraisemblablement Dieu auroit continué de me donner des marques sensibles d'une prédilection gratuite, si de mon côté j'avois continué de lui être fidèle, en conservant toujours la grâce de mon baptême. Mais, hélas ! faut-il qu'insensiblement le péché soit venu interrompre un si beau commerce, une si heureuse correspondance avec mon Dieu, mon créateur et mon souverain bien !

Créature infortunée, j'abusai de ses bontés ! Aussi le ciel retira ses dons à mesure que la malice s'empara de mon esprit et corrompit ma volonté ! tant il est vrai que la vue de Dieu n'est due qu'à la pureté du cœur, ses tendresses qu'à l'innocence, et ses familiarités qu'à la fidélité aux grâces dont sa bonté nous prévient ! Loin de faire, comme il l'exigeoit de moi, un saint et digne usage de ma raison naissante, je négligeai de penser à lui, de l'adorer, de l'aimer, de le prier, de tourner vers lui mes premières pensées par la méditation de sa loi et de ses perfections

Négligences et infidélités de la Sœur ; avec qu'elle fait des fautes de son enfance.

divines , et de lui consacrer les premiers mouvemens de mon cœur. Coupable et fatale négligence ! . . . Les premières infidélités, qu'on regardera peut-être comme des minuties, des bagatelles dont on ne devoit seulement pas parler, je l'ai su depuis , ces prétendues minuties étoient réellement de vraies infidélités, qui en ont attiré bien d'autres en refroidissant d'abord mon cœur à l'égard de Dieu , et ensuite le cœur de Dieu à mon égard. Fatale origine ! triste enchaînement !

Je sentoïis imperceptiblement un certain orgueil prendre la place de la candeur et de la simplicité ; bientôt la méchanceté commença à s'établir sur les ruines de mon innocence aussi bien que de mon bonheur. Je devins en peu de temps entêtée, rebelle, désobéissante à la voix de ma mère , qui se voyoit quelquefois forcée de me punir contre son cœur : je prenois si mal ses corrections, que , loin d'en profiter, je n'en étois que plus méchante ; je nourrissois des aversions contre elle, et des ressentimens contre mes frères et sœurs

quand ils m'avoient fait gronder. Je mentois pour m'excuser, je disois : *En vérité, en conscience, cela est vrai comme Dieu me voit*, etc. Quand on vouloit me contrarier et sur-tout me punir, je noircissois de colère ; ce qui désoloit au dernier point ma pauvre mère, qui ne savoit comment s'y prendre pour me corriger de ce terrible défaut. Je continuai d'y être sujette jusqu'à un événement que Dieu, qui sait tirer le bien du mal quand il veut, permit sans doute par bonté pour moi. Il arriva qu'un jour je vis un homme transporté de colère, comme je l'avois été moi-même tant de fois ; son visage en étoit défiguré à faire peur ; et en effet j'en eus tant d'horreur, que dès ce moment je résolus de ne jamais me livrer à cette passion furieuse et si indigne d'une âme qui doit représenter partout la douceur et l'image de J. C., son modèle.

Malgré tant d'inclination au mal, j'éprouvois souvent des troubles intérieurs, des agitations involontaires, qui étoient sans doute des effets de la

Ses remords ;
ses craintes et
sa confiance.

grâce que J. C. me ménageoit : mille retours sur moi-même, mille bons mouvemens me rappeloient sans cesse vers Dieu. Je me sentois pénétrée tantôt de la crainte de lui déplaire et de ne pas l'aimer comme je lui avois promis, tantôt de celle d'en être un jour séparée pour l'éternité ; j'appréhendois au dernier point d'être surprise par la mort en mauvais état, et cette pensée de la mort et de ses suites inévitables, cette crainte salutaire des jugemens de Dieu fut le premier moyen dont ce Dieu de bonté, qui a tant et si long-temps combattu contre ma résistance, s'est servi pour en triompher. Combien d'autres pécheurs ont éprouvé la force de cette arme victorieuse entre ses mains !

Dans cet état de disgrâce, tout m'épouvantoit : un bruit, un orage, un coup de tonnerre, un éclair, me faisoient frémir. Je tremblois alors que le jugement général n'allât commencer sans que j'eusse le temps de m'y disposer ; je courois quelquefois me cacher dans quelque coin retiré, pour éviter d'y être citée ; j'étois transie de peur de m'y

voir condamnée, et ne pouvois, sans frémir, songer au sort d'une âme qui aura le malheur d'avoir perdu son Dieu pour jamais. Quel bonheur peut goûter une créature dont la conscience est ainsi troublée ? Mais le malheur est bien plus grand ; l'état est bien plus déplorable, quand on vit dans l'état et l'habitude du crime sans éprouver ni trouble ni remords : c'est ce qu'il y a de plus à craindre pour un pécheur.

Une seule pensée me rassuroit un peu : je me disois à moi-même que le Dieu tout-puissant qui m'avoit apparu et parlé dans le globe, étoit trop bon en lui-même et paroissoit m'aimer trop pour vouloir me perdre à tout jamais. Quand je serai devant lui, à son jugement, disois-je, je le prierai si bien qu'il se laissera fléchir et sera comme forcé de me pardonner. Je vous dirai même, mon Père, que cette espérance a toujours servi à me soutenir contre ce que la frayeur auroit pu avoir d'excessif ; oui, c'est cette espérance jointe à la crainte qui me fait regarder cette

première apparition comme la grâce de salut la plus précieuse pour moi, celle qui a le plus influé sur le reste de ma vie intérieure, en devenant comme le principe de toutes les autres faveurs du ciel.

Son attrait particulier dès l'enfance pour la dévotion au St-Sacrement.

Il faut vous dire, en passant, mon Père, que Dieu m'a inspiré de bonne heure et pendant toute ma vie un attrait tout particulier pour la dévotion au très-Saint-Sacrement de l'Autel ; dès l'enfance j'en ai éprouvé des impulsions extraordinaires, jusques-là que je ne pouvois passer devant un tabernacle où résidoit la présence réelle du corps de J. C., sans me sentir intérieurement et comme forcée de m'arrêter et de me mettre à genoux pour adorer ce profond mystère. Plus d'une fois dans l'Eglise je me suis exposée à la risée des enfans, dont l'exemple m'avoit portée à des irrévérences en attendant le prêtre qui devoit nous catechiser ; ils avoient beau rire et se moquer de moi, il me falloit devant eux et sur-le-champ expier la faute qu'ils m'avoient

fait commettre, par des actes extérieurs qui en faisoient amende honorable à J. C.

Quand il arrivoit que ma conscience m'eût reproché quelque chose d'un peu considérable, alors je me trouvois arrêtée dans le saint temple; une force invincible sembloit m'interdire le sanctuaire et me défendre d'approcher de l'autel. Hélas! mon Père, toutes ces grâces signalées accordées à si peu de personnes, les attentions si bien marquées d'une providence toute particulière, ne sont pas des mérites; elles ne servent qu'à rendre plus criminels et plus inexcusables et mon ingratitude envers l'auteur de tant de faveurs, et les péchés sans nombre dont je me suis rendue coupable envers la présence réelle de cet aimable Sauveur au très-Saint-Sacrement de l'autel. Puisse l'aveu que j'en dois à la face de la terre réparer sa gloire offensée, en effaçant l'outrage qu'il en a reçu! puissent les Anges et les Saints lui en faire amende honorable, et l'en dédommager par la

ferveur de leur amour pendant toute l'éternité!

En voilà déjà beaucoup, comme vous voyez, mon Père, de ma misérable vie intérieure; voilà déjà bien des grâces extraordinaires du côté de Dieu, sans presque aucune correspondance du mien. Voilà par conséquent déjà bien des infidélités et bien des ingratitude, voilà bien des péchés commis, dont il me faudra bientôt rendre compte à mon juge. Mais nous ne sommes pas encore au bout de ces infidélités et de ces crimes: hélas! pendant bien du temps encore ils ne feront qu'aller en augmentant. Puisque vous êtes curieux d'en entendre tout le détail, demain, si vous le voulez, ou même ce soir, nous en reprendrons la continuation; aussi bien mon devoir m'appelle ailleurs en ce moment. Adieu, mon Père, veuillez m'excuser et prier pour moi.

« Au nom du Père, du Fils et du
» Saint - Esprit. Par Jésus et Marie,

» et au nom de l'adorable Trinité, je
 » fais l'obéissance. »

Mon Père, ma mère me faisoit mon examen de conscience et me conduisoit à confesse; mais la crainte que j'avois d'être grondée de mon confesseur me lui faisoit cacher la moitié de mes fautes, sur-tout les désobéissances à ma mère. On me fit communier à neuf ans et demi. C'étoit beaucoup trop tôt à mon avis, et j'ai eu lieu de m'en repentir. Comme je ne craignois rien tant que d'être obligée, suivant un usage assez général, de faire des excuses et même de demander pardon à ma mère avant de communier, j'allai un mois auparavant faire l'aveu de tout ce que la conscience me reprochoit à son égard; mais en cela j'allois au-devant de ce que je voulois éviter : Dieu permit que pour m'éprouver mon confesseur m'ordonnât de lui demander pardon et de changer de conduite envers elle.

Défauts de ses confessions et de sa première communion. Suites funestes pour son âme.

Qu'on est aveugle et malheureux sur-tout à cet âge! Je ne pus jamais me résoudre à une satisfaction si juste pourtant et si nécessaire; et pour sur-

eroit de malheur , la crainte d'un refus trop mérité me fit cacher tout cela lorsque je reçus l'absolution. Je communiai donc dans cet état contre les remords de ma conscience , qui , dès ce moment , commença à me tourmenter. Ciel ! que ce souvenir est amer ! aurai-je bien assez de larmes , et ma vie pourrait-elle suffire à déplorer une pareille faute et toutes celles qui en furent les funestes effets ?

Dès ce moment , mon Père , plus de faveurs du ciel , plus de consolations intérieures , ni paix , ni contentement ! Tout mon bonheur s'étoit évanoui par l'action qui devoit y mettre le comble et contribuer davantage à le rendre éternellement durable. Qu'on est à plaindre quand on trouve la mort dans la source de la vie , et que ce qui devoit nous sanctifier ne sert qu'à nous rendre plus coupables que nous n'étions auparavant ! Ce malheureux état dura plus de cinq mortelles années , pendant lesquelles l'usage , le respect humain et la confrérie du Rosaire , où j'étois enrôlée et dont j'abusois , me firent com-

mettre bien des sacrilèges dont je fré-
mis encore, et dont j'ai bien lieu de
frémir.

Loin de se ralentir, cependant, mes
passions, comme vous devez bien le
penser, ne faisoient que prendre de
nouvelles forces et s'augmenter de jour
en jour. Le démon avoit bien lieu de
s'applaudir et de triompher. Peut-être
que mon cœur eût enfin tombé dans
l'endurcissement, si une grâce spéciale
ne m'eût préservée de ce profond
abîme par les remords accablans que
j'éprouvois malgré moi, et qui ne me
donnoient ni paix ni trêve. Il sembloit
qu'à chaque pas j'entendois intérieure-
ment une voix qui me disoit d'un ton
sévère : Qu'as-tu fait, malheureuse,
et que veux-tu devenir ? tu n'as obéi ni
à J. C., ni à ta mère ; tu as trompé ton
confesseur ; tes confessions sont nulles,
tes communions sont mauvaises ; tu
n'as point l'amour de J. C : après tant
d'attentions et de bienfaits de sa part,
tu vis dans la disgrâce de ton Dieu ; et
si tu avois le malheur de mourir en
cet état, où irois-tu, infortunée ! Ah !

l'enfer seroit ton partage pour l'éternité. Mais étoit-ce là ce que tu avois promis à ton Dieu ? étoit-ce là ce qu'il avoit droit d'attendre après tant de bienfaits de sa part ?

Jour et nuit ces reproches accablans retentissoient au fond de mon âme. J'en étois si troublée , que , malgré mon orgueil , je me jetai un jour tout-à-coup à genoux aux pieds de ma mère , dans l'intention de me punir de ne l'avoir pas fait plutôt. Ma mère fut si surprise de cette démarche de ma part , que , malgré l'émotion où je l'avois mise par mes résistances , elle demeura toute déconcertée de me voir ainsi devant elle et ne savoit à quoi l'attribuer...

Elle se convertit et fait une confession générale à l'occasion d'un jubilé ou indulgence plénière. Fruits qu'elle on retire. Humble aveu de ses misères.

Cette première victoire sur moi-même commença à me tranquilliser un peu ; mais tout n'étoit pas fait. Sur ces entrefaites arrive le grand jubilé ou pardon général de l'Eglise : ce fut une de mes années , qui étoit venue nous voir , qui nous annonça qu'on l'avoit publié à la paroisse. *Bonne nouvelle , m'écriai-je ! Ah ! que me voilà bien ! je vais du coup faire une confession*

générale et me convertir tout-à-fait et tout de bon !.... A cette exclamation de ma part , mon père éclata de rire. *Nous y voilà pourtant, s'écria-t-il, et nous allons voir de belles choses ! notre fille Jeannette va se convertir et faire une confession générale. Notre-Dame, ce ne sera pas pour peu, et les prêtres n'ont qu'à s'étonner ; il y aura de grandes difficultés par-là.*

Mon père m'aimoit singulièrement, et la bonne idée qu'il avoit de moi ne lui permettoit pas d'imaginer que j'eusse eu besoin de conversion ni de confession générale. Hélas ! je ne sentois que trop toute la réalité de ce besoin. Oui, mon père, lui répondis-je, je veux me convertir avec la grâce de Dieu, et j'espère qu'après cela je serai de beaucoup meilleure que je n'ai été jusqu'ici. *Nous verrons ce qu'il en sera,* reprirent mes parens....

Sitôt que le jubilé fut ouvert, je n'eus rien de plus à cœur ni de plus pressé que d'aller me jeter aux pieds de feu M. Maillard, alors recteur de notre paroisse (la chapelle Janson).

Mon Père, lui dis-je, en arrivant, je vous demande en grâce de me faire faire une confession de toute ma vie, car je suis très-mécontente de toutes celles que j'ai faites jusqu'ici..... Il m'écouta avec bien de l'attention et m'aida beaucoup. Quand il me demanda si c'étoit par la crainte d'être battue par ma mère que j'avois refusé d'obéir à mon confesseur, je lui donnai, quoique foiblement, une réponse affirmative qui n'étoit point encore selon l'exacte vérité. C'étoit encore là un petit déguisement dont je me suis encore repentie, quoiqu'il ne fût pas, à beaucoup près, aussi essentiel que la première faute que j'avois faite.

Mon jubilé avoit commencé de me rendre, à moi-même : j'avois alors environ quinze ou seize ans (1). Dès-lors

(1) Ce jubilé dont parle la Sœur, et qu'elle fit à l'âge de quinze ou seize ans, dut donc avoir lieu en 1746 ou 1747; car elle étoit née au mois de janvier 1731. On connoît le jubilé pour l'élection de Benoît XIV en 1740, qui correspond avec la première communion de la Sœur à neuf ans et demi, et le grand jubilé séculaire en 1751,

Dieu parut se rapprocher de moi , à mesure et à proportion que je m'approchois de lui , ou plutôt , ô mon Dieu ! c'étoit vous qui aviez fait la première démarche et qui , dans l'excès de votre amour , m'aviez recherchée de toutes les manières ; qui aviez mis tout en œuvre pour me regagner ! Mais hélas ! ô Dieu de bonté ! le temps de ma parfaite conversion n'étoit pas encore venu , et vous avez été assez bon pour l'attendre patiemment , et pour supporter jusques-là des infidélités dont je rougis maintenant , et une conduite qui dut vous être insupportable. Que n'a-t-il

dont la Sœur parlera bientôt , et qu'elle fit à l'âge de vingt ans. On ne connoît point celui dont elle parle ici. Il faut donc dire que cette bonne fille dans son ignorance a confondu un grand jubilé avec un petit jubilé accordé au diocèse de Rennes , à quelqu'occasion que nous ignorons , ou peut-être plus vraisemblablement encore avec cette indulgence plénière et solennelle qu'on gagne en forme de jubilé à la fin d'une mission , et à laquelle les gens de la campagne sont assez accoutumés de donner le nom de jubilé. Au reste , cette erreur , ou plutôt ce défaut d'expression juste de la part de la Sœur , ne fait rien au fond des choses qu'elle nous raconte avec tant de naïveté et de simplicité.

pas dû en coûter à votre amour pendant ce long et criminel délai !

Tout ce que je vous dis ici, mon Père, dit la Sœur, aussi bien que tout ce que je dois vous dire encore, ne servira pas peu à me faire connoître de vous ; ce sera déjà une grande avance pour la confession générale que j'ai dessein de vous faire, si Dieu m'en donne le temps et les moyens. En attendant, je me sens portée, en vous obéissant, à réparer ma conduite passée, autant qu'il sera en mon pouvoir. Qu'on apprenne, par mon propre aveu, combien la grâce de Dieu a eu à faire en moi, de quel abîme sa miséricorde m'a retirée, et qu'on sache combien je lui suis redevable à tous égards. Ah ! sans doute, les âmes fidèles verront avec étonnement et admiration, d'un côté, tant d'infidélités, de révoltes, d'ingratitude et de misères ; de l'autre, tant de bonté, de patience, de recherche et d'amabilité. Puisse ce Dieu d'amour avoir oublié ce que je vais vous dire, et ne m'en punir jamais ! puisse-t-il, au contraire, en retirer sa gloire,

et le prochain son édification ! Placée entre la présomption et la défiance , que mon récit retienne au moins le téméraire qui s'expose , et empêche de se désespérer celui qui a eu le malheur de tomber ! C'est le fruit le plus désirable qu'on en puisse espérer. . . .

Pendant deux ans entiers j'avois goûté le fruit de ma confession générale ; la paix , la douce tranquillité de ma conscience , m'avoient permis des retours amoureux vers Dieu et des réflexions sérieuses sur moi-même. Je prenois beaucoup de goût au chant des cantiques spirituels et à la lecture des livres de piété ; car j'avois appris à lire , comme on le fait à la campagne , c'est-à-dire , assez pour ces sortes de lectures. J'aimois la compagnie des filles vertueuses et les conversations sur la spiritualité.... dispositions qui sembloient annoncer tout autre chose que ce qui arriva. J'étois bien plus docile envers ma mère , à qui pourtant je résistai encore une fois , mais dans une circonstance qui , je crois , rendoit ma faute , s'il y en avoit , bien plus excusable que par le

passé. Voici quelle fut cette circonstance, afin que vous en jugiez :

Comme ma sœur cadette, j'avois eu bien des fois la foiblesse d'aider notre mère dans certaines pratiques superstitieuses qui sont si ordinaires parmi les gens de la campagne. Il y avoit même en cela quelque chose qui tenoit du maléfice, quoique ce ne fût pas dans l'intention de ma mère. Un jour, il me tomba vivement dans l'esprit qu'il y avoit de l'offense de Dieu dans cette pratique. Ma conscience aussitôt se révolta, et je refusai de m'y prêter. Je dis nettement à ma mère que je ne lui obéirois pas, parce que j'y voyois du péché ; ma sœur suivoit mon exemple. Je m'étois attendue à essayer au moins quelques paroles de vivacité de la part de ma mère. Point du tout, elle demeura toute pensive, et se contenta de me dire assez doucement : Eh bien, ma fille, j'en parlerai à mon directeur, et s'il y a du péché en cela, nous ne le ferons plus. Elle m'avoua depuis qu'elle s'en étoit confessée et qu'elle en avoit fait pénitence. Ainsi, mon Père, le

motif et l'événement m'ont toujours consolé sur cette dernière désobéissance à ma mère.

Vers ce temps-là arriva la mort de mon pauvre père, qui me causa une Mort de son père ; écarts de sa jeunesse. peine très-sensible et me fit verser bien des larmes ; car je l'aimois bien sincèrement. J'en pris occasion de rentrer davantage en moi-même et de penser de mettre en sûreté mon salut pour l'avenir. Ainsi, mon Père, ces deux années depuis mon retour à Dieu, sans être marquées par aucune faveur extraordinaire, s'étoient assez bien passées et donnoient pour la suite quelque espérance de mieux encore ; du moins, il n'y avoit aucune apparence que ce temps dût être sitôt suivi d'une conduite qui me fit tout-à-fait oublier mon Dieu et mes premières dispositions à son égard.

Je touchois presque à ma vingtième année, temps critique pour la vertu, pour peu qu'elle soit exposée ; saison périlleuse où les passions se font sentir avec force ; et Dieu sait comme j'en fus bientôt assiégée. J'étois jeune, robuste

et en âge de travailler. Comme il m'étoit impossible de subsister sans ce secours, il me fallut me trouver dans les travaux des campagnes avec des jeunes gens des deux sexes, très-libres en actions et sur-tout en paroles. Avec des passions aussi vives que les miennes, à quoi une jeune fille de cet âge n'est-elle pas exposée dans ces sortes de travaux et d'amusemens, pour peu sur-tout que le démon d'impureté s'en mêle ! et il ne manque jamais d'être de la partie. O que les conversations diaboliques sont dangereuses ! Que les jeux et les ris qu'elles occasionnent sont criminels, et que ceux qui y contribuent se rendent coupables sans presque s'en apercevoir !

J'entendois continuellement répéter à mes oreilles ces paroles sales et à double sens, ces mots grossiers ou équivoques qui faisoient sur mon imagination les impressions les plus funestes ; d'où il arrivoit que tout me devenoit dangereux, jusqu'aux objets les plus indifférens. Sans cesse mes oreilles étoient choquées et salies par des dis-

cours licencieux en tout genre. Tantôt les mots injurieux, tantôt les médisances, tantôt les calomnies ou les faux rapports, et presque toujours l'impureté animoient les conversations de ces jeunes libertins. Jugez comme le démon s'en servoit contre moi ! D'abord, je voulus tenir ferme ; mais ma fermeté ne tint pas long-temps contre le torrent du mauvais exemple et sur-tout contre un certain désir de plaire et d'être bien venue, un respect humain qui me faisoit craindre comme un grand malheur d'être vue d'un mauvais œil, d'être traitée de bigote, de scrupuleuse, d'hypocrite ou de fausse dévote.

Ainsi, l'orgueil et le respect humain furent les deux armes dont le démon fit usage pour ruiner presque de fond en comble cette réputation de modestie dont je m'étois piquée jusques-là. Il est certain que naturellement on n'aime point à se voir rejeté et méprisé de ceux avec qui l'on vit et on a à vivre. Peu à peu mes oreilles s'accoutumoient à entendre les paroles scandaleuses et effrontées qui d'abord m'avoient fait

rougir. Ma bouche se faisoit même à les répéter. Sensiblement, je devins railleuse, jalouse, impertinente, quoique je ne le fusse encore qu'avec répugnance et une certaine modération. Les passions avoient tellement aveuglé mon entendement, que je ne distinguois plus guère qu'à peine les premières notions de la foi, de la raison et du bon sens. Je croyois, par exemple, qu'il n'y avoit aucun mal à médire du prochain, pourvu qu'on ne dit que la vérité. Ainsi, je ne craignois que la calomnie, et j'ôtois la médisance du nombre des péchés..... Cependant on trouva ma vertu plus aimable, parce qu'elle étoit moins farouche, c'est-à-dire moins éloignée du vice. Ainsi, suivant l'usage trop ordinaire, on me croyoit plus vertueuse à proportion que je l'étois moins.

Ses regrets.
Vive peinture
des dangers
auxquels est
exposée la jeu-
nesse igno-
rante, sur tout
par rapport à
la pureté.

Juste ciel ! dans quel excès ne pouvois-je pas donner, si la grâce m'eût tout-à-fait abandonnée ! et dans quel horrible état ne devoit pas être devant Dieu une créature assez malheureuse, une conscience assez aveuglée pour s'en tenir à la seule exemption de l'exté-

rieur du crime, sans se mettre en peine de l'intérieur (je veux dire de la pensée, peut-être de la volonté), qui en fait toute l'énormité devant les yeux si purs de l'Eternel !.... Le croiriez-vous, mon Père, et ceux sur-tout qui, dans le monde, suivent encore un pareil plan de conduite, ne vont-ils pas prendre tout ceci pour les exagérations d'une conscience qui s'alarme mal-à-propos et sans qu'il y ait le moindre danger ! Ah ! je les en conjure, qu'ils abjurent un moment une maxime si damnable, pour considérer avec moi ce qu'exigent d'une âme chrétienne et son propre caractère et tous les bienfaits dont elle est redevable à l'amour de son Dieu, et j'ose croire qu'ils ne pourront s'empêcher de convenir que j'ai vécu, comme ils le font peut-être eux-mêmes, dans un si fatal aveuglement, qu'il faudroit des larmes de sang pour le pleurer (1).

(1) Quelque dangereux et quelque injurieux pour Dieu que fût en lui-même cet état que la Sœur se reproche, et dont elle s'accuse ici avec tant de repentir, si l'on y fait bien attention, on verra que la grâce et la crainte du Seigneur l'on

Oui, mon Père, je le répète, mon fatal aveuglement est allé jusqu'à compter pour rien les péchés intérieurs. Je croyois bien, par exemple, qu'il y eût eu du mal à voler, à se venger. . . . je croyois bien qu'il y eût eu du péché à s'enivrer ou commettre l'impureté en action quelconque; mais je ne croyois pas que c'eût été un mal de s'en entretenir volontairement en soi-même, pourvu qu'on s'en fût tenu là, comme

toujours retenue dans de certaines bornes; de sorte qu'elle n'a jamais donné, je ne dis pas dans aucun excès criant, mais dans aucune faute ou action criminelle proprement dite. Elle doute, elle-même, si elle a jamais eu la volonté d'offenser Dieu; nous pouvons bien en douter comme elle. Ce qu'il y a de sûr, c'est que *cet aveuglement fatal, ces erreurs si coupables, ces fautes, ces ingrattitudes, ces crimes*, qu'elle déplore avec tant d'amertume, passeroient presque pour des vertus aux yeux de tant de personnes du monde qui vivent tranquilles et sans aucun remords dans des habitudes infiniment plus criminelles. D'où vient cette différence? C'est que l'amour et la crainte du Seigneur voient, par le flambeau de la foi, des crimes énormes, des ingrattitudes révoltantes, où l'esprit du monde ne découvre que des bagatelles et des légèretés. Lequel des deux est dans l'erreur?

je faisais , et qu'on n'eût rien exécuté au-dehors , etc. . . .

A quoi , je le demande encore , n'est pas exposée tous les jours une pauvre fille ignorante , qui n'a d'autre règle de conduite que des principes aussi faux et aussi damnables ? Qu'opposera-t-elle aux dangers qu'offre le monde à chaque pas ? Car combien de pièges tendus à son innocence ! Combien de combats à soutenir ! De combien de rencontres le démon de l'impureté ne sait-il pas profiter pour attaquer sa frêle vertu ! . . .

Les impudiques , jeunes et vieux , l'attaqueront de toutes les manières , et s'y prendront de toutes les façons pour vaincre sa constance et triompher de sa pudeur. Ils épieront ses démarches et ses paroles ; ils étudieront ses inclinations ; ils feindront de prendre son parti , d'entrer dans toutes ses vues , de favoriser ses projets , et cela uniquement pour mieux s'insinuer dans son amitié , en la prenant par son faible. Si elle a de la vertu , ils en emprunteront le masque et tâcheront d'en

jouer le rôle ; si elle n'en marque pas , ils s'y montreront indifférens et diront qu'il faut que chacun soit libre sur cet article et qu'on ne doit gêner personne. Si elle témoigne un certain dégoût , une certaine aversion pour la piété , ils ne manqueront pas d'applaudir à une disposition qui leur est la plus favorable. Ils affecteront aussitôt une force d'esprit , une incrédulité que peut-être ils n'auront point au fond de l'âme , et paroîtront impies déclarés pour en venir à leurs fins.

Oui , mon Père , et qu'on n'en doute pas un moment , il n'est point de personnages si opposés et si contradictoires qu'un impudique expérimenté ne tente pour réussir : s'il s'aperçoit sur-tout , comme je l'ai dit , que la personne ait de la disposition à devenir incrédule , il ne manquera pas de lui glisser des doutes , en attaquant devant elle les vérités fondamentales de la foi , les dogmes dont la croyance est absolument nécessaire au salut : persuadé qu'il n'a point de moyen plus efficace que d'écarter et d'anéantir les terreurs

salutaires de la religion, il la raillera beaucoup sur la crainte de l'enfer ou des jugemens de Dieu ; il deviendra avec elle sérieux ou enjoué, imprudent ou hypocrite, suivant qu'il le jugera plus expédient à ses desseins, et c'est ce qu'on doit attendre de tous les hommes de ce commerce, qui sont, hélas ! bien plus nombreux qu'on ne se l'imagine à l'âge de l'inexpérience et de l'aveuglement.

Oui, ces impudens abuseront tout-à-la-fois, pour la séduire, de sa facilité, de son imprudence, de son ignorance, de sa bonne foi, de sa passion, de sa pauvreté même, en mettant le salut de son âme, ainsi que leur brutalité, à prix d'argent. Combien d'exemples n'en pourroit-on pas trouver, et n'en ai-je pas en moi-même ! et quoique, à beaucoup près, on n'en ait, grâces à Dieu, jamais été si loin à mon égard, j'en citerai un seul trait, qui prouve à-peu-près tout ce que je viens de dire. C'est le danger le plus évident où mon honneur se soit jamais trouvé exposé. J'invite les jeunes personnes

encore sans expérience à en faire leur profit ; elles y verront combien elles ont besoin d'être sur leurs gardes , si elles veulent conserver le précieux trésor de leur innocence , et qu'en général elles ne doivent se fier , sur ce point délicat , qu'à bien peu de personnes , je dirai presque à aucune. Mais , mon Père , comme il est tard aujourd'hui , et que j'ai parlé suffisamment , nous en remettrons le récit à la prochaine séance , si vous le voulez bien. Permettez que je vous quitte.

« Au nom du Père , du Fils et du » Saint-Esprit. Par Jésus , etc. »

Sa vertu est at-
taquée. Force
avec laquelle
elle s'enfuit et
échappe au
danger.

Il y avoit dans notre village un certain veuf , âgé de plus de cinquante ans , qui jouissoit de la meilleure réputation de sagesse et de probité ; on l'eût volontiers regardé comme le plus homme de bien et le meilleur chrétien de toute la paroisse. Depuis un certain temps il avoit fréquenté la maison de mon père , et c'étoit presque toujours quand j'y étois ; car si j'étois absente ,

il s'y arrêtoit rarement. Son attention ne me déplaisoit pas. J'étois alors âgée de dix-huit ou dix-neuf ans, et d'un caractère très-enjoué. On sent bien que je ne devois pas haïr la compagnie honnête. Sans être évaporé, cet homme étoit encore plus gai que moi; il m'amusoit par ses bons mots et par des historiettes qu'il savoit raconter avec un certain sel qui ne laissoit pas que d'y mettre du piquant, sans jamais sortir des bornes de la décence. Car, mon Père, sur-tout dans ce temps-là, la moindre liberté en paroles m'eût révoltée; et s'il faut dire le pour et le contre, je dois à la vérité l'aveu que, jamais de ma vie, je n'ai souffert de personne la moindre action tant soit peu répréhensible, la moindre liberté tant soit peu indécente. Oui, je puis dire que la moindre familiarité indiscrete eût bientôt fait congédier un jeune homme, quelque chose qu'il m'en eût dû coûter (1).

(1) Cet aveu sincère de la Sœur suffit, à mon avis, pour montrer sur quel pied on doit prendre

Ce veuf me témoignoit une amitié de pure bienveillance dont on ne pensoit aucunement à lui savoir mauvais gré à la maison. Nous étions tous charmés de sa compagnie. Qui auroit dit, mon Père, que cet homme de probité, qui usoit de tant de réserve, qui mettoit tant d'honnêteté dans ses procédés, portoit pourtant un cœur corrompu; qu'il avoit au fond de l'âme un dessein pervers, dont je n'avois pas la moindre idée, que mes parens se fussent reproché de soupçonner, et peut-être, hélas! qu'il n'apercevoit pas lui-même? Car qui peut comprendre sur ce point l'aveuglement et la misère de l'homme, et combien il lui est facile et ordinaire de se faire illusion?... Combien de fois la seule imprudence n'a-t-elle pas excité un feu qu'on ne connoissoit pas, ou rallumé celui qu'on croyoit éteint; occasionné, enfin, des incendies, où il ne paroissoit pas qu'il y eût eu lieu de rien craindre! Il est

tout le mal qu'elle nous a déjà dit d'elle-même, et ce qu'elle nous en doit dire encore.

bien difficile de se connoître soi-même ,
et presque toujours on se juge moins
coupable qu'on ne l'est en effet.

Un jour il profita d'un moment d'absence de ma mère , pour me dire à l'oreille certaines paroles dont je ne compris pas du tout le sens , et auxquelles il joignit certains gestes que je comprenois encore moins , tant j'étois éloignée d'aucun mauvais soupçon contre lui. Je riois cependant , parce que j'étois en train de rire , et que je prenois tout sur ce pied-là. C'étoit un tort que j'eus ; mais la faute étoit bien matérielle de ma part. C'étoit simplicité ou bêtise , comme on voudra ; mais l'hypocrite ne tarda pas à me prouver qu'il avoit pris la chose sur un autre pied , et qu'il avoit jugé tout simplement de moi par lui-même. Depuis ce temps il n'épioit que l'occasion de me trouver seule ; elle se présenta. Ma mère m'avoit , un matin , envoyée garder notre bétail dans un pré situé près la maison de notre veuf. Il vint m'y trouver , et me demanda de mes nouvelles , en m'abordant d'un air jovial.

Il s'assit sans façon tout à côté de l'endroit où j'étois assise. Je lui remarquai seulement un air et des paroles beaucoup plus libres qu'à l'ordinaire. Il voulut encore me faire agacer ; mais ses badinages, joints à certains mots de cajolerie, me donnèrent des soupçons et me firent suspecter ses intentions. Il voulut me donner de l'argent ; il m'offrit des présens ; je refusai tout, disant qu'il ne me devoit rien ; que je n'avois pas besoin de ses présens, et que je ne savois pourquoi il me les offroit.

Pendant que j'évitois son approche, et que je repoussois ses jeux de main, je crus entendre quelqu'un me dire fortement : *Sors d'ici, ou bien je t'abandonne ; fuis, fuis, le temps presse et le péril est grand pour ton innocence...* Cette voix, qui retentit du fond de mon âme, en m'ouvrant tout-à-fait les yeux sur le danger, me donna, pour l'éviter, une vitesse et une force incroyables de corps ; à laquelle, je pense, trois ou quatre hommes n'auroient pas résisté. D'un seul effort j'é-

chappe comme un éclair des mains de ce malheureux, dont l'intention n'étoit plus équivoque, puisqu'il la déclaroit nettement (1).

C'est ainsi, mon Père, que mon imprudence exposa, comme je l'ai dit, mon honneur au plus grand danger où je me sois jamais trouvée, et dont je ne suis sortie, comme vous le voyez, que par un secours particulier, une faveur extraordinaire du ciel. Eh! combien de jeunes personnes n'y ont-elles fait nau-

(1) Quelques examinateurs des cahiers m'avoient dit qu'ils avoient trouvé cette aventure un peu trop circonstanciée, aussi bien que quelques autres récits des révélations touchant le sixième précepte, les dangers du mariage, etc. Je rends justice à la pureté de leurs intentions, et je suis très-éloigné de mépriser leurs avis; mais ils me permettront de leur dire que je n'ai pas été le seul à penser différemment sur tous ces points. J'ai cru même que Dieu n'avoit permis, peut-être même dicté ces détails de la Sœur, que pour le bien spirituel de tant de personnes qui se trouvent dans ces différentes positions, et qui pourront y trouver des règles, des avertissemens salutaires, et un modèle de conduite. Faut-il donc attendre, pour être en garde, qu'on ait commis le mal par expérience? et que peut-on risquer à découvrir d'avance la marche ordinaire et les pièges du

frage que par cette imprudence même, qui ne prévoit point assez le danger, qui ne se défie de rien ? Combien qui ne se sont perdus sans retour que pour avoir traité de bagatelles certaines démarches très - imprudentes, certains jeux, certains badinages prétendus innocens, et qui les ont insensiblement conduites du badinage aux privautés, des privautés à la licence, de la licence au crime, du crime à l'habitude, de l'habitude à l'endurcissement, enfin de l'endurcissement à l'abandon de Dieu, qui conduit au dernier des malheurs !

Il est donc bien important, mon Père, d'interdire toute entrée à un

démon d'impureté, qui ne triomphe jamais mieux que lorsqu'il trouve l'inexpérience jointe à la simplicité ? Alléguera-t-on la crainte de les scandaliser, en les instruisant ? C'est encore là précisément un piège de cet esprit impur, que cette ignorance favorise plus qu'on ne pense. Au reste, sur ce pied-là combien d'endroits des Pères de l'Eglise, des meilleurs écrivains, et même des saintes Ecritures, ne faudroit-il pas retrancher ? La tentation du chaste Joseph, l'attaque que la chaste Suzanne souffrit de la part des deux infâmes vieillards, etc. L'Esprit Saint en a pensé autrement ici, comme là, on peut le suivre.

ennemi aussi rusé , de ne rien lui accorder de tout ce qu'on peut lui refuser. Avec lui , qu'on me croye , il n'y a ni à délibérer , ni à capituler , parce qu'il ne sait point garder de mesure. Si vous lui accordez un pied de terrain , il en prendra deux , trois , quatre , etc. Enfin , si vous ne le perdez bien vite , tôt ou tard il vous perdra.... Que fera donc une pauvre fille , sans la défiance , qui est ici , plus que nulle part , la mère de sûreté ? Obligée de vivre avec des ennemis jurés de son innocence , que deviendra-t-elle encore une fois , si elle n'est continuellement attentive sur chacune de ses démarches ; si elle ne joint sans cesse la prudence du serpent à la simplicité de la colombe ? Enfin , le dirai-je sans détour , que de secours ne faut-il pas ! Que de grâces ne lui sont pas nécessaires pour être chaste , au milieu de Sodôme ; je veux dire au milieu d'un monde corrompu , où tout respire la volupté et fait avaler le poison ; sur-tout en certains états , où les dangers sont encore ce qu'il y a de plus grand ! »

Heureusement échappée , et comme par miracle , du plus grand danger de ma vie , je ne craignois plus mon ennemi , soit qu'il eût fallu courir l'attaquer , ou me défendre. J'étois dans une colère où je ne me connoissois plus : voyant que , tout déconcerté , il restoit dans le même endroit , sans oser me suivre , je m'arrêtai à quinze ou vingt pas pour l'accabler d'injures et lui dire tout ce qui me vint à la bouche dans le moment de ma fureur. Jamais je n'en ai tant dit à personne ; et s'il avoit tenté d'user de violence , je crois que j'aurois eu le courage de l'assommer , tant j'étois outrée contre lui. Je lui promis bien de ne jamais me fier à lui sur rien au monde , et je lui ai tenu parole. Que pensez-vous , mon Père , de ma colère et de mes complimens ?

Voyant que la Sœur attendoit une réponse avant de continuer , je lui hasardai à-peu-près celle-ci : Je pense , ma fille , que dans ce moment votre colère devoit pour vous un devoir indispensable , pour les raisons que vous venez de m'expliquer.

Quant aux injures que vous eussiez pu absolument lui épargner, puisque votre conduite en disoit assez, je les regarde comme une forte admonition, une bonne correction, qu'il avoit trop méritée et dont il ne tenoit qu'à lui de profiter. C'étoit une petite justice que vous lui rendiez fort à propos, et qui pouvoit bien le faire rentrer en lui-même, en lui exprimant d'une manière plus énergique toute l'horreur que vous aviez de son mauvais dessein; je crois que vous pouvez ne pas vous la reprocher. On doit quelquefois cette espèce d'aumône au prochain, sur-tout quand il en a un besoin aussi pressant qu'il paroît que celui-ci l'avoit. Ainsi, c'est alors un devoir, plutôt qu'un acte de surrogation. Que de libertins eussent été corrigés, s'ils n'avoient jamais eu que de pareilles réceptions! Mais malheureusement il s'en trouve de plus indulgentes, et qui ont la conscience trop délicate pour se mettre en colère en pareils cas. Cela ne les empêche pas de s'y mettre en bien d'autres rencontres, où il ne faudroit que de la

patience ; mais dans celle-ci la colère leur semble un trop gros péché.

Revenons à ce qui me regarde , interrompit la Sœur ; car , mon Père , j'ai trop de fautes à me reprocher pour m'arrêter à celles dont les autres peuvent aussi se rendre coupables , et je ne dois penser qu'à faire le procès à moi-même. Hélas ! mon Père , il s'en faut encore beaucoup que ma vie libertine soit finie. Reprenons-en donc l'histoire déplorable au point où nous étions avant la digression qui vient de nous occuper.

Défauts que
la Sœur se re-
proche ; va-
nité , dissipa-
tion , etc.

Il n'y avoit plus en moi de combats qu'entre les différentes passions. J'étois jalouse des richesses et des habits des autres filles , et quelquefois même un peu de la bonne idée qu'on avoit d'elles. Je n'évitois guère la compagnie des hommes que par la crainte du déshonneur , c'est - à - dire qu'on en eût mal parlé , comme on faisoit de quelques autres , et que je n'eusse ainsi perdu la bonne réputation dont j'aimois sur-tout à me piquer. Quoique j'aimasse la danse , je dansois rarement , parce que je le

faisois mal, et de manière à ne point satisfaire ma petite gloriole, ou plutôt ma sottise vanité.

Ainsi c'étoient toujours l'orgueil et l'amour-propre qui dirigeoient toutes mes démarches, et je ne combattois un vice que par un autre, comme le font tous ceux qui ne prennent point la foi pour leur flambeau, ni l'évangile pour leur règle. J'étois quelquefois dissipée au dernier point. Je lisois de mauvais livres, c'est-à-dire des livres d'amusement, qui avoient été plutôt contraires que favorables à la religion et aux mœurs. J'en ai même une fois prêté à une de mes compagnes; pour quoi j'en fus bien reprise de mon confesseur. Je ne faisais presque plus de cas d'aucune règle. Ciel adorable! qui auroit dit, mon Père, en voyant tout ce qui se passoit en moi, dans ces temps malheureux, que j'étois faite pour être religieuse; que c'étoit la place que Dieu m'avoit marquée, et qu'un cœur comme étoit le mien, aussi éloigné de sa crainte et de son amour, devoit pourtant faire profession d'être à lui

pour toujours?... Que vous êtes bon ; que vous êtes aimable, ô Dieu des vertus ! puissé - je éternellement chanter vos miséricordes infinies, quand vous aurez mis le comble à vos bienfaits, en couronnant vos propres dons ! Mais poursuivons.

On pense à la
marier. Ses ré-
pugnances.

Vous savez, mon Père, que les pauvres filles de la campagne, pourvu qu'elles aient de la force et qu'elles sachent bien travailler, trouvent plus vite à se marier que celles qui sont plus riches, parce qu'il se trouve un plus grand nombre de partis accommodés à leur fortune. Il n'est donc pas surprenant qu'il s'en soit présenté à moi, et même quelques-uns pour lesquels je n'étois point indifférente. Un jeune homme, entr'autres, très-sage, me convenoit davantage et me plaisoit beaucoup, sans avoir jamais eu avec lui de conversations bien particulières sur l'article. Je sentois que je l'aimois plus que les autres. On avoit fait pour lui, même avant la mort de mon Père, différentes démarches auprès de mes parens. Il y eut des demandes, des sollicitations, des pro-

messes ; mais ce qu'il est bon de noter, toutefois qu'il s'agissoit d'en venir à quelque vrai accord de fiançailles , il se trouvoit toujours de part ou d'autre quelque obstacle imprévu, toujours quelque contre-temps qui rompoit la partie et déconcertoit tous les projets.

Je dois aussi vous avouer, mon Père, que malgré tout ce que j'ai senti de misères humaines , toutes les fois qu'il s'agissoit de me parler sérieusement de mariage, j'éprouvois en moi-même un combat terrible, ou plutôt je ne sais quoi dont je ne pouvois me rendre raison , et que personne ne pouvoit comprendre, quoique tout le monde s'en aperçut. C'étoit une certaine répugnance, comme invincible, qui me saisissoit tout-à-coup, et qui alloit jusqu'à m'ôter la respiration et la parole , me faire changer de couleur , et me rendre malade de crainte et d'appréhension.

Je me trouvois donc soulagée en voyant tout manquer, et par une bizarrerie bien singulière je devenois jalouse, jusqu'à perdre la paix , des personnes vers lesquelles les jeunes gens se tour-

noient à mon refus. Enfin , j'étois déjà pour moi-même une énigme d'autant plus inexplicable , que Dieu ne m'avoit point encore fait connoître les effets de ce combat continuel de la nature et de la grâce , qui fait qu'il se trouve comme deux hommes opposés dans la même personne, sur-tout quand l'ange de Satan se joint à la nature et s'en sert pour nous souffleter.

Mais , mon Père , indépendamment des lumières que Dieu m'a données depuis sur tout cela , je serai toujours , comme j'ai toujours été , une vraie énigme pour moi et pour bien d'autres.

Je ne vous comprends pas, ma sœur, me disoit un jour un de mes confesseurs, *vous m'avez parlé de Dieu comme un ange , et vous me parlez de vous-même comme d'un démon ; je ne comprends rien à tout cela....* Ah ! c'est que la matière étoit bien différente, et que de part et d'autre je tâchois de suivre la vérité qui m'étoit montrée; voilà tout le mystère qu'il ne comprenoit pas. Mais reprenons encore le fil de ma triste histoire ; car , hélas ! mon Père ,

le temps de ma conversion n'est pas encore arrivé , si toutefois je puis dire qu'il soit jamais venu parfaitement , et si je n'ai pas à craindre qu'il n'arrive jamais , tel du moins que je l'ai toujours désiré.

Dans ce triste état , j'avois l'idée la plus fautive des choses les plus claires et les plus évidentes. J'aurois, pour ainsi dire, méconnu les premiers principes de la loi naturelle , tant mes passions avoient mis le trouble dans toutes les facultés de mon âme ; oui , je le dis à ma honte et à mon repentir, mon aveuglement étoit tel , qu'à l'âge de dix-neuf ans j'avois beaucoup moins de lumières pour discerner le bien et le mal, beaucoup moins de connoissance dans les choses de Dieu et du salut , que j'en avois eu à l'âge de sept ou huit ans. Faut-il s'étonner , après cela, des écarts inconcevables , en fait de croyance, de tant d'hommes distingués par leurs lumières sur tout autre point ; quand une fois ils se sont laissés dominer par leurs passions ? Monsieur un tel , dit-on, ne croit point, il n'a point de religion , et

Fausse idée
que la Sœur se
formoit dans le
trouble des
passions. Les
passions, seul
obstacle à la
foi.

pourtant il a des connoissances : c'est un bel-esprit , c'est un génie...

Tant qu'il vous plaira ; mais qu'en voulez-vous conclure ? Quelle induction favorable pouvez-vous tirer de son incrédulité contre les mœurs ou la religion qu'il rejette ? Il faudroit , pour en juger sainement , que son esprit fût libre de ce côté-là et pût apercevoir les choses dans leur vrai point de vue. Mais non , la passion chez lui obscurcit l'entendement et les lumières de la raison ; elle éteint le bon sens , émousse toutes les facultés naturelles , abrutit l'homme , et en fait , comme dit l'Écriture , une espèce d'animal qui ne comprend rien aux choses de Dieu ni du salut. Ne pouvant s'élever au-dessus de la portée des sens , il n'aime et ne comprend que ce qui y a rapport. Les objets de la foi lui sont étrangers : ce sont pour lui des énigmes où il ne croit voir que des contradictions avec la raison. D'où il arrive assez souvent que les plus beaux-esprits sont peuple en fait de croyance , mais encore beaucoup plus enfans , disons mieux , beaucoup

plus ignorans que les ignorans eux-mêmes, puisque cette ignorance leur est commune avec les premiers. Ils opposent encore toute la répugnance de leurs passions à admettre ce qui les réprime et ce que la raison ne sauroit comprendre. Oui, mon Père, et soyez-en bien sûr, ôtez les passions du cœur humain, vous en ôtez tous les obstacles à la foi, vous le rendez chrétien; ôtez les passions, vous ôtez les incrédules, parce que les passions sont la seule source de leur incrédulité. C'est de quoi j'ai fait une triste expérience (1).

Je pensois donc, mon Père, et peut-on le déplorer assez ! je pensois que c'étoit aimer Dieu suffisamment que de ne le pas haïr; qu'on a la foi sans être obligé de croire tous les points

(1) C'est aussi la pensée d'un de nos poètes dans cette belle gradation, où il nous dit :

..... Que tout libertinage
Marche avec ordre, et son vrai personnage
Est de glisser, par degrés, son poison,
Des sens au cœur, du cœur à la raison.

(J. B. ROUSS., *épit. à M. RACINE.*)

de croyance que l'Eglise propose à ses enfans ; qu'on peut se sauver avec la foi générale et spéculative , sans se mettre en peine de la réduire en pratique ; que les bonnes œuvres , par conséquent , ne sont point nécessaires au salut ; qu'il suffit d'adorer Dieu dans son cœur , sans s'assujétir à aucune pratique de religion ; que les vœux du baptême n'obligent point à renoncer aux maximes du monde ; que les pauvres et ceux qui souffrent sont malheureux , et qu'il n'y a que les riches qui soient heureux et dignes d'envie ; qu'on peut rendre au prochain aversion pour aversion , indifférence pour indifférence , etc.

Ou plutôt , à parler plus exactement , je ne pensois point à tout cela , et je vivois en conséquence , sans y faire presque la moindre attention. Ainsi , je me faisois dans la pratique une espèce d'évangile monstrueux , que je substituois à l'évangile de J. C. C'étoit bien l'évangile du monde et des passions , aussi favorable à la nature qu'il est contraire à la vraie foi. Voilà

pourtant quelle a été ma règle pendant tout ce temps infortuné. J'ignorois absolument quel est l'état d'une âme qui a eu le malheur de consentir au péché. Je n'avois nulle idée de l'offense de Dieu, ni de ses suites par rapport à nous. Je faisois consister l'orgueil dans les richesses et la grandeur, ne pouvant comprendre que les pauvres gens pussent être orgueilleux, quoique j'en fusse un exemple et une preuve très-visible à tout autre qu'à moi-même; car, mon Père, je pense qu'il n'y avoit que moi seul à ne pas m'apercevoir de ce fonds d'orgueil dont j'étois comme pétrie. Je m'imaginois aussi qu'il n'y avoit que les riches qui pussent s'attacher de cœur aux biens de la terre, à aimer le monde et la vanité. Que d'illusions ! que d'erreurs !....

Cet aveuglement étrange de mon esprit, cette espèce d'endurcissement volontaire de mon cœur, je les attribue sur-tout à mon orgueil que Dieu vouloit punir, à l'abus des grâces, et aux profanations que ce malheureux orgueil me faisoit commettre : car, mon Père,

Malgré ses égaremens, elle remplissoit ses devoirs de religion, aimoit la parole de Dieu, et fréquentoit les sacremens dans les grandes solennités.

au milieu de mes égaremens, je conservois toujours un certain fonds de religion, qui se réveilloit sur-tout aux grandes solennités. J'aimois les cérémonies de l'Eglise, et sur toutes choses la parole de Dieu. Mais, hélas ! l'inconstance de ma volonté rendoit en moi ce goût stérile, pour ne pas dire dangereux. Mon âme, livrée continuellement à la dissipation, à la frivolité, à la bagatelle, ressembloit à ce champ pierreux, et, de plus, ouvert aux incursions de mes ennemis, dans lequel cette divine semence ne pouvoit germer, ni jeter de profondes racines. Elle y étoit donc foulée et écrasée sous les pieds des passans, enlevée par mon orgueil, étouffée par mes inclinations, corrompue et desséchée par le feu de mes passions. Quel état !...

Je l'entendois volontiers, cette divine parole, elle me touchoit pour le moment ; mais le moment d'après je n'y pensois plus. Ainsi, au lieu de me justifier, elle me rendoit plus coupable ; au lieu de me convertir, elle m'endurcissoit de plus en plus ; au lieu

d'opérer mon salut , elle devenoit la source de ma condamnation. Qu'on est à plaindre , encore un coup , quand on fait un pareil usage des faveurs que le ciel nous accorde ! Sur quelle ressource peut-on compter , quand les dernières ressources se tournent contre nous par l'abus que nous en faisons ? O le pitoyable état ! ô la désespérante situation !

C'est pourtant , mon Père , et l'état et la situation où j'ai passé pendant plus d'une année , gardant toujours l'extérieur et la réputation de fille vertueuse , dont j'étois fort flattée : mettant toute ma perfection dans les dehors de la piété , j'étois jalouse de ne pas manquer à une seule communion de bonnes fêtes ou de confrérie , et je me mettois très-peu en peine de m'y bien préparer et d'en retirer du fruit. Prenant aveuglément le fantôme pour la réalité , je me flattois intérieurement d'être dévote et vertueuse , tandis qu'au fond je n'étois guère qu'une hypocrite et un sépulcre blanchi. Je passois ainsi pour vivante aux yeux des hommes , tandis que j'é-

tois morte aux yeux de Dieu. Telle étoit ma situation , mon Père , lorsque la Providence , qui n'a jamais cessé de veiller sur moi , permit que je fusse frappée d'un trait dont probablement vous n'avez jamais entendu parler , et dont vous n'avez lu ni vu d'exemple en aucun endroit. Mais comme il est temps de finir aujourd'hui , nous en remettrons , s'il vous plaît , le récit , et nous commencerons par - là la séance de demain (1).

« Au nom du Père , du Fils et du
» Saint-Esprit. Par Jésus , Marie , etc. »

Trait singulier
d'un enfant de
trois ans. Effet
qu'il produit
sur la Sœur.

Un jour de dimanche que ma mère m'avoit , pendant qu'elle étoit à la messe paroissiale , confié le soin de mes petits frères et sœurs , j'allai avec eux cher-

(1) Je ne sais ce qu'on en pensera ; mais il me semble que les différens portraits que la Sœur vient de nous donner , ressemblent à plus de personnes qu'on ne se l'imagine , et que par conséquent un très-grand nombre peuvent s'y reconnoître et en faire leur profit. De quelque part que viennent ces détails , ils ne paroissent ni sans dessein , ni sans utilité.

cher la compagnie d'une de mes amies, qui étoit la fille d'un employé aux douanes, dont la maison étoit proche de la nôtre. Elle étoit aussi chargée de veiller sur sa petite famille dans l'absence de ses parens. Nous mîmes tous les enfans ensemble pour s'amuser, et, assises l'une à côté de l'autre, nous voilà de chanter un cantique sur l'amour de Dieu. La petite sœur de ma compagne, âgée de trois ans, avoit quitté ceux de son âge pour venir nous écouter de plus près; elle tenoit sa main sur mon épaule, et prêtoit l'oreille à notre chant avec une attention surprenante pour son âge, et un air d'une joie, d'une satisfaction et d'un intérêt qui nous animoit beaucoup, parce qu'il étoit impossible de ne le pas remarquer; son attitude même, tout annonçoit en elle le plus grand contentement.

Le cantique qui lui donnoit tant de plaisir, finissoit à-peu-près par ces paroles : *Et si pour lui nous brûlons en ces lieux, de quels feux donc brûlerons-nous aux cieux ?* ou bien par ces autres vers, car je ne me les rappelle pas exac-

tement : *Si maintenant nous brûlons de ces feux , de quels feux donc brûlerons-nous aux cieux ?* C'est toujours la même pensée pour le fond.

Chose inouïe et tout - à - fait étonnante , mon Père ! à peine ces derniers mots du dernier couplet furent-ils chantés , que , sous nos yeux , l'enfant attentive fut élevée de terre par trois reprises à la hauteur de trois ou quatre pieds , sans faire aucun effort pour sauter , mais se tenant le corps droit , ayant les bras étendus , le visage enflammé et les yeux élevés vers le ciel. Dans cette attitude , comme pour répondre à la fin de notre dernier couplet , elle prononça très-distinctement et avec beaucoup de force ces paroles qui firent sur moi la plus vive impression , et qu'elle répéta à chaque reprise qu'elle fut enlevée : *Du feu de l'amour ! du feu de l'amour ! du feu de l'amour !* A chaque répétition de ces paroles elle étoit donc enlevée et retomboit doucement autant de fois sans se faire aucun mal : cela se fit successivement et durant un bon instant , après lequel la petite , rendue à

elle-même, courut s'amuser et jouer avec les autres, sans qu'il y parût davantage. Il est très-probable qu'elle n'en garda aucun souvenir.

Pour ma compagne et moi, nous fûmes si frappées, si interdites, et pour ainsi dire si étourdies de ce que nous venions de voir, que nous restâmes sans parole et que nous nous séparâmes sans faire la moindre réflexion, sans nous dire un seul mot. Ah! mon Père, que de retours cet événement singulier me fit faire sur moi-même, en me rappelant ce que j'avois été autrefois! Voilà, me disois-je, comme Dieu se manifeste aux cœurs purs, tandis que les autres sont privés de ses faveurs! Je l'ai vue, cette âme innocente et si agréable à ses yeux, s'enflammer par des paroles qui ne faisoient pas la moindre impression sur moi, qui ne touchoient point la dureté, l'insensibilité de mon cœur. O qui me rendra ma première innocence! qui me redonnera cet heureux temps où je sentois aussi la présence de mon Dieu, où son amour se faisoit sentir à moi, où je jouissois de ses plus

intimes familiarités ! Temps précieux , tu n'es plus !.... Jours fortunés , qu'êtes-vous devenus ? que suis - je devenue moi - même ? O source de larmes amères ! ô sujet intarissable de repentirs cuisans et peut-être éternels ! c'est par ma faute que j'ai tout perdu ! Par une juste substitution Dieu retire ses grâces à ceux qui en abusent , pour les donner à d'autres qui n'y mettent aucun obstacle....

Souvent , il est vrai , je me livrois à ces réflexions salutaires ; mais elles n'étoient encore que des dispositions un peu moins éloignées à mon entière conversion , qui n'arriva que quelque temps après. Il falloit quelque chose de plus pour détruire le règne du démon et fixer le triomphe de la grâce dans un cœur presque abruti par le péché : c'est à quoi la miséricorde divine travailloit depuis long-temps , sans se rebuter jamais de mes résistances , et depuis long-temps aussi l'ouvrage avançoit comme à mon insu , et pour ainsi dire malgré moi. Il arriva enfin cet heureux moment où Dieu parla en maître et

déclara nettement cette volonté à laquelle rien ne résiste; cette volonté qui sans gêner le libre arbitre de l'homme se sert des obstacles mêmes pour venir à bout de ses grands desseins. Elle seule opéra en moi ce changement essentiel, auquel une grâce prévenante m'avoit disposée depuis si long-temps.

Ce fut encore, mon Père, l'année d'un grand jubilé ou d'une indulgence générale plénière, qui mit la dernière main à l'œuvre de ma conversion commencée à pareille époque, en répandant cette surabondance de grâces où le péché avoit abondé. Je sentois mon besoin plus que jamais, et j'étois trop bourrelée par ma pauvre conscience pour ne pas saisir encore cette nouvelle occasion de revenir à Dieu : je me résolus donc encore de me préparer avec tout le soin possible à gagner l'indulgence plénière du jubilé. Eh ! quelle grâce n'étoit-ce pas déjà que cette disposition ! Pendant tout le temps que durèrent nos stations je me confessai chaque jour, et ce fut trois jours avant que de finir ma revue, que le ciel, pour

Nouvelle conversion de la Sœur à l'occasion du grand jubilé de 1751. Elle se donna toute à Dieu. Mort de sa mère.

trionpher enfin de ma résistance , me frappa du coup salutaire qui me terrassa , comme Saint-Paul , sur le chemin de Damas. Il versa sur moi , à cette heureuse époque , une grâce si forte et si abondante , qu'elle triompha de tout. A l'instant tout obstacle fut renversé , toute difficulté disparut ; il fallut céder au vainqueur qui ne pouvoit plus souffrir qu'on lui disputât la victoire. Moment fortuné, que ne venois-tu plutôt !

J'étois alors âgée d'environ vingt ans et demi , et cet heureux coup du ciel arriva un jour pendant que j'étois occupée , avec ma mère et mes sœurs , à cueillir du chanvre dans un friche ou verger , tout voisin de notre maison et joignant notre aire à battre le grain. Ce fut là , mon Père , que je me sentis tout-à-coup pénétrée et comme inondée d'une lumière vive et douce qui éclaira mon esprit et changea mon cœur. Elle fixa enfin mon inconstance en m'apprenant ce que vouloit de moi le Dieu qui m'alloit pardonner tout le passé et me rendre enfin toutes ses bonnes grâces.

Sans balancer un moment, je lui pro-

mis d'être désormais à lui pour toujours et de ne plus jamais partager mon cœur. Je rougissois de ma conduite passée, et je conçus tant d'horreur pour toute espèce de péché, que, sans oser penser encore à me faire religieuse (hélas ! je n'en voyois aucun moyen), je renonçai sur-le-champ au monde et à tous les dangers qu'il fournit. Je promis à Dieu de m'en séparer autant qu'il me seroit possible ; et pour cela, je me proposai de rester avec ma mère, pour la servir et l'assister de mon travail jusqu'à la fin de ses jours ou des miens ; ce qui n'alla pas loin. Le ciel, qui n'a jamais permis que j'aie vécu sans affliction, m'avoit réservé la plus sensible pour cette circonstance : ma pauvre mère mourut précisément dans le temps qu'elle pouvoit espérer d'être plus heureuse, et où je me proposois de la consoler et de la dédommager de tous les chagrins et de toutes les peines que je lui avois occasionnés. Espérons que le bon Dieu aura bien voulu se charger de l'en consoler et de l'en dédommager

par lui-même , et qu'elle n'y aura rien perdu.

Elle s'impose des jeûnes et d'autres mortifications, et fait vœu de chasteté perpétuelle.

Pour satisfaire à la justice divine et prévenir les révoltes de la chair , je promis de jeûner tous les vendredis et mercredis , et de pratiquer encore d'autres mortifications chaque semaine ; mais , afin de mieux triompher du démon de l'impureté , je me proposai de faire le vœu d'une chasteté perpétuelle , et je voulus le prononcer devant l'image de Notre-Dame-des-Marais (1) le jour de l'Assomption , qui étoit précisément celui où je me proposai de communier pour gagner mes indulgences du jubilé.

Je m'y rendis à cette intention , et le même jour j'entendis deux messes à Saint-Léonard et une à Saint-Sulpice , qui me parurent bien courtes , je vous en assure. Il m'est impossible de vous exprimer combien , pendant ces messes

(1) C'est une image de la Sainte-Vierge , placée dans une chapelle , à l'entrée latérale de l'église de Saint-Sulpice de Fougères. Elle est fort célèbre dans le pays par les vœux et les pèlerinages qu'on y fait , les consolations et faveurs qu'on y reçoit.

et ma communion, Dieu me fit goûter de douceurs; combien il me donna de consolations intérieures sur mon état actuel et passé; combien il m'éclaira sur les mystères de la religion, et surtout la présence réelle de J. C. au Saint-Sacrement de l'autel! etc. etc.

Enfin, mon Père, je recommençai à respirer et à vivre, et je sentois qu'il n'est point, qu'il ne peut être de vrai bonheur, sans la paix intérieure de l'âme, et que cette paix de l'âme si désirable, ne se peut jamais trouver que dans une conscience exempte de reproches, dans le sentiment intime d'un cœur qui éprouve qu'il est tout à son Dieu, et que son Dieu est tout à lui; un cœur enfin qui ne brûle plus que des flammes de son amour.... Absorbée dans ce Dieu bon et miséricordieux au-dessus de tout ce qu'on peut dire et imaginer, je sentois sa divine présence, et j'étois tout inondée des délices ineffables que cette divine présence me communiquoit. O bonheur!.... mon Dieu étoit rentré dans tous ses droits. J'étois heureuse, parce

Bonheur
qu'elle goûte
dans le service
de Dieu.

que j'étois toute à lui , et qu'il étoit tout à moi..... Quand la mort de ma mère ne seroit pas venue troubler un état aussi désirable , je pense , mon Pere , qu'il ne pouvoit durer long-temps , parce qu'il n'est pas dû aux malheureux mortels , dont le sort est de gémir dans cette vallée de larmes ; il ne peut être que la récompense et l'apanage de ceux qui l'ont mérité à force de travaux, de combats et de victoires ; et quand il a plu à Dieu de m'en favoriser , je l'ai toujours regardé et reçu de sa part comme une vraie indulgence pour ma foiblesse ; ou , si vous aimez mieux , comme un encouragement à mieux souffrir les croix et les tribulations qui ont assiégé tous les instans de ma pauvre existence , et que sa bonté me réservoir encore pour l'avenir.

Ayant renoncé à tout établissement, mais d'un autre côté n'ayant pas de quoi vivre sans être obligée de servir, et par conséquent de rentrer dans les dangers dont j'avois fait vœu de m'éloigner, on doit bien penser quel coup me porta la mort de ma mère. Quand

je ne l'aurois euvisagée que sous ce rapport, il y avoit, comme on dit, de quoi perdre la tête, si Dieu n'eût eu la bonté de modérer ma peine de la manière que je l'ai dit.

Ne sachant presque quel parti prendre, je me retirai d'abord avec ma sœur cadette chez une tante très-âgée, qui nous manqua bientôt à l'une et à l'autre. Après donc que la mort nous l'eut enlevée, j'eus recours à celle de toutes les créatures en qui j'avois le plus de confiance : je me rendis à Saint-Sulpice, et, prosternée devant la sainte image de Notre-Dame-des-Marais, je

« Sa triste situation après la mort de sa mère; elle a recours à la Sainte-Vierge.

dis : « Vierge sainte, ma bonne et
 » respectable mère, car je n'en ai plus
 » d'autre que vous, je vous en conjure,
 » ne m'abandonnez pas quand tout
 » m'abandonne; je vous ai fait dépositaire de mes vœux. Oui, Vierge incomparable, c'est entre vos mains et sous vos auspices que je me suis consacrée à votre divin Fils; obtenez-moi donc, de grâce, les moyens d'être fidèle à mes résolutions. Chargez-vous de cette affaire, et je serai

» contente ; jamais je n'en désespé-
» rai , pourvu que j'aie seulement lieu
» de croire qu'elle est entre vos mains. »
J'ajouterai seulement que j'en reçus
dès l'heure même une certaine consola-
tion qui me parut comme un gage de
la protection de Marie , une assurance
qu'elle avoit écouté favorablement ma
prière , et que je pouvois tout en espé-
rer ; ce qui me tranquillisa beaucoup.

Mes deux sœurs et moi , nous étions
convenues de nous trouver à la retraite
spirituelle de la Pentecôte , qui devoit
se faire au faubourg Roger de Fougères.
Nous y allâmes : c'étoit là , si je puis
le dire , où la sainte Vierge m'atten-
doit , pour me faire encore mieux en-
trevoir l'effet de ma prière et les grands
desseins que Dieu avoit sur moi.

Son attrait
pour la vie re-
ligieuse. Songe
qu'elle avoit eu
très-souvent à
ce sujet.

Me voir associée pour la vie à quel-
que communauté religieuse , pour y
vivre éloignée du monde en qualité de
servante , étoit depuis long-temps l'ob-
jet de mes désirs ; mais le peu d'appa-
rence que je voyois d'y pouvoir réussir ,
ne m'avoit encore permis de m'en ou-
vrir à personne ; cependant je m'y trou-

vois continuellement portée par un goût particulier et une inclination naturelle que réveillait sans cesse un certain songe que je vais vous raconter, et qui m'étoit arrivé déjà plus de cent fois, à commencer dès l'âge le plus tendre ; le voici, vous allez en juger :

Très - souvent, mon Père, quand j'étois endormie, je m'imaginois être environnée et assaillie par des bêtes féroces, qui cherchoient à me dévorer ou à me faire tomber dans quelque précipice ; des ennemis acharnés, qui en vouloient moins à ma vie qu'à mon innocence et à mon salut. Il ne me restoit qu'une ressource contre leurs poursuites importunes et leurs pièges multipliés, c'étoit d'implorer le secours du ciel quand il n'y avoit plus aucun autre moyen d'échapper. Je le faisais tout éplorée, et alors, mon Père, je me sentois élevée, comme avec deux ailes, à une hauteur où mes ennemis ne pouvoient atteindre ; et, échappée à leur fureur, je planois dans les airs comme une colombe ; j'étois portée par un bras

invisible. Quelquefois le trajet étoit assez long ; mais ce qu'il y a de bien particulier , c'est que le terme de ma course , ou plutôt de mon vol , étoit toujours de tomber doucement dans une communauté de filles , et l'endroit où je mettois d'abord le pied en tombant étoit toujours leur église , où je me prosternois devant le très-saint Sacrement , qui m'étoit indiqué comme l'asile assuré contre tous mes ennemis , et le port où je devois tendre sans cesse pour en triompher plus sûrement.

Qu'on pense de ce songe , et de bien d'autres semblables , tout ce qu'on voudra ; qu'on tâche , si l'on veut , de les expliquer par des raisons toutes naturelles , je ne m'y oppose point ; mais ce qu'il y a de bien sûr , et ce qui me paroitroit bien difficile de faire cadrer avec cette opinion , c'est que ce songe m'est arrivé plusieurs fois à un âge où je n'avois ni ne pouvois avoir aucune connoissance de l'état religieux ; voilà le fait. Je dirai plus encore : c'est qu'à cet âge-là même , rêvant une fois que j'étois au terme ordinaire de mon vol ,

je fus bien surprise de me trouver touté grande devant l'autel ; et habillée précisément comme je le suis maintenant ; moi qui n'avois jamais encore vu de religieuses , qui peut-être n'en avois jamais entendu parler , et qui , bien certainement , n'avois encore aucune idée de leur costume. Cependant je me voyois grande comme je suis , vêtue comme je suis , en religieuse Urbainiste , prosternée devant l'autel de cette même église où je n'avois jamais entré. J'étois déjà fille de saint François et de sainte Claire. Ce songe a cessé sitôt que j'ai eu le bonheur d'être revêtue réellement du saint habit de religion ; c'est-à-dire , pour parler suivant ma façon de prendre les choses , quand la figure a eu son accomplissement. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Je me rappelle aussi un autre songe qui pourroit bien avoir la même signification , et que j'eus encore dans le temps dont nous parlons ; je crois vous en avoir parlé ailleurs. Je songeai entendre la voix d'un grand prédicateur : comme j'étois hors de l'église où il prê-

Autre songe ;
dans lequel
saint François
l'appelle dans
son ordre.

choit, je montai sur quelque chose pour l'entendre mieux et le voir un peu par une fenêtre grillée. C'étoit notre Père saint François qui prêchoit avec force des religieux et religieuses de son ordre, à qui il reprochoit le refroidissement et leurs infractions à la règle. Le saint prédicateur m'aperçut en prêchant; et faisant un geste vers moi, comme pour m'apostropher, j'entendis qu'il me disoit: « Puisqu'il n'y a presque » plus d'obéissance ni de fidélité dans » les miens, eh bien! que les étrangers » en prennent la place. *Venez à moi,* » *filie d'Egypte*, venez par votre fidélité me consoler de l'ingratitude et » de la tiédeur de mes propres enfans. »

J'ai donc pris encore pour une marque de vocation ces paroles que saint François m'adressoit : *Venez à moi, filie d'Egypte...* Je suis même très-persuadée que plusieurs autres penseront comme moi à cet égard; mais comme il s'en trouve toujours de plus intelligens, et qui se piquent de donner raison de tout sans avoir besoin du concours de Dieu, ni de l'ordre surna-

turel, je leur abandonne volontiers cette occupation, si elle peut les satisfaire, et j'en reviens à mon but; car, quoi qu'il en soit de ces songes, comme de l'explication ou de la tournure qu'il leur plaira d'y donner, ce qui n'avoit alors aucune apparence s'est pourtant effectué, malgré tous les obstacles que le monde, le démon et la chair ont pu y apporter. Au reste, mon Père, vous jugerez mieux par les détails à qui l'on doit attribuer ma vocation à l'état religieux et mon entrée dans cette communauté. Tout cela fut la suite de ma retraite du faubourg Roger; mais je pense que nous ferons bien d'en remettre la narration à ce soir ou à une autre fois. Qu'en pensez-vous, mon Père?

« Au nom du Père, du Fils, etc. »

Mon père, je m'ouvris sur tout cela à M. Debrégel, alors supérieur de la retraite, que j'avois choisi pour mon directeur : ce fut à cet ouvrier zélé pour la gloire de Dieu et le salut des âmes,

Elle est admise dans la communauté des Urbanistes de Fougères en qualité de servante des pensionnaires.

que la Providence voulut m'adresser , afin de lui rendre compte de mon intérieur. M. Debrégel ne jugea pas à propos que je lui fisse une confession générale , comme je le désirois , disant qu'il ne falloit pas les renouveler si souvent ; et il se contenta donc de me faire les questions qu'il jugea nécessaires pour avoir une juste idée de ma conscience et de mon état. Ensuite il me prit à tâche , et je trouvai dans cet homme apostolique un vrai père , qui mit tous ses soins à seconder les desseins de la Providence , qu'il me déclara lui-même d'une manière qui n'étoit point équivoque. Il me servit de guide jusqu'à sa mort , me recommandant toujours de ne pas mettre d'obstacle aux volontés du ciel , et d'être bien fidèle à la grâce , parce que , disoit-il , je lui étois plus redevable que personne.

Ce M. Debrégel avoit beaucoup d'ascendant sur l'esprit des religieuses Urbanistes , dont il dirigeoit un certain nombre ; il me proposa à elles pour être admise dans la communauté en qualité de servante des pensionnaires : c'étoit

justement la première année qu'on leur permettoit d'en avoir, c'est-à-dire en 1752, autant que je puis me le rappeler. Ce fut donc sur sa recommandation que je vins ici, par provision, pour servir les pensionnaires, premièrement au-dehors, en attendant que le chapitre eût pris un parti sur mon compte.

Pendant les six semaines que je restai au dehors, il y eut bien des troubles au-dedans à mon sujet ; il sembloit que tout s'opposoit à mon bonheur. Les religieuses se partagèrent, les unes voulant m'admettre, et les autres me rejeter et me renvoyer. Avoir admis des pensionnaires, disoient les dernières, c'est déjà une infraction à notre règle ; admettre une personne de plus pour les servir, ce seroit s'en écarter encore davantage.... Quatre ou cinq chapitres furent tenus successivement, et l'on conclut enfin que madame l'Abbesse ne pouvoit m'admettre qu'à la condition de passer au-dedans comme une sœur de plus, ou plutôt comme une aide des sœurs pour le service de toute la communauté. C'étoit précisément ce que je

désirois, et je reconnus avec une agréable surprise que la sainte Vierge s'étoit servie des obstacles mêmes pour produire l'effet que le démon vouloit empêcher.

Six semaines après, elle y entre comme sœur converse postulante.

Je fus donc admise au-dedans comme sœur postulante; il me sembloit que je voyois le ciel ouvert, je tressaillois de joie, sans en rien laisser paroître, et je crois que je n'eusse pas laissé d'en ressentir, quand bien même j'eusse prévu tout ce que j'aurois dans la suite à souffrir, et de combien de manières le démon devoit s'y prendre pour ébranler ma constance, empêcher l'émission de mes vœux, et détruire absolument ma vocation, s'il eût été en son pouvoir. Me voilà donc enfin entrée dans cette maison religieuse que j'avois tant désirée, et dans l'état où j'avois tant aspiré, que le ciel m'avoit indiqué des l'enfance de tant de manières.

D'abord, on peut bien dire que j'étois novice dans toute la force du terme : avant même que d'être au noviciat, tombée, pour ainsi dire, dans un monde tout nouveau, j'étois si nouvelle, si

neuve sur tous les points, que les termes les plus en usage de la religion étoient de l'algèbre pour moi. Quand on me parloit de *spiritualité*, de *recherche*, ou d'*abnégation de soi-même*, d'abandon à Dieu... de postulat, de coulpe, d'obéissance, d'ouvroir, de parloir.... de guimpe, c'étoit parler grec ou hébreu; j'étois bien souvent obligée de me taire, quelquefois de ne pas répondre, de peur d'apprêter à rire par des contresens qui auroient pu aller jusqu'à former des hérésies monastiques, faute de savoir les termes propres de chaque chose.

J'entendois les religieuses parler de ma *vocation*, et je ne savois ce qu'elles vouloient dire; j'aurois mieux compris, si elles avoient parlé du goût ou de l'inclination pour être religieuse, ou du désir de le devenir. Un jour, je demandai à une sœur où étoient actuellement les religieuses de chœur. Elle me répondit qu'*elles étoient à l'oraison*: je m'imaginai qu'elles étoient à lire une *oraison* comme celles que j'avois dans mes Heures; mais j'eus bientôt occasion de les y voir; je remarquai qu'elles

étoient toutes à genoux, sans rien dire, plusieurs les yeux fermés, avec un air pensif et réfléchi. Alors, mon Père, je soupçonnai que leur esprit étoit appliqué à quelque chose de sérieux; que vraisemblablement elles pensoient à Dieu; qu'elles s'entretenoient avec lui, et qu'il se communiquoit à elles dans ce moment, comme il s'étoit communiqué à moi dans tant de rencontres de ma vie, où je m'étois trouvée et où je me trouvois encore très-souvent, tout occupée de lui, sans pouvoir m'en distraire ni penser à autre chose. Sans doute, me disois-je, que c'est là ce qu'on appelle *faire l'oraison*. J'en jugeai donc par moi-même; car Dieu avoit aussi sa méthode pour me faire méditer, et cette méthode est celle que j'ai toujours suivie. Il ne me manquoit que le temps (1).

(1) Après tout ce que nous avons vu, il me paroît qu'on peut assurer, sans beaucoup de témérité, qu'aucune de ces bonnes âmes ne faisoit des oraisons aussi sublimes, ni aussi profitables que l'étoient celles de cette pauvre fille qui ignoroit jusqu'au nom d'oraison: tant il est vrai qu'en matière de spiritualité sur-tout, les noms, les défini-

Comme j'étois très-contente de mon sort , je me livrai toute entière au service de mes Sœurs et de toute la communauté. Dans ce temps-là , je ne manquois ni de force , ni d'activité , je puis ajouter ni de bonne volonté pour tout ce qui étoit de mon devoir. Mes mains étoient endurcies, mes bras domptés aux durs travaux de la campagne , et tout mon corps accoutumé aux pénibles exercices. Dieu sait comme on en profitoit ! Jamais ma vie n'avoit été plus laborieuse que dans la communauté : tout ce qu'il y avoit de plus rude à faire m'étoit réservé ; et , s'il y avoit une obédience difficile , ou un fardeau un peu plus lourd à porter , soit à la basse-cour , soit à la cuisine , il falloit toujours que la pauvre sœur de la Nativité y prît par un bout ou par l'autre. Je puis dire , mon Père , que je m'y portois avec une facilité qui faisoit juger qu'on me faisoit plaisir de m'y appeler.

Son zèle pour les travaux les plus pénibles.

ditions , la méthode , la science ne sont rien , et que le sentiment seul que produit l'esprit saint , est tout. *Opto magis sentire compunctionem quam scire ejus definitionem. De Imitat. , cap. 1.*

Non contente de soulager les Sœurs converses , suivant ma destination , je rendois encore tous les services que je pouvois aux dames de chœur , qui ne laissoient pas d'avoir souvent recours à moi : ce qui ne tarda guères à m'attirer un rude contre-temps , car je devois être éprouvée de bien des manières.

Persécution qu'elle éprouve six mois après son entrée , de la part de quelques - unes de ses sœurs. Sa patience pendant cette longue épreuve.

Il y avoit six mois au plus que je jouissois ainsi , à force de bras , si on peut le dire , de l'estime de toute la communauté , lorsque le démon se servit de la jalousie de certaines Sœurs pour me susciter une tempête dont peut-être j'avois besoin. Je puis bien , mon Père , vous le dire en confiance. Dieu sait que je ne leur en ai jamais voulu pour cela , et que je leur en veux aujourd'hui moins que jamais. Elles sont toutes mortes ; vous ne les avez point connues , et je ne vous en nommerai aucune. Ainsi , je ne pense pas que la charité puisse être blessée d'un récit qui entre comme nécessairement dans le compte que je vous dois.

Dieu permet donc , mon Père , sans doute pour m'éprouver , que deux

Sœurs converses , entr'autres , devinsent un peu jalouses des services que je rendois aux religieuses de chœur, aussi bien que de l'amitié que toutes les religieuses et madame l'Abbesse elle-même avoient la bonté de me témoigner (1). Une d'elles, entr'autres, qui étoit alors dépensière, avoit, m'a-t-on dit depuis, pris à tâche d'éprouver à tout propos et ma patience et ma vocation. Si cela est, elle méritoit assurément bien des éloges, et je lui dois bien des obligations; car pendant un assez long temps elle s'acquitta fort bien de sa commission. Après les reproches et les chagrins, on alla jusqu'à la persécution: je n'avois jamais bien dit, ni bien fait; si je gardois le silence, c'étoit humeur; si je disois quelque chose pour me justifier, c'étoit orgueil, ou à tout le moins

(1) J'ai déjà dit que depuis très-long-temps le respect et la vénération des religieuses pour elle étoient toujours allés en augmentant : j'ajoute maintenant, de la part de toutes celles qui vivent encore, que, dans le temps même dont parle ici la Sœur, elle jouissoit de l'estime de toutes, sans même en excepter celles qui la persécutoient.

amour-propre ; si je faisais ma coulpe en avouant ma faute, c'étoit hypocrisie ; j'étois comme la bête noire qu'on ne voit jamais que de mauvais œil et du mauvais côté. Enfin, peu s'en fallut dans un temps que toutes les religieuses ne-fussent contre moi.

Contre tant d'assauts et le découragement qui devoit naturellement en être la suite, je n'avois que la lumière divine et les consolations intérieures qui, comme nous le verrons, n'étoient pas peu de chose, conjointement avec les avis de mon sage et respectable directeur, qui me venoit très-souvent voir pour m'exhorter à la patience et m'encourager à passer sur tout et à souffrir tout avec constance et résignation : ce que je tâchois de faire par obéissance et par amour pour Dieu.

Ainsi se passèrent mes deux années de postulat ; mais, mon Père, j'oubliois que je ne dois vous entretenir ici que de ma vie intérieure. Revenons-y donc et ne pensons plus à ces petits déboires dont pourtant je ne vous ai parlé qu'autant qu'ils y ont de rapport. N'y pen-

sons, vous et moi, que pour prier pour celles qui en furent moins la cause que les instrumens , et encore sans le vouloir absolument peut-être , ou du moins croyant bien faire en tout cela. Avouons encore , mon Père , que j'en avois besoin, et que Dieu très-probablement l'a permis pour des raisons qui devoient tourner à mon avantage.

Pendant tout ce temps, mon Père, ma pauvre petite dévotion alla comme elle put ; malgré tous les troubles que mon esprit en ressentait , je perdois la présence de Dieu le moins qu'il m'étoit possible : car il me semble que Dieu vouloit me dédommager et me soutenir contre les assauts qu'on livroit à ma constance : jamais je n'avois encore été si fréquemment favorisée du Ciel. La présence divine se faisoit sentir à moi au milieu des occupations les plus dissipantes , et souvent j'étois tout à Dieu, quand on me croyoit tout à mon travail. Combien de fois il s'est rendu sensible à mon âme ! Combien de fois il a parlé à mon cœur !

Elle est favorisée du don de la présence de Dieu. Apparitions de J. C.

Que vous dirai-je, mon Père ? et

croirez-vous bien que plusieurs fois notre adorable sauveur Jésus-Christ s'est laissé apercevoir à moi-même par les yeux du corps, je crois pouvoir l'assurer? tantôt sous la forme d'un petit enfant parfaitement beau, pour me toucher par ses larmes et me gagner par ses caresses ; tantôt prenant l'air et le ton d'un jeune homme, il me suivait jusques dans notre cellule, en me rappelant ce qu'il avoit fait pour moi, et me reprochant quelquefois mon peu de reconnoissance et de fidélité. « Combien d'âmes en enfer, me disoit-il, qui fussent parvenues à une sainteté éminente, si je leur avois accordé la moitié seulement des faveurs dont je t'ai comblée, et dont il faudra me rendre compte! etc. etc. »

J'étois alors si pénétrée de confusion, de crainte et d'amour, que je n'avois pas la force de lui répondre. Alors, pour me rassurer, il me parloit d'un air de bonne amitié qui me rendoit la confiance; il me disoit, par exemple, qu'il falloit me consoler et ne pas perdre courage; qu'il ne me retrancheroit pas

ses faveurs ; qu'il ne me retireroit pas ses grâces , si je voulois lui promettre d'être plus fidèle à l'avenir.....

Autant de paroles , autant de traits de lumière dont j'étois éclairée et comme accablée ; chacun de ses regards pénétrait le fond de mon âme : interdite et hors de moi-même , je ne savois bien souvent ce que je devenois devant lui. Jugez de la position où me mettoit une conduite si étonnante de sa part!.... D'un coté la crainte de l'illusion , de l'autre celle de la défiance injurieuse, me jetoient dans un trouble et un embarras dont il sembloit quelquefois comme s'amuser. Est-ce bien vous , ô mon Dieu ! lui disois-je un jour qu'il me parloit de la manière la plus touchante ? est-ce vous , mon Sauveur et mon Dieu ? car si c'est vous , je vous prie de me pardonner la crainte où je suis d'être le jouet de l'illusion. Alors , mon Père , il me tendit la main , en m'adressant ces paroles qu'il dit à ses apôtres , quand ils le prirent pour un fantôme après sa résurrection : « Ne craignez rien , c'est moi-même. . . . »

Epreuve de
son confesseur
pour s'assurer
de la vérité de
ses apparitions.

Un jour mon confesseur ne sachant que penser de tout ce que je lui avois rapporté de ces différentes apparitions, m'ordonna de lui demander à la première fois le sens d'un certain passage très-obscur des saintes écritures. Je n'osois prendre cette commission sur moi, crainte d'en avoir ni la hardiesse, ni assez de mémoire pour me souvenir des mots. Jésus-Christ voulut bien suppléer à ma timidité et subir l'épreuve qu'on désiroit. Allez, ma fille, m'a-t-il dit en m'abordant, dites à votre directeur que l'endroit de l'Écriture dont il désire l'explication, signifie telle et telle chose, qu'il me dit. Ce passage, ajouta Jésus-Christ, a été écrit dans telle circonstance, par tel auteur qui avoit alors telle idée dans l'esprit... Je rapportai mot pour mot à mon directeur tout ce qui m'avoit été dit, et dont je perdis aussitôt après le souvenir. Je me rappelle seulement le fait en gros, et que mon confesseur me dit dans le temps que cette explication étoit la plus satisfaisante qu'il eût encore vue nulle part sur cet endroit obscur.

Hélas ! mon Père, le même confesseur n'eut pas lieu d'être aussi satisfait d'une autre commission dont je fus chargée de m'acquitter envers lui. C'étoit une petite admonition qu'il me coûta beaucoup de lui notifier, d'autant que je prévoyois bien qu'il devoit en être mortifié. Il reçut pourtant mon avis avec beaucoup de soumission à la volonté divine. C'est tout ce que je m'en rappelle; car aussitôt après ma commission faite, Dieu m'ôta encore le souvenir de tout ce qu'il m'avoit chargée de lui dire. Voilà donc tout ce je puis attester à cet égard.

Il est vrai, mon Père, et Dieu me l'avoit assez fait entendre, je devois successivement passer de la paix au trouble, et de l'orage à la sérénité; de la lumière aux ténèbres, et des ténèbres à la lumière; mais, comme le doute ne détruit pas l'évidence, ni l'illusion la vérité; comme le nuage le plus épais ne peut qu'obscurcir le soleil lui-même, une certaine lumière ou rayon qui pénètre le nuage, suffit pour nous persuader de son existence, malgré l'obs-

curité qui le dérobe à nos yeux. Eh bien ! mon Père , il en est tout exactement de même du soleil des esprits que de celui des corps.

Différence entre l'opération de Dieu et celle du démon. Effets de la présence de Dieu dans l'âme.

Quelle différence entre l'opération de Dieu et l'œuvre du démon ! et que l'âme qui les éprouve se trouve différemment affectée à l'approche de l'une et à l'approche de l'autre ! C'est, mon Père , ce que j'ai déjà eu occasion de vous faire remarquer plus d'une fois , et sur quoi je ne puis me dispenser de vous dire encore quelque chose, en parlant de mon intérieur, vu que l'ange de ténèbres , comme nous l'avons déjà expliqué , a souvent tenté de me faire prendre le change, en se transformant en ange de lumière. A l'approche du démon, ce n'est que doutes, inquiétudes, ténèbres et frayeurs, découragemens, etc. ; voilà l'orage, c'est l'œuvre de l'esprit méchant qui porte partout le désordre, la confusion, le trouble et l'enfer.

Au contraire, quand c'est Dieu qui approche, on ressent un calme, une douce tranquillité, une paix profonde

que l'illusion ne produit point, et dont le prestige ne peut même approcher ; une lumière douce et vive qui pénètre l'âme sans aucune contrainte, y porte la conviction de la présence divine, et semble dire aux passions agitées : *taisez-vous, voici le Seigneur*. Alors il se fait un calme profond, une paix que rien ne peut troubler, et c'est dans ce silence des sens, que le goût et l'odeur de la divinité se font sentir intérieurement à l'âme, mais d'une manière qu'il est impossible de bien rendre par aucune comparaison. Les liqueurs les plus excellentes, les parfums les plus exquis, les couleurs les plus vives, les concerts les plus mélodieux n'ont rien qui en approche, parce que Dieu n'a aucun rapport avec les sens corporels.

Cependant on le sent, on le touche, on le goûte, on l'entend ; mais tout cela se passe dans le fond du sens intime. Dieu est intimement uni à l'âme ; elle jouit alors du souverain bien, qui consiste dans la possession de son Dieu. C'est un écoulement du paradis. Que dis-je ? on est soi-même un paradis

7*

vivant et animé. L'âme vit de son Dieu, et son Dieu vit en elle ; et voilà en deux mots tout le bonheur des saints, au-delà duquel on ne peut plus rien imaginer.

Dans cet heureux temps, mon Père, l'âme se livre aux transports que lui fait éprouver la présence de son Dieu, qui s'empare de toutes ses puissances, pour se les unir intimément. Quel comble de bonheur ne se trouve pas dans cette union ineffable d'une créature avec cet Etre par excellence qui est tout-à-la fois son principe et sa fin dernière ; en la possession duquel elle trouve sa parfaite et bienheureuse existence ; son éternel et souverain bien ! Heureuse du bonheur de son Dieu, cette âme fortunée prête l'oreille aux délicieux accents de sa voix qui l'enchanté ; elle nage dans un torrent de pure volupté, etc. ; et voilà encore une fois, mon Père, d'où il faut partir pour bien entendre les mots que je vous ai souvent répétés dans le compte que je vous ai rendu : *je vois en Dieu, je vois en la lumière de Dieu, Dieu m'a dit,*

Dieum'afait voir, etc.; parce que toutes ces différentes expressions signifient que ce que j'énonce s'est passé en moi d'une manière que je ne puis rendre autrement, mais si éloquente et si persuasive, que rien au monde n'est comparable à son évidence, et qu'il est aussi difficile à l'homme spirituel de s'y tromper, qu'il est impossible à l'homme charnel d'y rien comprendre. Un seul mot dit ainsi de la part de Dieu, a des sens infinis, et en dit infiniment plus à l'âme qui l'entend, que ne feroient des discours entiers de l'éloquence humaine, et qu'il est vrai de dire qu'il surpasse infiniment le langage des anges eux-mêmes. Je vous en citerai, si vous voulez, un seul petit trait en passant, et pendant qu'il me vient à l'esprit. (1)

Un seul mot prononcé de la part de Dieu dans l'âme, a des sens infinis.

(1) Qu'on me permette encore de demander s'il est naturel, s'il est raisonnable de penser qu'une âme qui parle ainsi puisse être dans l'illusion? Est-il rien de plus divin que le langage que nous venons d'entendre? Comment une ignorante peut-elle le tenir? comment le père du mensonge pourroit-il le lui inspirer?... Mais continuons de l'entendre elle-même.

L'autre nuit que, pendant un moment d'insomnie, je pensois à la tendresse de Dieu pour moi, ce seul mot, *mon enfant*, qu'il m'a fait entendre tant de fois, me vint alors au souvenir, et sur ce mot tout seul un seul trait de lumière me frappa, et voici en substance ce qu'il me fit comprendre en un clin d'œil.

Oui, *ma fille*, tu es *mon enfant*, et tu l'es à plus d'un titre; considère ce que je suis à ton égard, ce que tu es au mien; vois ce que j'ai fait pour toi, dans l'ordre de la nature comme dans celui de la grâce; combien tu as coûté à mon amour, et juge de-là combien tu dois être chère à mon cœur; rappelle les bienfaits de ta création, de ta rédemption, de ta prédestination; rappelle les grâces de prédilection, les faveurs dont je t'ai prévenue, et dis-moi si j'ai droit de t'appeler *mon enfant*? dis-moi si mon cœur a des droits sur le tien, et s'il pourroit se plaindre de ton indifférence? Ah! n'en doute aucunement, jamais Père n'eut des droits comparables aux miens, et jamais enfant

n'eût d'obligations plus sacrées ni plus indispensables que le sont les tiennes à mon égard.

Oui , ma fille , tu es *mon enfant* , et voici ce que j'exige de ta reconnaissance pour tous mes bienfaits ; c'est mon amour qui te va dicter une loi , écoute-la bien pour ne t'en écarter jamais . Je veux que tu conformes en tout ta volonté à ma volonté , pour ne plus faire qu'une seule et même volonté , parce que l'enfant ne doit vouloir que ce que veut son Père . De même je veux que tu renfermes ton amour dans mon amour , pour ne plus faire qu'un seul et même amour , et cela sans milieu , sans partage et sans aucune réserve , comme le cœur d'un enfant est étroitement uni à celui des auteurs de son existence ; qui le comblent d'attentions , de soins pressés et de toutes sortes de bienfaits .

Il faut , ma fille , que tu me sacrifies toute recherche de toi-même et de ton amour-propre , toute affection terrestre , tout retour vers la créature , pour ne vouloir et n'aimer plus rien au

monde qu'en moi, pour moi, et à cause de moi. . . . Voilà ce qu'on appelle une vraie fille qui répond à toute l'étendue de ce beau nom, et voilà aussi ce que je veux te faire entendre par ce même nom d'*enfant*, que je t'ai donné tant de fois, et que tu dois travailler à mériter plus que jamais, par la douceur, la simplicité, la reconnaissance filiale, l'amour tendre, soumis et affectueux, qui doivent t'en rendre digne toujours de plus en plus.

Tout cela, mon Père, et beaucoup plus encore, étoit compris dans ce petit trait de lumière qui m'éclaira tout-à-coup et dans un seul instant, sur le seul mot d'*enfant*, qui m'étoit d'abord venu à l'esprit; mais tout cela me fut présenté, et comme imprimé, avec une clarté et une profondeur qui me le faisoient voir sous tous les rapports. Ah! mon Père, que l'éloquence humaine est foible et chétive en comparaison! Qu'elle est impuissante pour rendre ce que Dieu fait voir d'un seul clin-d'œil à l'âme qui a le bonheur de le posséder! Remettons, s'il vous plaît,

la suite à ce soir, après que vous aurez récité l'office divin.

« Au nom du Père, etc. »

Mon Père, outre cet exercice continu^{Exercices de piété de la Sœur. Son attrait pour l'humilité, l'abnégation et la pénitence.}el de la présence de Dieu, je faisais mes prières du soir et du matin avec le plus d'exactitude qu'il m'étoit possible. J'assistois souvent à matines, où je trouvois beaucoup de consolation et de plaisir. Quoique je n'allasse à confesse que tous les huit jours au plus, cependant je communiois fréquemment, par l'avis de mon directeur. Madame l'Abbesse avoit pour moi des bontés qu'elle me témoignoit en mille rencontres, sur-tout par la liberté pleine et entière qu'elle me laissoit complaisamment, par rapport à tout ce qui regardoit mes dévotions particulières.

L'impression que j'avois ressentie d'abord, et qui m'avoit tout-à-fait déterminée, étoit une impression qui me portoit sans cesse à l'humilité, à l'abnégation, à la pénitence. Continuelle-

ment je me sentois pressée de renoncer de plus en plus au monde , au péché et à moi-même. Je cherchois toutes les occasions de plaire à Dieu par la mortification des sens. La grâce me faisoit employer bien des moyens pour cela , dont mes directeurs m'ont quelquefois retranché quelque chose : il seroit inutile de les détailler.

Pendant mes deux années de postulat le démon m'avoit laissée assez tranquille. Je n'avois été exercée que de la part de quelques personnes de la maison ; et Dieu , comme on l'a vu , avoit pris soin de me soutenir et de me consoler par lui-même. Il n'en parut pas toujours ainsi dans la suite , où les combats furent plus rudes encore et d'une tout autre nature.

Après ses deux années de postulat, sa grande pauvreté est un obstacle à son admission. Ses peines et ses efforts pour réussir.

Le temps de quitter l'habit du siècle pour prendre celui de la religion approchoit , et cette approche excita une tempête d'une nouvelle espèce. D'abord pour commencer mon noviciat , il me falloit fournir une somme de 300 liv. : on me les demandoit , et je n'avois en tout que 6 liv. , sans espérance d'en

avoir jamais davantage. Ce premier obstacle , qui eût paru si léger pour tant d'autres , étoit considérable par rapport à moi , et capable lui seul de tout déconcerter ; car enfin il les falloit , et où les prendre ? On me permit cependant , et c'est tout ce qu'on put m'accorder , de faire un tour à la Chapelle Janson , pour essayer si dans le lieu de ma naissance il ne se fût pas trouvé quelques âmes assez charitables et assez à l'aise pour m'aider de quelque chose. Mes recherches furent inutiles , et je me fatiguai beaucoup en vain. Tous mes parens étoient aussi pauvres que moi-même ; notre tuteur avoit rendu ses comptes , et l'inventaire avoit à peine suffi pour payer les frais de justice et nous fournir le nécessaire à la vie. Mes courses n'aboutirent qu'à m'exposer au dernier danger que j'aie couru dans le monde.

En revenant de mon village , je fus attaquée par un homme ivre , qui me tint de très-mauvais propos , et contre lequel il me fallut , pour ainsi dire , me mettre en défense. La crainte , et la

vive émotion qu'il m'occasionna , me donnèrent la fièvre , avec un surcroît de dégoût pour un monde qui ne m'offroit que des périls sans consolation ni ressource. Voilà tout ce que je rapportai à la communauté en y rentrant malade , trois jours après que j'en étois sortie.

Il faut convenir , mon Père , que ma position étoit bien triste , et mon sort bien incertain , du moins à ne l'envisager que du côté des choses humaines. La communauté elle-même avoit besoin de secours , et je voyois , non sans beaucoup de frayeur , des postulantes , très-riches en comparaison de moi , se présenter pour prendre ma place , avec des dots considérables. Quelle crainte ! quel chagrin ! Je serois volontiers allée de porte en porte intéresser la pitié des habitans de Fougères , si l'on eût voulu me le permettre , pour tâcher d'en obtenir de quoi être admise à la prise d'habit.

Ne sachant plus , comme on dit , à quel saint me vouer , je m'adressai aux pensionnaires , pour les prier en grâce

de me recommander à leurs parens ; mais je ne sais par quelle raison , après en avoir délibéré entre elles , elles me répondirent qu'elles ne se chargeoient de rien et ne pouvoient rien me procurer. Quel crève-cœur ! Je me voyois continuellement à la veille d'être renvoyée , et déjà l'on parloit de me placer à la maison de retraite en qualité de servante ! Je pleurois jour et nuit , sans éprouver ni repos ni consolation. Que devenir ? Me voyant abandonnée de tout le monde , je me tournai vers Dieu , suivant mon usage , pour trouver en lui ce que je ne pouvois plus me promettre des moyens humains , et je tâchai encore d'intéresser la divine Mère de J. C. , que j'appelois aussi la mienne , et je ne tardai pas d'éprouver encore qu'elle l'étoit véritablement , puisqu'elle en montrait tous les sentimens et tous les soins à mon égard.

Je priai donc encore la très-sainte Vierge de me tirer de ce mauvais pas , ou , si vous l'aimez mieux , de cette fâcheuse situation. Je lui promis que si elle vouloit me procurer d'être admise

Elle recourt à Marie ; est enfin admise au noviciat , et prend le nom de Sœur de la Nativité.

à la prise d'habit , je ferois brûler un cierge et dire une messe devant son image de Saint-Sulpice , où j'avois fait mes premiers vœux ; que je prendrois l'habit monastique sous ses auspices , et la fête de la Nativité pour mon nom de religion , comme il arriva bientôt après.

Il ne m'est jamais arrivé de m'adresser à la sainte Vierge en pareille détresse sans en recevoir à l'heure même beaucoup d'espérance et de soulagement. Après cette prière , qui me consola beaucoup , j'allai trouver notre Mère ; c'étoit alors Madame Saint Joachim , et je la priai de me mettre en chapitre pour qu'on eût à décider de mon sort. Notre Mère m'aimoit sincèrement , et ne m'eût pas rejetée d'un œil indifférent. Ne me pressez pas , me dit-elle ; il me vient une idée : je veux un peu prendre mon temps et mes mesures ; laissez-moi faire , je ferai tout pour vous garder , soyez-en sûre. Je pris donc le parti d'attendre , d'espérer et de prier , car déjà je ne désespérois de rien.

Enfin Madame l'Abbesse assembla le chapitre à mon occasion , dans lequel ,

par ses soins ou autrement, tout alla de façon que, malgré les offres considérables des postulantes riches, malgré l'avis des religieuses en grand nombre, j'eus le bonheur de l'emporter. Je fus admise au noviciat, sans aucune dot, et sur le seul titre de pauvreté, qui n'étoit sûrement ni frauduleux ni imaginaire. Je pris donc enfin le saint habit de religion, avec le nom de *Sœur de la Nativité*, que j'ai toujours porté depuis. Ah! pauvre sœur de la Nativité, que tu as encore de combats à soutenir et de dangers à craindre pour ton salut et ta sanctification! Ne t'attends pas que le démon va te laisser long-temps tranquille dans ce nouvel état que tu viens d'embrasser et qui fut si long-temps l'objet de tes travaux!

Le calme succéda donc encore à la tempête; mais hélas! ce ne fut que pour faire place à une bourrasque plus furieuse encore que toutes celles du passé; car, comme je vous l'ai dit tant de fois, ma pauvre vie n'a été jusqu'ici qu'une succession de douleurs et d'amertumes, de consolations et de chagrins, de joie

Violente tentation du démon contre sa vocation.

et de tristesse, d'obscurités et de lumières, de tentations et de faveurs. Plaise au ciel, mon Père, que la fin en soit au moins calme et tranquille !

Le démon, qui depuis long-temps n'avoit employé que des moyens extérieurs pour me troubler, revint à ses premières attaques. Il y avoit quelques mois que je jouissois du bonheur d'être revêtu du saint habit que j'avois tant désiré, lorsqu'il réveilla en moi le goût du monde que j'avois quitté, et les passions auxquelles j'avois renoncé, même bien du temps avant mon entrée en religion. Il me répétoit vivement que n'ayant point eu de vocation pour un état si saint, j'avois fait, en y entrant, la plus imprudente de toutes les démarches et la plus dangereuse pour l'avenir : que si j'étois assez hardie pour faire mes vœux, j'allois évidemment exposer mon salut éternel ; que ces vœux téméraires étant faits contre la volonté de Dieu, seroient pour moi une source de repentirs, et ne serviroient qu'à me rendre plus coupable, et qu'ils deviendroient infailliblement la cause de ma

damnation ; qu'il falloit y penser pendant qu'il en étoit encore temps ; qu'il valoit mille fois mieux braver le respect humain en sortant de la communauté, que de s'y rendre malheureuse pour toujours en s'y fixant irrévocablement , etc. , etc.

Ces cruelles pensées me troubloient et m'agitoient si fortement, que j'en perdis absolument la paix et le repos ; plus de tranquillité, plus de sommeil qui ne fût interrompu par des songes effrayans. Je réfléchissois, je pleurois, je priois ; enfin, presque vaincue par ces mortelles inquiétudes, je pensois à me retirer et à céder. Un jour que, tout occupée de ces tristes et accablantes perplexités, je passois devant l'église, j'entendis très-distinctement une voix qui me parut sortir du fond du sanctuaire, et qui me dit : *Hé quoi ! ma fille, voudrais-tu me quitter ? Non, tu ne m'échapperas pas !*

Cette voix, que je reconnus pour être celle de J. C. lui-même, me pénétra de confusion en me découvrant le piège de mon ennemi, et la tentation dispa-

rut. Non , mon Seigneur et mon Dieu ,
répondis-je aussitôt, non , mon divin et
adorable maître , je ne vous quitterai
point : vous connoissez le désir que j'ai
de vous choisir pour mon partage et
d'être tout à vous pour toujours.

Pour être plus en sûreté de conscience,
j'allai trouver mon directeur , qui étoit
alors feu M. Duclos. Il m'avoit revêtu
du saint habit de religion. Je lui parlai
de la tentation que j'avois éprouvée ,
et il acheva de me rassurer et de la dis-
siper. Ne vous y arrêtez seulement pas ,
me dit-il , et n'en parlez à personne.
Votre découragement ne peut venir que
du démon ; allons , ma Sœur , mépri-
sez votre ennemi ; il ne faut pour cela
qu'un peu de courage : je réponds de
votre vocation (1).

(1) Quand la Sœur me parloit ainsi, il y avoit
cinq ou six ans que M. Duclos étoit mort au
bourg de Parigné , à deux lieues de Fougères.
Il étoit alors âgé de soixante-onze ans, et il y en
avoit au moins vingt qu'il gouvernoit cette pa-
roisse. J'avois été pendant huit ans son dernier
vicaire , et ce fut entre mes bras qu'il mourut. Il
m'avoit souvent parlé des religieuses Urbanistes
qu'il avoit long-temps dirigées avant d'être rec-

Depuis ce temps , mon Père , le démon parut confus et me laissa assez tranquille , jusqu'au moment de prononcer mes vœux , où il revint à la charge avec plus de rage que jamais , et me livra le plus furieux assaut que j'eusse encore souffert de sa part ; assaut qu'on peut bien mettre au nombre des traits de ma vie que plusieurs ne croiront point , et qu'ils ne regarderont que comme une des extravagances qu'ils appelleront les fruits ou délires de mon imagination. De quelque manière qu'ils prennent encore ici la chose , voici le fait tel qu'il se passa sous mes yeux :

Terrible assaut que lui livre le démon au moment de sa profession.

Pendant que , suivant le cérémonial de la profession , les mères me conduisoient du bas du chœur au haut , pour

teur , et entr'autres d'une Sœur qu'il me nommoit de la Nativité , comme d'une fille extraordinaire pour la solidité de sa vertu , et par les lumières que Dieu lui avoit accordées. Il m'a cité quelques traits de ses révélations , qui avoient fait bruit , et que j'ai trouvés exactement conformes au récit que la Sœur m'en a fait depuis. Ni lui , ni moi , n'aurions dit en ce temps que je devois un jour la connoître plus particulièrement encore que lui-même ne l'avoit jamais connue.

y recevoir le voile, la couronne d'épines, etc., etc., et pour y prononcer mes vœux solennels, je vis devant moi un spectre, un monstre épouvantable dont la forme tenoit beaucoup de celle de l'ours, quoiqu'il fût de beaucoup plus hideux encore. Il marchoit d'un air triomphant vers le haut du chœur, se tournant vers moi par intervalles, d'une manière tout-à-la fois horrible et indécente ; il sembloit vouloir autant salir qu'épouvanter mon imagination. Il me faisoit entendre que c'étoit pour lui seul que j'allois faire mes vœux ; que tout le profit lui en reviendroit, et que si j'étois assez téméraire pour faire ce dernier pas, il n'y auroit plus aucune espérance pour mon salut, puisque le ciel alloit m'abandonner pour toujours à son pouvoir, etc., etc.

Jugez, mon Père, si, dans un moment si critique, où l'on est à peine à soi-même, je devois être frappée et ébranlée de cette étrange apparition ? Que serois-je devenue, je vous le demande, si Dieu n'eût encore eu la bonté de me secourir dans ce moment terrible,

ou si le secours n'eût été proportionné au genre et à la circonstance de l'attaque? J'eus donc encore recours à lui seul dans ce pressant danger, et il permit que les paroles même de la cérémonie me fournirent les armes dont j'avois besoin pour terrasser mon ennemi et pour remporter sur lui une victoire complète.

En montant le chœur, le cérémonial prescrit trois génuflexions, à chacune desquelles le chœur chante des paroles qui commencent par *Suscipe....*, et dont le sens, que j'avois bien appris, est à-peu-près : *Recevez, Seigneur, le dévouement et la consécration de votre créature, et ne permettez pas que je sois confondue, parce que c'est en vous seul que j'ai mis tout mon espoir.* Le sens de ces belles paroles ne pouvoit me venir plus à propos à tous égards. Dieu et l'Eglise me les mettoient à la bouche, et pour ainsi dire en main, et je m'en servis comme d'une arme offensive et défensive, dont je perçai mon ennemi au moment où il se flattoit

de la victoire, et où il triomphoit avec plus d'insolence.

Je les prononçai donc trois fois dans toute la sincérité de mon cœur, autant du moins que la frayeur où j'étois me laissoit de liberté pour le faire, et trois fois j'en retirai une force intérieure que je sentoisi aller toujours en augmentant. *Mon Dieu, disois-je, ne me confondez pas, puisque j'espère en vous. Recevez, je vous en conjure, l'hommage de mes vœux et de ma personne! Je vous prends pour mon unique partage, et c'est à vous seul que je me donne et que je veux être pour le temps et pour l'éternité.*

Déjà le monstre avoit disparu d'un air menaçant et plein de dépit. Mais mes frayeurs subsistoient encore, et sembloient redoubler à mesure que le moment approchoit. Arrivée au haut du chœur, je fis un effort sur moi-même, et je me déterminai à espérer contre toute espérance, s'il le falloit. Je me précipitai aux genoux et aux pieds de madame l'Abbesse, pour lui promettre

obéissance comme à J. C. lui-même , et dès ce moment je passai de l'enfer au ciel. Le calme le plus profond succéda à la plus furieuse tempête , et J. C. fit entendre au fond de mon cœur ces consolantes paroles qui en dissipèrent tout le trouble et toute l'agitation : « Je reçois , » ma fille , l'hommage de tes vœux et de ta personne ; sois-moi fidèle et ne t'effraie pas , je saurai te défendre contre tes ennemis. C'est moi que tu as pris pour ton partage , et c'est moi , si tu réponds à ta vocation , qui serai ton partage dans le temps et dans l'éternité. »

Pour le coup , mon Père je croyois mon bonheur assuré , et en cela je me flattois trop encore. Dans ce moment , je me trouvois si heureuse et si tranquille , que j'aurois osé défier tout l'enfer. C'eût été présomption , et J. C. ne veut pas que nous nous appuyions sur nous-mêmes. Le monstre , que je ne craignois plus , avoit été confondu par le seul secours du ciel , il est vrai ; il avoit même pris la fuite ; mais ce ne fut pas pour long-temps , et j'avois

encore bien des combats à soutenir ,
bien des méchancetés à essayer de sa
part. Nous en parlerons une autre fois.

« Au nom du Père , etc. »

Faveurs ex-
traordinaires
qu'elle reçoit
de J. C. Ses
extases et ses
ravisemens.

Enfin, mon Père, mes vœux solen-
nels étoient prononcés, ma profession
étoit faite, malgré tous les efforts de l'en-
fer; j'étois enfin religieuse pour tou-
jours, et J. C. ne tarda pas à m'en té-
moigner son contentement par des
faveurs toutes nouvelles et propor-
tionnées; que dis-je? bien supérieures
à tout ce que j'avois fait pour lui. Il y
avoit à peine quelque mois que j'étois
professe, qu'il se communiqua à moi
par des faveurs et des grâces plus abon-
dantes que jamais, et qui devinrent
bientôt comme habituelles, jusques-là,
le croirez-vous, mon Père, qu'il m'a
fallu plus d'une fois le prier d'en mo-
dérer les effets. J'ose à peine le dire,
par la crainte qu'on n'attribue à l'ex-
travagance tout ce que je vous ai fait
écrire de plus sérieux; car, mon Père,
combien ne se trouve-t-il pas de

personnes qui , ne jugeant des choses spirituelles que par ce qu'elles en ont éprouvé , ne peuvent rien croire de ce qui passe tant soit peu leur expérience ou la portée de leur entendement ? Vous diriez que Dieu est obligé de s'en tenir là , sans aller plus loin. Appuyées sur une raison aussi trompeuse qu'elle est foible , elles osent , pour ainsi dire , lui tracer la ligne dont , suivant elles , il ne peut s'écarter , et rejettent avec un orgueil et un mépris , comme indigne de lui , tout ce qui ne s'accommode pas avec leur façon de voir et de juger. Qu'ils sachent , ces téméraires , que Dieu n'en tient aucun compte , et qu'indépendamment de leurs petits raisonnemens , il fait ce qui lui plaît , et de la manière qu'il le juge à propos , pour sa propre gloire et le salut de tous ceux qui veulent en profiter.

· D'abord , mon Père , J. C. me communiqua et me fit éprouver une lumière extraordinaire qui va quelquefois jusqu'à produire la privation de l'usage des sens , les ravissements , les extases... Après ma profession , je ne faisais pres-

que plus de communion sans éprouver quelque chose de semblable. On sonnoit la cloche à côté de moi ; on chantoit ; les religieuses entroient au chœur, on en sortoit, sans que je m'en aperçusse le moindrement. J'étois ravie en Dieu, mais toujours à ma place, sans mouvement et sans aucun sentiment. Revenue à moi-même, je ne me rappelois pas toujours ce qui s'étoit passé dans mon intérieur. Voici pourtant quelques traits que je me suis rappelés très-distinctement, et que je vais vous dire : on en pensera donc tout ce qu'on voudra. En vous rendant ce compte, je ne ferai encore qu'obéir à l'ordre que j'ai reçu.

Elle se trouve
comme un pe-
tit enfant en-
tre les bras de
J. C.

La première fois que pareille chose m'arriva, ce fut dans une communion, quatre ou cinq mois après mes vœux solennels. Quelle agréable surprise, lorsqu'au centre d'une lumière plus vive et plus étendue, et où la présence de Dieu se rendoit plus sensible que jamais, je me trouvai sous la forme d'un petit enfant entre les bras de J. C., qui me chérissoit. J'étois enveloppée de

langés, sans force, sans mouvement ; tout ce que j'avois de plus que les enfans ordinaires, c'étoit l'intelligence pour connoître mon bienfaiteur, et la volonté pour l'aimer, pour le remercier, sans pouvoir le faire que très-foiblement. Je me rappelle qu'il me disoit en me caressant : « C'est ainsi, mon enfant, que ma providence a toujours veillé à ta conservation, et que tu as toujours été entre les bras de mon amour. Car, ajouta-t-il, il n'y a pas de mère qui aime si tendrement l'enfant qui lui est redevable de la vie.

Je veux donc, ma fille, poursuivoit-il, pour répondre aux soins de ma tendresse, que, semblable au petit enfant que tu représentes en ce moment, tu te conformes en tout à ma volonté sainte, pour ne faire et ne vouloir que ce que j'exigerai de toi. . . » Après cela, mon Père, je fus rendue à moi-même et à ma forme ordinaire. Ce trait et bien d'autres semblables m'ont été rappelés vivement à l'esprit lorsque nous avons commencé d'écrire mes révélations. J. C. me dit : C'est maintenant

ma fille, que tu dois être dans l'état du petit enfant, qui, loin d'apporter aucune opposition à la volonté de sa mère, s'y conforme sans la comprendre. C'est la disposition que j'exige de toi.

Dans une autre apparition de J. C., elle veut par amour s'élançer entre ses bras. Elle se sent repoussée. Paroles qu'elle entend.

Dans une circonstance pareille J. C. m'apparut : j'étois si ravie de le voir, que je balançois entre l'amour et le respect. Tantôt je me prosternois à ses pieds pour l'adorer, et tantôt, ne pouvant plus résister à mon empressement, je m'élançois entre ses bras ; mais je me trouvois sans cesse repoussée de son sein, ce qui ne faisoit qu'enflammer le désir dont je brûlois d'y parvenir et de m'y reposer. Je fis à plusieurs reprises la même tentative et toujours inutilement. Tout-à-coup une voix forte se fit entendre qui me parut celle d'un esprit bienheureux : *Il n'est pas temps encore*, me cria-t-il, *ces faveurs ne s'achètent que par des tribulations et des croix souffertes pour son amour.* Je me bornai donc à les désirer, comme le seul moyen d'être heureuse, et je l'étois déjà en pensant que ce moyen

si facile étoit en ma disposition , et pour ainsi dire entre mes mains ; que je pouvois à chaque instant en faire usage et le mettre en pratique ; car , quel est l'homme au monde qui n'ait pas l'occasion de souffrir quelque chose pour l'amour de J. C. ? et quel jour de notre vie ne nous offre pas mille moyens d'avancer ainsi dans ses bonnes grâces , et de faire des progrès dans ce saint amour qui seul peut nous rendre heureux pour le temps et pour l'éternité !

C'est surtout , mon Père , à l'égard de la sainte et adorable Eucharistie , pour laquelle Dieu m'a toujours donné une dévotion très-sensible , que se sont passées en moi les choses les plus surprenantes , par cette lumière divine et si extraordinaire dont nous avons tant parlé. Il faut que je vous en donne connoissance , en vous rappelant quelques-uns des principaux traits qui ont été comme la source et l'origine de bien des lumières , et à l'occasion desquels j'ai connu la plupart des choses que vous avez déjà écrites pour les rédiger.

Faveurs signalées qu'elle reçoit de J. C. dans la Sainte-Eucharistie.

Ce commerce d'amour, si on peut le dire, cette intime familiarité avec mon divin maître, mon Sauveur et mon Dieu, commença le jour de Saint-Augustin, où j'étois allée adorer J. C. dans le saint-sacrement pendant quelques minutes. C'étoit, si je me rappelle bien, trois ou quatre ans au moins après ma profession. Je fus frappée si vivement de la présence réelle de J. C. dans la divine eucharistie, qu'on auroit dit ensuite que la réalité de cette présence me suivoit partout, et partout me rendoit sensibles les anéantissemens de mon Dieu dans ce mystère adorable. O si ceux qui en doutent, si les incrédules qui le nient et le blasphèment, pouvoient éprouver une pareille faveur; si leurs passions, leur incréduité, leur mauvaise foi, leur aveuglement volontaire, leur méchanceté, n'y mettoient point d'obstacles!... Mais hélas!.... Dieu est le maître de ses dons, et les impies s'en rendent indignes: Aussi est-il un Dieu doublement caché pour eux!.....

J'avois continuellement l'esprit et

le cœur vers le saint sacrement ; sans cesse je l'aperçois, au moins des yeux de la foi, et d'une manière qui ne se peut bien expliquer, faute de comparaisons qui endonnent une juste idée. Mille fois, et surtout pendant le saint sacrifice de la messe, j'ai cru voir J. C. des yeux du corps, pour ne pas dire que je l'ai vu réellement. Aux élévations des espèces consacrées, il me paroissoit entre les mains du prêtre, environné d'un globe de lumière, et tout éclatant de gloire et de majesté. Le soleil est moins lumineux dans toute sa splendeur. Ensuite je le voyois couché sur l'autel, en état d'immolation, témoignant à l'égard de plusieurs son empressement à être reçu d'eux par la sainte communion, et son aversion pour entrer dans le cœur des autres.

J'ai vu plusieurs fois le saint tabernacle comme une fournaise d'amour, au milieu de laquelle les plus pures flammes me laissoient apercevoir un petit enfant d'une beauté ravissante, assis sur les espèces qu'on y conserve, et qui lui servoient d'un voile officieux,

Son commerce
d'amour avec
J. C.

qui couvrait son corps adorable et tempéroit l'éclat de sa majesté... Je le voyois, je l'entendois, il me tendoit les bras et m'appeloit à lui. Jugez quelle doit être l'activité de mes désirs !

C'est ici, me disoit-il, que je suis captif de mon amour !... Prêtre et victime tout-à-la-fois, c'est ici que je satisfais encore à la justice de mon divin Père, et que je m'immole encore chaque jour pour le salut de tous. C'est ici que j'attends tous les cœurs pour les immoler avec moi, et les brûler des flammes qui me consomment..... Viens, ma fille, viens t'unir avec mon cœur sacré pour honorer ton auteur comme il mérite de l'être !.... Hâte-toi !.... Viens, n'ayons qu'un cœur et qu'un amour, et tu sentiras du soulagement dans les tentations et dans les peines qui t'accablent ! Cette sainte union, source de ton bonheur, amortira la violence de tes passions et éteindra le feu de ta concupiscence..... Eh ! pourquoi souffrez - vous, enfans des hommes ? pourquoi vous obstinez-vous à vouloir périr quand le remède

est entre vos mains !..... venez donc tous , et ne résistez pas plus long-temps aux empressemens de mon amour ! Eh ! mon Père , combien de fois j'ai reçu cette invitation amoureuse et pressante de la part de mon Dieu ! combien de fois j'ai éprouvé la force toute puissante de ce remède divin !.....

Pendant quinze jours ou davantage , ces tendres engagements , ces amoureuses invitations ne cessèrent point ; ce fut même à la suite de ces touchantes conversations avec J. C. qu'il me prescrivit les six pratiques dont je vous ai parlé ailleurs , et que je vous ai d'abord données par écrit. Je vis dans cette même lumière tout ce qu'il exigeoit de moi à cet égard , ou plutôt ce fut lui-même qui me les dicta mot à mot , telles que vous les avez lues et écrites. Il m'en expliqua le sens , et il exigea que je m'y engageasse par vœu , ajoutant que c'étoit un moyen de lui être agréable et de satisfaire à sa justice pour mes péchés et ceux de tous les hommes. Il me dit cependant qu'il ne vouloit pas en charger ma conscience

de manière à me rendre coupable, si j'y manquois quelquefois, pourvu que ce fût sans mépris et même sans négligence de ma part. Enfin, mon Père, il me l'enjoignit dans le même sens où vous m'avez permis d'en renouveler le vœu pour le reste de mes jours. Aussi vouloit-il que je m'en fusse rapportée à mes directeurs.

En conséquence j'attendis bien un an pour m'y engager en premier lieu, et je ne le fis encore qu'avec l'agrément de feu M. Audouin, qui venoit de succéder à M. Duclos. Ce fut le jour du sacré cœur, après ma communion, que je prononçai ce vœu pour la suite. Dans le moment même je vis à côté de moi J. C. qui parut agréer fort cet engagement. Il paroissoit alors sous la figure d'un prêtre revêtu d'une aube très-fine, mais sur-tout d'une blancheur si éclatante que j'en avois les yeux éblouis et qu'il m'étoit impossible de le fixer.

En mille autres rencontres dont je vous ai ailleurs rapporté une partie, mon esprit s'est porté vers J. C. au saint sacrement de l'autel, par cette même

lumière extraordinaire; et soit que les sens corporels en fussent réellement affectés comme je l'ai souvent cru , soit que tout cela se passât dans mon esprit seulement et par les yeux de la foi , de quelque manière que la chose ait eu lieu, je puis dire dans un sens très-véritable , que j'ai vu J. C. , que je l'ai entendu , que je me suis entretenue avec lui ; et si j'étois dans l'illusion, comme on ne manquera pas de le supposer, ce sont du moins les plus agréables où l'on puisse se trouver. Ces prétendues illusions m'ont toujours procuré le bonheur le plus parfait et le plus vrai que j'aie jamais goûté sur la terre, au point que tout autre plaisir a disparu devant celui-là. Voilà ce qu'il y a de bien certain, et ce qu'on s'efforceroit en vain de me contester.

Je dois encore vous dire , mon Père, que par un surcroît de bonté, Dieu a voulu quelquefois faire rejaillir sur d'autres que sur moi les bienfaits dont il me combloit sans aucun mérite de ma part. Il m'a plus d'une fois fait connoître

Grâces qu'elle reçoit pour les autres. J. C. lui fait connoître l'état de la conscience de quelques personnes.

l'état des consciences , et plus d'une âme a profité de la connoissance qu'il m'en avoit donnée. Je voyois donc tout ce qui se passoit dans l'esprit et le cœur de certaines personnes , les tentations qu'elles éprouvoient ou devoient éprouver , les pièges que le démon leur préparoit , et j'étois chargée de les en avertir , en leur indiquant les moyens de découvrir ces pièges et de faire échouer les projets et les ruses de leur ennemi. Ceux qui suivoient mes avertissemens trompoient sa cruelle attente ; ceux , au contraire , qui s'amusoient à douter et à disputer , étoient à coup sûr dupes de leur incrédulité , et ne tardoient pas à s'en repentir.

Cela m'est arrivé , mon Père , à l'égard de différentes personnes laïques , religieuses , ecclésiastiques , quelquefois même à l'égard de mes supérieurs , et même de mes confesseurs , comme je vous l'ai déjà dit , à qui j'ai donné différens avis , suivant leurs différens besoins , et suivant la lumière que je voyois en Dieu , et leur parlant de la part de J. C. ;

enfin, mon Père, je vous ai quelquefois averti vous-même, comme vous le savez (1).

Considérant un jour une religieuse, je connus intérieurement qu'elle étoit fortement tentée d'orgueil. Je vis par la même voie qu'une domestique de la maison ne savoit pas un mot de sa religion, ce qui se vérifia par l'absurdité des réponses qu'elle fit aux questions les plus simples du catéchisme. Hélas ! combien d'autres plus savans qu'elle sur toute autre chose, n'en savent pas davantage sur ce point essentiel ! Ils avoient cependant appris autrefois leur catéchisme ; mais ils ne l'ont pas revu depuis l'enfance, et la teinture superficielle qu'ils en avoient, s'est totalement effacée de leur mémoire et de leur esprit.

Pendant un certain temps, il y eut ici une pensionnaire dont on parloit beaucoup dans la communauté : elle portoit la haire et le cilice, prenoit fréquemment la discipline, pratiquoit des

(1) J'ai rapporté ailleurs les différens avertissemens que la Soeur m'a donnés.

austérités extraordinaires, dont tout le monde avoit connoissance. On l'entendoit jour et nuit soupirer de manière à troubler le repos des autres, et même le cœur des religieuses. Dieu me fit voir qu'elle étoit trompée par le démon. J'allai de sa part l'en avertir: elle se trouva si déconcertée de ma commission, et si frappée des preuves que je lui en donnai, qu'elle avoua son hypocrisie et son orgueil.

M. Duclos, devenu recteur de Parigné, avoit eu le malheur de donner un coup à un des enfans de sa paroisse à qui il faisoit le catéchisme. Le lendemain, ou le jour même, l'enfant fut attaqué d'une grosse fièvre qui l'enleva en peu de temps. Les parens de cet enfant accusèrent leur recteur d'avoir occasionné sa mort, par ce qu'ils appelloient sa brutalité. M. Duclos n'avoit guère, pour se justifier, que de faire exhumer et visiter le corps de l'enfant. Ses amis l'en pressoient: il croyoit lui-même ce parti nécessaire pour éviter le coup de la calomnie et les suites qu'elle pouvoit avoir; car quel scandale pour

une paroisse, et combien n'est-il pas dur et disgracieux pour un pasteur, d'être regardé comme le meurtrier d'un enfant qu'il vouloit instruire, et à qui il n'avoit donné qu'une correction charitable pour le rendre plus attentif?

L'affaire étoit vivement poursuivie, et M. Duclos dans un grand embarras : il étoit sur le point de faire exhumer le corps ; mais Dieu m'ordonna de le faire venir pour l'avertir de n'en rien faire. Cette exhumation, lui dis-je, ne pourroit rien prouver en votre faveur, et laisseroit au contraire une impression très-désavantageuse sur l'esprit de vos paroissiens. Souffrez un peu de temps la calomnie, et Dieu se charge de mieux vous justifier. M. Duclos en passa par là, et quelques semaines après ses accusateurs et leurs faux témoins vinrent d'eux-mêmes se rétracter, et lui faire une réparation publique à l'issue de la grand'messe (1).

(1) Ce trait m'avoit été raconté lorsque j'étois curé de la même paroisse, où plusieurs personnes en avoient encore connoissance.

Après une élection qui s'étoit faite dans une communauté que je ne nomme point, Dieu me fit voir que la supérieure nouvelle n'étoit point suivant son choix, et que les voies qu'elle avoit employées ne pouvoient lui plaire. A l'élection suivante elle fut continuée, et Dieu me dit : *elle a voulu l'être, mais ce ne sera pas pour long-temps.* Elle mourut en effet bientôt après..... Deux de nos pensionnaires , qui étoient sœurs , paroissoient vouloir également entrer en religion. Je les vis en songe toutes les deux ; mais l'une étoit vêtue en religieuse, et l'autre en nouvelle mariée. J'annonçai sur cela le parti que chacune d'elles devoit prendre , et mon annonce fut vérifiée par l'événement. Mais nous parlerons ailleurs de mes songes prophétiques.

Elle connoit aussi le sort de quelques personnes décédées.

Voilà , mon Père , une partie de ce que Dieu m'a fait voir en faveur de certains personnages, et cela dans le temps où il m'instruisoit si au long sur le sort de l'Eglise en général, et de celle de France en particulier. Il seroit comme impossible de vous détailler toutes les

circonstances de ces révélations concernant ces particuliers, et qui allèrent quelquefois jusqu'à me faire connoître le sort des personnes décédées ; comme il arriva entre autres à l'égard de la mère Sainte-Hyacinthe, dont j'appris l'entrée au ciel après quelques jours de purgatoire. Je sus même pour quelles fautes elle y avoit passé ce temps.

Le rapport que j'en fis à notre mère cadroit parfaitement avec une lettre que nous reçûmes du père Cornillaye, son frère, qui rapportoit ce que lui avoit dit à ce sujet une veuve de Nantes, à qui Dieu avoit communiqué la même lumière sur le sort de Madame Sainte-Hyacinthe. (1)

(1) En rédigeant cet endroit, j'avois sous les yeux la copie de cette lettre que madame la Supérieure m'avoit communiquée. Elle portoit en substance, qu'après plusieurs jours de prières et de pénitence pour le soulagement et le rétablissement de cette religieuse malade, cette bonne et sainte veuve étant au lit, entendit des plaintes et des gémissemens dans sa chambre, qu'elle vit éclairée d'une lumière tout extraordinaire. S'étant levée pour prier, elle aperçut cette religieuse qui lui dit qu'elle étoit la Sœur Sainte-Hyacinthe pour qui elle avoit tant prié, par l'avis de son di-

Tout récemment encore , mon Père, Dieu m'a fait voir le sort effrayant d'un deses plus grands ennemis, qu'il vient pour ainsi dire de citer à son tribunal, et dont la mort précipitée a fait sensation. Il me défend de le nommer : il veut même, en général, que je m'abstienne de porter mon jugement sur ceux qu'il a jugés , quand même ils auroient

recteur , mais qu'elle avoit subi le sort de tons les hommes ; qu'elle l'exhortoit à finir la neuvaine qu'elle avoit commencée , et à faire acquitter la messe qu'elle avoit eu la charité de promettre pour elle. Le lendemain la messe fut dite de grand matin par le père Cornillaye , frère de la défunte. La sainte veuve y assista , et vit , tout le temps du sacrifice , une religieuse de Sainte-Claire agenouillée sur le premier gradin de l'autel. Elle disparut après la bénédiction , et la veuve la vit s'élever vers le ciel , portant des espèces d'étoiles sur ses vêtemens. Elle lui recommanda sa petite fille affligée du mal caduc , et qui se trouva guérie sur-le-champ. Malgré le laps du temps , on s'en ressouvenoit et on en parloit encore. Il paroît , par le témoignage des religieuses , que le fait avoit été bien constaté , ainsi que sa conformité avec l'énoncé de la Sœur , qui n'avoit jamais eu la moindre relation avec la veuve de Nantes. On sait ce qui arriva à la Sœur après la mort de madame Saint-Benoît.

été ses ennemis les plus déclarés. Quant à ceux qui vivent encore, il me fait entendre que je dois prier pour eux et les plaindre ; que sa miséricorde aura lieu à l'égard d'un grand nombre, et qu'il n'en est aucun qui ne puisse encore mériter son pardon. Ainsi, mon Père, abandonnons tout à sa bonté, et remettons à la prochaine fois la suite de ma vie intérieure ; et ce sera pour tantôt, si vous voulez.

« Au nom du Père, du Fils, etc. »

Il n'étoit pas possible que tant de grâces, et si extraordinaires, m'eussent été accordées sans que le démon en eût été jaloux et n'en eût profité pour attaquer mon humilité par l'orgueil, qu'il ne sut que trop m'inspirer, et qui, très-probablement, contribua le plus à faire échouer le premier projet d'écrire, comme nous le verrons bientôt. Oui, je dois l'avouer, si la chose n'a pas réussi d'abord, comme de saints et si savans personnages l'avoient désiré, je le dis à ma honte et à ma confusion, c'est

Nouveaux as-
sauts du démon
contre la Sour

particulièrement à mon orgueil qu'il faut s'en prendre. Oui, c'est à mon orgueil diabolique, que Dieu vouloit humilier et punir, qu'il faut surtout attribuer ce fâcheux contre-temps (1).

Le démon ne manqua donc pas de me tenter de ce côté-là , et on peut dire qu'il y mit tout ce qu'il avoit de ruses et d'adresses. Il commença donc, de longue main , par jeter dans mon âme la semence de cet orgueil malheureux, en cherchant dans toutes mes actions de quoi nourrir et entretenir l'amour-propre dont mon méchant cœur a toujours été rempli. Il relevoit mes moindres vertus avec beaucoup de soin, et me donnoit , malgré moi , des sentimens de préférence sur les autres. Il me comparoit aux plus grands saints, et profitoit de toutes les occasions pour me

(1) On voit par là et par mille accusations semblables , que la Sœur ne s'épargne pas et ne s'en fait point accroire. Ceux qui seroient tentés de la regarder comme une hypocrite , doivent du moins convenir que ce seroit une hypocrite d'une bien singulière espèce , et qu'il seroit difficile d'en trouver à qui on pût la comparer.

faire remarquer combien j'étois agréable à Dieu par mon humilité, ma patience, et combien Dieu m'avoit réservé de faveurs et de grâces qu'il n'avoit encore accordées à personne ; et qu'enfin je serois un jour bien plus élevée dans le ciel que tant d'autres que, disoit-il, l'Eglise y a pourtant placés. Sans cesse il me rappeloit ces idées importunes et vraiment extravagantes.

Il alloit plus loin encore, et se transformoit en ange de lumière ; il s'efforçoit de contrefaire l'œuvre de Dieu par des apparitions de sa façon. C'étoit aussi des espèces de lumières dont l'esprit étoit frappé quelquefois très-vivement, mais qui ne servoient qu'à l'éblouir ou l'offusquer, plutôt qu'à l'éclairer. Lumières fausses, par conséquent, qui n'affectoient jamais le fond de l'âme de la manière dont j'ai parlé précédemment. Loin d'en être satisfaite et éclairée, l'âme restoit dans un trouble plus grand et des ténèbres plus épaisses. Tout se bornoit donc à faire illusion à l'esprit, et quelquefois aux sens, qui en étoient troublés et affectés. Le cœur de-

meuroit insensible, ou du moins il ne lui en restoit qu'une certaine enflure, bien différente de l'impression d'humilité et d'anéantissement que laisse toujours après soi le sentiment de la présence divine.

Je me rappelle, à ce sujet, qu'un jour où l'obéissance m'appeloit à travailler dans un lieu mal-propre et infect, le démon me fit éprouver la sensation d'une odeur suave et charmante, dont je ne pouvois deviner la cause, jusqu'à ce qu'il m'eût inspiré que c'étoit Dieu qui la produisoit à cause de ma grande sainteté. Vois, me disoit-il, comme il t'aime et te favorise. Dès ce moment le piège grossièrement tendu fut découvert, et tout disparut. Je restai donc dans l'odeur qui s'exhaloit naturellement du lieu où je devois travailler.

Ainsi, mon Père, de fois à autres cet ennemi avoit la honte de se trouver pris dans ses propres filets ; mais l'infatigable ne s'y prenoit qu'avec plus d'adresse dans la suite ; et loin de se déconcerter pour un désavantage, il savoit tirer parti de sa défaite, et revenoit

toujours à la charge avec une nouvelle fureur. Il avoit grand soin de susciter partout des éloges outrés qu'on faisoit de moi et de mes pratiques de piété. J'entendois qu'on me proposoit pour un modèle de vertu. *Notre Sœur est une Sainte*, disoit-on; *c'est une excellente Religieuse.....* Je faisois semblant de n'en rien croire, et même de ne le pas entendre; mais j'avois beau faire, malgré moi quelque chose me disoit intérieurement: *Cela ne peut guère être autrement.*

Mes confesseurs eux-mêmes ne laissoient pas d'y contribuer, sans le vouloir, par les petits égards qu'ils me témoignoiént quelquefois: car le démon savoit profiter de tout. Un d'eux me dit imprudemment un jour: *Ma Sœur, vous êtes maintenant cachée dans le sanctuaire; un jour vous serez mise sur le chandelier.....* O ciel! quel coup pour mon humilité, et que cette parole me donna à faire! Heureusement, Dieu, sans doute pour m'en punir, m'a bien humiliée depuis par le moyen de mes confesseurs. Sur je ne sais quels bruits

qui s'étoient répandus au-dehors , les gens du monde venoient me voir exprès, et me demandoient au parloir pour me consulter. Sitôt que je m'en aperçus , je les renvoyai. Quelquefois même il m'est arrivé de les brusquer ou de ne rien leur répondre. Pour couper pied à toutes ces visites dangereuses et importunes , je renonçai tout-à-fait au parloir, et n'y suis jamais allée depuis.

Peut-être (1) ne donnois-je pas pleinement dans l'orgueil ; mais le démon qui s'étoit fait une retraite au fond de mon cœur , avoit toujours sa part dans toutes mes actions , même dans mes meilleures œuvres. C'est du moins ce que je compris , lorsqu'il m'apparut un jour que je me disposois à faire une revue générale. Il étoit tout occupé à lier et faire un paquet composé de tout ce qu'il avoit recueilli , et

(1) Ce *peut-être* , dans la bouche de la Sœur , sur-tout si on le joint à sa conduite , seule interprète des vrais sentimens , est , à mon avis , une bonne preuve qu'elle n'y donnoit pas du tout , ou du moins entièrement , et qu'à-peu-près tout se terminoit à des tentations et des combats.

comme glané, sur toutes les bonnes œuvres de ma vie. Son air méchant, son ris moqueur sembloient me dire : tu auras beau faire, j'aurai ma part en tout, et tout ceci m'appartient de tes prétendues vertus. Et effectivement, l'orgueil m'avoit aveuglée sur bien des choses que j'avois toujours cachées, n'y croyant pas du péché.

Mais, mon Père, ce qui donnoit plus de prise sur moi à cette dangereuse et maudite tentation de l'orgueil, c'étoient les apparitions et les visions, les grâces extraordinaires dont le ciel m'avoit favorisée. Il n'est pas douteux que mon ennemi s'en fût servi pour me perdre absolument par l'orgueil, si Dieu ne s'en fût servi lui-même pour m'humilier, en tirant, comme il le fit, le contre-poison du poison même.

C'étoit pendant que Dieu se plaisoit à me dédommager de mes peines par des intervalles de consolations intérieures, que j'eus la plupart des visions et révélations qui nous ont tant occupés sur le sort de l'église. J'en parlai à quelques personnes qui furent très-frappées de ce

Visions et révélations qui regardent l'Église, et qu'elle fait écrire par M. Audouin, son directeur.

que je leur en dis. Le peu qui en transpira , fit grand bruit. De bons prêtres, habiles théologiens , s'assemblèrent pour en délibérer. Il fut arrêté entr'eux que j'aurois fait écrire la suite des révélations dont je leur avois dit quelque chose. M. Audouin , alors notre directeur , en qui j'avois beaucoup de confiance , se chargea de cette pénible commission , dont il s'acquitta avec beaucoup de zèle et un soin tout particulier. Mais , mon Père , le démon sut si bien jouer son rôle, qu'il en prit occasion de mettre le trouble dans la communauté, qui se partagea en deux factions. Il profita de mes mauvaises dispositions, et peut-être encore de celles des autres , pour exciter contre moi la plus furieuse , comme la plus longue tempête que j'eusse encore essayée. Enfin il joua si bien son personnage qu'il réussit à tout déconcerter, et on finit par brûler les écrits de M. Audouin. Mais , mon Père, ce dénouement n'arriva qu'après bien des scènes , toutes plus contraires et plus humiliantes pour moi.

Ses écrits sont
brûlés. Ses

D'abord , mon Père , les choses ne se

passèrent pas, à beaucoup près, aussi secrètement qu'elles se sont, passées entre vous et moi. On ne tarda pas à découvrir mes entrevues secrètes avec M. Audouin. Elles occasionnèrent bientôt des soupçons et de l'ombrage ; on observa mes démarches , on vint nous écouter et nous épier. On répandit même qu'on m'avoit entendu dire des extravagances à M. Audouin , touchant des malheurs où le clergé, les nobles et même la famille royale, devoient être enveloppés. On me fit passer pour une visionnaire, un vrai cerveau déréglé. On reprocha à M. Audouin de m'entretenir dans mes illusions. On alla jusqu'à en écrire aux supérieurs, et le petit parler nous fut interdit (1).

grandes humiliations à ce sujet. Elle passe pour folle et visionnaire.

Jugez, mon Père, combien tout cela devoit me molester; pour comble de disgrâces, M. Larticle et M. Audouin

(1) C'est pourtant par ce même petit parler, autrefois interdit, que les dernières notes se sont encore tirées, et qu'on a encore passé et reçu les matériaux du nouvel ouvrage. Dieu peut différer et choisir ses momens; mais, quand il le veut, rien ne peut mettre obstacle à ses desseins.

se brouillèrent un peu à l'occasion de ce que j'avois fait écrire. Enfin, tout se termina comme j'ai déjà dit.

En quelles peines, en quelles humiliations ce fâcheux contre-temps ne devoit-il pas me jeter? Et que ne dut-il pas en coûter à mon pauvre amour-propre? Hélas! mon Père, c'est en quoi je gagnois plus que je ne pensois; peines, combats et tentations contre la charité par le ressentiment et l'aversion que j'éprouvois contre celles de mes Sœurs qui avoient le plus contribué à mon chagrin. Que d'efforts ne m'en coûta-t-il pas pour vaincre cette antipathie qui, sans une grâce particulière, ne m'eût jamais permis de les voir d'un bon œil, ni surtout de les aimer jamais du fond du cœur, comme Dieu l'ordonne à l'égard de tous sans aucune distinction! Accablée de honte, de confusion et d'opprobre, je me voyois en butte aux ironies par lesquelles, à tout propos, elles satisfaisoient leur secrète jalousie. Je dévins la fable de la communauté; mais Dieu m'assista au point de trouver du plaisir à me voir ainsi

humiliée, quoique d'ailleurs ces différentes tentations et peines d'esprit fussent réellement le tourment de ma vie.

Combats, tentations et peines d'esprit sur l'objet de ma croyance ; car de combien de manières le démon ne m'a-t-il pas attaquée ? Le croirez-vous, mon Père, après tout ce que je vous ai dit ? il a même tenté d'ébranler ma foi aux principaux mystères de notre religion ; il m'a inspiré des doutes sur le grand mystère de la Sainte-Trinité, celui de l'incarnation du verbe, et sur la perpétuelle virginité de la mère de J. C. La Sainte-Vierge a bien voulu les dissiper elle-même dans une vision. J'eus longtemps une peine terrible sur la validité de mon baptême ; mon confesseur et une lecture y avoient donné lieu. Le démon, qui savoit profiter de tout, me répétoit sans cesse que je n'avois point été bien baptisée. Il peignoit si vivement dans mon imagination les suites de ce premier défaut capital, qu'il y avoit pour moi de quoi perdre la tête, si, dans une communion, J. C. lui-même ne m'eût guérie, en m'assurant

Ses tentations
contre la foi et
les mystères.

que j'avois bien été baptisée, et que, quand je ne l'aurois pas été par l'eau, j'avois toujours le baptême de désir pour y suppléer. Il me parut même que pour me tranquilliser davantage, il me fit voir l'image de la Très-Sainte-Trinité gravée dans le fond de mon âme. Jamais depuis je n'ai ressenti la moindre peine à ce sujet.

Une autre tentation que le démon entretint encore long - temps dans mon esprit, c'étoit de croire, ou du moins de penser, que les réprouvés étoient condamnés à l'enfer sans leur faute, et en vertu des seuls décrets qui les y prédestinent irrévocablement. Dieu, me disoit le démon, se comporte à leur égard comme un tyran jaloux de sa gloire, et qui se voit également honoré, et par le malheur des esclaves qui gémissent dans les prisons, et par le bonheur des courtisans et des favoris qu'il comble de ses bienfaits, sans qu'il y ait plus de mérite dans les uns que de faute dans les autres. Vous savez, et vous l'avez écrit, que Dieu m'a fait voir que ce seroit là une des dernières hérésies

qui doivent désoler la sainte église de J. C.

Ainsi, mon Père, comme vous me l'avez dit dans une circonstance, j'étois alors janséniste, fataliste, prédestiniste. Ciel ! j'en frémis encore ; mais vous me rassurâtes, en ajoutant que tout cela n'étoit qu' dans mon imagination, ou plutôt dans les suggestions de mon ennemi. Je m'en tins là.

Sans cesse je me représentois à moi-même comme suspendue par un fil sur un précipice affreux. Qu'on souffre dans cet état, mon Père ! il y a de quoi mourir de frayeur. J'en fus tout-à-coup délivrée en faisant des actes d'espérance et de résignation, et surtout par une action très-humiliante que je fis en me jetant aux pieds d'une religieuse contre ma répugnance naturelle, ou plutôt contre mon ressentiment particulier. Dieu voulut bien me rendre la paix, en considération de cette petite victoire sur moi-même.

Combats et tentations contre mon vœu de chasteté, qui se réveillèrent dans ce temps et devinrent plus furieux

Ses tentations
contre la chasteté.

que jamais. Qui pourroit vous dire, mon Père, les soufflets et les insultes que j'ai reçus de l'ange de Satan, de l'ennemi de la pureté, qui s'armoit de ma faiblesse naturelle pour me souffleter et m'humilier de toutes les façons ? Il faut y avoir passé pour le comprendre. Le jour, la nuit, éveillée ou endormie, combien de fois cet esprit impur a suggéré à mon imagination des représentations sales et infâmes ! Combien de fois il a troublé mon sommeil par des illusions obscènes, par des fantômes indécents, pour exciter en moi des révoltes auxquelles, par la grâce de mon Dieu, je ne crois pas avoir consenti, pas même en dormant (1) !

Songe dans lequel elle est poursuivie par un monstre, et reçoit un lys pour sa défense.

Puisque je ne dois rien vous cacher de ce qui concerne l'état de mon âme, je vous rapporterai, mon Père, à cette

(1) Ne peut-elle pas bien dire, en effet, comme l'apôtre : *Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ angelus Satanae, qui me colaphiset, propter quod ter Dominum rogavi ut discederet à me; et dixit mihi: sufficit tibi gratia mea: nam virtus in infirmitate perficitur.* (2 Cor. 12; 7.)

occasion, un songe que je n'ai jamais encore fait connoître à personne. Vous en ferez l'usage qu'il vous plaira. J'ai rêvé une nuit que j'étois poursuivie par une espèce d'homme monstrueux dont le dessein étoit encore plus odieux que la figure ; je fuyois de toutes mes forces pour éviter sa poursuite , et , en fuyant, j'avois recours à Dieu, à la Ste.-Vierge et à mon bon ange que j'implorois. Voilà qu'en courant le pied me glisse. O frayeur ! Mais pendant qu'en tombant j'allois être saisie par le monstre, j'aperçois un beau jeune homme qui me reçoit entre ses bras et m'empêche de tomber. En même-temps il lance sur mon ennemi un regard menaçant et terrible ; le monstre fuit à son aspect , comme l'on voit une bête carnacière rentrer dans l'obscurité des forêts à la vue du berger vigilant qui paroît au moment où elle alloit dévorer une brebis de son troupeau.

Ne craignez rien , me dit le jeune homme en me regardant d'un visage assuré , riant et gracieux ; ne craignez rien : il peut vous épouvanter, mais on

peut bien aussi réprimer ses efforts. Il tenoit en main un lis charmant et d'une odeur la plus suave. Gardez-le bien, me dit-il en me le donnant, J. C. le porta toujours dans son sein. Nous en verrons demain la suite ; en voilà bien assez, je pense , pour aujourd'hui.

A ces mots, mon Père, je me réveille charmée du beau présent, et transportée tout-à-la-fois de reconnoissance pour mon bienfaiteur, et d'indignation contre le monstre odieux qui avoit disparu sans oser presque paroître depuis ce temps. Je dis presque, car il m'a encore apparu quelquefois, mais toujours de loin, et seulement pour me reprocher un usage que j'ai pris, il y a bien des années, et qui est d'asperger tous les soirs mon lit avec de l'eau bénite, avant de m'y coucher, comme aussi d'en faire des signes de croix sur moi-même.

Cet esprit méchant et jaloux, qui ne paroît pas s'en accommoder, voudroit m'épouvanter par des menaces. Il me

dit que si je continue ces pratiques , qu'il appelle superstitieuses , ridicules et méprisables , il trouvera bien le moyen de s'en venger , en faisant encore échouer l'entreprise que nous avons commencée. Il ne faut pas tout-à-fait mépriser ses menaces , Dieu m'a fait voir, et l'expérience m'a trop appris qu'elles doivent être pour moi un motif de plus d'être sur mes gardes. J'ai souvent remarqué que les songes menaçans sont ordinairement les annonces de tentations sérieuses de la part de mon ennemi, et trop souvent de manquemens et de chutes de ma part , dont quelquefois je ne m'aperçois pas même à cause de la soustraction plus ou moins sensible des grâces du ciel ; car , mon Père , ce sont toujours mes négligences et mes fautes plus ou moins marquées qui ont formé le nuage entre Dieu et moi ; mais , si vous le trouvez bon , mon Père , nous ferons un article à part de mes songes agréables ou effrayans , dont j'ai dessein de vous rendre compte à cause du rapport qu'ils ont avec ma vie intérieure , et les différens états où

je me suis trouvée par rapport à Dieu ; car, mon Père, endormie ou réveillée, je serai toujours une énigme inconcevable pour les autres et pour moi-même.

Songe mystérieux, dans lequel elle comprend la difficulté de déraciner l'amour-propre.

Je ne dois pas craindre de le répéter, après tant d'épreuves de toutes les maladies de mon âme, nulle peut-être ne l'a exposée à tant de périls que l'amour-propre, qui faisoit comme le fond de mon caractère ; nulle n'a été si difficile à déraciner ; nulle ne lui a fait des plaies si profondes et si dangereuses que cette malheureuse passion, cet ennemi domestique que Dieu permet que nous portions au-dedans de nous-mêmes. C'est ce qu'il me fit comprendre par un songe mystérieux, dans lequel je me voyois obligée de combattre et de lutter contre différens monstres plus ou moins hideux qui représentoient les péchés capitaux. Celui de tous qui me parut le plus opiniâtre, et qui me fut le plus difficile à vaincre et à terrasser, ce fut une certaine petite coquette, extrêmement propre, souple et vigilante. Je pourrai vous en parler encore à l'article de mes songes.

Non contente de s'être mesurée seule à seule avec moi, elle entroit toujours pour quelque chose dans le combat qu'il me falloit soutenir contre chacun des autres. Elle sembloit renaître de sa défaite, et, comme un protéé, revenoit continuellement à la charge sous des formes différentes. L'esprit de Dieu me fit entendre que ce monstre, le moins hideux de tous, aimable même en apparence, étoit l'amour-propre, père de la superbe, le plus grand ennemi de Dieu et des hommes, et dont j'avois le plus à me défier, et contre lequel je devois le plus prendre de précautions, si je voulois mettre mon salut en sûreté, comme je l'ai éprouvé tant de fois dans le cours de ma vie.

Pour me défendre donc de cet ennemi mortel, plus encore, si on peut le dire, que des tentations impures et autres misères dont j'étois assiégée, je sentois le besoin des humiliations et des austérités; j'usois donc de macérations, de jeûnes, de veilles, de disciplines et de prières, qui me furent d'un très-grand secours. A cette époque,

Remèdes
qu'elle emploie
dans ses tenta-
tions. Humilia-
tions et macé-
rations.

mon confesseur m'avoit permis de porter la ceinture de fer : je la portois ; mais J. C. me dit qu'il ne falloit pas employer ce moyen , et qu'il m'en procureroit pour toujours un plus efficace ; que cette ceinture que je voulois porter seroit remplacée par une autre, et que la souffrance qu'elle m'occasionneroit lui seroit d'autant plus agréable , qu'elle seroit de son choix et non pas du mien.

Réforme qui eut lieu dans la Communauté par l'ordre de Dieu.

Ce fut à cette occasion , mon Père , que Dieu me donna ordre de dire à madame d'abbesse que les Sœurs eussent à quitter les chemises de lin qu'elles portoient depuis quelque temps , pour reprendre la tunique intérieure de laine qu'elles avoient quittée contre la règle. Ce qui se fit même par ordre du supérieur (1).

Elle demande à notre Seigneur des maladies ; elle est exaucée. Ses

Pour éteindre tout-à-la-fois ce feu de l'impureté et abattre cet orgueil secret , caché pour ainsi dire au fond

(1) Cette réforme eut lieu, suivant le témoignage des autres religieuses, lors d'une visite de monseigneur l'évêque de Rennes ; mais je ne me rappelle pas si c'étoit alors M. de Girac ou bien M. Desnos, son prédécesseur. Ceci importe peu.

de mon cœur , à mon insu , je priaï longues et
cruelles souff-
rances.
 J. C. de vouloir bien m'envoyer des
 maladies corporelles qui eussent exté-
 nué mes forces en m'humiliant aux
 yeux de mes Sœurs et aux miens propres.
 J. C. connoissoit mon besoin mieux que
 moi-même , et sa bonté ne manqua pas
 d'y remédier. Bientôt on eût dit que
 toutes les infirmités du corps fussent
 venues fondre sur moi successivement,
 et cela dans le temps même des grandes
 lumières dont j'ai parlé. C'étoit appa-
 remment la circonstance où j'en avois
 le plus besoin. *Quoniam acceptus eras
 Deo , necesse fuit ut tentatio probaret
 te.* (Tobie.)

D'abord je fus attaquée d'une fièvre
 lente qui , pendant plusieurs années ,
 mina mes forces au point de faire crain-
 dre pour ma vie. Cette fièvre continue
 me jeta à la tête des douleurs insuppor-
 tables et très-opiniâtres, la poitrine en
 fut affectée de manière à me faire traiter
 pour la pulmonie. Quelque temps après
 il me survint au genou gauche une
 énorme grosseur charnue, dont il fal-
 lut faire l'amputation par une incision

très-douloureuse ; mais Dieu, par condescendance pour ma foiblesse, voulut bien me faire éprouver dans ce moment un échantillon de ce qui se passoit dans les martyrs qui ont étonné le monde par leur constance à souffrir les tourmens dont l'idée seule fait encore frémir. Il suspendit donc en moi la sensibilité naturelle ; et c'est ainsi , quand il veut, qu'il élève l'homme au-dessus de lui-même, et que, parmi les siens, les femmes, les vieillards, les enfans ordinaires l'ont emporté de beaucoup par leur courage sur tout ce que l'héroïsme même a enfanté de plus étonnant chez les païens

Au lieu de se fermer, la plaie dégénéra en un dépôt d'humeur cancéreuse où la paralysie se jeta. Ce membre devint perclus, et je fus réduite à ne pouvoir marcher qu'à l'aide de deux bâtons. Le médecin et le chirurgien qui me voyoient avoient même déclaré que je ne pourrois jamais marcher autrement ; puisque ma jambe étant gangrenée et perclue, il m'étoit impossible d'en faire usage. Cependant, mon Père,

je ne tardai pas à m'en servir, malgré leur décision; aussi furent-ils les premiers à déclarer et à dire hautement que cette guérison étoit au-dessus de leur art, au-dessus même des forces de la nature, et tout-à-fait miraculeuse.

J'avois seulement prié la communauté de faire une neuvaine en l'honneur des saints martyrs, et ce fut pendant cette neuvaine que j'éprouvai à mon genou un mieux si sensible que j'en fus surprise moi-même; mais la parfaite guérison ne s'opéra que le jour où M. Audouin acquitta pour moi une messe en l'honneur de la passion de J. C., et des douleurs de sa sainte mère au pied de la croix; et ce temps fut si court qu'on ne balança point à y voir un vrai miracle, et le bruit s'en répandit bientôt. Pour moi, qui ne suis pas si hardie dans ces sortes de matières, je n'ose l'assurer, quoique je ne doute aucunement qu'il n'y ait eu un secours particulier du ciel, et que la Sainte-Vierge n'ait encore ici interposé son pouvoir en donnant encore une preuve de sa bonne volonté pour moi.

Sa prompte guérison après une messe en l'honneur de la Passion de Jésus-Christ et des douleurs de Marie.

Effort dans le travail, qui lui cause un accident très-douloureux et incurable.

Il ne se passa point, ou très-peu d'années, que je n'aie essuyé une maladie plus ou moins sérieuse, qui presque toujours me conduisoit aux portes du trépas; et pour comble de faveur un effort de travail m'occasionna un accident qui depuis dix-sept ou dix-huit ans est ma croix la plus pesante, croix qu'il faudra pourtant porter jusqu'au tombeau. Cet accident me parut d'abord un mal passager auquel je ne voulus pas faire la moindre attention; mille raisons m'empêchèrent, pendant six mois, de m'en déclarer à personne; mais les coliques affreuses, les douleurs vives que j'en ressentais m'obligèrent enfin d'en venir là. Notre Mère consulta les médecins, qui déclarèrent qu'avec un tel ennemi chaque instant pouvoit être le dernier de ma vie. On voulut, en quelque sorte, m'obliger à le prévenir, en consentant à des moyens dont je ne pouvois souffrir la seule idée. Je répondis à notre Mère que je préférois de mourir, s'il le falloit; qu'au reste, je mettois ma confiance en Dieu seul qui connoissoit mes

raisons et mon besoin , et que sur cet article je n'aurois jamais d'autre médecin que lui. Notre Mère en chargea ma conscience; elle me l'ordonna même sous peine de désobéissance, et me voilà encore bien embarrassée de ce côté-là ; car , que faire ? quel parti prendre entre deux inconvéniens que je redoutois également ?

Cependant Dieu permit que de bons prêtres vinrent ici à mon secours ; ils dirent à madame l'Abbesse , d'après leur théologie , que , sur ce point délicat , il ne falloit pas décider si prestement par rapport à moi. Ils écrivirent même à Paris , et la réponse qu'ils reçurent d'une grande école , portoit qu'une religieuse surtout pouvoit , en conscience , préférer la mort et la recevoir , plutôt que de souffrir aucune opération en pareil cas. Me voilà donc à l'aise ; j'en fus quitte pour user d'un peu de précaution , et me servir d'un certain bandage que je regarde comme la ceinture que Dieu m'avoit promise pour suppléer à celle que je voulois porter. Il faut convenir , mon Père , que par

moi-même je n'aurois peut-être pas penché vers ce genre de souffrance ; mais enfin il doit me plaire , puisque c'est Dieu qui l'a déterminé. Ce n'est point à nous, pécheurs, mais à lui, qu'il appartient de nous choisir nos croix ; et cette ceinture , toute pénible , douloureuse et humiliante qu'elle est , doit m'être bien chère , puisqu'elle est du propre choix de J. C. qui me l'avoit promise.

Mort de
M. Audouin.

Tout se tournoit contre moi , tout contribuoit à , me faire souffrir et à m'humilier par les endroits les plus sensibles. Il faut , mon Père , que l'orgueil soit bien insupportable à Dieu , puisqu'il le poursuit et le frappe avec tant de rigueur partout où il en découvre la moindre trace ; car je puis dire qu'il l'a poursuivi à mon égard jusque dans ses derniers retranchemens , et je n'ai garde de m'en plaindre. Contre les peines et les adversités dont j'étois assiégée , je n'avois qu'un ami à qui j'ouvris mon cœur avec confiance , et aux pieds de qui j'étois sûre de trouver du courage et de la consolation, le seul qui

jusque-là ait bien entré dans mes vues et dans celles de Dieu, qu'il seconde toujours de son mieux. Qui m'auroit dit que je devois jamais avoir en aucun autre la même confiance, à tout le moins? Eh bien ! mon Père, cet ami, hélas ! que n'ai-je pas eu à souffrir à son occasion ! car encore une fois tout devoit y contribuer.

D'abord j'eus la douleur de voir rejaillir sur lui une partie de mes chagrins, comme vous l'avez vu ; bientôt après il me fut enlevé lorsque j'avois le plus besoin de son secours... Le pauvre M. Audouin mourut, et ce fut moi encore qui fus comme chargée de lui annoncer sa mort de la part de Dieu. Je lui dis donc que je l'avois vu en proie à la souffrance, et comme attaché à la croix de J. C., où il devoit expirer ; ce qui se vérifia quelque jours après...

Quel coup pour moi !... Ce fut sans doute pour m'en consoler que Dieu me le fit voir, peu de jours après sa mort, sortant du purgatoire, et s'asseyant au rang des bienheureux dans un fauteuil orné de fleurs, de palmes et de guir :

landes. Sur l'assurance de sa peine , j'avois beaucoup exhorté les religieuses à se joindre à moi pour hâter sa délivrance par nos prières : ce qu'elles faisoient avec beaucoup de zèle et de ferveur ; et l'annonce de sa réception au ciel leur fit aussi beaucoup de plaisir (1).

Je ne puis , à cette occasion , omettre un trait singulier qui m'arriva quelques mois après celui-ci. C'étoit précisément l'instant où la persécution étoit plus ardente contre moi. Le parti du démon triomphoit, si je puis parler ainsi. J'étois attérée, et cependant, s'il faut l'avouer, je ne faisais que de vains efforts pour me persuader à moi-même que j'avois été le jouet de l'erreur. Dieu , malgré moi , se faisoit entendre au-dedans de moi-même. Mon Dieu , lui disois-je quelquefois, daignez m'instruire, m'éclairer , mettre fin à mon trouble.....

(1) Je me rappelle parfaitement que mesdames la supérieure et la dépositaire m'ont parlé de cette anecdote touchant la délivrance de feu M. Audouin , ajoutant que sur l'annonce de la Sœur les religieuses n'en avoient pas douté.

Ah ! si j'avois encore M. Audouin , au moins il me consoleroit ! Qui me donnera de connoître ce qu'il en pense maintenant ? Autrefois il étoit de mon avis , et si j'étois dans l'erreur , il y étoit aussi ; mais de quel œil voit-il la chose depuis qu'il a paru devant Dieu ? Voilà , si je le savois , ce qui me détermineroit ; mais c'est en vain que je le désire , et Dieu ne permettra pas qu'il sorte , pour m'instruire , du fond de son tombeau.

Ainsi , mon Père , je raisonnois en moi-même un soir en me mettant au lit. A peine y fus-je couchée , et notre lumière éteinte , que j'entendis derrière le rideau une voix très-distincte , que je reconnus pour être celle de feu M. Audouin ; tellement que je ne pense pas qu'il eût été possible à qui que ce fût , qu'on voudroit , contre toute apparence , supposer être entré dans notre cellule , de pouvoir , jusqu'à ce point , contrefaire ou imiter sa prononciation. La voix me dit , parlant bas , et du même ton qu'il prenoit au tribunal : Ma Sœur , suivez la lumière du ciel qui vous

éclaire , et ne vous arrêtez point aux vains discours de ceux qui n'y entendent rien.

Je fus surprise au dernier point, sans être le moins effrayée ; au contraire, j'aurois bien désiré avoir avec lui une plus longue conversation, quoiqu'il m'eût beaucoup dit en ce peu de mots. C'étoit même le fond de tout ce que je voulois savoir , et je n'eusse voulu qu'avoir été un peu plus assurée encore que je ne l'étois de la réalité de la chose. Dieu ne le permit pas , et je ne dois dire que ce qui est arrivé , suivant l'exacte vérité du fait. Est-ce vous , M. Audouin, m'écriai-je?... J'eus beau parler et regarder à la faveur du clair de la lune , je n'entendis rien davantage, et n'aperçus aucune apparition ; sur quoi il n'est pas facile, à mon avis, d'expliquer comment , si mes oreilles avoient été trompées , mes yeux n'eussent pas été affectés de la même illusion (1). Revenons un peu sur nos pas.

(1) C'étoit bien ici , en effet , ou jamais , le lieu et le temps de voir ou de croire apercevoir un

M. Audouin avoit été remplacé par M. Le Marié, nouveau directeur, est prévenu contre elle. Ce qu'elle a à souffrir.

M. Le Marié, qu'on eut grand soin de prévenir contre ce qu'on appelloit *mes extravagances, mes illusions, mes rêveries*. (1). On prévint aussi M. Larticle, directeur des dames Ursulines, en qui j'avois beaucoup de confiance. J'étois suivie et observée partout avec le plus grand soin, jusqu'au tribunal de la pénitence, où, pour peu que ma confession eût été plus longue qu'à l'ordinaire on ne craignoit point de m'avertir de finir, en me demandant tout haut si j'allois recommencer mes anciennes erreurs, et revenir à mes rêveries.

Je me rappelle entre autres, qu'une pensionnaire entra un jour jusque dans

fantôme, s'il étoit vrai que l'imagination pût en produire, comme on aime tant à le répéter.

(1) M. Le Marié devint recteur de la paroisse de Balazé, près la ville de Vitré. Chassé de la communauté, j'allai pour le voir; mais j'arrivai chez lui le soir même où il étoit contraint d'en sortir pour échapper aux poursuites. Il me semble qu'il devoit sentir alors que les annonces de la Sœur n'étoient pas aussi imaginaires qu'on le lui avoit persuadé. Je ne sais ce qu'est devenu cet excellent recteur.

le confessionnal , en m'apostrophant d'une manière très-brutale , me traitant de fausse dévote , de folle , de bête , d'insensée, et autres gentillesse semblables, et cela pendant que M. Le Marié me donnoit l'absolution , que je reçus très-tranquillement. Sortie de là, j'avois presque envie d'éclater de rire, en pensant qu'on venoit de me bénir et de m'absoudre d'un côté , tandis que de l'autre je ne recevois que des injures et des malédictions ; mais la chose étoit trop sérieuse pour m'en amuser ; je me contentai donc de prier pour elle sans rien en dire à personne.

M. L'article
lui déclare
qu'elle a été
trompée , et
elle le croit.

Dieu , pendant un temps , ne me faisoit plus rien voir ; je n'avois plus à dire à mes confesseurs que des choses ordinaires et des misères humaines. Ils se crurent alors comme en droit de m'insulter eux - mêmes , en me représentant que plusieurs avoient été trompés par le démon , que tôt ou tard l'erreur se découvre , etc. M. L'article me dit un jour tout nettement que nous l'avions été, M. Audouin et moi ; qu'il avoit trop peu d'expérience pour ces

sortes de choses; que j'avois bien risqué de me perdre... On m'insinuoit que j'aurois bien pu donner dans le piège d'une secte qu'on nommoit les *convulsionnaires*, et où je ne connoissois pas plus qu'à tous leurs raisonnemens (1).

Tout cela, joint à la crainte que j'avois d'être trompée, vint à bout de me le persuader; et en cela, plus trompée que jamais, je remerciai Dieu de m'avoir enfin tirée de mon erreur, tandis qu'il n'avoit fait que me guérir de mon orgueil. Je me trompe encore, mon Père, je n'en étois pas tout-à-fait guérie; mais voici le coup qui acheva pour ainsi dire de l'écraser: le coup heureux qui

(1) Tous leurs raisonnemens et leurs principes manquoient en effet de base et d'application. Au reste, ceux qui ont lu la Vie des Saints, savent que celle-ci n'est pas la première que Dieu ait éprouvée de cette sorte, en permettant pour un temps que leurs directeurs aient attribué à l'opération du démon ce qui étoit l'effet d'une conduite extraordinaire du ciel; mais Dieu n'a jamais permis que les âmes dociles aient été abandonnées de tous leurs directeurs; il leur en est toujours resté assez pour les rassurer. La seule vie de sainte Thérèse suffit pour vérifier tout ce que je dis.

fit crever enfin ce vieux apostème, cet ulcère secret et envenimé que je nourrissois toujours, et que Dieu travailloit toujours à purger et à détruire de toutes les manières, et même à mon insu. Il faut, oui, il faut que ce malheureux orgueil lui soit bien insupportable, et qu'il fût bien enraciné dans mon coupable cœur, puisqu'il fallut des coups si multipliés et si sensibles pour l'en extirper, si je puis dire qu'il le soit encore; mais il y a toujours eu en moi une grande différence à cet égard, depuis l'époque que voici.

Elle se sent portée à annoncer à M. Larticle la persécution de l'Eglise. Il la traite de folle ou d'hérétique.

Je me sentis très-portée à faire connoître à feu M. Larticle ce que Dieu m'avoit fait voir sur la persécution de l'église, l'usurpation des biens du clergé, le mépris de la puissance du pape, la persécution des ecclésiastiques, et le danger de la religion, par une puissance orgueilleuse que je voyois s'avancer contre elle.... J'étois hors de moi-même, et je lui parlai alors sans bien me comprendre. Tenez ferme, mon Père, lui disois-je, tenez ferme; je vois la sainte église qui s'ébranle à la

vue de cette puissance formidable qui s'élève contre elle.... Plusieurs de ses piliers tombent... Je tremble pour elle. Tenez ferme, mon Père; je le dis à tous, tenez ferme!.....

A ces expressions qu'il ne comprenoit point, M. L'article crut qu'il devoit s'efforcer d'éteindre en moi jusqu'au souvenir de ce qu'il nommoit *mes illusions passées*. Que dites-vous là, ma sœur, s'écria-t-il brusquement? que prétendez-vous dire? car je vous avoue que je ne vous comprends aucunement.... Êtes-vous prophète de malheurs...? (Il est bien clair aujourd'hui qu'elle ne l'étoit que trop.) Vous nous annoncez des choses *sinistres et contraires à la foi*. Luther a aussi prédit la chute de l'église, mais l'église ne doit jamais tomber. Prenez-y garde, ma Sœur, ou vous êtes hérétique, ou vous êtes folle, il n'y a pas de milieu. Pour moi, je n'y comprends rien (1). Il y avait pourtant un milieu.

(1) *Pour moi, je n'y comprends rien. C'est, à mon avis, tout ce qu'il y avoit de bien vrai dans*

Elle se soumet
à sa décision,
rétracte ses
prétendues er-
reurs, et fait
une confession
générale.

La seule idée d'hérésie me décon-
certa. Par le mot de *sinistre* dont il
s'étoit servi, j'entendis qu'il me croyoit
janséniste. Seigneur, mon Dieu, m'é-
criai-je, moi janséniste! ah! mon Père,
plutôt mourir que d'être hérétique. Je
vous déclare que je ne veux croire que
ce que l'église croit. Eh bien! mon Père,
puisque l'église me condamne, je ré-
tracte et condamne avec elle tout ce
que mon imagination m'a fait voir.
(On voit ici que la pauvre Sœur avoit
une foi si simple, qu'elle prenoit un
prêtre pour l'église, et une petite viva-
cité de sa part pour une décision dog-
matique. Il y a pourtant en tout cela
bien de la différence de l'un à l'autre.)
Jamais je ne veux plus m'arrêter aux
illusions de mon esprit; car puisque

son raisonnement, et en ce cas il n'eût pas dû
affirmer si positivement qu'il y eût hérésie ou ex-
travagance dans une chose où il ne *comprenoit*
rien. Nous avons déjà observé ailleurs que c'étoit
lui-même qui étoit dans l'erreur, par la seule
crainte d'y tomber, et tout ce qu'il dit ici ne sert
qu'à le confirmer. Il est bien dangereux de déci-
der précipitamment, et sur-tout avec préjugé,
sur ces sortes de matières.

l'église le décide , il n'y a plus aucun doute. Oui , j'ai eu le malheur d'être le jouet du démon.... Mon Dieu, ne m'en faites pas un crime, ou daignez me le pardonner; surtout préservez-moi de l'hérésie, que je crains plus que la mort. Je ne veux plus penser qu'à faire pénitence.

Et je ne m'en tins pas là, car j'en fis une confession générale et très-ample; où je m'accusai de tout ce qui s'étoit passé, autant du moins que je m'en croyois capable; je refis toutes mes confessions précédentes, que je regardois comme inutiles à tout le moins; je pleurai même comme autant de crimes les visions et les révélations que je n'avois pourtant reçues que du ciel.

Ainsi, je le répète, car j'en suis convaincue maintenant; plus trompée que jamais, je remerciai Dieu de m'avoir guérie de l'illusion du diable, et il ne m'avoit guérie que de l'illusion de mon esprit et de l'enflure de mon cœur. J'avois toujours bien raison de le remercier, mais je ne connoissois pas la nature du service qu'il m'avoit rendu;

je comptois tout perdu du côté du dessein de publier ce qu'il m'avoit fait connoître , et pourtant il n'avoit fait que me rendre plus propre à l'exécution de ce dessein. Il y travailloit depuis longtemps de toutes les manières , par différentes humiliations ; mais jamais il ne m'abandonnoit tout-à-fait, son divin amour suppléoit à toutes les privations , et pouvoit seul me soutenir au milieu de tant de souffrances et de peines.

Dieu la console dans ses peines , qu'elle attribue à la grandeur de son orgueil.

J'éprouvois des consolations intérieures qu'il seroit inutile de vouloir expliquer ; j'avois des intervalles où Dieu sembloit se plaire à me dédommager de tout par des lumières et des faveurs extraordinaires sur différens points de notre sainte religion ; et cela dans le temps même où il portoit les plus rudes coups à mon orgueil. O mon Père, que Dieu est bon , et que nous avons grand tort de nous plaindre de ses rigueurs , puisqu'il ne frappe que ceux qu'il aime , et qu'il ne les blesse que pour les guérir ! Plus il m'abaissoit d'un côté, et plus il sembloit vouloir

m'élever de l'autre ; il sembloit d'une main me montrer les récompenses et les couronnes , et de l'autre les combats et les croix qui pouvoient me les mériter. Il sembloit me dire par sa conduite : tu ne seras victorieuse de tes ennemis étrangers qu'après avoir triomphé de toi-même , en foulant sous tes pieds tous les désirs de la nature. C'est sur ses ruines que doit être construit l'édifice de la perfection. Il faut sans cesse travailler à crucifier le vieil homme en toi , pour donner la vie à l'homme nouveau. Ainsi, mon Père, environnée de croix , j'éprouvois les secours d'une charmante ouvrière que Dieu me fit voir en songe, je veux dire l'amour divin , qui s'occupoit sans cesse à me les rendre légères et supportables , en les adoucissant par son travail. Je vous en parlerai ailleurs ; en voilà beaucoup pour aujourd'hui.

« Au nom du Père, du Fils, etc. »

Avant la plus sérieuse maladie que j'aie jamais éprouvée , J. C. m'apparut

Grande maladie qui le conduisit aux portes

de la mort.
Terrible atta-
que du démon.

sous la forme d'un beau soleil , dont la lumière douce et tempérée me fit entendre qu'il falloit m'armer de patience contre les attaques du démon ; que pour cela je devois avoir la soumission la plus humble et la plus parfaite à la volonté divine , m'y abandonner sans réserve pour l'âme et pour le corps , et enfin me disposer à me résigner à tout ce que Dieu paroîtroit exiger de moi. Ce que je fis dès l'heure même , en lui offrant de bon cœur le sacrifice de ma vie pour quand il lui plairoit d'en disposer.

Dès-lors , mon Père , se déclara cette maladie sérieuse qu'on jugea bientôt devoir être la dernière : les médecins s'en étoient expliqués ; mais celui qui l'avoit permise , et qui est le souverain maître de la vie et de la mort , n'en jugea pas comme les médecins : il en avoit même ordonné autrement , mais il falloit que j'eusse encore subi cette épreuve pour épuiser le calice d'amertume auquel il m'avoit donné la grâce de me résigner. Munie des derniers sacrements , il ne me restoit plus qu'un souffle

de vie, qu'on s'attendoit de voir s'éteindre à chaque instant. Toutes mes Sœurs en prières attendoient à recevoir mon dernier soupir ; on alluma le cierge béni pour cette triste cérémonie ; je croyois voir sous mes yeux la châsse ou cercueil destiné à m'ensevelir. On me jugeoit sans connoissance. Hélas ! mon Père , il ne m'en restoit que trop encore pour ma tranquillité !

Quand on eut achevé toutes les prières de la recommandation de mon âme , voyant que je n'expirois pas encore , les religieuses se retirèrent et me laissèrent presque seule. C'étoit le moment où le démon m'attendoit, et où Dieu lui permit de me livrer une cruelle attaque. J'aperçus au bout de mon lit, et presque à mes pieds , deux spectres noirs et d'une figure épouvantable qui paroisoient sortir du fond d'un abîme ; ils étoient armés de fourches, et ils disoient en m'insultant : Nous attendons ton âme pour nous en emparer, nous sommes destinés à te récompenser en enfer de ton orgueil, de ton hypocrisie et de tes crimes.... Sors donc bien vite ,

âme infortunée, et nous suis dans nos brasiers.

Que serois-je devenue, je vous le demande, mon Père, si Dieu ne m'eût arrêtée sur l'abîme du désespoir, et s'il ne m'eût seul soutenu contre ce terrible assaut qu'il permettoit ? Tout ce que je pus faire dans l'état d'abandon où j'étois, ce fut de me tourner vers lui avec le plus de confiance qu'il me fut possible, et de lui promettre de faire pénitence, s'il me rendoit la santé ; après quoi les deux spectres me parurent rentrer dans l'abîme d'où ils étoient sortis.

Tremblante et tout épouvantée de cette horrible vision, mon esprit étoit aussi humilié que mon corps étoit abattu ; et Dieu, comme vous l'allez voir, a travaillé depuis à entretenir en moi, par une voie toute nouvelle, cette disposition d'humilité qu'il y avoit établie par des moyens si coûteux et si durs à la nature. Peu à peu je sentis les forces me revenir : l'appétit annonça le retour de la santé, et sitôt que je fus convalescente, j'allai rendre compte de tout

ce qui s'étoit passé à M. Le Marié , qui ne comprit rien à tout cela.

Les disgrâces, les persécutions avoient humilié mon esprit, les maladies et les douleurs avoient abattu mon corps et réprimé les révoltes de la chair. La calomnie n'avoit plus de prise ; et le démon lui-même paroissoit n'oser plus se présenter ; et ce fut, mon Père, dans ce silence favorable des sens et des passions, dans ceute trêve de la part de tous mes ennemis, que Dieu se fit entendre à moi, pour me conduire par une route toute nouvelle qu'il me destinoit.

Les apparitions, les extases, les lumières en Dieu, les consolations sensibles sont d'autant plus dangereuses pour ceux à qui Dieu les accorde, qu'il est toujours facile au démon de les contrefaire jusqu'à un certain point, et d'en faire au moins l'aliment de l'orgueil, qui s'en nourrit toujours, à moins que Dieu n'accorde en même - temps, comme il l'a fait aux saints qu'il en a favorisés, des grâces proportionnées, des épreuves, des tentations, des croix capables de les contrebalancer, et de

Changement dans l'intérieur de la Sœur. Les grâces sensibles et extraordinaires cessent. Elle entre dans la connoissance de l'éternel divin et de son néant.

tenir toujours l'esprit dans l'humilité , sans quoi l'on pourroit encore tomber comme Satan , du haut du ciel jusqu'au fond de l'enfer.

Dieu suspendit donc en moi, fit même cesser tout-à-fait les lumières extraordinaires, les extases, les ravissements, les visions extérieures, pour leurs substituer des impressions que le démon ne peut que très-rarement et très-difficilement contrefaire, parce qu'elles n'ont presque aucun rapport avec les sens extérieurs; je veux dire, mon Père, la connoissance de Dieu et de moi-même, qui est à tous égards la voix la plus sûre pour le salut.

Dieu commença donc par me perdre dans l'idée toujours présente de son immensité, qui me tint lieu de toute consolation intérieure. Je voyois Dieu en tout et partout; tous les êtres me paroissoient absorbés et engloutis dans son immensité: c'étoit autant d'effets de sa toute-puissance, autant de ruisseaux qui partoient de son être divin et retournoient vers leur source commune: lui seul étoit grand, puissant,

éternel , immuable. C'étoit l'être nécessaire et par excellence, puisque tous les autres n'existoient qu'en lui et par lui, sans avoir pour ainsi dire d'existence propre. Ainsi tout, excepté Dieu, me présentoit un vide affreux, une sorte de néant, dans lequel j'étois moi-même plongée, ou plutôt j'étois moi-même le vide affreux que je trouvois partout. Je portois en moi ce pur néant dont j'avois horreur.

C'étoit là que Dieu me faisoit rentrer pour y voir ma misère et puiser les dispositions qu'il exigeoit pour l'œuvre auquel nous travaillons aujourd'hui vous et moi. Cette idée de mon néant, par laquelle il m'a fait commencer ce que vous deviez écrire, il l'imprima si fortement au fond de mon âme et de tout mon être, qu'il m'a semblé quelquefois qu'elle y a enfin desséché jusqu'à la racine de l'orgueil. Plût au ciel ! mon Père.... C'est ainsi, me dit-il un jour, après ma communion, que je veux désormais opérer en toi, sans ton secours ni l'entremise des sens corporels.

Toute sa vie
lui paroît un
amas de fautes,
et elle fit une
nouvelle con-
fession gé-
nérale à M. Les-
né.

Dans cette nouvelle disposition, mon Père, toute ma vie passée me parut comme un amas de fautes sans nombre, d'imperfections et de péchés considérables dont la multitude me glaçoit d'effroi. Pour me rassurer un peu et me tranquilliser, je voulus donc encore faire une confession générale, et ce fut jusque-là la plus exacte et la plus circonstanciée de ma vie. Je la fis à M. Lesné de Montaubert qui venoit de succéder à M. Le Marié, devenu recteur de la paroisse de Balazé. Il m'aida beaucoup; et comme je m'effrayois du nombre infini de mes fautes en tout genre, il me dit : Ma Sœur, si Dieu vous en donnoit une entière connoissance, vous verriez que vous en laissez peut-être encore davantage, à prendre votre vie en général.

Il ne se trompoit pas, et, pour m'en convaincre, bientôt Dieu mit aux yeux de mon âme le miroir fidèle de ma conscience. O ciel! quel aspect! j'y vis une multitude effroyable de manquemens, de négligences, d'infidélités de toute espèce, que je reconnoissois pour

être à moi , mais dont je n'avois jamais pensé à m'accuser en confession. Comme il n'y avoit point eu de ma faute dans cette omission , j'en perdis encore la mémoire aussitôt que le miroir me fut ôté. Je me contentai donc de m'en accuser en général comme je les avois vus , et d'en être d'autant plus disposée à m'en humilier et à m'anéantir.

Ce grand vide que je voyois sans cesse hors de moi et en moi - même , joint à cette vue affligeante et continuelle de l'état de ma conscience , enfin le sentiment intime de mes misères et de la grandeur de Dieu , me portoient par eux-mêmes à la plus douce confiance en la bonté de mon auteur. Je me jetois alors toute entière en lui pour y trouver mon soutien, ma force, et toute ma consolation. Ces idées me tenoient dans mon centre , et n'auroient jamais dû me troubler en rien ; cependant je m'aperçus que plus d'une fois le démon tenta d'en profiter pour m'attrister à l'excès , et m'inspirer de la défiance en la divine bonté.

Elle est épon-
vannée à la vue
de ses infidéli-
tés. J. C. la
rassure.

Je sentois naître en moi une certaine crainte excessive que Dieu ne m'eût abandonnée, ou ne dût m'abandonner un jour pour mes infidélités. Cette effrayante perspective m'eût peut-être jetée dans une espèce d'état funeste, si J. C. n'eût encore prévenu cette ruse du tentateur. Il m'apparut un jour que je me troublais davantage sur le grand néant des créatures et de moi-même. Que crains-tu, me dit-il? ne suis-je pas suffisant pour remplir un cœur? renonce à tout le reste, et tu trouveras tout en moi; abandonne-toi à ma volonté, et je saurai payer ta confiance, je saurai bien te dédommager des sacrifices que tu m'auras faits. Je suis tout pour celui qui ne tient plus à rien. Voici, ma fille, ajouta-t-il, ce que je te veux faire entendre par cette nouvelle conduite.

Ce grand vide de l'univers, ce néant de la créature, cette mort à toi-même et à tous les objets créés, est une figure frappante de ce qui arrive à la mort. L'âme dégagée des sens par cette

séparation de tout objet sensible, tombe dans ce parfait anéantissement de la nature entière. Tout a disparu, tout a péri; tout est mort pour elle : le monde n'existe plus ; elle ne voit plus, elle ne touche plus que Dieu ; et dès l'instant même elle se voit plongée toute entière dans son immensité, comme une goutte d'eau qui tombe dans le sein de l'Océan, où elle est aussitôt absorbée sans perdre son existence propre.

C'est là que le vide est parfaitement rempli, parce que l'être créé se trouve alors dans son centre ; il a atteint son but, il jouit de sa fin dernière et de son souverain bien. C'est là, ma fille, où je t'attends un jour, et c'est pour cela que je veux t'y préparer d'avance ; car il n'y aura de reçu dans cet océan de bonheur que ceux qui s'y seront plongés pendant leur vie, en renonçant à tout pour s'abandonner sans réserve au sein paternel qui les a créés pour lui. C'est là la source d'où ils sont partis, vers laquelle ils doivent tendre sans cesse, parce que c'est l'unique centre de leur repos.

Malheur de
l'âme qui a pla-
cé son bonheur
dans les choses
créées.

Quelle différence, mon Père, entre cette âme fortunée et celle du pécheur qui aura placé son bonheur et sa félicité dans la créature, les plaisirs sensuels et les désirs de la nature corrompue ! Au moment où se romperont les liens qui l'attachoient à la vie et à la jouissance de ce monde trompeur, elle sentira aussi la présence de Dieu, mais elle ne le verra que comme un juge inflexible et inexorable. Des mouvemens impétueux la porteront vers lui ; elle voudra aussi se précipiter dans son sein ; car c'est la pente naturelle et nécessaire de tout esprit créé ; mais elle en sera continuellement repoussée par une force invisible, une main qui l'en arrachera sans pitié, un jugement terrible qu'elle ne pourra jamais fléchir, et qui aura toujours son exécution. Une voix formidable fera sans cesse retentir au fond de sa conscience criminelle ces désespérantes paroles : Retirez-vous, vous ne m'appartenez pas ; je ne vous connois point.

Elle sera donc éternellement accablée sous le poids de ce néant qu'elle portera

partout ; néant d'elle-même et des créatures en qui elle avoit mis sa confiance et son bonheur ; vide effrayant , elle n'y trouvera de réel que l'illusion qui la séduit , les péchés qu'elle aura commis , et qui ne cesseront jamais de la tourmenter. Quel sort pour une âme immortelle ! Quelle destinée pour une éternité ! Pécheurs infortunés, deviez-vous naître pour un si grand malheur que vous ne voulez pas éviter , et auquel vous ne vous donnez pas même la peine de réfléchir ?

Cette connoissance de moi-même , mon Père , étoit donc la disposition où Dieu me vouloit , et où il me conduisoit depuis très-long-temps , comme il a bien voulu me le faire connoître ; mais ce n'étoit pas celle que le démon eût désirée , aussi n'a-t-il pas cessé de m'inquiéter encore sur ce point , comme il l'avoit fait sur les autres , en me représentant que si j'avois été véritablement inspirée de Dieu , j'aurois été ravie jusqu'au troisième ciel et toute transportée hors de moi-même ; enfin toutes les impertinences dont je vous ai rendu

compte, et qui occasionnèrent les combats terribles par où nous avons commencé à écrire ; car , à mesure qu'il redoubloit d'efforts , Dieu faisoit renaître et redoubloit en moi les premières impressions qui avoient échoué.

Son impuissance à s'ouvrir avec M. Lesné. Sa grande facilité à le faire avec le réducteur , à qui Dieu lui avoit commandé de répéter comme un écho tout ce qu'il lui avoit fait connoître.

J'avois beaucoup de confiance en M. Lesné pour lui faire mes confessions ordinaires ; mais, il faut l'avouer, j'éprouvois une répugnance invincible à lui faire connoître mon intérieur , relativement à ce que Dieu y opéroit d'extraordinaire. Cette répugnance étoit encore fortifiée par certaines décisions et réponses très-laconiques par lesquelles il savoit éluder toutes les discussions qui auroient eu un peu l'air de revenir sur le passé. Soit que ce fût pour m'éprouver , ou que ce fût de sa part une certaine prévention qui lui eût été communiquée , comme on pourroit , je pense , le conjecturer ; soit enfin que Dieu ne l'eût pas destiné pour cela , comme on pourroit le croire encore , de quelque manière que la chose ait eu lieu , je n'en étois pas moins obligée de concentrer ma peine

en moi-même sans oser m'en ouvrir à personne. Je pris donc le parti d'attendre que le ciel s'expliquât davantage en me fournissant lui-même le temps et les moyens pour exécuter ce qu'il sembloit encore exiger.

Enfin, mon Père, ce temps et ces moyens n'étoient pas éloignés, la divine Providence vous a conduit ici pour lever mes doutes, fixer mes inquiétudes, tranquilliser mon esprit, et remplacer tout ce que j'avois perdu dans feu M. Audouin, en mettant, comme je l'espère, la dernière main à l'ouvrage qu'il avoit entrepris et commencé. Ce pressentiment, mon Père, je l'avois de vous, long-temps avant de vous avoir jamais vu, et avant qu'on sût que vous seriez notre directeur à la place de M. Lesné. Je vous dis ceci, mon Père, avec la même naïveté que je vous ai dit tout le reste (1). J'ai eu, dès le commencement, une confiance en vous qui

(1) Je puis le dire comme la Sœur, j'ai écrit tout ce qu'elle m'a dit, en tâchant de ne rien altérer, et même ce qui pourroit avoir quelque rapport à moi, avec la même naïveté que j'ai écrit

ne s'est point démentie, et qui, j'espère, ne se démentira jamais. Aussi je vous ai dit plus de choses qu'à personne, et je puis vous assurer qu'aucun directeur ne m'a connue comme vous me connoissez. Je désire bien que vous soyez le dernier, et que vous m'assistiez à l'heure de la mort pour m'inspirer de la confiance à ce dernier passage, que j'ai tant lieu d'appréhender à cause des efforts que ne manquera pas de faire encore le démon, si Dieu lui en laisse la permission.

Cette confiance que j'ai mise en vous, mon Père, m'étoit commandée, et presque jamais elle ne m'a coûté. Oui, je le répète, j'ai eu ordre de vous faire écrire tout ce qui s'est passé en moi pour les lieux, les temps et autres circonstances. Dieu m'a recommandé plus d'une fois de vous répéter comme un écho ce qu'il m'avoit dit ou fait voir, parce qu'il en devoit tirer sa gloire et

le reste. Dieu est le maître de se servir de qui il veut, et les instrumens les plus foibles sont toujours les meilleurs entre ses mains, comme je l'ai dit ailleurs.

le bien de son église. De votre côté, mon Père, vous avez exigé que je vous en rendisse compte ; c'est donc pour obéir à Dieu et à vous que je l'ai fait ; aussi j'ai commencé toutes mes narrations par me rappeler l'obligation où j'étois d'obéir. C'est Dieu encore, mon Père, qui veut que je finisse le long récit de ma vie intérieure, en vous donnant quelques réflexions générales sur les différens états où je me suis trouvée, et les différentes lumières que j'ai reçues du ciel. Mais en voilà suffisamment pour aujourd'hui, il est temps de nous reposer. Adieu, mon Père, priez pour moi.

« Au nom du Père, du Fils, etc. »

Mon Père, pour ce qui concerne les visions et la manière dont Dieu m'a fait connoître les différentes choses dont je vous ai entretenu, l'église et ses persécutions, le jugement, le paradis¹, l'enfer, le purgatoire, etc., etc., je vous ai parlé des lieux où les choses paroissoient se passer devant moi, tantôt un endroit, tantôt un autre,

Manière dont
Dieu lui a fait
connoître ce
qu'elle a fait
écrire.

presque toujours sur des montagnes. Je vous ai dit que J. C. m'y étoit apparu , comme aussi dans l'église , et même dans notre cellule , sous la forme humaine , et tel qu'il étoit pendant sa vie mortelle ; quelquefois qu'il se faisoit entendre , soit par des paroles , soit par des lumières intérieures , sans se laisser apercevoir.

Je vous ai déjà expliqué tout cela autant qu'il m'a été possible ; mais si vous me demandez , par exemple , de quelle manière je me trouvois dans les différens lieux , je vous répondrai que je n'en sais rien. Tout ce que je puis vous attester de plus certain , c'est que , quand la présence de Dieu m'étoit manifestée d'une manière sensible par cette lumière , tout aussitôt , et dans le même instant , je me trouvois transportée dans le lieu où Dieu me vouloit , et qui devoit être le théâtre des scènes dont il avait arrêté de me rendre spectatrice ; et alors , soit qu'il m'approchât des objets ou qu'il approchât les objets de moi , ce que je ne puis bien distinguer , et ce qui , je pense , n'im-

porte guère, il est certain que je les voyois, à tout le moins, des yeux de l'esprit. Quoique je restasse beaucoup de temps dans la considération des différens objets qui m'étoient montrés, le premier mouvement qui m'y transportoit se faisoit toujours dans un clin d'œil; ce qui a lieu encore quelquefois, quoique un peu plus rarement. Je vois, je touche, j'entends, quoique l'usage des sens soit interrompu en tout ou en partie, comme je vous l'ai dit autrefois.

Pour vous le mieux faire comprendre, mon Père, il suffira de vous rappeler encore ce qui s'est passé en moi pendant qu'on chantoit la prose des morts, à la Toussaint dernière. Je me sentis et me vis tout-à-coup transportée en enfer; mais, comme vous savez, je n'avois rien à craindre, puisque j'y étois avec J. C... Là, je vis, j'examinai tous les objets effrayans dont je vous ai parlé dans le détail que je vous en ai fait. Pendant le temps que mon esprit en étoit occupé, j'entendois à demi les religieuses qui chantoient à côté de moi; mais leurs voix réunies ne formoient

qu'un son presque imperceptible et insensible à mes oreilles. Vers la fin de la prose, je sortis de cette espèce de léthargie, je repris l'usage des sens comme une personne qu'on réveille d'un sommeil profond, où elle avoit cru entendre certain bruit qui l'avoit un peu troublée.

Ces ravissemens qui m'arrivoient plus fréquemment autrefois, ne laissent pas de m'arriver encore par intervalles; et alors, soit que je médite dans le chœur, dans ma cellule, ou même pendant la récréation, je suis beaucoup plus où Dieu transporte mon esprit, que dans l'endroit où reste mon corps. C'est ce qui me fait tant craindre les récréations, comme je vous l'ai dit ailleurs, parce qu'elles sont une gêne pour moi.

La moindre négligence de sa part met obstacle aux faveurs de Dieu.

La moindre négligence de ma part, la faute la plus légère, met toujours plus ou moins d'obstacles aux faveurs du ciel. Une faute plus griève peut m'en priver tout-à fait, et si cette faute alloit au mortel, elle mettroit un mur de séparation entre Dieu et moi. Il retire alors ses grâces et se retire lui-

même; mais dans les fautes ordinaires, il se contente de me faire des reproches plus ou moins vifs : quelquefois ce ne sont que des reproches de tendresse ; vous diriez un époux indigné qui se plaint des froideurs d'une épouse toujours aimée , et qu'il menace pourtant de son abandon. Ce n'est quelquefois qu'après l'absolution et plusieurs communions qu'il m'apparoît pour me laisser le temps de le désirer et la douleur de l'avoir contristé. Je crains alors son approche et ses premiers regards ; mais je les désire encore bien plus que je ne les crains.

Dans ces momens d'apparition , je me trouvois frappée des objets agréables ou terribles qui venoient tour-à-tour m'affecter de crainte , d'espérance ou d'amour , et ces impressions étoient relatives aux différens objets. En considérant les tourmens de l'enfer, par exemple , je ressentais des impressions aussi salutaires qu'elles étoient vives , qui me portoient à trembler sur moi-même et sur l'incertitude de mon sort

Impressions de grâces qu'elle recevoit dans les révélations, dont Dieu la favorisoit. Forte impression de haine du péché.

éternel. Il en étoit ainsi du purgatoire par proportion.

En voyant le bonheur des saints, je me sentois portée à tâcher de le mériter par des bonnes œuvres ; comme en voyant le malheur et les tourmens des réprouvés, je me sentois fortement portée à tout entreprendre pour les éviter. Ces deux extrêmes me faisoient sentir, et comme toucher au doigt, par leur effrayante et inévitable alternative, tout le prix de mon âme et toute l'importance de son sort éternel. Je comprenois alors toute la force et toute la vérité de ces paroles de l'évangile : *Que sert à l'homme d'avoir gagné tout le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? Qui pourra jamais le dédommager de cette perte irréparable ?*

Voilà l'importance du salut. Je flot-
tois ainsi entre l'espérance du ciel et la crainte de l'enfer, et je tremblois sur l'incertitude de mon éternité ; disposition que le démon n'a jamais fait naître, qu'il n'essaie pas même de contrefaire, et qu'il ne pourroit jamais bien imiter.

Considérant, entre autres, certains tourmens des réprouvés, je sentois ma conscience me dire que je les avois mérités. Quelle frayeur ! je concevois sur l'heure une haine si grande contre le malheureux péché qui m'avoit rendue digne d'un pareil châtement, qu'elle surpassoit la haine que j'avois contre le démon qui m'y avoit portée, et jusqu'à la crainte de ce tourment même : la séparation et la perte de Dieu, quelque insupportable qu'elle soit en elle-même, me le paroissoit alors moins dans un sens ; rien n'étoit au-dessus de la crainte que je concevois d'être éternellement le sujet du monstre qui l'outrage ; d'avoir éternellement dans le cœur des crimes qui ne seroient ni remis, ni pardonnés, ni oubliés, et qui existeroient sans fin pour le malheur d'une créature indestructible, qu'ils auroient pour toujours rendue ennemie de son Dieu, et d'un Dieu qu'ils auroient pour toujours armé contre elle.

J'entrois alors tellement dans la haine irréconciliable que Dieu porte à cet ennemi mortel, qu'entendant la sentence

qu'il prononça contre lui au jugement général dont il me rendit témoin, je lui dis : Oui, ô mon Dieu ! si jamais j'ai le malheur d'être réprouvée comme ces pauvres infortunés que vous condamnez pour avoir le péché dans le cœur, je ratifie d'avance cette même sentence que vous portez contre moi, comme vous la portez contre eux. Quelqu'effroyable qu'elle soit, je la reçois et la ratifie ; je me condamne moi-même aux tourmens de l'enfer, afin de vous venger des outrages horribles que le monstre odieux vous a faits. O mon Père ! si les hommes en avoient une juste idée ; s'ils en connoissoient la laideur ; s'il savoient quelle haine lui est due, comme ils le puniroient et le détruiraient en eux-mêmes par une pénitence salutaire qui préviendroit la rigueur de la justice de Dieu !

Une âme, fût-elle revenue du troisième ciel, comme l'apôtre Saint-Paul lui-même, pourra-t-elle jamais penser à s'enorgueillir, quand on lui aura fait voir et son néant, et l'énormité, et la laideur des péchés qu'elle a commis ou

pu commettre , ainsi que les tourmens horribles qu'ils lui ont mérités , et qui l'attendent peut-être au bout de sa carrière ; car qui sait s'il est digne d'amour ou de haine ? Cet homme , loin d'abuser des faveurs du ciel , en se rassurant sur l'incertitude de son salut , n'en sera-t-il pas que plus disposé à travailler à cette grande affaire avec tout le soin que demande son importance et sa nécessité , afin de réussir à l'opérer avec la crainte et le tremblement que l'Esprit-Saint nous demande par la bouche de l'apôtre que je viens de nommer ?

C'est , mon Père , la disposition où je me trouve actuellement , et que Dieu a toujours demandée de moi , comme il a toujours tâché de l'y faire naître ; mais cette heureuse disposition , il s'en faut beaucoup qu'elle me soit venue tout-à-coup , ni même dès le commencement de mes révélations. Il a fallu que la grâce m'y ait disposée par toute sorte de moyens , comme vous l'avez vu , et par des moyens extraordinaires qui sont pour moi un nouveau

sujet de tremblement pour le compte qu'il m'en faudra rendre.

Oui, mon Père, et vous le savez, autrefois j'étois bien éloignée du point où, par la grâce de Dieu, je me trouve aujourd'hui. Il entroit bien des imperfections dans le peu de bien que je faisais; la nature se retrouvoit sans cesse; le démon mettoit du sien partout. Ainsi, je le répète encore, et je parle comme je suis affectée, si tout a manqué par le passé, ce n'est guère qu'à mon orgueil et à mes mauvaises dispositions qu'il faut s'en prendre: ce qui arriveroit encore infailliblement si Dieu n'avoit fait tous les frais en détruisant tous les obstacles; car, pour ce qui est de moi, je puis, sans avoir besoin d'humilité, vous assurer que je ne suis capable que de gâter l'ouvrage de Dieu et de nuire à ses grands desseins: c'est de quoi je suis aussi sûre que de mon existence.

Danger des grâces extraordinaires. Dans les saints, elles sont accompagnées de grandes souffrances et humiliations

Quant aux faveurs sensibles, et aux lumières qui produisent des extases et des ravissemens, ou dont l'effet se termine au-dehors par des apparitions et

choses visibles et extraordinaires , il est hors de doute qu'elles sont, dans un sens très-réel , bien plus à craindre qu'à désirer , parce que c'est toujours en faveur des autres qu'elles sont accordées, et qu'elles sont dangereuses pour ceux en qui elles se passent , si elles n'y sont contrebalancées par des moyens qui puissent efficacement détruire ce qui pourroit nuire à la vertu du sujet dans lequel elles se trouvent.

Ainsi , mon Père, Dieu m'a fait connaître que toutes les fois qu'il les a employées pour le bien de son église et le salut des âmes , il a toujours accordé à ceux qui en étoient les instrumens, des humiliations, des souffrances, des grâces enfin de prédilection qui les forçoient, pour ainsi dire, de rentrer en eux-mêmes , et les tenoient toujours dans leur néant. Aussi voit-on que ceux dont Dieu s'est servi pour être les instrumens de ses miséricordes , afin de rappeler les hommes à leur devoir, ont été presque tous des saints de la mortification la plus parfaite et la plus

entière , comme de la plus profonde humilité.

Profonde humilité des hommes appelés à opérer des merveilles dans l'Eglise.

Oui , mon Père, ces hommes extraordinaires et du premier mérite pour la plupart , ces saints à miracle , et à qui les prodiges qu'ils opéroient en tout genre ont fait souvent donner le nom de *thaumaturges* , Dieu m'a fait voir qu'ils n'étoient en sûreté, au milieu des honneurs qu'on leur rendoit , qu'autant que leurs passions étoient éteintes et mortes dans leur cœur, qu'autant qu'ils n'agissoient plus qu'au nom de Dieu , et sans aucun retour sur eux-mêmes. L'orgueil se présentoit encore : mais dans la plupart il trouvoit un cœur inaccessible à ses attaques , et des passions qui ne respiroient plus. Le démon et la nature étoient vaincus et obligés de se taire, et c'est ce qui faisoit leur sûreté.

Oui , mon Père, je vois que ces saints personnages ne vivoient plus que de l'amour de Dieu , dont ils recherchoient la gloire en tout et partout ; n'usant de la créature que pour s'élever au

Créateur; en un mot , ils étoient morts à eux-mêmes , au monde et aux plaisirs des sens ; ils ne cherchoient qu'à répondre à sa grâce , à combattre leurs passions , vaincre leurs tentations , et triompher absolument du vieil homme. Il s'en est trouvé , et il s'en trouve encore d'autres qui ne sont pas tout-à-fait dégagés de l'empire des sens et des passions , qui sont encore remplis de retours sur eux-mêmes, d'imperfections et même de défauts. Ces personnes ne sont pas grandement criminelles , mais elles peuvent le devenir et ne le deviennent que trop souvent , ou du moins leur attache à la créature ne leur fournit que trop d'occasions de chutes et d'infidélités. C'est pour elles surtout que les faveurs sensibles et extraordinaires sont dangereuses , parce que , comme nous l'avons exposé , non-seulement le démon peut toujours les contrefaire jusqu'à un certain point pour les jeter dans l'illusion , mais encore il peut s'en servir pour réveiller un orgueil mal assoupi et leur faire perdre la belle vertu d'humilité sans laquelle un ange de lu-

mières n'est pourtant qu'un ange de ténèbres , qu'un vrai démon aux yeux de Dieu.

Manière dont Dieu a prémuni la Sœur contre l'orgueil dans les grâces extraordinaires qu'il lui a communiquées pour le salut des âmes.

Aussi , mon Père , dans ces grâces extraordinaires qu'il m'a communiquées pour le salut des autres , il m'a fait voir que sa bonté a beaucoup épargné ma foiblesse. Mon amour-propre étoit trop sensible , mes passions trop vives , et mon orgueil trop prêt à s'enflammer. Il m'a fait entendre que je me fusse perdue sans ressource , s'il n'eût tempéré les grâces qu'il mettoit en moi gratuitement et pour les autres , par celles qu'il n'y mettoit que pour moi. Telles sont la claire vue de ses grandeurs , de mon néant , de mes péchés , la crainte de ses jugemens , ainsi que l'oubli parfait et entier de mille choses qu'il m'avoit fait connoître , et dont il ne m'a rappelé le souvenir que pour vous les faire écrire , sans même que je puisse , le moment d'après , en faire aucun usage. Bonne preuve , à mon avis , que les idées ne viennent point pour moi ; puisque je ne puis ni les avoir de moi-même , ni les éviter quand Dieu me

les donne , ni les reprendre ou les garder quand il me les ôte. Peut-on encore conserver de l'orgueil quand on a éprouvé autant d'impuissance et de pauvreté, quand on a enfin autant de sujets des'humilier que j'en ai ?

Dieu m'a donc fait voir , mon Père , que le démon peut imprimer , par exemple , dans l'oraison , des lumières extraordinaires , des suavités , des goûts sensibles , qui , joints à la persuasion d'une humilité qui n'est qu'imaginaire, comme le reste, font croire aux âmes qui les éprouvent pour leur malheur , qu'elles sont agréables à Dieu , et qu'il n'y a plus rien à craindre pour elles ; piège d'autant plus dangereux qu'il leur est bien plus difficile de l'éviter , et même de l'apercevoir , quoique les personnes plus versées dans la vraie spiritualité et dans la vie intérieure sachent pourtant bien s'en défendre. Elles n'ont besoin pour cela que de comparer ensemble les impulsions différentes qu'elles ressentent en certains momens pour discerner l'illusion et débrouiller l'œuvre de Dieu de l'œuvre du démon.

Mais nous y reviendrons encore si vous le jugez à propos. Restons-en donc là pour ce matin ; et ce soir , après la récitation de votre bréviaire , nous reprendrons le détail de ma pauvre vie intérieure. Dieu aidant , nous tâcherons enfin d'en finir. Priez pour moi....

« Au nom du Père , etc. »

Illusions du démon dans certaines choses extraordinaires qu'il peut contre-faire. Leur effet est toujours l'enflure du cœur.

Mon Père , l'effet que produit toujours l'illusion du démon , je ne saurois trop le répéter , consiste dans une vaine satisfaction qui vient d'une grande estime de soi-même , une enflure de cœur qui porte toujours à se croire meilleur que les autres. Cette impression , comme je l'ai déjà dit , jamais les âmes vraiment intérieures ne la confondent avec celle qu'occasionne la vue de la présence de Dieu , et il n'y a pas moyen de s'y tromper quand une fois l'on a éprouvé l'une et l'autre. L'une affecte l'intérieur de l'âme , qu'elle satisfait et tranquillise en l'humiliant ; l'autre s'empare de l'imagination et des sens , qu'elle trompe en les troublant. Dieu seul peut

guérir le cœur humain , comme il peut seul le satisfaire et le remplir ; il peut seul y rétablir la paix en y détruisant les passions qui s'y opposent. Le démon n'en produit que l'apparence en mettant le fantôme à la place de la vérité ; il combat une passion par une autre passion , un vice par un autre vice plus caché , et ne nous fait éviter un abîme que pour nous faire tomber dans un autre souvent plus profond.

Oui , mon Père , quand on auroit détruit tous les vices , le démon seroit toujours content , parvu seulement qu'il pût faire renaître l'orgueil sur leurs débris. Ainsi , nous balottant d'un excès dans un autre , il fomenté tous les vices et toutes les passions , toutes les mauvaises inclinations de la nature corrompue , et prépare au fond du cœur une guerre plus cruelle sous l'apparence de la paix. C'est un feu caché sous la cendre qui cause l'incendie ; un calme trompeur qui annonce l'orage et expose à une perte irréparable l'imprudent qui ne sait pas l'éviter.

Je me représente , mon Père , le

III.

14

combat de Moïse et des magiciens de Pharaon. C'est précisément Dieu et le démon aux prises. Par l'artifice du démon et leur commerce avec l'enfer, les magiciens viennent à bout de contrefaire, jusqu'à un certain point, ce que fait le saint législateur des Hébreux : ils opposent des prestiges et des enchantemens à des prodiges véritables ; mais il y a un point où ils se voyent obligés d'avouer leur impuissance et leur défaite, ainsi que la supériorité de leur antagoniste, et c'est ce point où la Divinité les attendoit pour les forcer à la reconnoître à son opération, en disant : *Le doigt de Dieu est ici*. Il n'étoit donc pas de leur côté.

C'est ainsi que dans tous les temps le singe de la divinité a voulu se mêler de son œuvre ; mais ce n'a jamais été que pour la défigurer. C'est pour cela qu'il a opposé les oracles aux prophéties, et le culte des faux dieux à celui du vrai. C'est lui qui, par les mêmes moyens et pour la même fin, a produit des schismes et des hérésies, sous prétexte de réforme, et a prétendu ré-

tablir la religion et l'église, quand il travailloit à son entière destruction. Que de pièges ne tend-il pas tous les jours à la simplicité de la foi et de l'innocence, dans ses productions insidieuses où le serpent se cache sous les fleurs, où l'on fait avaler le poison mortel dans des liqueurs délicieuses, et où le faux de l'erreur dispa­roît sous les apparences de la vérité!

Mais, mon Père, c'est sur-tout en genre de spiritualité que cet habile charlatan met tout en œuvre pour faire prendre le change; c'est là sur-tout qu'il s'y prend de toutes les manières pour tromper une âme, sous prétexte de perfection, comme je l'ai dit. Nous l'avons vu, mon Père, il est toujours facile aux âmes versées dans la vraie spiritualité, de découvrir ses embûches et de discerner ses fausses lumières; mais pour celles à qui leur expérience n'a pas donné un goût si délicat, un discernement si sûr dans les voies de Dieu, elles doivent s'appliquer à considérer d'après les principes de la foi,

1°. ce que le démon peut et ne peut

Règles pour
discerner les
fausses lumières
qui vien-
nent du dé-
mon.

pas ; 2°. la manière dont il opère , par opposition à celle de Dieu , comme nous l'avons développé fort au long à différentes fois ; enfin , sur-tout , le but qu'il se propose , qui est toujours de combattre les desseins de Dieu , et de jeter ou retenir les âmes dans l'illusion , comme de fortifier le malheureux roi d'Egypte dans l'aveuglement d'où Dieu tâchoit de le retirer de toutes les manières. D'après ces règles secondées sur-tout de la lumière divine , on verra clairement que dans tous les genres dont il veut se mêler , il est un point que le démon ne peut contrefaire , ou dans lequel il est toujours facile de discerner la vérité de la contrefaction. Ce point , mon Père , Dieu le doit à son œuvre , à sa créature et à soi-même , et cette pierre de touche doit être à la portée de tous , afin que personne ne soit tenté au-dessus de ses forces.

Un bon moyen de découvrir l'erreur de ses suggestions , quand il se présente à une âme , c'est de ne rien admettre de contraire à la foi , à l'écriture ni aux décisions de l'église. Voilà encore pour

les différentes suggestions prises en particulier, la pierre de touche de la vérité. Il n'est pas possible que le Père du mensonge ne s'en écarte bientôt, et ne tâche de nous en écarter avec lui, puisque son but principal est de combattre et de détruire, autant qu'il est en lui, notre soumission à l'église et notre foi aux vérités qu'elle est chargée de nous proposer; mais, comme je l'ai dit, d'après ce que Dieu m'en fait connoître, il n'est pas possible que l'imposture ne se contredise, il faut nécessairement qu'elle se trahisse elle-même par quelque endroit.

Oui, mon Père, et prenez ceci pour une vérité incontestable: quelque belles connoissances que le démon prétende nous donner dans les matières de spiritualité, il est impossible qu'il ne gauschisse en quelque chose sur la foi et l'obéissance à l'Eglise, qui a toujours fait le tourment de sa haine et de son orgueil. Mais un autre moyen, et très-excellent encore, de découvrir la ruse de cet esprit d'erreur, c'est de joindre à ce dévouement à la foi une volonté

ferme et constante de suivre en tout la volonté divine et de ne s'en écarter en rien. Cette disposition , qui plaît infiniment à Dieu , déplaît , n'en doutez pas , souverainement à son ennemi ; et il est encore impossible qu'un cœur où elle se trouve soit long-temps le jouet de l'erreur ; le flambeau de la foi qui le conduit par la voie de l'obéissance et de l'amour , aura bientôt dissipé cette fausse lumière qui lui fait illusion.

Bien différente de ce charlatanisme spirituel , de cette lueur trompeuse et momentanée , qui ne peut éblouir qu'un instant et disparaître le moment après ; la lumière vive et douce qui vient de J. C. , ne fait que s'augmenter et s'accroître à l'approche de ce divin flambeau de la foi. C'est un feu ajouté à un autre feu de la même nature , et qui n'en devient que plus ardent par cette réunion ; au lieu que le prestige du démon disparaît comme des feux follets ou phosphores de la nuit , devant l'astre qui éclaire le monde par la force de ses rayons bienfaisans. D'où il faut conclure que toutes ces prétendues inspi-

raisons qui viennent du monde ne sont, à le bien prendre, que les tours de passe-passe d'un habile escamoteur qui ne vit qu'aux dépens de ceux qu'il rend dupes de son charlatanisme ; et cependant, mon Père, quelque grossières que fussent les tromperies de ce charlatan, Dieu me fait connoître que j'en eusse été infailliblement dupe moi-même en bien des rencontres, s'il ne m'eût prêté une main secourable pour me retirer de l'erreur ou me préserver d'y tomber.

Un de mes confesseurs extraordinaires avoit consulté Dieu sur la voie par laquelle il devoit me conduire (1) : « Ma fille, me dit J. C., dis de ma part à ton confesseur que je t'appelle par la voie des souffrances à l'union avec ton Dieu crucifié ; c'est la moins sujette à l'erreur, car, ajouta-t-il, je me plais à

Un des confesseurs de la Sœur consulte Dieu sur la voie par laquelle il devoit la conduire.
Réponse de J. C. à la Sœur à ce sujet.

(1) C'étoit feu M. Beurier, grand missionnaire de la Congrégation des Eudistes, très-versé dans la direction des âmes, auteur d'un ouvrage estimé, *Conférences sur la Foi*, mort enfin en odeur de sainteté. Il avoit, comme bien d'autres, été d'avis que la Sœur eût fait écrire par M. Audouin, comme on l'a vu d'abord.

conduire les âmes par différentes voies qui sont inconnues quelquefois même à leur propre directeur aussi bien qu'à elles-mêmes. Comme le démon a ses ruses secrètes et ses détours cachés, et les mondains leurs fausses maximes pour les tromper et les séduire, j'ai aussi, pour les soutenir et détruire les ruses du démon et des mondains, des moyens particuliers que la prudence humaine ni diabolique ne sauroit comprendre. Je permets très-souvent leurs tentations et leurs combats intérieurs, pour contrebalancer ce qu'il y a de bien en elles, et tenir mes grâces à couvert de l'amour-propre qui ne cherche qu'à les enlever. S'il arrive que le démon triomphe en quelque chose sur leur volonté, dans les combats que je lui permets de leur livrer, je me sers alors de sa victoire pour le combattre avec plus d'avantage, le vaincre à mon tour en le perçant de ses propres traits. Ainsi, par un secret que le démon craint, et qui est au-dessus de ce qu'on peut dire, j'oppose l'effet à la cause, et j'emploie les crimes commis pour ex-

tirper l'orgueil qui les a produits. Par là j'écrase la tête du serpent sur sa propre morsure pour en faire un cataplasme qui puisse la guérir. »

Combien de fois, mon Père, n'ai-je pas eu le bonheur d'éprouver cette conduite charitable de la part de mon Dieu ! Que de grâces n'ai-je point à lui rendre pour m'avoir retenue auprès de lui en m'attachant à la croix ! Il avoit sans doute ses desseins de miséricorde, en me jetant dans la mer des humiliations et des souffrances. Ah ! qu'il en soit éternellement béni ! Le démon s'étoit servi des lumières de Dieu même pour faire entrer l'orgueil dans mon esprit ; il a donc fallu que, pour déjouer ses ruses, tromper ses espérances et triompher de ses succès, Dieu ait agi par toutes les voies inconnues à la malice du démon comme à toute la prudence humaine.

Grâce d'ancien-
tissement éta-
blie par les
souffrances
dans le cœur
de la Sœur.
Son union avec
J. C. souffrant
et anéanti, sur
tout au Saint-
Sacrement de
l'autel.

Son ennemi comptoit bien avoir détruit de fond en comble le projet qu'il avoit à craindre, et ce projet n'avoit jamais été si près de réussir qu'au moment où il s'applaudissoit de son triom-

phe, et où je croyois moi-même que tout étoit manqué. Mais, je le répète, je reconnois que jamais je n'aurois été si heureusement trompée que dans le moment où je remerciois Dieu de m'avoir tirée de l'erreur.

Ce fut aussi dans ce temps qu'une nouvelle grâce et une nouvelle lumière commença à me faire descendre dans l'abîme de mon néant; miroir fidèle où je puise à loisir la connoissance de Dieu et de moi-même. J'y vois comme deux extrémités opposées, la puissance d'un côté, la foiblesse de l'autre, et Satan comme posté entre les deux, toujours aux aguets pour nuire à l'un ou à l'autre parti, s'étudiant sans cesse à profiter de toutes les occasions et de tous les momens, pour soulever, pour armer les passions contre l'infirmité d'une nature qui ne peut rien sans la grâce; mais ce qu'il y a de consolant, je vois aussi dans ce miroir que Dieu ne la refuse jamais au besoin à ceux sur-tout qui la demandent comme il faut, et font ce qu'ils peuvent pour en profiter.

Je dois encore vous dire , mon Père , que par l'attrait de cette grâce d'anéantissement et d'union avec mon Sauveur , je me trouve portée sans cesse à unir mes croix à la croix de J. C. , mes humiliations à ses humiliations , mes souffrances à ses souffrances , ma mort à sa mort et passion , pour en honorer les circonstances douloureuses , et faire par ce moyen pénitence pour tous mes péchés et ceux de tous les hommes , suivant qu'il me l'a été prescrit comme je vous l'ai dit ailleurs.

Je me trouve encore , par cet attrait intérieur , très-fortement portée à m'unir à J. C. au Saint-Sacrement de l'autel , par le mystère de sa vie et de sa mort , et par ses anéantissemens et ses opprobres. J'éprouve comme une faim et une soif de me perdre dans le divin sacrement , comme une goutte d'eau qui se perd et se confond dans la vaste étendue de l'Océan où elle est tombée. C'est , mon Père , ce qu'il me grava profondément au fond de l'âme dans une circonstance dont je vous ai rendu compte , et où , se plaignant à moi et

de mes péchés et de ceux de tous les hommes, il me dit : « Ma fille, si tu veux m'être agréable et te rendre digne d'accomplir ma volonté, en exécutant les desseins que j'ai sur toi, c'est de me rapporter à chaque heure du jour les mérites de ma passion, suivant les différens mystères qui la composent, et cela en union de l'état d'oraison et de sacrifice où je me trouve au divin sacrement de mes autels, qui est le perpétuel mémorial de ma passion, en même temps qu'il est le trône de mon amour.... » Voilà, vous le savez, mon Père, l'origine des pratiques dont vous m'avez permis de renouveler le vœu.

Il y auroit bien des volumes à écrire sur ce que J. C. m'a fait voir et éprouver à cette occasion, sur la nécessité où nous sommes tous d'être unis à lui dans nos souffrances, et sur l'inutilité de nos mérites sans cette union. « Veillez, priez, me dit-il, pour résister à la tentation ; ne cherchez en tout que ma pure gloire et mon pur amour ; détachez-vous de la créature et de vous-même pour ne vous attacher qu'à moi,

et je serai votre soutien et votre lumière. Ce n'est qu'en moi et par moi que vous pouvez combattre et mériter, etc., etc.»

Au reste, mon Père, en vous faisant, par obéissance, connoître l'attrait de cette grâce qui me porte à l'anéantissement de tout moi-même, je ne me prétends pas pour cela exempté de l'orgueil ni des autres vices de la nature humaine. Ah! je m'attends bien, au contraire, que je les aurai à combattre plus ou moins jusqu'au dernier soupir. Le premier, sur-tout, est un ennemi rusé, qui nese retire pendant un temps que pour mieux surprendre, en revenant à la charge au moment où il est le moins attendu. Oui, je vois en Dieu que dans les plus grands saints eux-mêmes ce monstre infernal peut renaitre de ses cendres et causer la perte de celui qui triomphoit de sa défaite. Ah! qu'il est terrible d'être toujours aux prises avec un ennemi aussi subtil et aussi dangereux! Que le démon est à craindre pour nous, et que nous devons désirer d'être une bonne fois hors de ses atteintes! . . .

Nécessité d'être uni à J. C. souffrant, et de combattre toujours l'orgueil, qui vient autant du fond de notre nature corrompue, que du démon.

Mais, mon Père, pourquoi m'en prendre toujours au démon sur mes misères ? Pourquoi le rendre tout seul responsable de mes vices, de mon orgueil ? Hélas ! pour peu que je sonde mon propre cœur, je sens que ma nature ayant été infectée et corrompue par le péché d'origine ; je suis par moi-même remplie de vanité, d'orgueil et de mensonge ; un composé de misère et de péché plus à craindre pour moi, je dirois presque que tous les hommes ensemble. Que pourrois-je devenir, si J. C. ne me fournissoit dans l'ouverture de ses plaies un asile assuré contre l'enfer et contre moi-même ? Aussi c'est le port tranquille, et comme le terme où il m'a toujours appelée pour éviter le naufrage infortuné qui pourroit me rendre inutile et me faire perdre pour toujours le fruit de tant de grâces et de tant de travaux.

Vérité bien effrayante, mon Père, et qu'il vient encore, pour ainsi dire, me regraver dans l'esprit d'une manière bien énergique et bien capable de faire une impression durable. Comme elle

me paroît venir ici à propos, et que Dieu sans doute a eu ses raisons de choisir cette circonstance pour me la retracer, je vais vous la conter en finissant.

Une religieuse rapportoit un jour, pendant la récréation; un trait qu'elle avoit lu autrefois ou entendu lire dans je ne sais quels papiers publics. Il s'agissoit d'un riche marchand ou commerçant qui revenoit d'un long et pénible voyage, sur un vaisseau chargé de richesses immenses et considérables qui devoient assurer sa fortune et le sort de sa famille. Impatiens de le voir, et informés du jour où il doit arriver, sa femme, ses enfans, tous ses amis s'étoient rendus sur le rivage, où ils sembloient, par leurs cris de joie, hâter la marche trop lente, à leur gré, du vaisseau qu'ils découvrent en pleine mer. Cette vue les fait jouir du bonheur; mais hélas! ce ne fut pas pour longtemps. Cette jouissance prématurée ne leur procura qu'un bonheur passager qui fut suivi de bien des larmes.

Trait frappant d'un naufrage; que Dieu applique intérieurement à la Sœur. Ses humbles sentimens.

Le vaisseau tant désiré approche, il

arrive, on le touche presque. Le maître paroit, reconnoît sa chère famille, et la salue quoique de loin; et le moment d'après, sous les yeux de cette même famille le vaisseau vient à échouer et faire naufrage, de sorte que tout périt sans qu'on n'en pût rien sauver ni conserver.

Pendant qu'avec les autres religieuses j'écoutois attentivement le récit tragique, qui n'avoit rien assurément que de très-propre à nous faire sentir l'inconstance et la caducité des faux biens d'ici-bas, Dieu m'en fit sur-le-champ une application bien plus frappante encore, et me la grava si profondément dans l'âme, qu'il n'y a pas de crainte qu'elle puisse jamais s'en effacer.
Voilà, me dit-il intérieurement, à quoi une âme est exposée jusqu'au dernier moment. Après avoir acquis de grandes richesses spirituelles, évité tous les écueils du salut, échappé à tous les dangers, et même vaincu tous les ennemis, elle peut malheureusement faire naufrage comme à la vue du port et sur le point de recevoir la récom-

pense éternelle de ses nobles travaux.

Ah ! mon Père, si un sort si déplorable , si un aussi triste dénouement peut être celui d'une âme remplie de mérites et de vertus , chargée de toutes sortes de bonnes œuvres, comme je l'ai compris , que n'aura pas à craindre, je vous le demande , celle qui n'a presque rien fait que du mal , et ne s'est rendue digne que de châtimens ? Pensée effrayante pour moi, mon Père; Dieu m'a fait voir combien je suis éloignée d'une parfaite religieuse , et combien il me reste à faire pour l'avenir. Il est grand temps que je profite du peu qui me reste à vivre , pour assurer mon salut autant qu'il dépendra de moi , de peur que je ne trouve que des châtimens au lieu de récompenses au terme de ma carrière que je sens approcher de jour en jour.

Vous m'avez déchargée , mon Père , de deux fardeaux bien pesans ; premièrement , le compte que je devois vous rendre des lumières que Dieu m'a données , et dont je charge maintenant votre conscience ; c'est un dépôt qui ne m'appartient plus , et dont vous répon-

Reconnais-
sance de la
Sœur envers
son Directeur.
Prédications et
recommanda-
tions qu'elle
lui fait.

drez tout seul ; car je vois ce que Dieu exige de vous à cet égard , et je vous l'ai déjà fait connoître sans qu'il soit besoin de le répéter ici ; en second lieu, vous m'avez déchargée du poids de mes péchés , des péchés de toute ma vie , par l'absolution que vous m'en avez donnée après la confession générale et très-ample que je vous en ai faite , et dont , grâce à Dieu , je suis très-contente. Ce sera pourtant , j'espère , la dernière confession générale de ma vie , car je suis bien décidée à n'en plus faire désormais , et à tout abandonner à la miséricorde divine , comme vous me le conseillez.

Puissiez-vous , mon Père , me fermer les yeux , car , je vous le répète encore , je serois contente de mourir entre vos mains , et que vous fussiez mon dernier directeur , comme vous êtes le dernier de la communauté : mais Dieu seul sait ce qui en arrivera ; car , mon Père , je vous le répète , et je vous l'annonce les larmes aux yeux , je prévois un orage affreux. Le temps approche où vous allez être obligé de nous quitter et de

fuir ; vous ne pourrez faire autrement , il faut se soumettre à tout. Dieu sait si nous nous reverrons jamais ; mais je le désire beaucoup plus que je ne l'espère.

Quelque chose qui arrive , mon Père , je vous en conjure , ne m'oubliez pas , car j'aurai grand besoin du secours de vos prières ; ainsi ressouvenez-vous souvent de votre pauvre Sœur de la Nativité , qui doit tant vous occasionner de peines et de travail. Soit que Dieu nous laisse encore jouir quelque temps de la vie , soit qu'il nous en prive par la mort , promettons-nous réciproquement de ne point nous oublier ; car de mon côté , mon Père , je suis décidée , morte ou vive , à prier pour vous ; je vous le dois pour toutes sortes de raisons , et jamais je ne vous oublierai devant Dieu ; promettez-moi , je vous prie , la même chose.

Je vais maintenant , mon Père , oublier tout le reste ; pour ne m'occuper que du salut de ma pauvre âme , et des moyens de la sanctifier avec la grâce pour la disposer à paroître devant son juge. Pour tout le reste , je m'aban-

donne aux soins de la divine Providence, et me soumetts à tous les événemens qu'il lui plaira d'ordonner. De grâce, mon Père, soyons toujours unis dans le sacré cœur de J. C. pendant cette courte et malheureuse vie, afin de l'être un jour dans la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

Fin de la Vie intérieure de la sœur de la Nativité.

~~~~~

#### RÉFLEXIONS.

Après tout ce que nous avons vu, surtout après la lecture de ces deux ou trois dernières sections, on conviendra sans doute, j'espère, que les détails de cette vie intérieure, tels qu'ils nous ont été ici exposés, ne peuvent venir que de la personne même qui en est le sujet, ou plutôt du même esprit qui a comme dicté le volume de ses révélations. Cette nouvelle production doit donc être reçue et regardée comme une nouvelle preuve qui vient à l'appui de l'autre,



et qui confirme en même temps que je n'ai pas eu tort de regarder cette fille extraordinaire comme le phénomène de son siècle, le prodige de la main du Tout-Puissant, dont il est impossible de rendre raison qu'en admettant à son égard une conduite de Dieu sur elle, qui la tire absolument de l'ordre commun, et cela encore en faveur de la communauté des enfans de l'église ; car, qui ne voit que cette heureuse ignorante n'a été éclairée jusqu'à ce point à la source des vraies lumières, que pour les transmettre aux autres, et éclairer à son tour l'église entière sur son sort, et chacun de ses enfans sur la route et la conduite qu'ils doivent tenir dans les différens états où ils peuvent se trouver par rapport à la grande affaire de leur salut.

Si pourtant il se trouvoit quelque lecteur qui, après cet examen, fût décidé à conserver ses doutes sur ce sujet, ou même à refuser son acquiescement, je lui déclarerois que je n'ai aucun droit encore de forcer son opinion ; mais en même temps je le prie-

rois de nous dire s'il a jamais lu quelque auteur en genre de spiritualité qui soit supérieur à celui-ci, et de nous le nommer. Qu'il nous nomme l'ignorante qui, sans autre ressource que ses propres lumières, ait parlé de Dieu avec autant de grandeur et de sublimité, discuté des matières aussi abstraites et aussi épineuses avec autant de clarté, de précision, d'exactitude et de profondeur. Qu'il nous montre en général plus d'ordre, de sagesse, de dignité, dans un ouvrage quelconque sorti de la main des hommes, et surtout qu'il nous fasse voir dans l'auteur plus de cet esprit de foi et d'humilité, plus de cette frayeur d'être dans l'illusion, plus de cette aveugle soumission aux décisions de l'église, plus de cette terreur des jugemens de Dieu, enfin plus de toutes les grandes qualités qui font la pierre de touche de la vérité et caractérisent les personnes dont Dieu se sert ordinairement pour transmettre ses volontés aux autres hommes.

Oui, qu'il nous montre tout cela, ou qu'il se taise; mais que dis-je? s'il

est obligé d'ayouer qu'il n'a rien de satisfaisant à nous opposer, qu'il avoue donc aussi avec nous qu'il n'y a pas la moindre apparence qu'on puisse supposer jamais dans l'illusion du démon une religieuse exemplaire qui combat le démon avec tant de succès, et sait si bien nous découvrir ses ruses pour nous en préserver. Finissons par le recueil des songes qu'elle a promis.

---

*Songes mystérieux et prophétiques de  
la Soeur de la Nativité.*

*Si quis fuerit inter vos propheta Domini  
in visione apparebo ei, vel per visionem  
loquar ad illum. ( Num. , 12 , 6. )*

« Au nom du Père et du Fils, et  
» du Saint-Esprit, par Jésus et Marie  
» je fais l'obéissance. »

Vous vous rappelez sans doute, mon Père, ce que J. C. me dit un jour en m'expliquant le sens d'un certain passage de l'Écriture, qui dit que « Près  
» la fin des temps l'esprit de prophétie

» seroit accordé à toute chair ; que les  
 » jeunes gens et les jeunes filles pro-  
 » phétiseroient , quelques jeunes per-  
 » sonnes auroient des visions , et les  
 » vieillards des songes mystérieux et  
 » prophétiques (1). Ce qu'il y a de par-  
 ticulier , c'est qu'il trouvoit en moi seule  
 le sens de la lettre prise dans toute son  
 étendue ; car , comme je vous le dis  
 alors , d'après son explication , on peut  
 facilement reconnoître tout cela en  
 moi seule.

Je suis vieille aujourd'hui , mais j'ai  
 été jeune , et même enfant autrefois ,  
 et on peut dire que je le suis encore à  
 bien des égards , et par rapport à bien  
 des choses qu'il ne s'agit pas de détailler  
 ici ; on peut donc trouver en moi  
 toute seule , comme Dieu me l'a fait  
 entendre , l'accomplissement de toute  
 la prophétie en question.

---

(1) *Et erit in novissimis diebus , dicit Domi-  
 nus , effundam de spiritu meo super omnem car-  
 nem , et prophetabunt filii vestri , et filia vestrae ,  
 et juvenes vestri visiones videbunt , et seniores  
 vestri somnia somniabunt. ( Act. 2 , 17. )*

Et en effet, mon Père, non seulement j'ai eu des révélations proprement dites, et j'ai annoncé les événemens futurs, mais encore j'ai eu des songes que je crois mystérieux et prophétiques, dans tous les temps et toutes les époques de ma vie, comme vous l'avez vu. C'est de quoi il s'agit de nous occuper encore un moment, puisque vous le jugez à propos. Vous ne vous plaindrez pas de moi, puisque mon obéissance sera aussi parfaite qu'elle puisse l'être sur tout ce qui regarde mon intérieur et le compte que je vous en devois.

J'ai donc souvent éprouvé, mon Père, que mes songes avoient un grand rapport à ce qui m'avoit occupé le plus l'esprit et frappé l'imagination. Jusque là, sans doute, on n'y verra rien que de très-simple et de très-naturel, et c'est aussi ce que j'en pense moi-même; mais il y a plus que cela, si je ne suis dans l'erreur à ce sujet. Il me paroît que Dieu s'en est servi plus d'une fois pour me découvrir et l'état actuel de

ma conscience, et les pièges que le démon me tendoit, et tout ce que j'avois à craindre ou à espérer pour moi ou pour les autres. Mes tentations les plus violentes, et des événemens qu'on ne pouvoit prévoir, ont presque toujours été précédés par des songes plus ou moins frappans qui les annonçoient, en m'indiquant la conduite que je devois tenir pour éviter les dangers ou pour vaincre les obstacles. Cela me paroît digne d'attention.

Vous m'assurez d'ailleurs, mon Père, et vous me l'avez prouvé dès le commencement, en opposant des textes formels à l'objection que me faisoit le démon sur cet article; vous m'assurez, dis-je, que la sainte écriture nous fournit un grand nombre d'exemples de songes significatifs et prophétiques qui contenoient de pareils avertissemens de la part de Dieu. Vous ajoutez qu'on peut encore aujourd'hui, sans superstition ni vaine observance, ajouter une certaine croyance à ceux qui seroient marqués à certains caractères, et sans

se mettre en peine de certaines façons de penser sur tout cela. Eh bien , mon Père , je vous ferai donc juge de ces caractères , ce sera à vous de vous arranger comme il vous plaira avec les esprits forts , qui probablement ne penseront pas comme vous sur tout ce que je vous ai dit.

Persuadé , que vous l'êtes , ainsi que moi , très-décidé à n'admettre et ne suivre que ce que vous croirez conforme au jugement de la sainte église , il me suffit que ma conscience soit en sûreté , et ne voulant induire en erreur ni exposer personne , je déclare qu'absolument je ne donne mes songes que pour ce qu'ils sont , laissant à chacun toute la liberté de les rejeter ou de les admettre , suivant qu'il les jugera plus ou moins conformes aux règles du bon sens et de la raison.

Pour moi , je vais tout simplement vous rapporter , autant que je le pourrai , une partie de ceux qui m'ont frappée davantage ; car il faudroit des volumes si on vouloit tout dire avec un certain détail. Nous nous bornerons donc à

eux qui paroissent avoir plus de suite et d'application. Pour y mettre quelque ordre , je les réduirai aux songes effrayans et aux songes agréables. Commençons par les premiers , en observant pour les uns et les autres de ne pas beaucoup appuyer sur ceux dont il a déjà été fait mention par le passé.

*Songes effrayans.*

Songes de son enfance au sujet de sa vocation à la vie religieuse. Ses peines et ses combats.

Dès mon enfance , à peine âgée de cinq ou six ans , j'avois des songes qui , je crois , étoient des indices de ma vocation et des grâces que Dieu devoit me faire , aussi bien que des combats que j'aurois à soutenir. J'ai cru mille fois , en dormant , me voir environnée d'ennemis qui me poursuivaient à mort avec des menaces et des figures effrayantes. Il me falloit combattre contre eux à toute outrance et de toutes mes forces ; je ne leur échappois jamais que par le secours de Dieu , quand j'avois soin de l'appeler à mon aide. Quelquefois mes ennemis prévaloient contre moi , et me faisoient tomber dans des



abîmes profonds qui figuroient sans doute les péchés que j'ai eu le malheur de commettre depuis ces temps heureux.

Dans cet état , mon Père , je criois à Dieu qui me tendoit la main pour me retirer du précipice , et alors il me sembloit que j'avois reçu deux ailes avec lesquelles je m'élevois jusqu'à une hauteur que mes ennemis ne pouvoient atteindre. Je planois alors dans les airs comme une colombe , et je retombois toujours légèrement au pied du maître autel d'une communauté de filles , où je trouvois un plaisir qui ne se peut exprimer ; une fois , sur-tout , je m'y trouvai toute grande et toute vêtue comme je le suis , en religieuse urbaniste , et cela à un âge où je n'avois pas la moindre idée ni de l'état , ni du costume religieux ; c'est ce que je vous ai déjà fait connoître. Dans la suite , cette facilité à m'élever en l'air , dans mes songes , augmenta ou diminua à proportion de mes fidélités ou infidélités à l'égard de Dieu ; enfin elle cessa tout-à-fait à certaine époque dont je vous

ai parlé dans le compte que je vous ai rendu de ma vie intérieure.

Ses combats en songe contre des monstres qui figurent les péchés. Combat plus opiniâtre contre l'amour-propre.

Dans un âge plus avancé, j'ai souvent pensé, en dormant, que je me battois avec des démons de différentes formes et laideurs. Une fois, entr'autres, il fallut me mesurer tour-à-tour avec sept monstres, dont chacun représentoit, par des emblèmes effrayans et hideux, un des sept péchés capitaux. J'avois une peine infinie à en venir à bout; à peine en avois-je terrassé un, qu'il falloit recommencer avec l'autre sans interruption, et quelquefois j'en avois plusieurs ensemble à culbuter. Par la grâce de Dieu j'en sortis enfin victorieuse; mais celui de tous qui me fit le plus de peine, ce fut cette malheureuse petite coquette dont je vous ai parlé. Je veux dire, ce monstre un peu moins laid, et qui portoit la forme d'une femme assez bien parée. Non contente de combattre seule contre moi, comme je vous ai dit, elle entra toujours pour quelque chose dans les différens combats qu'il me fallut tour-à-tour livrer ou soutenir avec chacun des au-

tres ; et quand je croyois l'avoir absolument vaincue et mise hors de combat, aussitôt elle sembloit renaître de sa défaite pour revenir à la charge avec plus de fureur que jamais , et le plus souvent sous une forme nouvelle. Vous savez que Dieu m'instruisit à l'occasion de ce songe , et que je compris par l'explication qu'il m'en donna, que l'orgueil étoit de tous mes ennemis celui que j'avois plus à craindre , ou du moins l'amour-propre figuré par cette coquette opiniâtre , d'autant plus à craindre qu'elle le paroissoit moins.

Je me rappelle un songe qui m'a beaucoup effrayée : le monde m'y fut représenté sous la forme du penchant d'une grande montagne , au bas de laquelle se trouvoit un profond et vaste précipice. Toute la vallée , ou penchant de la montagne , étoit couverte de personnes de tout sexe , de tout âge et de toute condition , mêlées avec des démons avec lesquels il leur falloit combattre sans cesse. C'étoit une lutte et une agitation continuelles ; presque toutes les personnes faisoient plus ou

Figure du monde. Penchant d'une montagne.

moins d'efforts pour arriver vers le sommet de la montagne , et les démons faisoient tous leurs efforts pour les attirer vers le bas : je fus moi-même obligée de lutter et de combattre.

Ce qui m'effrayoit davantage, c'étoit le petit nombre de ceux qui avançoient vers son sommet , ou du moins qui tenoient ferme dans leurs postes , tandis qu'un nombre infini cédoient après quelques légers efforts ; parvenus au bas de la vallée , ils étoient jetés de plein saut jusqu'au milieu du précipice, ce qui amusoit beaucoup les démons qui les y avoient jetés. Alors, mon Père, les infortunés n'avoient plus ni force ni courage pour se défendre ; je voyois qu'on leur mettoit les fers aux mains et aux pieds ; les démons les traitoient en esclaves , ou plutôt en animaux , ou marchoient sur leurs têtes et sur tous leurs corps , comme sur de la paille ou du fumier.

Mais quelle transe pour moi , mon Père ! quel redoublement de frayeurs lorsque j'y vis une de mes proches pa-

rentes ! Hélas ! je ne connoissois que trop son attachement aux vices et aux maximes que l'évangile condamne autant que le monde les autorise. Ciel ! elle alloit y tomber comme tant d'autres , lorsque je criai miséricorde pour elle ; je conjurai le ciel d'en avoir compassion, et aussitôt la main du Seigneur l'arrêta sur le bord de l'abîme. Dieu ne permit pas sa perte , et effectivement j'appris bientôt après que ma parente s'étoit convertie , ce dont j'ai beaucoup loué et remercié le Seigneur. Que de réflexions à faire, mon Père ? et que ce songe, tout songe qu'il est, m'a paru conforme aux vérités de l'évangile ! c'est aussi le sens que Dieu m'y a montré, comme vous le verrez bientôt ; mais poursuivons, car nous ne sommes pas au bout de cette scène dangereuse et tragique.

Pour m'échapper du péril qui m'environnoit, je faisois de grands efforts toujours en combattant, pour gagner le côté du haut de la montagne, où j'espérois trouver sûreté et repos. Je marchois au travers de mille embus-

La Sœur essaye de gravir la montagne, évite le précipice de l'enfer, et arrive enfin au sommet. Description de la montagne du repos et de la paix, et de celle de la victoire.

cares et mille pièges tendus sur mon passage, et par où les démons comptoient à chaque moment m'arrêter et s'emparer de moi ; enfin, mon Père, j'arrive à un chemin étroit, au bout duquel se trouvoit l'ouverture de l'enfer. Que de pas glissants et difficiles il me fallut franchir pour l'éviter ! Il faut vous dire que ce spectacle affreux m'avoit donné une telle horreur du monde et de ses dangers, que j'eusse presque autant aimé tomber tout de suite dans l'enfer, que de retourner dans cette guerre malheureuse, m'y rendre encore plus coupable, et mériter d'être punie davantage après ma mort. Que faire donc ? Que devenir ? Quel parti prendre ? Je tremblois dans l'attente de périr.

Pendant que je flotte dans cette cruelle situation, un oiseau semblable à une colombe, perché sur un arbre voisin, se fait entendre et me disoit avec force :

« Ma Sœur, ma Sœur, c'est ici qu'il  
 » faut du courage et de la résolution ;  
 » vous ne pouvez sortir de là qu'en  
 » vous abandonnant à la miséricorde

» de Dieu , et en vous faisant violence.  
» Voyez-vous cette montagne ? c'est la  
» montagne du repos et de la paix ,  
» qui n'est habitée que par ceux qui  
» ont vaincu leurs passions , le monde  
» et ses dangers. Voilà le but où vous  
» devez tendre. »

Hélas ! mon Père , c'étoit bien aussi mon plus grand désir ; mais le moyen d'y arriver et d'échapper à ce mauvais pas où je me trouvois engagée ! Enfin je fis un effort sur moi-même , et je m'abandonnai pour toujours au sein paternel de la miséricorde de mon Dieu que j'implorois à mon secours. Aussitôt je me vis enlevée de terre , et transportée sur un lieu supérieur qui faisoit partie de la *belle montagne du repos de la paix* , au sommet de laquelle je ne pus encore arriver que par bien des fatigues et des travaux.

Enfin j'y arrive et je commence à respirer et à me remettre de mes frayeurs. L'air y étoit sain et pur , tout y annonçoit un printemps perpétuel et le vrai séjour du bonheur. Les habitans de cet heureux séjour étoient en bien

petit nombre , mais ils me plurent infiniment par la pureté de leurs mœurs , la vivacité de leur foi , la douceur de leur caractère , leurs manières simples , honnêtes et prévenantes , enfin la droiture de leurs intentions et la sincérité de leur amour pour Dieu et le prochain. Tout occupé à louer et à bénir l'auteur de leur bien-être , ils ne paroisoient guère s'inquiéter de leurs corps , et ne pensoient au monde que pour en détester les maximes et en plaindre les malheureux esclaves.

Tout à côté s'élevoit une autre montagne un peu moins haute ; où le soleil dardoit tous ses rayons les plus vifs ; elle communiquoit à *la montagne du repos et de la paix* , et c'étoit par là qu'il falloit passer pour y arriver. Toujours les armes à la main , ses habitans , forts , vigoureux et intrépides , paroisoient continuellement en guerre et en action ; on me la nomma *la montagne de la victoire* , et on me dit qu'il falloit sans cesse y être occupé à combattre contre les vices pour les subjuguier et les détruire , et sur-tout qu'il



falloit grandement se défier de la superbe. Voilà, me dit-on, en finissant, par où vous pouvez arriver au sommet *du repos et de la paix.*

Sur cela, mon Père, je m'éveillai, et Dieu me fit comprendre aussitôt que ce songe dont j'avois été si frappée, n'étoit pas un effet du hasard, mais d'une cause intelligente, et qu'il étoit rempli de justesse, de mystère et de vérités. J'ai donc vu, dans l'explication que Dieu m'en a donnée, que la colline qui servoit de champ de bataille représentoit au naturel le penchant de la nature corrompue, qui donne au démon tant d'avantage pour entraîner les hommes dans l'abîme; ce qui fait qu'il faut tant de force, de résolution et de courage, et tant de travaux pour emporter le ciel. J'en ai conclu que je devois m'armer de constance et de fermeté plus que jamais contre mes mauvaises inclinations, et j'ai senti augmenter ma honte contre les suggestions du démon, les dangers et la corruption du monde, que je ne saurois plus envisager qu'a-

vec horreur. C'est, je pense, ce que Dieu se proposoit.

La Sœur poursuivie par des voleurs qui représentent les passions et les ennemis du salut. Heureux état de l'âme élevée au-dessus de la nature et des sens.

Une autre fois, mon Père, je songeois être poursuivie par des voleurs et des brigands, qui en vouloient tout-à-la-fois à mon innocence et à ma vie; j'appris ensuite que ces brigands et ces voleurs imaginaires étoient pourtant la figure très-véritable des passions différentes, des tentations et des occasions de péché, dont les unes poursuivent les âmes avec des intentions criminelles et meurtrières, tandis que les autres se placent en embuscade pour les attendre au passage et leur donner le coup de la mort.

Pour échapper à la poursuite de ces voleurs ou brigands qui m'effrayoient si fort, j'eus recours à Dieu, et je me sentis encore transportée sur la même montagne dont je vous ai parlé dans le songe précédent. Là, j'entendis les habitans s'écrier tous ensemble : « Ré-  
 » jouissons - nous ! réjouissons - nous !  
 » voici le Seigneur, voici le jour que  
 » le Seigneur a fait ; plus d'ennemis,

» plus de combats, plus de tentations,  
» plus de dangers, le temps des épreuves  
» est passé, Dieu seul est pour toujours  
» la récompense et la fin de nos tra-  
» vaux. »

J'ai compris, par l'explication de ces paroles que j'ai vues dans la lumière de la foi, que les voleurs et les brigands représentoient en général tous les ennemis du salut de l'homme, et que par la *montagne du repos et de la paix* on ne devoit pas entendre tellement un certain état de perfection pour arriver au bonheur du ciel, qu'elle ne pût signifier aussi le bonheur même, qui est le vrai terme de nos souffrances et le lieu de notre repos éternel. Avouons cependant que l'état d'une âme parfaite ici-bas y a beaucoup de part. Je veux parler de cet heureux renoncement au monde et à soi-même, où tout s'anéantit pour faire hommage à l'excellence de l'être divin.

Dans cet heureux état d'anéantissement de la nature, l'âme s'élève au-dessus d'elle-même, parce qu'elle ne voit plus que Dieu auquel elle doit

s'attacher exclusivement. Toutes les facultés se trouvent alors comme divinisées par cette union divine ; ce qui la met au-dessus de toutes les attaques du démon, du monde et de la chair. Les revers d'ici-bas ne sont plus rien pour elle ; à peine éprouve-t-elle les besoins du corps, qu'elle s'inquiète fort peu de satisfaire, si ce n'est les besoins qui sont indispensables ; on diroit alors que le corps n'agit que machinalement : il travaille, il marche, il boit, il mange, il dort, etc. Mais l'âme ne participe guère à ces fonctions animales et purement naturelles, elle plane, pour ainsi dire, au-dessus de la chair et des sens, tant la grâce lui a donné d'empire sur eux.

Autres songes  
qui figurent les  
peines et les  
combats de la  
Sœur.

Dieu, mon Père, a bien voulu quelquefois, comme vous savez, me faire éprouver quelque chose d'approchant. Il arrive souvent, sur-tout après mes communions, que je ne tiens presque plus aux sens ni aux organes de la sensation. Je me trouve embarrassée pour répondre aux questions les plus simples ; il faut souvent que Dieu me sug-

gère lui-même les réponses que je dois faire, pour qu'il n'y paroisse pas trop. J'ai l'air d'un imbécille, ou, si vous aimez mieux, je ressemble à une personne qui, pour avoir fixé le soleil, conserve long-temps un certain éblouissement, qui l'empêche de fixer aucun autre objet : mon âme est dans le monde et dans mon corps sans y être, et c'est de cette situation qu'on regarde tout ce qui affecte les sens et la nature. On est sur la montagne du repos, on jouit de la paix en Dieu, et on fait toujours de nouvelles découvertes par le secours des lumières qu'il communique. Que sera-ce de le voir lui-même, et sans voile, et à découvert ! que sera-ce de le posséder sans obstacle et sans crainte de le perdre jamais !... Mais je reviens où j'en étois ; c'est de là, mon Père, que sont parties la plupart des choses que je vous ai fait écrire..... Reprenons la suite de mes songes (1).

---

(1) C'est ainsi que, toujours semblable à elle-même, la Sœur rentre, à toute occasion, dans l'ordre surnaturel qui est comme son élément. Sa

Autres songes  
qui figurent les  
peines et les  
combats de la  
Sœur.

Différentes fois je me suis vue en pays inconnus , tantôt tombée au fond d'un puits, tantôt exposée sur des planches étroites et très-foibles qui me soutenoient à peine sur des abîmes où j'étois prête à tomber , et toujours il me falloit le secours d'en-haut pour en sortir. Dernièrement je révois être poursuivie par un cavalier d'une taille et d'une figure épouvantable , il me regardoit d'un air si terrible et si menaçant que j'en eus une défaillance ; voyant qu'il n'avoit pu m'atteindre , il partit avec fureur et parcourut tout le pays. Je connus dans ma dernière communion , que c'étoit l'annonce des efforts du démon contre nous et le petit ouvrage que nous méditons , et qu'il tâche et tâchera de faire échouer encore. Ne négligeons point cet avertissement, car,

---

grande âme s'enlève à tout propos , et nous enlève avec elle jusque dans le sein de la divinité qui l'inspire et la fait parler. Tout le reste ne lui paroît rien ; elle tire parti de tout pour en revenir là ; c'est son centre et son unique but : aussi , sur ce point , elle est toujours la même , et on peut dire qu'on la retrouve toute entière jusque dans ses songes.

je vous le répète, nous pourrions nous en trouver mal. Mais, mon Père, voici un spectacle bien digne d'avoir place parmi mes songes effrayans.

Une nuit qu'en dormant je me figurois être sur une montagne où je venois d'arriver en fuyant encore les monstres, je remarquai d'abord un beau ciel et bien étoilé ; mais bientôt après j'aperçus des signes épouvantables du côté de l'occident, je vis un espace immense parsemé de bières, de châsses, de têtes et d'os de morts, de chandeliers, de sentences funèbres ; en un mot, tout cet espace étoit comme un grand drap mortuaire.

Annonces de la  
fin du monde.

Du côté du midi parut l'archange saint Michel dans un aspect, et couvert d'une armure formidable ; un glaive étincelant dans la main droite, il tenoit de l'autre d'énormes balances qu'il laissoit descendre vers la terre, et je compris que c'étoit l'appareil et les préparatifs du dernier jugement dont les temps approchent. . . .

Dans un autre songe, où je me croyois encore sur la même montagne, je vis

au firmament un grand arc-en-ciel horizontal, dont la circonférence alloit aussi loin que ma vue pouvoit s'étendre. Ensuite parurent dans le grand cercle des petits pigeons et des petites colombes qui voloient de côté et d'autre, sans jamais sortir de la ligne circulaire qui les renfermoit. Après cela je vis des corbeaux et d'autres oiseaux de proie fondre sur les petits pigeons et les petites colombes, leur donnant la chasse et les dispersant; plusieurs se précipitèrent en terre, où ils furent déchirés par les oiseaux de proie, malgré les colombes argentées qui vinrent du ciel à leur défense. Le combat fut rude entre les corbeaux et les colombes aux ailes d'argent, il dura jusqu'à l'arrivée de saint Michel, qui détermina la victoire en faveur des pigeons et des colombes.

J. C. souffrant  
et inconnu.

Une autre fois je vis à l'occident un grand tableau où étoit peinte la sainte face de notre Seigneur; elle paroissoit vivante et couverte d'un sang vif qui couloit et ruisseloit de son divin chef couronné d'épines. Ses yeux s'éle-



voient tristement vers le ciel, et j'en voyois tomber des larmes abondantes. Tandis que je le contemplois avec compassion et attendrissement, j'entendis une voix qui me dit : *Tu vois le soleil éclipsé.*

Je dois aussi, mon Père, mettre au nombre de mes songes effrayans ceux qui avoient rapport à la triste révolution que j'étois chargée d'annoncer. Nous ne pouvons donc nous dispenser d'en ajouter quelques-uns des principaux à ceux dont nous avons déjà parlé dans les occasions où ils venoient plus à propos, et où il étoit comme indispensable de les faire entrer. Pour ceux-là, nous ne les rappellerons point, ou nous ne le ferons que très-légalement.

Songes qui regardent la révolution française, le schisme dans l'Église et ses terribles suites. Ordre de fuir les schismatiques.

Je crus une nuit voir plusieurs ecclésiastiques revêtus de leurs habits sacerdotaux, ils avoient à leur tête un évêque aussi dans les fonctions de son ministère. Leur air sévère et hautain, leurs paroles dures, leurs regards menaçans sembloient exiger les honneurs et les respects de tous; ils forçoient les fidèles à les suivre, à les écouter et à

leur obéir. Dieu m'ordonné de leur résister en face ; ils ne sont plus , me dit-il , en droit de parler en mon nom , ni dignes de la soumission des fideles , puisqu'ils ont trahi les intérêts de mon église , et qu'ils ont été infidèles à la foi. C'est contre mon gré , et dans mon indignation , qu'ils exercent encore des fonctions dont ils ne sont plus dignes ; loin de me déplaire , vous m'honorez en leur désobéissant ; quelque chose qu'ils veulent exiger de vous , ne les écoutez pas , séparez - vous - en : ce que je fis comme bien d'autres. Le songe suivant est plus effrayant encore.

Il y a environ trente ou quarante années que la France me fut représentée comme un vaste désert , une affreuse solitude ; chaque province étoit comme une lande où les passans pilloient et ravageoient tout ce qu'ils pouvoient rencontrer. Bientôt , au déplaisir des vrais fideles , nos pasteurs et leurs vicaires , nos prédicateurs et nos directeurs , nos missionnaires disparurent , et de nouveaux ministres qu'on ne connoissoit point en prirent la place , et

prétendirent exercer les mêmes fonctions et avoir les mêmes droits. Insensiblement il se fit un si grand changement dans la façon de faire et de penser de mes concitoyens , que je ne pouvois qu'à peine reconnoître mon propre pays. Cependant il s'en falloit bien que ce changement fût total , je vis que la diversité des opinions y forma deux partis, ce qui occasionna des troubles et des désordres épouvantables de toutes parts. Mais voici ce qui m'effraya davantage, et m'épouvanta dans cette vision nocturne.

Je vis au fond de cet affreux désert différens troupeaux de brebis mêlés avec des boucs et des chèvres , des singes , plusieurs autres espèces d'animaux hideux que je ne connoissois pas même; les bergers qui les conduisoient étoient autant de monstres plus effroyables encore de beaucoup ; les démons, je pense, n'ont pas d'autres figures. Aussi, je vis des multitudes de peuples fuir leur approche, et se cacher avec crainte et précipitation pour ne pas être rangés parmi leurs troupeaux , dont ils crai-

gnoient jusqu'à la vue. Tout épouvantée moi-même, je demandai où étoient leurs pasteurs, les vrais conducteurs de ces peuples errans ; il me fut répondu : *Ils ont été forcés de fuir, ils sont en exil....*

Rappelez - vous maintenant , mon Père , les visions quelconques par lesquelles je vous ai dit que Dieu m'avoit tant de fois fait pressentir et comme toucher au doigt une persécution qui n'est aujourd'hui que trop réelle , quoiqu'on la regardât alors comme chimérique , et les annonces que j'en faisais comme de pures extravagances , de vraies illusions d'imagination. Rappelez-vous , dis-je , les différentes scènes effrayantes ; par exemple , la vigne sacagée par des brigands , les deux beaux arbres battus par l'arbre qui s'éleva tout-à-coup entre les deux ; le dragon que je vis se détacher du nuage orageux pour dévorer tous ceux qui étoient dans la belle maison , et vous aurez tout ce qui , sur le même objet , a le plus troublé mon esprit et effrayé mon imagination. Il est bon de vous dire aussi

que dans ces différens songes , qui avoient rapport à notre révolution, je me trouvois tantôt transportée de zèle pour la catholicité , et tantôt d'horreur pour le schisme et l'hérésie, que je prévoyois et que je prévois encore ; fasse le ciel que nous en puissions être quittes pour la peur !

Mais après avoir parlé des songes de mauvais augure , il paroît convenable d'exposer maintenant ceux que j'appelle agréables , gracieux et consolans , car j'en ai eu de toutes les sortes. Ceux-ci du moins seront plus propres à égayer et consoler le lecteur , si toutefois il s'en trouve jamais qui veuille s'occuper de mes songes. Ce sera pour demain , s'il plaît à Dieu.

*Songes gracieux.*

La joie d'une bonne conscience , les moyens de sanctification , le bonheur d'être tout à Dieu et de le posséder par l'amour et le désir , en attendant de le posséder par la réalité , les triomphes de la sainte Eglise ; la gloire des

Exposition générale des songes de la Sœur ; et de leurs effets , qu'elle ne croit pas pouvoir être expliqués naturellement.

saints , la personne adorable de J. C. , la vue de sa sainte Mère et de ses vrais amis , la fin de nos maux , voilà en abrégé , mon Père , quels ont été les objets les plus ordinaires de ce que j'appelle mes songes gracieux ou agréables , et même la plupart de mes visions et apparitions. De la même manière que la crainte du péché , de l'enfer et des jugemens de Dieu , les troubles et les persécutions de l'Eglise m'en ont toujours occasionné de contraires et conformes aux impressions de terreur que portent naturellement les objets effrayans. Cette analogie entre les pensées de la nuit , si on peut parler ainsi , et celles du jour qui les avoient précédées , me paroît toute simple et toute naturelle. Et pourtant cela ne m'empêche pas de dire que ceux qui prétendoient n'avoir besoin que de ces dispositions naturelles de mon esprit ou de mon imagination , pour rendre raison de tout , je veux dire pour expliquer et mes révélations et mes songes , seroient , à mon avis , dans une erreur bien grossière qui leur feroit confondre

l'effet avec la cause. Dieu, sans doute, peut tirer parti de ces dispositions qu'il a fait naître lui-même; mais j'ai toujours éprouvé, éveillée comme endormie, que ces dispositions ne pouvoient venir de moi, ni produire par elles-mêmes aucuns des effets qu'elles me font éprouver. Vouloir par conséquent expliquer mes songes comme mes révélations, en un mot, tout ce que j'ai vu en Dieu par mes dispositions naturelles, ou par la trempe de mon esprit ou de ma constitution physique, ce seroit comme si on entreprenoit de rendre raison de l'ordre merveilleux du monde par le mouvement de la nature, d'expliquer le flux et le reflux de la mer par l'agitation des flots, ou la fièvre par le frisson qu'elle fait éprouver. En tout cela, montrer l'effet ne fut jamais expliquer la cause, et jamais les causes secondes ne seront comprises qu'autant qu'on remontera à la cause première, sans laquelle les autres n'existeroient pas. Sans cela on n'a rien dit, quoiqu'on ait beaucoup parlé, ou, si vous aimez mieux, on a parlé philosophie

tant qu'il vous plaira ; mais on n'a point parlé raison. Laissons donc disputer les philosophes , et venons à mes songes gracieux.

Gloire de saint  
François. Pau-  
vreté et humi-  
lité, fonde-  
mens de son  
ordre.

Etant encore sur cette haute montagne où je vous ai dit que j'avois vu l'appareil préparatoire du dernier jugement, je regardai entre le nord et le levant, et je vis une grande troupe de religieux de notre ordre qui marchaient glorieux et triomphans ; à leur tête paroissoit un personnage grave et vénérable, revêtu d'une robe éclatante et toute parsemée de pierres précieuses et de richesses immenses. Il portoit en tête une couronne brillante, ses pieds et ses mains étoient percés ; enfin, je le pris pour J. C. lui-même, et j'allois me prosterner devant lui pour l'adorer. Prenez-y garde, me dit une voix forte, *celui-ci n'est qu'un homme, c'est votre père Saint-François....*

Quoi ! répondis-je, notre père Saint-François ! eh ! comment seroit-il aussi étincelant dans le ciel, celui qui fut toujours si humble sur la terre, lui qui chérissoit tant l'abjection et la pau-



vreté?... C'est justement, me répliquait-on, ce qui l'a rendu si glorieux, et ce qui doit aussi faire un jour la gloire de ses enfans, s'ils sont fidèles à marcher sur ses traces, parce que la pauvreté et l'humilité sont le testament qu'il leur a laissé; et l'esprit de son ordre consiste surtout dans la pratique de ces deux vertus, qui sont la base et le fondement de son édifice. Il faut donc les pratiquer pour être digne d'y être associé. Ce songe, mon Père, me donna beaucoup de consolation et de joie.

Etant assez jeune encore, je songeai qu'errant seule dans une campagne déserte et solitaire, j'entraï comme par hasard dans un petit bois dont la situation paisible me paroissoit très-favorable à la méditation. C'est là que loin du tumulte on est heureux, s'il y a du bonheur sur la terre, puisqu'on jouit de soi-même et de son Dieu, à la douce pensée duquel nous sommes continuellement rappelés par la vue si charmante de tous les objets qui nous environnent. C'étoit par un beau jour de printemps,

La Scène se trouve en songe dans la petite maison de Nazareth. Touchante description qu'elle en fait. Leçon qu'elle reçoit.

l'air étoit pur et serein , le silence de cette agréable solitude n'étoit interrompu que par le chant des oiseaux perchés sur les arbres verdoyans qui ombrageoient ce paisible séjour. Que tout est beau dans la nature , me disois-je ! que sera-ce donc du séjour des bienheureux , si le séjour de notre exil est si attrayant ! que sera-ce de celui de notre patrie ! Et si Dieu est si bon , si libéral et si magnifique pour des coupables à qui il ne doit que des châtimens ici-bas , que fera-t-il donc pour ses amis , quand il voudra les récompenser en Dieu et dans toute l'étendue de sa libéralité , de sa magnificence et de son amour ?

Ainsi je raisonnois en moi-même ; et tout en raisonnant ainsi , je suivois entre de beaux arbres une petite avenue au bout de laquelle j'aperçus une maison retirée , ou plutôt construite seule au fond du bois , comme une espèce de petite grotte ou cabane , qui me plut beaucoup par son air et son agréable situation , et surtout par le grand silence

qui y régnoit, car on n'y entendoit aucun bruit, si ce n'est celui que faisoit par fois un ouvrier en travaillant....

J'entre dans cette maison pour m'informer du lieu où j'étois ; je vis en entrant un hon et vénérable vieillard , qui travailloit à polir et à façonner des pièces et des planches de bois avec bien du soin et de l'attention.... A l'autre côté de l'appartement , je vis une jeune personne qui me parut être sa femme, et dont la douceur et la modestie égaloient la beauté ; à côté d'elle paroissoit un jeune homme d'environ dix à douze ans au plus, mais d'une figure si douce, si bonne et si agréable, qu'il suffisoit de le voir un instant pour en être épris.

Aussi, mon Père, quelque intérêt que je prisse au bon vieillard, et surtout à sa jeune épouse qui me plaisoit infiniment, j'esentois dans mon cœur quelque chose de bien plus vif encore pour le jeune homme ; mes yeux ne pouvoient le quitter que par de courts intervalles et dans des momens de distraction.....

Ils s'occupoient tous trois dans un silence paisible que n'interrompit pas même leur façon honnête de me recevoir. Je ne remarquai dans leur travail et leurs manières , ni vivacité , ni empressement , ni inquiétude , ni aucune espèce de gêne ou de contrainte ; tout annonçoit le contentement , la paix et le bonheur d'une âme qui jouit d'elle-même et ne s'inquiète de rien... Je ne savois quelquefois ce que je devois le plus admirer, ou des soins et des attentions des parens , ou de l'obéissance du fils qui faisoit tout son possible pour y répondre par ses prévenances , en tâchant de leur plaire, et les services qu'il leur rendoit à l'un et à l'autre. C'étoit une affection mutuelle , une tendresse réciproque , mais aussi respectueuse qu'elle paroissoit vive et sincère. J'aurois passé mes jours à les voir ; mais enfin il fallut terminer cet admirable spectacle : je pris donc congé de cette charmante famille ; je sortis, quoiqu'à regret, de cette agréable cabane, et en partant je tournois encore les yeux sur mon jeune homme , emportant avec

moi le désir bien formé de le revoir le plus tôt que je le pourrois, tant cette première entrevue m'avoit causé de plaisir.

L'heureuse épouse ! l'heureuse mère, que cette jeune personne, me disois-je, en me retournant !.... Quel vénérable vieillard que le maître de cette chétive maison ! Quelle belle et sainte personne que sa jeune épouse ! Mais , sur-tout, l'aimable enfant que ce beau jeune homme qui paroît bien leur appartenir, et qui montre si bien qu'il est leur fils par ses manières à leur égard ! Quelle modestie , quelle simplicité dans leurs vêtemens ! quelle sobriété dans leurs repas ! quel bel ordre, quelle propreté, quelle paix, quelle union dans cette demeure ! Comme tout y respire la décence et l'odeur de toutes les vertus ! Faut-il avoir tant attendu à la connoître , cette aimable famille ! Ah ! si le bonheur n'y est pas, il n'y en a point sur la terre , ni dans le monde entier...

Pendant qu'en marchant seule je m'entretenois ainsi de cet agréable souvenir, j'aperçus un homme de bonne

mine qui me parut être un habitant du lieu ; je m'informai de lui ce que c'étoit que cette petite maison où j'étois entrée. Vous devriez la connoître , me répondit-il, ainsi que ceux qui l'habitent ; vous sortez de l'école de la sagesse et des vertus. C'est l'école de Nazareth, c'est la maison où le Verbe incarné a passé trente années dans le travail , l'obéissance et la soumission. C'est, ajouta-t-il , cette vie cachée, humble et laborieuse de votre Dieu , qu'il veut que vous vous proposiez pour modèle , si vous voulez lui plaire et travailler au succès de votre perfection. C'est ainsi que vous devez vous cacher au monde, pour ne vivre que de Dieu et en Dieu par J. C. ; c'est enfin ce que vous marquoit ce silence que vous avez remarqué en eux. Quand on est toujours , comme ils le sont , dans la vue et contemplation de Dieu présent , a-t-on besoin de se répandre au-dehors par l'attention aux choses extérieures et la conversation avec la créature ? Ne trouve-t-on pas en soi la source du

plus parfait bonheur ? Méditez continuellement , et efforcez-vous d'imiter ce que vous avez vu.

Une nuit, je me figurois parler à un colporteur qui me faisoit l'étalage de sa marchandise avec une complaisance qui me frappoit ; ce qu'il y avoit encore de plus agréable et de plus complaisant en lui , c'est qu'il me donnoit tout ce qui paroissoit me faire plaisir ; il me suffisoit de lui témoigner mon désir , pour qu'il me priât instamment de recevoir la pièce de marchandise qui m'avoit plu. Surprise et enchantée de tant d'honnêteté , je ne savois comment lui en témoigner ma reconnaissance. Vous êtes , me dit-il , comme les personnes qui s'attachent avec dérèglement aux faux biens de la terre , et vous en êtes la figure très-ressemblante ; sachez donc qu'actuellement vous êtes endormie , et que bientôt vous serez , comme eux , dupe de votre illusion. Maintenant la fortune vous favorise , le réveil va vous enlever tout ce que vous possédez , de sorte qu'il ne vous en restera rien ; et ce réveil qui va vous détromper

La Sœur, riche dans son sommeil , pauvre à son réveil , figure du néant des choses humaines.

est l'image de la mort de ceux qui avoient mis leur confiance dans les objets terrestres et dans les faux biens d'ici-bas.

A ces mots je m'éveille, et en m'éveillant je vois disparaître et s'évanouir comme de la fumée cette fortune mensongère qui m'avoit amusée un instant. Je fis alors les plus sérieuses réflexions sur le vide et le néant des choses humaines. Je m'étois crue heureuse, me disois-je, que m'en reste-t-il maintenant ? Heureux, ô mon Dieu, celui qui se confie en vous seul ! il n'est point trompé dans son attente ; il vous trouve à la mort après vous avoir cherché pendant la vie ; vous lui restez quand tout le reste a disparu ; et vous lui restez, ô mon Dieu, pour faire son bonheur durable sans qu'il puisse craindre de vous perdre jamais !

J. C. paroît chargé de trésors immenses, que personne ne veut recevoir.

J'ai cru une fois voir, en dormant, J. C. tenant dans ses deux mains des trésors immenses ; il me regardoit d'un air triste, je lui en demandai la cause. Ma fille, me dit-il en gémissant, je viens les mains remplies de présens,



j'ai des richesses immenses que je destine à mes créatures , je viens pour les enrichir en les leur distribuant , et je ne trouve personne qui les demande , ni qui les désire , ni qui se rende digne de les recevoir. Je ne sais donc à qui communiquer mes dons, malgré le besoin qu'on en a. Juge de la peine que me cause une si coupable indifférence !

J'ai cru voir encore , dans une autre circonstance , la Très-Sainte-Vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus, qui sembloit s'amuser avec une petite croix, un peu longue, qu'il tenoit entre ses mains. A cette vue je me prosternai aux pieds de ma bonne mère , et lui demandai en grâce de me laisser un petit moment tenir son divin fils. Je le veux bien, me répondit-elle. Je tendois les bras pour le recevoir ; mais au lieu de l'enfant elle ne me donnoit que sa croix que je ne voulois point ; ce qu'elle répéta à différentes reprises ; et comme je me plaignis à elle-même qu'elle trompoit mon espérance , Ma fille , me répondit-elle sérieusement , si vous voulez l'enfant , il faut d'abord que vous receviez

L'Enfant-Jésus entre les bras de Marie avec une petite croix.

la croix qu'il vous présente par mes mains, vous ne pouvez posséder l'un sans l'autre. A ce moment passe notre Père St.-François à la suite d'une bannière où il y avoit un grand crucifix. Voilà, me dit la sainte Vierge, en me la montrant, voilà la procession que vous devez suivre sans la quitter jamais. . . . . Sur cela je m'éveillai.

J. C. invite la  
Sœur, à le sui-  
vre au Calvaire,  
et lui fait pré-  
senter de sa croix

Quelques jours avant l'accident dont je vous ai parlé, et qui doit avoir des suites jusqu'à ma mort, je rêvai que j'assistois à une procession qu'on faisoit pour les indulgences du grand jubilé. Pendant que nous marchions dans un chemin bien droit et bien commode, je jetai les yeux sur un chemin fort étroit et fort raboteux qui se trouvoit à notre droite, j'y aperçus J. C. même qui y portoit sa croix vers la montagne du calvaire. Venez après moi, crioit-il après la procession, suivez mes traces, c'est ici la station des grandes indulgences, venez tous m'aider à porter la croix que je porte pour tous. Voyant que personne ne vouloit quitter la route facile, pour le suivre par le chemin

scabreux où il marchoit , j'y courus après lui. Il se plaignit à moi de l'indifférence et de la dureté des hommes à son égard , et me parla des douleurs de sa passion de la manière la plus touchante.

Dans une autre circonstance de la même époque , j'entendis ses plaintes , et je le vis encore dans mon sommeil tout chargé et comme accablé de sa croix : c'étoit dans notre communauté. Il appeloit toutes les religieuses à sa suite , j'y courus et il me refusa. Ce n'est pas vous , me dit-il , allez dire à vos Sœurs de venir ; pour vous , restez dans votre cellule. Quel chagrin ! j'obeïs en pleurant ; mais après quelque temps il entra dans ma cellule avec madame la supérieure : Tiens , ma fille , me dit-il , ne t'afflige pas , voilà ta portion et ton partage. Les autres m'ont fui , je te laisse ma croix , ne la quitte jamais. Elle étoit ornée de différentes reliques de saints , et surtout de martyrs. Je me prosterne la face contre terre en la recevant , et J. C. disparoit.... Très-peu de temps après le songe , madame l'Ab-

besse tomba malade de la maladie qui la conduisit au tombeau, et moi j'eus l'accident qui doit aussi m'y conduire et m'y accompagner. Dieu soit béni en tout.

La Sœur est conduite au fond d'un désert, et reçoit un petit livre à méditer.

Je me rappelle qu'une nuit je croyois faire voyage avec mon bon ange, sous la figure d'un beau jeune homme, tel apparemment que celui qui conduisoit Tobie. Il me dit qu'il m'alloit conduire où Dieu me vouloit; chemin faisant, il ne m'entretenoit que des moyens de devenir parfaite et d'accomplir en tout la volonté de Dieu. Nous trouvions en marchant des oratoires ou de petites chapelles particulières, où je voulois aller prier avec les autres : Passez cela, me disoit-il, ce sont des brebis égarées, des vierges folles... Il me conduisit donc au fond d'un désert. C'est ici, me dit-il alors, que Dieu vous appelle, et que vous devez faire votre demeure; sur cela, il me donna un petit livre et disparut. J'ouvre ce livre avec empressement, car il devoit être ma méditation ordinaire; mais je fus bien surprise, en le feuilletant de tous

côtés, de ne voir et de ne lire sur chaque page que ces deux mots : *Dieu seul.*

Après avoir long-temps admiré les petites fleurs blanches du jardin de l'époux et de l'épouse dont je vous ai parlé ailleurs, je vis dans un autre songe une église dont le sanctuaire étoit fermé à clef aussi bien que les portes. Une vierge très-modeste et très-humble parut sous la figure d'une religieuse; elle entra dans l'église, qu'elle referma en dedans; pénétra dans le sanctuaire, qu'elle referma pareillement sur elle. Dans le même instant, J. C. se fait voir à elle sous la forme humaine, elle lui remet les clefs en lui disant : Mon Seigneur et mon époux, je vous livre l'entrée de mon cœur et de toutes mes puissances, et cela pour jamais. J. C. reçut son présent avec amour et satisfaction, lui promettant d'être son partage pour l'éternité.

Cœur de l'âme fidèle, sanctuaire secret où s'enferme le divin époux.

Sortie de cette église, j'observai sur le faite la croix arborée avec tous les instrumens de la passion du Sauveur; il y avoit aux environs de l'église des

régimens de soldats rangés en bataille, mais sans aucun mouvement, tandis qu'à deux pas je voyois autour des sentinelles dans une continuelle agitation, de peur que l'ennemi n'approchât de la garde. Voici le sens mystique de cette vision nocturne :

Le cœur de l'âme fidèle est le sanctuaire où le divin époux aime à se renfermer avec elle pour se rendre maître de toutes ses puissances, dont elle lui confie la garde. 1°. Cette âme unie à J. C. doit avoir d'abord détruit toutes ses passions par la pratique des exercices de la pénitence et de la mortification ; 2°. elle doit avoir fermé, par une attention continuelle sur elle-même toutes les portes et les avenues qui pourroient donner l'entrée à l'ennemi ; 3°. pendant que les sens intérieurs et extérieurs sont tranquilles, la vigilance, comme une sentinelle active et infatigable, doit toujours être en mouvement pour découvrir les ruses et prévenir les attaques de l'ennemi, par la mortification et les souffrances figurées par la croix et les instrumens de la passion ;

en un mot , par la mort du vieil homme que Dieu me commanda un jour de faire mourir , en me disant qu'il falloit chasser bien loin le bouc émissaire , si je voulois lui plaire à l'avenir.

En voici un autre , mon Père , qui m'est arrivé il y a peu de temps , et qui m'a fait une impression aussi vive qu'agréable. Je songeois que dans ma cellule je voulois m'appliquer à Dieu , et n'y pouvois réussir , comme j'aurois désiré ; je ne savois d'où pouvoit venir cette difficulté. Pendant que j'y faisois des efforts inutiles , je vois entrer et venir à moi une jeune fille de quinze ans ou dix-huit tout au plus ; je crus la reconnoître pour l'avoir déjà vue dans une autre circonstance qu'il seroit trop long de rapporter. Cette jeune vierge , car elle en portoit tous les traits , étoit à mon avis la plus belle personne qu'il fût possible de voir ; une démarche noble et gracieuse sans affectation , des traits charmans , l'air de la simplicité et de la candeur que donne l'innocence , un visage riant et modeste , des yeux où pétilloit le plus beau feu ; enfin , que

Apparition  
d'une jeune  
vierge , qui re-  
proche à la  
Sœur ses né-  
gligences et  
son peu d'a-  
mour-propre.

vous dirai-je encore? je ne sais quoi de si aimable, qu'il suffisoit de la voir pour en être épris. Aussi, mon Père, je vous avoue que je n'ai pu m'en défendre, et que je l'aimai au premier aspect. . . .

Elle m'aborde, me prend la main, et me fixant d'un air de bonté et d'intérêt plus éloquent que tout ce qu'on peut dire, je viens, ma bonne amie, me dit-elle, vous faire un petit reproche, et ensuite une proposition de la part de J. C.; car c'est lui-même qui m'envoie vers vous. Que vous êtes heureuse, ma bonne amie, lui répliquai-je, de connoître J. C. et de lui appartenir! Ah! soyez la bien-venue, puisque vous me venez voir de sa part; je vais, n'en doutez pas, vous écouter de tout mon cœur.

Voici donc ce qu'il vous reproche, me reprit-elle: vous ne l'aimez point assez, vous partagez votre cœur, et même vous lui êtes infidèle en bien des choses, vous vous exposez bien souvent à la privation de ses grâces et de ses faveurs, vous oubliez quelquefois combien vous lui êtes redevable. Ce qu'il vous



demande par ma bouche, c'est de redoubler de ferveur, de vous étudier à lui plaire en tout, de ne point sortir de sa sainte présence, de l'avoir continuellement dans l'esprit et dans le cœur, de n'agir que par son impression, de ne vivre que pour lui; car, ma bonne amie, il vous a tout donné, il veut tout avoir. Il est jaloux de posséder votre cœur tout entier et sans partage; et croyez-moi, ma chère, un cœur tel que le vôtre n'est pas trop pour un maître tel que lui.

La persuasion couloit de ses lèvres, ses paroles avoient fait sur moi tant d'impression que je ne pensois qu'à m'avouer coupable; et ce qu'il est bon de remarquer, c'est que je n'éprouvois aucune peine aux réprimandes qu'elle me faisoit; mais au contraire, j'y trouvois beaucoup de plaisir, plus même qu'aux compliments et aux éloges les plus flatteurs. J'aurois voulu passer ma vie à les entendre, parce qu'elle avoit su m'inspirer pour elle le même amour qu'elle me témoignoit. Ah! combien J. C. reprend doucement! Hé bien, lui dis-je en

pleurant , tout ce que vous me dites est juste , c'est la vérité même , je le reconnois. Obtenez-moi donc d'être plus fidèle à l'avenir , et de profiter de votre charitable avertissement , et je vais y travailler de tout mon pouvoir pour l'amour de J. C.

A ces mots, l'aimable vierge se jette dans mes bras, nous nous serrons étroitement ; voilà, me dit-elle en m'embrassant , comme je veux vous unir à J. C., car je suis son amour pour les hommes ; je prends tous les moyens pour vous gagner à lui.... O mon Père , que j'étois heureuse ! . . . . .

Comme je lui avois demandé la manière de me rendre plus fidèle à J. C., je la cherchois des yeux pour qu'elle m'éclairât davantage sur ce point, lorsque je l'aperçus à quelques pas prosternée, les mains jointes, dans l'adoration la plus profonde et l'oraison la plus fervente ; ce que je pris pour le moyen qu'elle m'indiquoit. . . .

M'étant alors éveillée , je repassai les circonstances de ce songe frappant , et je les trouvai toutes conformes à mes

besoins et à ma situation. Il y avoit déjà quelques jours que je m'étois laissé aller à certaines dissipations qui m'avoient occasionné des paroles à tout le moins inutiles, quelques petites médisances, un peu d'humeur et autres fautes de cette nature, qui m'avoient tirée un peu de mon centre, je veux dire, de la présence de Dieu. J'avois eu de la lâcheté à renvoyer les distractions qui étoient survenues dans mes prières : ma dernière communion avoit été moins fervente, et aussi Dieu ne m'y avoit presque rien dit au cœur... J'ai cru tout bonnement que c'étoit l'objet de l'ambassade que je reçus pendant mon sommeil, et je vous prie, mon Père, de me dire ce que vous en pensez.

Je vous ai déjà observé, ma fille, répondis-je à la Sœur, que Dieu peut se servir de la voie des songes pour donner aux hommes des avertissemens salutaires. J'en vois dans les Saintes-Écritures des preuves, qui ne permettent pas d'en douter ; je vois d'ailleurs dans les vôtres des événemens, des convenances, des probabilités si fortes,

qu'il ne me paroît guère possible de s'y refuser. . . . . Mais , ma Sœur , vous m'avez fait entendre , si je me le rappelle bien , que ce n'étoit pas la première , fois que vous aviez eu occasion de voir cette agréable personne dont vous venez de parler en si bonne part. Dites-moi donc maintenant , je vous prie , en quelle autre circonstance vous aviez déjà fait connoissance avec elle ? car vous m'avez rendu curieux de la connoître moi-même davantage , et je pense qu'il y auroit beaucoup à gagner pour moi , et pour d'autres encore peut-être.

Cette envie d'en entendre parler , mon Père , est une preuve que vous la connoissez déjà , me répondit la Sœur ; mais il est tard aujourd'hui , et la séance a été passablement longue , pour n'avoir parlé que de songes. Si j'entrois dans celui que vous me demandez , elle durerait au moins un quart-d'heure de plus , et je craindrois que vous n'en fussiez incommodé ; ainsi , mon Père , si vous le trouvez bon , nous finirons ici le récit de mes songes. Point du

tout, ma Sœur, je veux au moins encore celui-là ce soir ; s'il dure un quart-d'heure, hé bien, ce sera un quart-d'heure de plus, je puis même vous donner une bonne demi-heure ; ainsi, si vous n'êtes point incommodée de parler, je ne le serai point d'entendre ; mais si vous ne me satisfaites pas ce soir, ce sera pour demain, choisissez, car je ne vous tiens point quitte de la circonstance que je vous demande.—Mon Père, reprit la Sœur, ne doutez point de ma disposition à vous obéir ; il suffit que cela vous oblige. Je vais donc continuer encore quelque temps, et vous ferez de tous mes récits l'usage qu'il vous plaira dans vos cahiers.

Environ le temps où vous êtes entré chez nous pour nous diriger, J. C. m'apparut en songe, et me dit : *Suivez-moi, je vais vous apprendre ce que c'est que le monde.* Je le suis ; et marchant tous les deux avec une rapidité étonnante, nous parcourons des pays immenses ; bientôt nous arrivons dans des contrées les plus éloignées. Ce qu'il y avoit de bien commode, c'est que nous voyions

J. C. lui fait  
connoître le  
monde.

tout sans être aperçus de personne : partout J. C. me faisait remarquer l'opposition de l'esprit et des maximes du monde avec ceux de l'Évangile. Vous voyez, me disoit-il, que nous trouvons à chaque pas des gens empressés pour mille affaires temporelles; mais où sont ceux qui s'empressent pour l'affaire de leur salut? . . .

Ici c'est une noce, là c'est une foire ou un marché, plus loin c'est un événement amusant ou tragique... Joignez-y quelques autres bagatelles de même nature; voilà ce qui forme le cercle de la vie humaine. Les entreprises coûteuses, les projets de fortune, les intrigues de cabinet occupent les gens de cour et les grands du monde; les attaques et les défenses, les sièges et les batailles occupent les gens de guerre; les formalités et les procès occupent les gens de barreau; le labourage, le soin des bestiaux occupent les gens de campagne; les études profondes, les grandes spéculations occupent les gens de lettres et les savans politiques: le commerce occupe les marchands; mais où sont,

parmi tous ceux-là, ceux qui s'occupent, comme il faut, de leur conscience et de leur Dieu ? qui sont ceux qui font au moins une affaire principale et sérieuse de leur salut, qui est la première et la plus importante de toutes ? . . .

La puérilité conduit l'enfance, la dissipation conduit l'âge viril, l'intérêt conduit l'âge mûr, l'avarice conduit la vieillesse, et la foi ni la charité ne conduisent presque aucune époque de la vie. Les grands sont voués et comme vendus à la vanité, à l'orgueil et à la volupté; les petits le sont au murmure, à l'ignorance, à la crapule et à l'injustice. Où sont ceux qui se vouent à l'humilité, à la mortification et à la pratique des vertus ? On chante, on boit, on rit, on dispute, on se réjouit, on s'attriste, mais toujours pour le temporel. Chacun cherche l'intérêt du corps, presque personne ne cherche celui de l'âme; on travaille beaucoup pour le temps, presque jamais pour l'éternité; on fait tout pour soi, rien pour Dieu, voilà le monde . . . .

Vous voyez donc, continua J. C., que

tous ces gens-là ne m'appartiennent pas, ils sont tout à leurs passions, et non pas à moi ; ils appartiennent au démon mon ennemi. Ce n'est point ici mon royaume ni mes sujets ; ils sont, au contraire, en guerre avec moi et les miens. De tous ceux que vous voyez, à peine s'en trouve-t-il qui pensent à moi et à mon Evangile, pour y conformer leur conduite ; s'ils le font quelquefois, c'est si foiblement, que leur christianisme seroit plutôt un opprobre pour moi qu'un hommage rendu à ma divinité. Combien n'y en a-t-il pas parmi eux qui vont jusqu'à rougir de mon nom devant les hommes, et qui, après quelques actes de religion rendus à la bienséance, courent bien vite dans les cercles mondains rétracter et les vœux de leur baptême, et les promesses qu'ils m'avoient faites aux pieds des autels ! Point de pureté d'intention dans les mariages, point de fidélité dans le commerce, point de vocation dans les états, point de justice parmi les hommes ; voilà le monde. Faut-il s'étonner s'il est condamné dans l'Evangile, comme rempli



de scandales, d'injustices et de péchés?..

Tout en parlant ainsi, nous arrivâmes sur une haute montagne, d'où il étoit facile de découvrir tout le pays d'alentour; entre autres objets nous aperçûmes tout proche une grande et tumultueuse assemblée; c'étoit une foire qui se tenoit près d'une ville très-commerçante... Vous voyez cette ville et cette assemblée, me dit J. C.; cette multitude d'hommes n'est occupée que d'affaires temporelles et de projets iniques pour la plupart. Le très-grand nombre de ceux que vous voyez est plongé dans des habitudes de crimes, ce qui rend leur salut très-difficile, et d'autant plus difficile que c'est la seule affaire dont ils ne s'occupent point, à laquelle ils ne pensent pas même. Quel triste aveuglement! Allez, ma fille, allez les trouver de ma part, dites-leur que, s'ils ne font pénitence, je les punirai de la manière la plus terrible; qu'une vie païenne, mondaine et libertine, est toujours suivie d'une mort funeste et d'une éternité de malheurs; dites-leur qu'ils se convertissent et ces-

Il l'envoie prêcher la pénitence dans une grande ville. Elle obéit avec peine, et ne trouve plus J. C. à son retour.

sent de pécher, pour ne pas mettre le comble à leur réprobation . . . .

Je frémis à cet ordre, beaucoup moins par la crainte du danger auquel il m'exposoit, que par la crainte de perdre celui qui me le donnoit. Je n'osois lui faire part de mon embarras qu'il pénétrait sans doute; je le priai seulement de m'attendre au même endroit, où je me proposois de le rejoindre en peu. Je pars et cours de toutes mes forces : arrivée à l'endroit convenable pour être à portée de me faire entendre de cette multitude, je leur criai le plus haut que je pus tout ce que j'avois ordre de leur dire; j'ajoutai que c'étoit J. C. lui-même qui m'avoit envoyée vers eux, et je les menaçai de sa colère s'ils n'obéissoient à ma voix, comme les Ninivites à celle de Jonas.... Quelques-uns m'écoutèrent avec attention et parurent touchés de mes paroles; mais le très-grand nombre ne s'en mit pas en peine. J'en vis me tourner en dérision, d'autres s'emporter de colère contre moi, et je ne sais ce qui seroit arrivé, si, pour me dérober à leur poursuite, je n'avois

bien vite pris la fuite, pour aller retrouver mon guide à l'endroit où je l'avois quitté. Mais, ô désolation ! il n'y étoit plus, et ce que j'avois tant craint étoit arrivé, il avoit disparu. Que faire ? que devenir dans un pays étranger qui déjà me regardoit comme une ennemie, pour avoir voulu l'éclairer sur ses vrais intérêts ?.....

Pendant que, pour le trouver, je parcourois avec une inquiétude mortelle les champs, et les campagnes voisines, l'appelant à haute voix et le demandant à tous ceux que je rencontrais, j'entendis tout à côté de moi, derrière un buisson, des cris lamentables, des plaintes touchantes; j'approchai de l'endroit, et je vis couchée par terre une fille d'une vingtaine d'années, qui se lamentoit d'une manière à faire pitié; j'eus compassion d'elle, et je voulus la consoler. Ah ! me dit-elle en pleurant, il n'est plus de consolation pour moi, j'ai perdu la présence sensible de l'époux de mon âme, je succombe à ma peine; dites-moi ce qu'il est devenu, ou bien je vais mourir de douleur...

pendant qu'elle cherche J. C. avec douleur, elle rencontre une âme désolée qu'elle tâchait de consoler.

Sa triste situation commença à me faire oublier la mienne; il sembloit qu'elle partageoit mes souffrances par la ressemblance de nos peines; je me reconnus donc à son portrait; et sans vouloir encore me faire connoître à elle, j'entrepris de la consoler, moi qui en avois plus besoin qu'elle. Je lui dis entre autres choses que sa trop grande sensibilité n'étoit point fondée sur les règles de la vraie piété, qu'elle pouvoit même déplaire à Dieu, qui demande plus de soumission à sa volonté. Sa présence sensible, disois-je, est une grâce qu'il ne doit à personne, et dont il faut savoir souffrir la privation quand il lui plaît, et loin de lui déplaire par là, nous lui sommes beaucoup plus agréables par notre soumission, que si nous éprouvions cet amour de Dieu présent, cette sensibilité que la nature recherche sans cesse, et qui peut-être ne satisfait que l'amour propre.....

Ainsi, ma bonne amie, lui disois-je, prenez garde de vous affliger à l'excès, l'excès en tout est nuisible. Croyez-moi, ma bonne, c'est Dieu qui vous éprouve;

mais le temps de l'épreuve finira pour faire place à des momens plus heureux : la présence sensible de son amour ou de sa personne n'est point ce qu'il exige de nous ; il veut le solide de la piété, qui consiste sur-tout dans l'obéissance et la soumission à sa volonté sainte....

Tout en parlant ainsi, je regardois de tous côtés pour tâcher de découvrir celui que je cherchois moi-même avec tant d'inquiétude, de crainte et de chagrin ; tant il est vrai qu'il est bien plus facile de bien parler que de bien agir, de consoler les autres, que de se consoler soi-même ; et cependant, mon Père, je sentoie que j'avois reçu quelque consolation, en parlant ainsi à cette pauvre affligée ; car je me disois intérieurement que j'avois peut-être bien plus besoin qu'elle des bons avis que je lui donnois, et que je devois me les appliquer, comme elle me le fit elle-même comprendre en bien peu de mots, et comme pour me payer de l'acte charitable que j'avois exercé à son égard.

Enfin je la quitte, et à quelque distance de là je trouve une haute mon-

Elle continue  
de chercher  
J. C., et elle

arrive à la montagne du Calvaire, où elle trouve beaucoup de croix fort rudes et fort pesantes.

tagne au bas de laquelle un homme étoit assis ; je lui demande s'il n'a pas vu passer J. C. : *Oui*, me répondit-il, *il vient de gagner le haut de la montagne que vous voyez, et je crois bien qu'il s'y est arrêté pour vous attendre, car c'est là qu'il attend tous ses amis.* A ces mots je pars comme un éclair, sans en demander davantage ; et moi de courir si promptement, que j'arrivai en haut tout essoufflée ; et après m'être arrêtée un instant, je cherchai partout, j'appelai à haute voix ; mais je ne vis qu'une grande croix plantée droit au sommet de la montagne, et autour de cette croix quelques ouvriers qui travailloient à en faire d'autres sur le même modèle ; j'en vis dix ou douze toutes neuves de différentes grandeurs et de différens poids....

Mes bons amis, leur dis-je, en m'asseyant un peu pour me reposer, comment appelez-vous cette triste montagne ? Vous devriez la connoître, me répondirent-ils, c'est la montagne du Calvaire, où vous devez faire votre demeure jusqu'à la mort. Eh ! de grâce, pour

qui faites-vous ces différentes croix ? C'est pour vous-même. Je frémis, j'allai ensuite les essayer ; mais je les trouvai si rudes et si pesantes, que je ne pouvois les soulever. Eh ! mes amis, m'écriai-je, ne voyez-vous pas qu'il me sera impossible d'en porter jamais une seule ? Vous les porterez toutes à-la-fois, me répondit-on ; mais elles auront beaucoup perdu de leur pesanteur et de leur rudesse ; car elles ne sont pas encore finies, et cependant nous n'y ferons plus rien. Comme je ne compris point le sens de ces dernières paroles, je laissai ces ouvriers avec leur énigme pour m'occuper de la recherche de mon divin conducteur ; car peu m'importoit des croix, pourvu que je le trouvasse....

Je parcourais donc à ce dessein tous les coins et recoins du sommet de la montagne, et voilà que tout-à-coup j'entre dans une espèce de grotte ou espace ménagé entre des pierres, et j'aperçois dans l'enfoncement une jeune vierge d'une beauté ravissante, celle précisément, mon Père, qui vous a tant

Elle découvre une grotte où elle trouve la jeune vierge dont elle a parlé, et qui polissoit les croix, et lui demanda son nom.

plu à vous-même la première fois que je vous en ai parlé. Aussi j'en fus ravie et enchantée dès le premier coup-d'œil, et je pense qu'il est impossible à un cœur de s'en défendre. Oui, c'étoient précisément le même port, la même taille, la même figure, les mêmes traits, le même air, le même parler ; enfin, la même personne que j'ai revue depuis, et dont il a été fait grande mention dans le songe précédent.

Ici, mon Père, le rabot à la main, elle étoit occupée à diminuer et à polir les croix que les ouvriers avoient faites, et dont la grotte étoit toute remplie. Après les avoir diminuées et polies, elle y répandoit encore une certaine onction qui en faisoit disparaître la rudesse, elle y travailloit avec une promptitude, une adresse et une grâce étonnante et merveilleuse. Toutes celles qui avoient passé sous sa main, étoient devenues douces et légères, jen'y voyois presque plus rien d'effrayant. A la place de l'horreur que j'avois naturellement pour les premières croix, je sentis naître une certaine ardeur pour celles-ci, et j'é-



prouvois que cette ardeur augmentoit à mesure que je parlois avec la charmante ouvrière, au point qu'en finissant j'eusse eu le courage de les prendre et de les porter toutes à-la-fois.

J'étois surprise d'un changement si subit et si peu naturel, et peut-être en aurois-je toujours ignoré la cause, si je ne m'étois hasardée de demander le nom de cette aimable personne. Alors, pour me satisfaire, elle me regarda avec un visage riant et des yeux pleins du feu le plus pur; et me montrant la croix qu'elle polissoit, elle me dit gracieusement: « Je suis l'amour de celui » qui l'a portée pour vous, et c'est » pour votre amour et celui de tous » les hommes que je travaille. J. C. » veut que tous ses enfans marchent » sur ses traces en portant leur croix, » parce que c'est la seule voie de la » vie éternelle et du bonheur infini auquel il les appelle, et qu'il leur a » mérité; mais il veut qu'ils les portent » sans en être accablés. Il veut enfin » que ce soit par amour, et non par » contrainte, qu'ils les portent; voilà

» pourquoi il me charge de les leur  
» rendre plus douces et plus légères ;  
» et c'est pour moi une occupation  
» bien agréable , puisqu'il m'est im-  
» possible de ne pas aimer ceux que  
» J. C. a tant aimés.

Après ce discours , je m'éveillai rem-  
plie du désir de porter toutes les croix  
que me présenteroit l'amour de J. C.,  
sans craindre désormais de les trouver  
jamais trop pesantes.

Voilà , mon Père , puisque vous vou-  
liez absolument le savoir , les deux  
circonstances de mes songes , où j'ai vu  
cette aimable personne , cette charmante  
ouvrière à laquelle vous m'avez paru  
prendre tant d'intérêt. Mais puisque  
nous en sommes sur cet article , et que  
mon récit a un peu moins duré que je  
ne pensois , je finirai , si vous le voulez ,  
par une vision que je me rappelle , et  
qui pourtant m'arriva , non pas dans le  
sommeil , comme les précédentes , mais  
dans mon oraison , il y a quatre ou cinq  
ans. La chose , à mon avis , mérite en-  
core attention.

Vision de la  
Sœur pendant

Je me trouvai ravie dans une lumière

où Notre Seigneur m'apparut en forme son oraison.  
 humaine, il me conduisit dans un jardin L'arbre de l'a-  
mour.  
 vaste tout rempli d'arbres et de plantes  
 de différentes espèces ; j'y remarquai  
 entre autres un arbre plus grand et plus  
 beau , dont le fruit étoit gros et d'un  
 aspect charmant, et le plus beau qu'il  
 soit possible d'imaginer. Chacun des  
 fruits de cet arbre étoit blanc d'un côté,  
 et vermeil de l'autre ; l'arbre et son  
 fruit se nommoient *l'arbre et le fruit*  
*de l'amour, l'arbre de vie, l'arbre du*  
*grand amour qui a opéré la rédemption*  
*du genre humain.* Les autres arbres  
 étoient, en comparaison, comme des  
 sauvageons, qui ne portent que des  
 fruits manqués et verveux.....

J. C. voulut bien m'expliquer le vrai  
 sens de cette vision, en m'en faisant  
 l'application à moi-même. « Combien,  
 » de fois, me dit-il, faute de vous ap-  
 » puyer sur les mérites de ma passion,  
 » n'avez-vous pas porté de fruits ver-  
 » reux, gâtés et corrompus ? » A cette  
 occasion, il me fit connoître que des  
 millions d'âmes en étoient là, et ne  
 produisoient pas des fruits solides et

véritables , précisément parce qu'ils ne sont, par leur disposition volontaire, que des sauvageons, qui ne sont point entés sur le bel arbre de l'amour de Dieu, ni sur les mérites de la passion du Sauveur, sans quoi pourtant tout ce qu'on peut faire est inutile pour le ciel. Mais c'est assez, mon Père, il est temps de terminer. Si vous faites usage de mes songes dans vos cahiers, les gens sensés et chrétiens qui les liront, y trouveront des vérités bien solides sous une forme assez méprisable en elle-même ; mais les lecteurs superficiels qui n'en pénétreront point l'écorce, ceux sur-tout qui n'y chercheront que les moyens de satisfaire une incrédule curiosité, ah ! je crains pour eux qu'ils n'en prennent occasion de mépriser tout ce que je vous ai dit. Priez pour moi.

*Fin des songes.*

## RÉFLEXIONS DE L'AUTEUR.

M'étois-je trompé, lecteur, dans l'idée favorable que je me suis formée des songes que je viens de rapporter, et dans le jugement avantageux que j'en avois porté ailleurs ? C'est à vous maintenant d'en juger, et de nous dire si vous avez vu plus d'application morale, plus de justesse et de vérité dans aucune prédiction de ce genre, que vous puissiez connoître.

Qu'on lise les romans spirituels où l'on se propose d'instruire l'esprit et de former le cœur aux vertus chrétiennes en amusant l'imagination du lecteur, et qu'on nous dise ensuite si on y a trouvé, avec une morale plus pure et plus sublime, une matière plus importante, un intérêt plus vif, un récit plus simple et plus naïf; enfin, plus de ce frappant qui enlève et transporte par l'enchaînement des faits agréables ou terribles. A-t-on jamais rien écrit de plus conforme à l'esprit de l'Évangile,

ni de plus favorable à la perfection du chrétien ? Par conséquent , quoi de plus juste et de plus réel ? Quoi de plus ressemblant à l'inspiration proprement dite , que ce qui fait l'objet de ses différens songes , si on peut leur donner ce nom ?

En effet , soit que l'Esprit-Saint ait agi sur l'esprit de cette sainte fille pendant son sommeil , ce qu'il a fait à l'égard de bien d'autres ; soit , comme on pourroit le penser encore , que son cerveau eût encore conservé les traces des impulsions que Dieu y avoit faites pendant le jour ; ce qui paroitra plus naturel , quoiqu'insuffisant , pour rendre raison de l'ordre admirable qui y règne , ainsi que du dessein qui s'y montre par-tout ; de quelque manière que ces songes aient eu lieu , ils n'en sont ni moins surprenans en eux-mêmes , ni moins merveilleux par le naturel des récits , la simplicité comme la vérité des figures , et cet ensemble suivi , si éloigné de l'inconséquence et de la bizarrerie des songes ordinaires.

Quoi de plus étonnant, encore un coup, quoi de plus inconcevable, que de voir qu'une pauvre ignorante, couchée sur le grabat de sa cellule, ait encore, tout endormie qu'elle est, des idées plus justes, et plus morales, et plus sublimes que la plupart de nos beaux-espits dans leurs livres si vantés et composés avec tant d'art, d'étude et de secours ! et s'il m'est permis de me servir de cette expression, n'est-il pas singulier qu'une de ces bonnes âmes qu'on a tant méprisées, ait trouvé le moyen de mieux rêver en dormant, qu'ils ne le font d'ordinaire, quoique bien éveillés, au fond de leur cabinet ?

Il est donc, à mon avis, impossible de rendre raison de tout cela, sans avoir recours aux paroles déjà citées, et dont on trouve en elles seules l'accomplissement : *Et erit in novissimis diebus, etc.* Convaincus enfin, et comme accablés par les lumières contenues dans un ouvrage dont l'ensemble est admirable sous tous les rapports, écrivons-nous du moins avec le Psalmiste : *Que les*

( 500 )

*voies de Dieu* sont incompréhensibles !  
et qu'il est souverainement admirable  
dans ses saints !

*Mirabilis Deus in sanctis suis.* Ps. 67, 36.



*Déclaration et Certificat des deux Supérieures  
de la Sœur de la Nativité.*

Nous soussignées , religieuses de la communauté des Urbanistes de la ville de Fougères , attestons à qui il appartiendra , 1<sup>o</sup> que notre sœur dite *de la Nativité* avoit , il y a bien des années , fait des annonces et prédictions touchant une secousse et un bouleversement qui devoient en peu commencer en France , et causer ensuite de grands troubles dans l'Eglise et dans les Etats ; que , malgré le peu d'apparence qu'on en voyoit alors , ce qu'en avoit annoncé ladite Sœur avoit paru si grand et si frappant au jugement de plusieurs bons ecclésiastiques , que le prêtre qui étoit en ce temps-là directeur de la maison , fut chargé d'écrire , et qu'il écrivit en effet une rédaction que les contradictions et les méprises sur le compte de la Sœur l'avoient obligé de brûler comme malgré lui.

2<sup>o</sup>. Que ladite Sœur de la Nativité avoit , en 1790 , chargé , de la part de Dieu , M. Genet , dernier directeur de notre maison , de ressusciter l'ou-



vrage qui avoit été détruit ; qu'elle lui avoit , pour cet effet , communiqué des notes qu'il devoit travailler dans un exil qu'elle lui annonçoit comme prochain ; que ledit M. Genet avoit réellement tiré ces notes sous les yeux et la dictée de ladite Sœur , et qu'il les a rédigées depuis dans cet exil , en y joignant celles que nous lui avons fait passer nous-mêmes de la part et à la réquisition de ladite Sœur.

3°. Nous attestons qu'après avoir attentivement pris lecture du recueil complet de la *Vie et des Révélations de ladite Sœur* , qu'il nous a présenté à son retour , nous n'y avons rien trouvé qui ne nous ait paru digne de foi et très-conforme à la vérité des faits que nous connoissons , autant qu'il nous est possible d'en juger. En foi de quoi nous avons signé cet acte sans balancer , ajoutant même qu'il y a encore sur tout cela des circonstances particulières qu'il a omises , et qui ne seroient guère moins édifiantes dans la vie vraiment extraordinaire de cette chère et vénérable défunte , dont nous nous réservons de lui faire connoître la mort , avec le supplément qu'elle nous a chargées de lui remettre , et qui lui reste encore à rédiger.

4°. Enfin nous attestons que , sans vouloir prononcer sur les grandes choses que Dieu a fait voir à ladite Sœur , ni sur ses annonces qui ne sont que trop vérifiées , nous avons été très-consolées , et même très-affermies dans l'opinion favorable que nous en avons précédemment , par la lecture des suffrages très-avantageux des évêques , et autres lumières de la Sainte-Eglise , que le rédacteur a consultés dans son exil.

A Fougères , le vingt-sixième jour de septembre

mil huit cent deux de Jésus Christ, et l'an dix de la république française.

**Marie-Louise LE BRÉTON**, dite en religion sœur de Sainte-Madeleine, ex-dépositaire de la communauté, et supérieure à l'époque de 1790, et jusqu'à celle de notre destruction.

**Michelle-Pélagie BIZEL**, dite en religion sœur des Séraphins, ex-supérieure et dépositaire de la communauté à l'époque de 1790, sans aucun changement.

---

---

## RECUEIL

### D'AUTORITÉS VIVANTES, .

*Et de Pièces justificatives , concernant la Vie  
et les Révélations de la Sœur de la Nati-  
vité , religieuse au couvent des Urbanistes  
de la ville de Fougères , évêché de Rennes ,  
en Bretagne.*

---

#### AUX LECTEURS.

*Charissimi , nolite omni Spiritui credere ,  
sed probate Spiritus si ex Deo sint.*

Joan , 4 , 1.

**L** Recueil qu'on vous présente a été lu et examiné en manuscrit par un grand nombre de juges compétens et très-éclairés , dont il seroit trop long d'exposer en détail les jugemens avantageux : que d'ailleurs la nature de cette production , vraiment extraordinaire , ne leur permettoit guère de laisser publier , pour ne pas paroître prévenir en rien le jugement de l'église sur un point qu'elle a seule le droit de décider.

Il suffira de vous dire qu'à peine sur six évêques

ou davantage , à qui j'ai eu l'honneur de le présenter à Londres et dans les différens lieux de mon exil , depuis 1792 inclusivement (1) ; sur vingt ou trente vicaires-généraux et chanoines de différens diocèses , dix ou douze docteurs ou professeurs de théologie , en différens universités ; sur plusieurs auteurs , bien connus , d'ouvrages estimés , en matière de religion , et pour le moins cent cinquante autres ecclésiastiques , vicaires , curés ou recteurs de différens provinces , tant du clergé français que de celui d'Angleterre , tous également pieux et savans ; à peine , dis-je , sur un si grand nombre , pourroit-on nommer cinq ou six individus qui ne lui eussent été favorables sous tous les rapports ; et encore a-t-on de bonnes raisons de croire que ce petit nombre n'a suspendu son jugement que par prudence , et non par aucune mauvaise volonté ; plutôt pour éclaircir les faits que pour les contredire ou combattre l'opinion prépondérante.

L'ouvrage a donc été universellement applaudi par les lecteurs de tous les ordres de l'église , je

(1) Les évêques consultés et qui ont lu les cahiers contenant le recueil en question , sont , entre autres , Mgr. l'archevêque d'Aix , aujourd'hui archevêque de Tours ; Mgr. l'évêque de Tréguier , celui de Troyes , celui de Nantes , celui de Montpellier , celui de Lescar , etc. , etc. Je ne fais point mention des laïcs en grand nombre et de toutes les classes , qui les ont lus avec beaucoup de profit et d'édification ; car , quelqu'éclairés que soient plusieurs d'entre eux , ils ne peuvent être admis pour juges dans ces sortes de matières. Ainsi , leurs éloges réitérés sont ici comptés pour rien.

pourrais ajouter , de toutes les classes de citoyens. On l'a unanimement jugé non-seulement *bon et utile en lui-même*, ce qui étoit le point principal ; vu , sur-tout , que tous les vrais principes du dogme et de la morale y ont paru à couvert ; mais encore je puis assurer que la très-grande majorité des examinateurs et des juges a constamment penché à lui accorder l'inspiration proprement dite , qui leur a semblé incontestable : *Digitus Dei est hic* , ont-ils répété comme de concert ; et , ce qui est bon de remarquer , cet aveu m'a été fait par des théologiens qui avoient , avant d'en rien lire , commencé par m'avouer leur répugnance , presque invincible , à admettre aucune espèce de nouvelle inspiration.

Ainsi , sans prétendre me prévaloir en rien de cette unanimité de sentimens en faveur d'une question qu'il ne m'appartient aucunement de décider , et que j'abandonne toute entière au tribunal où elle ressortit , je puis au moins en conclure que , sous tous les rapports , le recueil , tel qu'il est , a réuni incontestablement la pluralité des suffrages , dans l'examen qu'on en a fait jusqu'ici. A quoi je puis ajouter que , jusqu'ici , toutes les objections qu'on a faites se sont réduites au plus ou moins de défaut de goût qu'on a cru trouver dans ma rédaction , et sur lesquelles encore j'ai vu tant d'opposition dans les différentes manières d'en juger , qu'il m'a été comme impossible d'en rien conclure ; à quelques opinions controversées dans les écoles , et à certains détails ou points particuliers qu'on avoit assez souvent mal entendus , quelquefois même pris à contre-sens , comme il m'a été facile de le montrer.

Du reste , je le répète , on feroit un volume , s'il

falloit recueillir ici tous les éloges qu'on m'en a adressés, tous les témoignages avantageux que j'en ai reçus de vive voix et par écrit, de la part des personnes les plus respectables et les plus capables d'en bien juger. Plusieurs des plus distingués parmi les lecteurs, des prélats eux-mêmes, en ont sollicité des copies, qu'ils ont fait relier proprement, pour les conserver, m'ont-ils dit, avec beaucoup de soin. Quelque longs que fussent mes douze cahiers, ils ont été ainsi écrits sept ou huit différentes fois à ma connoissance, et l'eussent été bien davantage encore, si, pour des raisons de prudence, je ne m'y étois formellement opposé; ce qui n'a point empêché bien des copies tronquées qu'on en a tirées en cachette (1). L'ouvrage a même été traduit en anglais. Tous ont paru en désirer la publicité: plusieurs se sont offerts pour y souscrire et contribuer aux frais de l'impression; ce que j'ai toujours refusé, uniquement par la crainte de prévenir les momens marqués par la divine Providence.

Je souhaiterois de tout mon cœur m'en tenir là sur ce point; mais comme il pourra se trouver des lecteurs pour qui des témoignages dont je suis, en quelque sorte, le seul garant, ne paroîtront pas devoir suffire, je vais tâcher de les satisfaire

---

(1) Ces différentes copies ont répandu l'ouvrage très au loin. Comme je n'en ai lu aucune, je les garantis d'autant moins, que j'ai su que quelques copistes se sont permis d'y faire les changemens qu'ils ont jugés à propos, pour favoriser leurs opinions particulières touchant la politique ou autres objets.

par quelque chose d'un peu moins général et de plus précis. Ce sera une liste de témoignages verbaux et d'extraits de lettres portant les noms des auteurs. J'y joindrai quelques lettres même imprimées sur les originaux , qui feront foi de tout ce que je viens d'avancer. Il est dans l'ordre , après tout , il est juste de fournir à la bonne foi qui cherche à s'éclairer , des autorités suffisantes, des motifs sur lesquels elle puisse raisonnablement se déterminer. S'il pouvoit s'en trouver qui fussent disposés à soupçonner la sincérité de mes citations, je les prierois seulement de faire attention que quand on me supposeroit assez fourbe , il n'y auroit pas d'apparence que je fusse assez maladroit pour citer des noms aussi respectables , et mettre en jeu des personnages aussi connus , et à qui il seroit aussi facile de me démentir.

*Extraits de différentes lettres et déclarations verbales adressées au rédacteur.*

Après les prélats dont on vient de parler, M. l'abbé Barruel étoit un des théologiens à qui je désirois le plus de communiquer mon manuscrit. A peine l'eut-il examiné, qu'il me pressa de lui en accorder une copie, qu'il fit tirer lui-même. Depuis ce temps, il n'a cessé de m'en témoigner sa reconnaissance de toutes les façons, ni de faire l'éloge de l'ouvrage, sans jamais se démentir.

« Plus je le lis, m'a-t-il dit et écrit souvent,  
 » plus je le trouve édifiant et admirable, et plus  
 » j'y découvre quelque chose de plus qu'humain.  
 » J'y vois mille choses que je n'avois vues nulle  
 » part : aussi me touche-t-il plus qu'aucun autre  
 » livre. J'y fais ma méditation la plus ordinaire,

» et j'espère que Dieu s'en servira pour ma conversion et mon avancement spirituel. Je vous prie de me recommander aux prières de votre bonne religieuse..... » Plusieurs autres, et des évêques même, m'ont fait la même demande.

M. l'abbé Barruel continue en ces termes :

« On attaquera l'ouvrage de cette bonne âme, » mais on ne l'anéantira pas : il est marqué à un » coin qui le fera triompher de la critique. Faites- » moi part de tout ce que vous pourrez apprendre » de cette sainte fille. Tout ce qui la concerne » m'intéressera toujours beaucoup. » Ce qu'il a répété, comme bien d'autres, à différentes personnes en différentes occasions, sans jamais changer d'opinion sur ce point. Il a souvent dit avec bien d'autres, que « cet ouvrage étoit capable de faire les plus heureuses impressions, et » de produire dans les âmes les fruits les plus » désirables de conversion, d'avancement et de » salut. »

Tel a été constamment le jugement d'un auteur accoutumé à la critique des ouvrages et à la discussion des matières théologiques. Passons à d'autres.

M. Pons, curé de Mazamet, au diocèse de Lavaur, docteur et professeur de théologie, y a pris le même intérêt, et en a porté exactement le même jugement, après l'avoir lu avec beaucoup de soin. Voici en quels termes ce professeur, justement célèbre, commence le petit cahier des notes que je l'avois prié de me faire : « L'ouvrage » de la religieuse de Fougères m'a paru contenir » une théologie sublime, une morale douce, » pure, des principes de conduite grands et lumineux ; et, quel que soit le jugement qu'on pro-



» nonce sur son inspiration, je pense que la  
» lecture en sera très-utile aux fidèles, et leur don-  
» nera un grand goût pour la vertu. »

A cet éloge simple et précis, suivant sa ma-  
nière de dire les choses, M. l'abbé Pons ajoute  
que : « Pour satisfaire à la demande du rédacteur,  
» il va hasarder, sur tout l'ouvrage, quelques re-  
» marques qu'il ne croit point essentielles, et aux-  
» quelles il n'attache pas beaucoup d'importance. »  
Depuis ce temps, il a été un de ceux qui m'ont le  
plus pressé de faire imprimer l'ouvrage à Londres,  
pour pouvoir, disoit-il, en emporter quelques  
exemplaires dans son pays.

M. Douglas, évêque de Londres, ne sachant  
point assez la langue française pour en bien juger  
par lui-même, se fit, en quelque sorte, remplacer  
par quelques-uns de ses prêtres, entre autres par  
le révérend M. Milner, attaché aux catholiques  
de Winchester; ce qui me procura avec ce cé-  
lèbre écrivain une correspondance qui m'honoroit  
beaucoup. Voici ce qu'il m'a écrit en différentes  
rencontres; je citerai ses propres expressions, que  
je traduirai ensuite, pour la commodité de ceux  
qui ne sont pas versés dans sa langue. Dans sa  
lettre en date du 13 septembre 1800, M. Milner  
me dit :

« ..... The production upon the whole appears  
» to me very wonderful for its sublimity, energy,  
» copiousness, learning, orthodoxy and piety.  
» Hence i have no doubt of its producing great  
» spiritual profit to many souls, whenever you  
» shall think proper to give it to the public.  
» J. remain,

« D<sup>r</sup>. Sir,

» Your obliged servant,

» JOHN MILNER.

Voici la-translation :

..... Cette production me paroît, en général, très-étonnante par sa sublimité, son énergie, l'abondance des idées et des choses, et la profondeur de théologie qui y règne, son orthodoxie et l'esprit de piété qu'elle respire. C'est pourquoi je ne doute aucunement qu'elle ne produise de très-grands avantages et d'heureuses impressions sur bien des âmes, qui en feront leur profit quand vous jugerez à propos de la donner au public. Je demeure,

Mon cher Monsieur,

Votre très-humble et obéissant serviteur,

JEAN MILNER.

Dans celle qu'il m'écrivit le 15 novembre suivant, il parle ainsi : « J. cannot speak too highly » of the sublimity and affecting piety of these revelations in general. »

C'est-à-dire,

« A prendre ces révélations en général, je ne saurois trop les élever, ni rien dire qui surpasse l'idée avantageuse que j'ai conçue de leur sublimité, ni de la tendre et affectueuse piété qui en fait comme le fond et le caractère distinctif. »

Le même auteur, écrivant à un prêtre anglais de ses amis et des miens, lui marque : « When » you see our good friend M. G\*, present my respectful compliments to him and tell him how » desirous j was of seeing him when j was the other » day at sommer'stown. It is impossible that you, » or any gother person shuld have a greater veneration for the revelations of his spiritual daughter, than j have; or be more anxious to see » them in print, for the edification of the good, » and the conversion of the wicked. »

C'est-à-dire,

« Si vous avez, ou quand vous aurez occasion de voir notre bon ami M. G\*., présentez-lui mes civilités ou complimens respectueux. Dites - lui combien je désirois de le voir la dernière fois que je passai à Sommerstown. Il est impossible que vous, ou qui que ce soit, puisse avoir une plus grande vénération que la mienne pour les révélations de sa fille spirituelle. Personne ne désire avec plus d'empressement que moi de les voir imprimées, pour la consolation et l'édification des bons, comme pour la conversion des méchans. »

M. Rayment, autre prêtre anglais, très-distingué par ses connoissances théologiques, dans la province d'York, s'est donné la peine de traduire l'ouvrage en anglais, et m'a assuré qu'il ne donneroit pas sa traduction pour une bibliothèque. M. Hodgson, vicaire-général de Mgr. Douglas, a nommé le recueil une *théologie infuse : theologi infusia*. Je pourrois en dire autant du révérend Dom Charoc, prieur des religieux bénédictins anglais, et frère de Mgr. l'évêque de Bath; de M. Lolimer, bénédictin anglais; du révérend père abbé de la Trappe, qui l'a fait copier pour ses religieux, et d'un grand nombre d'autres hommes de ce mérite, qui en ont fait le même cas, et en ont tiré au moins quelques fragmens pour leur usage particulier.

Le R. P. Bruning, jésuite anglais, semble encore renchérir sur tout ce que nous avons vu. Non-seulement il m'atteste, comme bien d'autres l'ont fait, qu'il n'a jamais rien lu de plus important, ni de plus instructif; mais il va jusqu'à dire que si tous les bons livres qu'on a jamais écrits, sans en excepter aucun, étoient perdus, on pour-

roit les retrouver tous, et avec avantage, dans celui-ci tout seul : « May j add on the whole, » were scripture no more and all the most valuable traces of instructive moral, doctrinal and » theological science no more to be met with in » other books; the y might be all recoverd in » this one, and with interest beyond. »

C'en est assez, je pense, pour persuader à tout esprit qui se paye de raison, que je ne suis pas le seul de mon opinion, concernant l'ouvrage dont il s'agit, et que ce n'est pas sur mes foibles lumières, ni d'après mon jugement particulier, qui ne doit être compté pour rien, que je me suis déterminé à le donner au public (1). Sans vouloir donc multiplier des citations dont la liste deviendrait ennuyeuse par la répétition des mêmes éloges et des mêmes idées, j'ai cru qu'il suffiroit d'ajouter en leur entier quelques-unes des lettres qui m'ont été adressées à ce sujet par des personnages assez marquans pour mériter qu'on y fasse attention.

*Lettre d'un prêtre français, réfugié à Paderborn en Westphalie, adressée au rédacteur.*

( Imprimée sur l'original. )

Monsieur,

Vous serez surpris, sans doute, de recevoir une lettre d'un inconnu ; mais l'intéressant ouvrage

---

(1) La dernière fois que je vis Mgr. l'évêque de Tréguier, avant sa mort, il me reprocha de ne pas proposer la souscription tandis qu'il y avoit des Français en Angleterre.

dont vous êtes le rédacteur, est plus que suffisant pour m'inspirer la confiance avec laquelle je m'adresse directement à vous-même. Ayant eu l'avantage de lire quelques cahiers des révélations de la Sœur de la Nativité, sans espérance d'avoir les autres dans le pays que j'habite, j'ose me flatter que vous voudrez bien favoriser le désir ardent que j'ai de posséder l'ouvrage entier. Je ne veux pas cependant vous être à charge, en sollicitant auprès de vous un exemplaire, que peut-être vous ne pourriez me procurer : c'est pourquoi je fais prier la révérende Mère Augustin, trapiste, réfugiée près de Londres, de vouloir bien faire transcrire, s'il est possible, ledit ouvrage, en offrant le paiement de ce qui sera demandé, quoique je ne sois pas riche, comme la plupart des prêtres exilés. Mais de peur que cette digne religieuse ne puisse satisfaire mes vœux, ni même se procurer aisément un exemplaire, je vous prie instamment de lui en faciliter les moyens ; et dans le cas où elle ne pourroit trouver des personnes propres à transcrire, je vous demande en grâce de vous employer vous-même à cette bonne œuvre, et je vous ferai passer ce qu'il faudroit payer à cet effet.

Du reste, Monsieur, ce qui me porte à cette démarche n'est pas une curiosité déplacée, bien moins encore l'esprit de critique, mais le désir sincère de m'édifier. Et si, comme je le crois prudent, il ne faut le communiquer qu'à un bien petit nombre de personnes choisies et parfaitement connues, je puis vous promettre d'être à cet égard de la plus scrupuleuse réserve. Je voudrais être à portée de vous donner des assurances plus positives encore ; mais je ne puis que vous exposer

la pureté de mes motifs religieux , et ce que je suis : prêtre français du diocèse de Rouen , expatrié pour la foi catholique , réfugié à Paderborn en Westphalie , depuis près de huit ans , où je suis employé pour les affaires ecclésiastiques des étrangers , et confesseur d'une communauté de carmélites françaises. J'espère , cependant , et votre zèle à procurer le bien auquel vous avez tant de part , m'inspire la confiance que vous voudrez bien accomplir mes vœux. Dans cette douce attente , j'ai l'honneur d'être avec respect et vénération ,

Monsieur ,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur ,

J.-F. VALLÉE ,

*Prêtre français , chez les  
Dames Bénédictines de  
Gokirchen , à Paderborn.*

Paderborn , en Westphalie , 6 juillet 1801.

*Seconde lettre du même.*

*( Imprimée sur l'original. )*

Monsieur ,

J'ai tout lieu de croire que ma lettre vous ayant été remise , la réponse dont vous avez daigné m'honorer a été interceptée ; c'est pourquoi je prends encore la liberté de vous écrire aujourd'hui pour vous prier d'accéder à ma demande , autant néanmoins qu'il vous est possible ; car , malgré l'extrême désir que j'ai de posséder le précieux ouvrage dont il s'agit , je ne voudrais pas vous engager à violer les règles d'une sage discrétion. Je sens que la prudence doit présider à la manifestation d'une chose de cette nature , et qu'il

faut user d'une grande réserve pour ne pas empêcher ou diminuer le bien qui doit résulter de cet ouvrage dans les desseins de la divine Providence. Mais vous êtes plus à portée que personne de juger sainement du pour et du contre ; et puisque la communication que vous avez faite , du moins à quelque personnes , dudit ouvrage , semble annoncer que le temps est venu de le confier à ceux à qui il peut être utile , je vous réitère mes instances , afin que vous ayez la bonté de prêter , si vous le pouvez , un exemplaire correct aux personnes qui vous remettront ou feront remettre la présente. Je n'ose vous prier de faire faire vous-même la transcription et la correction de l'ouvrage , en vous assurant le remboursé de tout ce qui coûtera , ainsi que l'envoi sûr du manuscrit , par le canal de la respectable famille de Spencor , comme il est marqué aux personnes priées de la transcription.

Je vous ajoute seulement que vous pouvez être certain que je suivrai religieusement les règles que vous aurez la bonté de me prescrire , et qu'il me semble que j'ai des intentions droites en vous renouvelant ma pétition. Si vous daignez l'accueillir favorablement , vous me ferez le plus grand plaisir ; et en vous en témoignant d'avance ma sincère reconnoissance , j'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens de respect et de vénération ,

Monsieur ,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur ,

J.-F. VALLÉE ,

*Prêtre français , chez les Dames  
bénédictines de Gokirchen , à  
Paderborn en Westphalie.*

Paderborn , 25 août 1801.

*Lettre de M. l'abbé de Cugnac, vicaire-général  
du diocèse d'Aire, adressée, de la part de son  
évêque, au rédacteur du recueil.*

( *Imprimée sur l'original.* )

Paderborn, le 16 juillet 1801.

Mgr. l'évêque d'Aire, Monsieur, avoit vu, l'année dernière, dans une lettre écrite d'Angleterre, le compte avantageux que l'on rendoit d'un manuscrit qui traite des visions d'une religieuse de Fougères. L'éloge qui, suivant cette lettre, avoit été donné à l'ouvrage par quelques évêques, ainsi que par le savant et judicieux abbé Barruel, fit naître à Monseigneur le désir de connoître un écrit qui, suivant ces témoignages, ne renfermoit pas uniquement des choses extraordinaires et faites pour piquer une vaine curiosité, mais qui offroit des traités entiers, aussi touchans que sublimes, des grands mystères et de la sainte morale de notre adorable religion.

Aussi apprit-il avec joie que le R. P. abbé de la Trappe avoit apporté d'Angleterre cet ouvrage intéressant, et déjà recommandé par l'autorité de personnes respectables. Il s'est empressé de le demander au R. P. abbé, qui lui a prêté la partie qu'il avoit alors fait mettre au net; c'est-à-dire, la moitié seulement du 2<sup>e</sup>. volume. Ce peu, pris dans le milieu de l'ouvrage, n'a pu, comme vous voyez, mettre encore Monseigneur à portée d'asseoir un jugement sur l'ensemble; mais la lecture de cette petite partie a convaincu Monseigneur



qu'un tel ouvrage, soit par l'importance des matières qu'il traite, soit par la forme nouvelle dans laquelle il est rédigé, soit par l'autorité imposante sur laquelle on appuie tout ce qu'on y avance, méritoit une attention particulière, exigeoit qu'il fût lu avec réflexion, et qu'il ne suffisoit pas d'en prendre une lecture unique et rapide, comme on fait de ces livres dont tout l'intérêt consiste dans la nouveauté et le merveilleux.

Monseigneur a donc désiré en faire prendre copie sur l'exemplaire du R. P. abbé; mais celui-ci n'a pas voulu le permettre, dans la crainte de manquer à la confiance qui lui avoit livré ce manuscrit pour s'en procurer une copie. Cette délicatesse peut être respectable; mais Monseigneur est persuadé que les ouvrages de ce genre sont faits pour être entre les mains des évêques, avant toute autre classe de fidèles; et puisque cet écrit est déjà connu, et a été lu ici par plusieurs personnages de divers caractères et de divers états, avant Monseigneur, et même depuis la demande qu'il avoit faite au R. P. abbé de lui en procurer la lecture, il croit pouvoir, il croit même devoir posséder un exemplaire de cet écrit, afin d'être à portée de le lire, de le relire, de le méditer avec toute l'attention et la réflexion qu'il mérite, et de redresser, dans l'occasion, les jugemens que pourroient en porter des personnages qui ne sont rien moins que théologiens.

Mgr. l'évêque d'Aire vous prie donc, Monsieur, de l'autoriser, d'une manière à lever tous les scrupules du R. P. abbé de la Trappe, à prendre une copie sur l'exemplaire que celui-ci a apporté de Londres.

Monseigneur n'indique ce moyen que comme le

plus facile et le moins coûteux ; car il préféreroit ; s'il étoit possible , et si les frais n'étoient pas trop considérables , de tenir de vous-même une copie plus correcte que celle du R. P. abbé , où les fautes sont multipliées , et quelquefois de nature à échanger le sens ou à n'en présenter aucun. Monseigneur mettroit un grand prix à en avoir une lisible , revue et corrigée par l'auteur , ou , pour parler sans doute plus juste , par le rédacteur. Il n'insiste cependant pas sur cet article , parce qu'il est arrêté par la crainte , 1<sup>o</sup>. que cela ne vous occasionnât trop de peine et de perte de temps ; 2<sup>o</sup>. que les frais , soit de l'écriture , soit du port , ne fussent trop coûteux. Il vous prie de lui envoyer d'abord , le plus tôt possible , l'autorisation qu'il vous demande , et de lui donner , dans votre réponse , un aperçu de ce que coûteroit une copie et le port jusqu'à Hambourg. Mais la première de toutes les conditions est que ces soins ne soient pas trop gênans pour vous. Monseigneur desireroit que vous puissiez lui donner une notice des faits les plus particuliers à la sainte fille Sœur de la Nativité , et aux révélations qu'elle a reçues. Il s'attend bien à trouver dans le corps de l'ouvrage , et surtout dans sa vie , les traits généraux qui la feront connoître ; mais si vous en saviez quelques-uns qui la caractérisassent encore mieux , et s'ils étoient de nature à pouvoir ajouter quelque degré d'authenticité aux révélations de la sainte religieuse et à l'autorité de l'ouvrage qui les rapporte , Monseigneur les apprendroit de vous , Monsieur , avec un grand intérêt , et n'en feroit que l'usage que vous jugeriez à propos.

Ne pourriez-vous pas aussi lui assigner , à-peu-près , l'époque où la sœur de la Nativité avoit connu

que devoit paroître dans le public l'ouvrage que vous avez rédigé. Une religieuse arrivée de Londres nous assure qu'il n'est pas si secret dans cette ville, et qu'elle en a entendu lire plusieurs lambeaux.

Monseigneur désireroit savoir l'époque précise de la mort de la sainte Fille, qu'on a dit ici être arrivée il n'y a pas encore un an. Si vous avez pu apprendre les circonstances qui l'ont précédée, accompagnée et suivie, ainsi que les communications qu'elle pourroit avoir eues de la volonté de Dieu depuis que vous avez fini l'ouvrage de *sa Vie et de ses Révélations*, et sur-tout au moment de sa mort, vous obligeriez Monseigneur de vouloir bien lui en faire part; et généralement tout ce qui regarde la sainte servante de Dieu, ses visions, l'ouvrage qui les rapporte, et le respectable prêtre qui l'a rédigé, est pour Monseigneur d'un grand intérêt, qu'il se flatte que vous voudrez bien satisfaire autant que vous le pourrez. — Il me charge de vous assurer des sentimens de sa plus véritable estime.

Je suis avec une haute considération et un grand désir de vous connoître,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'Abbé DE COGNAC, *Vicaire-général d'Aire, au collège de Paderborn en Westphalie.*

*Lettre de M. Martin, vicaire-général de Lisieux, à M. l'abbé Guillot, qui lui avoit fait passer les dix-huit cahiers contenant la première rédaction de l'ouvrage, en le priant de lui en dire son sentiment. M. Martin étoit alors à la tête des prêtres français qu'on avoit transférés à la maison commune de Reading, et qu'il avoit d'abord été chargé de présider au château de Winchester.*

( Imprimée sur l'original. )

Monsieur,

Les dix-huit cahiers que je vous renvoie m'ont été communiqués par Mademoiselle Magnarama. J'aurois désiré que l'auteur eût commencé par rapporter littéralement les notes de la Sœur de la Nativité, bien ou mal écrites, non que je doute de leur authenticité, ni de la fidélité du rédacteur. Quant à l'ouvrage considéré en lui-même, à l'exception de quelques descriptions et de quelques images qui me paroissent un peu trop poétiques pour un pareil sujet, je le trouve d'une bonté et d'une beauté également ravissantes. En général, il est très-propre à éclairer l'esprit, à élever l'âme, la toucher et la persuader. Il donne en particulier les idées les plus magnifiques des attributs divins et de l'église catholique. Sans entrer dans le détail des différentes matières qu'il renferme, il n'en est aucune qui n'y soit présentée d'une manière neuve, frappante, et extrêmement intéressante.

En un mot, c'est, selon moi, un fonds riche et abondant, et l'on peut puiser non-seulement de quoi s'édifier personnellement en le lisant et en le méditant, mais encore de quoi contribuer à l'utilité spirituelle du prochain.

Voilà, Monsieur, mon aperçu d'après la lecture rapide de ces cahiers, qui m'ont été communiqués. Il serait à souhaiter que cet écrit fût imprimé, pour la plus grande gloire de Dieu et le bien d'un grand nombre d'âmes.

Je suis avec une respectueuse considération,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

MARTIN, *vic-gén.*

Reading, 21 avril 1802.

Je me permettrai une réflexion sur cette lettre c'est que ce n'étoit point la Sœur de la Nativité qui m'avoit fourni des notes, comme M. Martin semble le supposer; c'étoit moi, au contraire, qui avois fait des notes sur ce qu'elle m'avoit dit. Ces notes, je les avois faites uniquement pour aider ma mémoire, afin de ne rien omettre d'essentiel, ni pour l'ordre, ni pour le fond des choses. Ces notes, très-insuffisantes en elles-mêmes, eussent été absolument inintelligibles pour les lecteurs.

Ainsi, pour le dire en passant et par occasion, je ne pouvois produire les notes premières, que pourtant plusieurs ont paru désirer, sans nuire à la cause commune, et même à l'intention de la personne qui me chargeoit de la rédiger et de l'interpréter après l'avoir bien entendue, et non pas de la copier, moins encore de produire au

public ce qui n'eût été qu'une énigme pour lui. C'étoit , après tout , son sens , plutôt que ses mots , que je devois rendre.

Quant à l'autre reproche , qui tombe sur le style de la rédaction , je suis bien éloigné de n'y croire aucun défaut ; mais enfin tout ceci est une pure affaire de goût , sur lequel d'ailleurs j'ai tant vu de contradictions parmi les lecteurs des cahiers , que je n'ai pas cru devoir y faire beaucoup de changemens dans ma dernière rédaction.

---

#### AVIS DE L'ÉDITEUR.

Le quatrième volume répondra parfaitement au désir de M. Martin , puisqu'il est imprimé textuellement et sans aucun changement sur la copie dictée par la Sœur elle-même , avec l'ordre et les titres qu'elle a aussi elle-même établis.

---

## OBSERVATIONS

*Sur la Vie et les Révélations de la Sœur dite de la Nativité, religieuse converse au couvent des Urbanistes de Fougères ; suivies de sa Vie intérieure , écrite d'après elle-même par le dépositaire de ses révélations , et rédigées à Londres et dans les différens lieux de son exil, 1800.*

*Confiteor tibi, pater cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, revelasti ea parvulis. ( Math. 11, 25; Luc. 10, 21. )*

*Quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes. ( 1 Cor. 1, 27. )*

Tel est le sort de la vérité sur la terre, elle marche partout accompagnée de l'erreur, dont quelquefois elle ne paroît éloignée que d'un pas, et souvent dont même on a peine à la distinguer. Vérité d'expérience dont le monde physique et moral, dont la religion elle-même nous fournissent tant de

preuves, qu'il seroit inutile de s'y arrêter. Mais si Dieu, pour des raisons toujours adorables, a permis que le bon grain fût mêlé d'ivraie dans son champ, il nous a donné des signes certains pour discerner l'un de l'autre, et sa bonté ne peut permettre que l'âme droite soit exposée à prendre le faux pour le vrai, et sur-tout qu'elle devienne inévitablement le jouet de l'erreur : *probate spiritus si ex Deo sint.*

Oui, tel est l'ordre et le dessein de sa providence, elle vient au secours de l'humaine faiblesse, mais sans jamais nuire au mérite de la foi. Par une conduite admirable, Dieu ne donne à chaque chose que le degré d'évidence qui suffit à ses desseins, et dans ce degré d'évidence il y a toujours assez pour satisfaire et rassurer l'âme juste, qui cherche la vérité de bonne foi, comme il y a toujours assez pour scandaliser, aveugler et endurcir celui qui veut l'être. *Qui quærit legem, replebitur ab eâ, et qui insidiosè agit, scandalisabitur in eâ.* Eccl. 32, 19. « Il y a dans » la religion, dit Pascal, assez de



» lumières pour ceux qui ne dési-  
 » rent que de voir, et assez d'obscurité  
 » pour ceux qui ont une disposition  
 » contraire. Il y a assez de clarté pour  
 » éclairer les élus, et assez d'obscurité  
 » pour les humilier. Il y a assez d'obs-  
 » curité pour aveugler les réprouvés,  
 » et assez de clarté pour les condamner  
 » et les rendre inexcusables. » ( *Pen-  
 sées*, ch. 18, p. 97. )

L'église de J. C., et c'est la remarque de ses historiens ( par exemple, M. de Bercastel ), n'a jamais été ébranlée par aucune secousse tant soit peu violente, qui n'ait été auparavant annoncée par quelques saints personnages, dont les vertus soutenues par la grâce, et les annonces confirmées par l'événement, ont toujours formé un contraste remarquable avec la conduite licencieuse et le langage imposteur des fourbes qui tant de fois ont trompé l'univers. *Quoniam multi pseudoprophete exierunt in mundum.*

C'est, nous osons le dire, un secours que dans ces circonstances critiques la bonté divine doit à la foi de ses enfans

persécutés ou sur le point de l'être. La secousse qu'elle vient d'éprouver, et qu'elle éprouve encore, cette église, n'étoit assurément ni moins étonnante dans son principe, ni moins violente dans ses exécutions, ni moins désastreuse dans ses suites, qu'aucune de celles qui l'ont précédée. Aussi le ciel qui a permis ce dernier fléau, comme il a permis tous les autres, n'a-t-il pas manqué de venir encore ici au secours de ses élus, en leur fournissant par avance et du courage contre la violence, et des préservatifs contre le scandale présent et à venir, par des avertissemens bien circonstanciés sur les détails particuliers que la politique humaine la plus raffinée ne pourroit en aucune sorte prévoir ni annoncer.

Dans le nombre de ces personnes qui, à différentes époques, en ont parlé d'une manière qui semble à tout le moins tenir de l'inspiration, il en est une, entr'autres, dont les récits, de beaucoup antérieurs à l'événement, ont depuis long-temps fixé l'attention de tous ceux qui en ont eu connoissance, et ont

paru à des esprits judicieux et solides être de nature à soutenir tous les genres d'épreuves convenables, et montrer les vrais caractères qui commandent le respect.

Dépositaire de ses confidences et chargé de les transmettre au temps prescrit, c'est dans une terre étrangère, comme elle l'avoit annoncé, que je me suis adressé aux principaux chefs de l'église, suivant la recommandation qu'elle m'en faisoit alors, et sur laquelle elle avoit tant insisté....

L'ouvrage donc a été lu et examiné par un grand nombre de juges compétens et très-éclairés dont il seroit trop long de détailler ici les suffrages. Plusieurs d'eux m'ont assuré qu'ils l'avoient lu avec le plus grand plaisir et la plus grande édification, et qu'ils en avoient été touchés plus que d'aucun autre livre ou production quelconque. Plusieurs m'en ont demandé copie, l'ont écrit ou fait écrire pour leur servir de méditation ordinaire; d'autres en ont pris des extraits, et tous ont paru en désirer la publication, quoique la na-

ture de cette production extraordinaire ne leur ait pas permis d'y ajouter la sanction de leur autorité en laissant publier leurs noms , et la suite des jugemens favorables qu'ils en ont portés, et des éloges réitérés qu'ils en ont faits de vive voix et par écrit. On ne peut assurément qu'applaudir à cette sage circonspection , qui craint de prévenir en rien les décisions de l'église dans les points sur lesquels elle a seule le droit de prononcer, et nous ne pouvons mieux faire que de nous régler sur ce modèle qui nous est tracé par les membres les plus distingués de cette église, dont le jugement paroît aussi sain que leur attachement à la foi est inébranlable , et leur conduite exemplaire est digne d'admiration sous tous les rapports.

En conséquence , quoique le très-grand nombre des examinateurs, parmi les évêques eux-mêmes, ait paru pencher à reconnoître l'inspiration divine et le doigt de Dieu dans ce recueil , *digitus Dei est hîc* , comme ils l'ont tant de fois répété, et que , ce qu'il est bon d'observer , cet aveu m'ait été fait par

des prélats et autres docteurs, qui avoient commencé par me confesser leur répugnance presque invincible à admettre toute espèce de nouvelle inspiration ; quoique ceux d'entre eux, qui y ont paru les moins favorables , n'aient jamais apporté que des raisons qui prouvent assez qu'au fond ils ne pensoient pas différemment , et qu'ils objectoient plutôt pour éclaircir que pour contester ; cependant, pour ne rien prévenir sur ce point délicat , j'en abandonne aussi le jugement au public , en attendant que l'église ait parlé , si jamais elle le fait : *Probate spiritus si ex Deo sint.*

Je me borne donc à l'approbation universelle , et sans aucune restriction , qu'on a donnée à la bonté de l'ouvrage en lui-même , qui a été jugé capable de faire les plus heureuses impressions , et de produire dans les âmes les fruits les plus désirables de conversion , d'avancement et de salut. C'est là , à mon avis , le seul point dont il importe au public d'être bien assuré , vu surtout que du côté du dogme , comme des principes de morale , tout y a paru hors

d'atteinte et dans la plus rigoureuse exactitude. « L'ouvrage de la religieuse » de Fougères , m'écrivait dernière- » ment un célèbre docteur et profes- » seur de théologie ( 1 ), m'a paru » contenir une théologie sublime, une » morale douce et pure, des principes » de conduite grands et lumineux, et » quelquefois le jugement qu'on pro- » nonce sur son inspiration ; je pense » que la lecture en sera très-utile aux » fidèles et leur donnera un grand goût » pour la vertu. »

Le jugement d'un docteur particulier n'est que l'expression de celui de tous les autres, et il m'a été répété à différentes fois et de différentes manières par les théologiens les plus versés dans ces sortes de matières ( 2 ) ; il est devenu comme le cri public de tous les ecclésiastiques, anglais comme français, qui en ont pris lecture. Qu'on se rappelle ici les autorités respectables que j'ai citées dans le recueil précédent.

---

( 1 ) M. l'abbé Pans, curé de Mazamet, diocèse de Lavaur.

( 2 ) Entre autres par M. l'abbé Barruel.

Cette universalité de suffrages, cette réunion d'opinions sur le point capital me donne une juste confiance qu'une production tant désirée pourroit bien un jour, suivant l'annonce qu'elle en fait, contribuer en quelque chose à la gloire de Dieu et au salut des âmes pour qui elle paroît destinée. Puisse l'événement répondre à notre attente, et notre espoir n'être pas trompé!

Il seroit donc, encore un coup, fort inutile d'entrer ici dans une longue dissertation sur le degré de foi que l'on doit donner à l'inspiration de cette fille extraordinaire (1), sur les raisons qu'on

---

(1) La certitude d'une révélation particulière ne peut jamais produire une foi catholique qui demande une définition, mais bien une foi particulière pour l'âme où elle se trouve; c'est la doctrine de tous les théologiens, fondée sur l'écrit et l'exemple de plusieurs SS. de l'ancienne et de la nouvelle loi. Abraham est loué pour avoir cru à l'inspiration divine particulière. Le père de Saint-Jean-Baptiste fut puni pour n'avoir pas ajouté foi à la parole d'un ange, et nous voyons que Jésus-Christ ressuscité reprend fortement ses disciples pour n'avoir pas cru au témoignage des saintes femmes qui l'avoient vu après sa résurrection. *Stulti et tardi corde ad credendum!* Luc. , 24, 25.

peut apporter pour ou contre , comme sur le plus ou le moins de probabilité de ces raisons. L'Esprit Saint, qu'on en croit l'auteur , éclairera mieux que personne sur tous ces points les âmes de bonne volonté qui liront , non par curiosité pour avoir lu , moins encore pour trouver à critiquer , mais dans le dessein de s'instruire , de s'édifier , et de profiter. Oui , nous osons l'espérer , la simple lecture de l'ouvrage , faite avec la droiture et la pureté d'intention convenable , fera plus pour de tels lecteurs que tout ce qu'on en pourroit dire ; et ceux que cette lecture n'aura pas persuadés le seroient encore moins par des preuves qu'ils ne manqueroient pas de contester et d'affaiblir de toutes les manières. Car dans ce genre , et surtout dans le siècle où nous vivons , il seroit impossible de convaincre ceux qui sont bien décidés à ne rien admettre de nouveau en fait de révélations et de prophéties particulières.

Un chrétien raisonnable et fidèle doit pourtant considérer que ces anciennes prophéties en annoncent de nouvelles



jusqu'aux derniers temps de l'église: C'est une promesse que Dieu lui a faite, et le don de prophétie lui fut accordé comme celui des miracles, pour un temps illimité. Ce seroit donc à tout le moins faire injure aux premières que de rejeter les autres sans examen. La puissance divine n'est liée dans aucun temps : tout ce qu'elle a pu autrefois, elle le peut encore ; et certes, nous ne voyons pas pourquoi, quand les mêmes circonstances reviennent, la divine Providence ne renouvelleroit pas les prophéties et les prodiges des premiers temps, lorsque sous nos yeux elle renouvelle d'une manière si étonnante toute la constance des premiers confesseurs et tout le courage et l'intrépidité des premiers martyrs de la foi. Mais il y a des esprits si prévenus, qu'ils ont pris irrévocablement leur parti sur tout cela ; il seroit impossible de les détromper, et peut-être dangereux de l'entreprendre ; il vaut mieux les laisser abonder dans leur sens.

Quoi qu'il en soit, si l'œuvre en question vient de Dieu, il peut absolument

se passer de l'approbation des hommes; et il se soutiendra malgré tout ce qu'on pourroit faire pour l'anéantir; car qui peut effacer les caractères ineffaçables que le doigt du Seigneur imprime sur tout ce qu'il fait? Qui peut mettre obstacle à sa volonté décidée? C'est donc sur lui seul qu'il faut s'en reposer, et c'est à quoi je suis bien décidé, sans vouloir commander le jugement de personne, ni m'inquiéter beaucoup d'opinions arbitraires qu'il paroît d'ailleurs si difficile de concilier entr'elles: *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas*, dit un Père de l'Eglise, Saint-Augustin.

Il est vrai, et c'est une objection qu'on me fera sans doute, qu'en bien des endroits mes réflexions décèlent ma façon de penser sur l'article, et que le titre même de l'ouvrage, ainsi que l'épigraphe, etc., montrent assez que je n'y suis rien moins qu'indifférent, et que je regarde l'inspiration de la religieuse comme bien certaine.

Je ne veux point le dissimuler; eh! pourquoi, après tout, ne jouirois-je

point de la liberté que m'ont accordée tous ses juges, et que je laisse moi-même à chaque lecteur, d'en penser ce qu'il voudra ? Partout, je l'avoue, j'ai parlé d'après la persuasion intime où m'ont mis des relations où d'autres ne se sont pas trouvés à cet égard ; mais comme il est possible que je me sois trompé, et que je me trompe en cela, je ne vois pas en quoi cette persuasion, qui m'est particulière comme à bien d'autres plus habiles, et sans laquelle je n'aurois jamais entrepris une pareille tâche, puisse imposer au lecteur l'obligation de penser comme moi, s'il ne le juge pas à propos, et s'il n'en voit pas de raisons suffisantes dans ce qu'il aura lu. En tout genre chacun a sa façon de penser et de prendre les choses, et il est tout naturel que chacun soit persuadé à raison des motifs qu'il en a.

Ainsi, en donnant les récits de la Sœur pour le résultat de ses révélations, et sous le coup-d'œil de l'inspiration divine, je ne prétends pas plus déterminer le jugement du public sur cette question, que je ne prétends prévenir

celui de l'église sur la sainteté de cette bonne âme , et la canoniser d'avance , quand je la qualifie de *Sainte Fille*. Ces expressions , on le sait , ne doivent point se prendre à la rigueur. Ce qu'il y a de bien sûr , c'est que je ne suis pas le seul de mon avis sur le point en question , et qu'il s'en faut beaucoup que l'avis opposé ait le même nombre de suffrages. A peine peut-on dire qu'il y ait eu quelques avis opposés parmi les examinateurs.

On me reprochera peut-être de la diffusion , trop de longueur sur-tout dans les préambules , des répétitions , etc. A cela voici ma réponse , je désire qu'elle puisse satisfaire tous les esprits. 1°. Je ne doute aucunement que ma rédaction ne soit remplie de défauts , c'est à-peu-près tout ce qui m'en appartient ; 2°. il faut bien se mettre dans l'esprit qu'il ne s'agit point ici d'un ouvrage fait pour amuser l'esprit par des dissertations curieuses et savantes , composées selon les règles du goût. C'est une espèce de traité dogmatique et moral , où l'on suppose , où l'on croit

que Dieu lui-même instruit les hommes par des vérités solides, mises à la portée de tous et disposées de manière à être saisies de tous , à les précautionner contre les erreurs et les scandales des derniers temps, qui approchent et qui ne sont peut-être pas si loin de nous qu'on pourroit se l'imaginer ; une nouvelle Apocalypse , si on peut le dire, dans laquelle, à l'occasion de la révolution française, J. C. révèle, dévoile à une âme privilégiée, et pour le bien de tous, les préludes et les suites du règne de son plus grand ennemi, et toute la série des persécutions et des fléaux qui doivent agiter son église jusqu'aux derniers temps de sa durée ; voilà le cadre qui nous y est présenté.

Or, on sent assez qu'un ouvrage de cette nature ne peut rien avoir de commun avec un roman spirituel, fait uniquement pour des savans ; ni avec les règles académiques, auxquelles je n'ai ni le talent, ni la prétention de me conformer. Quand Dieu fait tant que de

parler aux hommes, c'est leurs besoins qu'il consulte, et non pas leurs caprices, leurs plaisirs ou leurs goûts. Il leur manifeste sa volonté de la manière qu'il le veut et qui leur est la plus utile, sans qu'ils aient droit d'y trouver à redire, ni d'y vouloir rien changer.

Au reste, si on veut y faire attention, on conviendra sans peine, comme plusieurs l'ont fait, que jamais livre peut-être n'eut plus besoin de préliminaires pour être bien compris, et que, loin de m'en faire un crime, le lecteur curieux de s'instruire du fond de la chose, ne peut que me savoir gré de lui avoir mis sous les yeux le seul moyen d'en bien juger.

Outre la vie de la Soeur, qui, quelque abrégée qu'elle fût, devoit nécessairement occuper un certain espace, outre les circonstances également inévitables des premiers écrits qui furent faits il y a plus de trente ans, j'avois, pour la tranquilliser, à discuter et à résoudre toutes les difficultés de la Soeur, ou plutôt toutes les objections et les chicanes

par où le démon tâcha de la déconcerter et de la détourner de son projet, comme on le verra.

Il falloit abrégé tout cela, dira-t-on ? Fort bien. Aussi l'a-t-on fait autant qu'on l'a cru possible ; mais aussi il falloit prendre garde de trop abrégé, et on en conviendra si on veut un moment se mettre à ma place et voir la chose comme il convenoit de l'envisager. Car, enfin, ou je devois taire les objections de la Sœur, ou de son ennemi, ce qui eût été une infidélité impardonnable ; ou je devois, en les rapportant, rapporter aussi avec la même exactitude les réponses qu'on y a faites, et les raisons au moins principales par où l'esprit de la Sœur fut tranquilisé. Elle ne sera pas vraisemblablement la seule âme à qui les mêmes objections seront suggérées, et qui pourroient y être arrêtées, comme il a paru par les réflexions qu'on m'a faites, et qui n'en étoient que les répétitions ; les raisons qui l'ont décidée pourroient peut-être aussi les décider, comme

il est arrivé plus d'une fois à ma connoissance.

Aussi de bons juges ont-ils regardé tous ces préambules comme la pierre essentielle et fondamentale de tout l'édifice. Ils en ont fait cas à proportion qu'ils en ont fait de l'ouvrage même. Je conviendrai toutefois qu'il faut en tout éviter une longueur excessive et fatigante, tout ce qui seroit inutile ou superflu ; mais ce n'est pas par le nombre des pages, c'est par les choses qu'elles renferment qu'il en faut juger. Un discours très-long peut être encore trop court, comme un très - court peut être encore trop long. Indépendamment de la manière, le vrai est toujours de raconter les choses comme elles se sont passées, et non autrement. Au reste, dans un ouvrage comme celui-ci, je ne vois pas comment une seconde ou une troisième raison, quand elle est bonne, pourroit nuire à la première qu'on aura donnée. C'est un exemple que Dieu lui-même nous fournit en mille endroits des Saintes écritures, où les mêmes vé-



rités nous sont présentées si souvent et de tant de manières différentes.

Ce n'est pas tout, et je ne puis finir cette discussion avant d'avoir expliqué une bonne fois, pour ne plus y revenir, de quelle manière se sont prises les notes qui forment le recueil, et de quelle manière j'en ai fait la rédaction. Par cet exposé simple et naïf, je préviendrai mille questions qu'on pourroit faire, et mille fausses conséquences qu'on pourroit tirer; je rendrai la justice que je dois à la vérité que Dieu connoît, et je mettrai tous les supérieurs ecclésiastiques et toutes les personnes bien intentionnées à portée de juger sainement sur un point aussi essentiel à la chose. C'est le but que je me suis toujours proposé.

Je le déclare donc, il s'en faut de beaucoup que les récits qui composent ce recueil, m'aient été dictés de mot à mot comme le thème d'un écolier. Tout mon soin, comme celui de la Sœur, étoit de me faire entrer dans son sens, plutôt que dans ses expressions, qui très-souvent n'étoient pas françaises.

*Vous direz toujours mieux que moi ,  
pourvu que vous me compreniez , me  
disoit-elle fréquemment : c'est donc à  
quoi spécialement nous nous sommes  
appliqués tous les deux dans toute la  
suite de nos entretiens ; et elle m'a té-  
moigné plus d'une fois que j'y réussis-  
sois , au point que personne , sans même  
en excepter M. Audouin , ne l'avoit pas  
si bien comprise. Ce que je répète uni-  
quement pour rassurer un peu , s'il se  
peut , les âmes timides qui affectent de  
trembler à chaque pas que je me sois  
écarté du vrai sens. Il ne faut ici ni pré-  
vention , ni terreur panique , ni trop de  
timidité. Si c'est l'ouvrage de Dieu ,  
soyons sûrs que sa Providence aura  
pourvu à tout.*

Il est vrai cependant qu'en bien des  
choses j'eus beaucoup à écrire sous la  
dictée de la Sœur , si on peut le dire.  
Outre les expressions qu'elle employoit  
comme de la part de Dieu , et dont elle  
m'enjoignoit de me servir , j'eus à écrire  
une très-grande partie , et le plus qu'il  
me fut possible , de tous ces grands dé-  
tails touchant les attributs divins , la

création, l'église, le purgatoire, l'enfer, la fin du monde, le sort des petits enfans, notre révolution, et toutes les visions par où Dieu lui en avoit montré les causes et les effets.... J'écrivais donc, parce que je sens parfaitement qu'en tout cela, ni la bonne volonté, ni les mots ne pouvoient suppléer aux grandes choses qu'elle me disoit, et je ne me fois point assez à ma mémoire pour oser me promettre de ne rien omettre d'essentiel. Il me falloit donc écrire; mais, loin d'avoir amplifié ces endroits-là même, comme on pourroit peut-être se l'imaginer, on verroit, si l'on avoit entendu la sœur elle-même, que je n'ai guère fait que prendre le fond et la quintessence de ce qu'elle me disoit.

J'ai encore plus quintessencié ce qu'elle m'a fait écrire dans la suite par madame la supérieure (1), parce que

---

(1) N'est-ce pas un coup de la Providence, que je n'aie pas été le seul à prendre les premières notes? Dieu l'a permis sans doute pour fournir au moins un témoin de plus à la vérité fondamentale d'un ouvrage qu'il prévoyoit devoir être attaqué par la base même. Voilà de quoi lever les doutes de la bonne foi; cela suffit, et la bonté de Dieu ne doit rien de plus.

celle-ci ne voulant prendre sur elle que la peine, étoit obligée d'écrire tout ce que la Sœur disoit pour se bien faire entendre à elle, et me mettre à portée de la bien apprécier dans ma rédaction : ce qui emportoit nécessairement bien des mots qu'il m'a fallu abréger. Mais les détails de la Sœur, quoiqu'un peu longs quelquefois, m'ont toujours paru si intéressans pour le fond des choses, et quelquefois même pour la manière, qu'en bien des points je craindrois plutôt d'avoir fait trop que trop peu de retranchemens. Quoi qu'il en soit, voici en général de quelle manière tout s'est passé, sur-tout par rapport aux détails qui paroissent demander moins de précision, dans les premières notes que j'ai tirées moi-même.

• La Sœur parloit quelquefois assez long-temps sans que je fisse autre chose que de l'écouter avec attention comme elle me le recommandoit. Ensuite, après six ou huit minutes passées de la sorte, c'est-à-dire, après que le sujet avoit été suffisamment développé à sa manière, alors, ou je la priois d'arrêter, ou elle me demandoit si je l'avois bien

comprise : *Voilà, mon Père, me disoit-elle, ce que Dieu me fait voir, afin que vous en preniez le fond.* Sur cela, j'écrivois huit ou dix lignes en notes abrégées, que je lisois ensuite lentement à la Sœur, qui m'écoutoit avec beaucoup de soin; elle me faisoit sur-le-champ ses réflexions : *Bon, bon, mon Père, me disoit-elle ordinairement, vous y êtes bien, vous avez mieux parlé que j'en'avois fait; mais sur-tout je vois que vous êtes dans le vrai sens de la lumière qui m'éclaire et me conduit... Tenez - vous - y bien, et n'en sortez pas quand vous travaillerez sur vos notes....*

Quelquefois il lui est arrivé de me dire que je n'y étois pas encore tout-à-fait, et qu'elle voyoit quelque différence entre le vrai sens et ma façon de rendre la chose; mais je ne me rappellè pas qu'elle m'ait jamais dit que j'eusse été dans un sens directement opposé au sien. Quoi qu'il en soit, tout étoit corrigé souvent par le changement d'un seul terme, et je ne lâchois prise qu'après qu'elle m'avoit approuvé, en me

disant que j'étois dans le vrai sens que Dieu lui faisoit voir. Elle m'a dit aussi, dans certains momens, que ce qu'elle voyoit étoit exactement dans le même sens que ce que j'avois dit tel jour à tel endroit de mon instruction sur tel sujet, et que j'aurois pu profiter des mêmes idées dans ma rédaction, etc....

Ainsi, tout consistoit entre la Soeur et moi dans un certain commerce de pensées de son côté, et d'expressions du mien ; dans une pareille correspondance je ne devois pas, je n'aurois pas voulu penser sans elle, et il me sembloit assez souvent qu'elle n'eût pu que très-difficilement exprimer ses pensées sans moi. Qu'on le prenne comme on voudra, Dieu probablement avoit ses raisons d'en ordonner ainsi, ne fût-ce que pour humilier l'un et l'autre. Pourtant il lui suggéroit quelquefois les expressions mêmes, et alors il n'y avoit plus aucunes recherches à faire, il falloit s'en tenir au terme prescrit, qui étoit toujours le plus propre et le meilleur qu'on pût employer. Souvent elle avoit l'idée sans l'expression ; mais ce qui a

de quoi surprendre, c'est qu'il arrivoit quelquefois qu'elle avoit l'expression et l'idée sans en avoir la convenance. Voilà bien exactement comment se sont tirées les premières notes que quelques lecteurs ont paru désirer; mais il est bien évident qu'il seroit fort inutile de les produire, quand elles existeroient encore, et la raison, c'est qu'il seroit impossible de les lire, et plus encore d'y voir une certaine suite, qui ne peut se trouver que dans la rédaction. Il seroit donc encore bien plus facile d'y supposer tout ce qu'on voudroit, pour ne rien croire de ce qu'on ne pourroit pas même déchiffrer. Bien certainement ces feuilles détachées et sans suite, ces abréviations indéchiffrables ne pourroient fournir aucune espèce de preuve, et la demande opiniâtre qu'on en feroit pourroit paroître l'effet d'une précaution plus mal-intentionnée que judicieuse.

Maintenant on doit bien s'imaginer que la rédaction a dû se faire dans le même esprit et la même crainte de m'écarter du plan et des vraies idées

de la Sœur ; mais si , en rédigeant , j'ai quelquefois puisé dans les principes de la théologie , ou même dans mon propre fond , de quoi remplacer ce qu'elle m'avoit dit et que je n'avois pu écrire , en un mot , de quoi donner à ses idées la juste étendue et le développement nécessaire qu'elle me chargeoit elle-même de leur donner , en suivant toujours le même sens , je crois n'avoir fait en cela que remplir ma tâche , loin de m'en écarter ; et quand tout cela ne seroit pas compris dans l'idée même de rédaction , je suis sûr , à n'en pas douter , que tout cela étoit compris dans l'idée de la personne qui me chargeoit de la rédiger. Ainsi le recueil , tel qu'il est , présente les vraies pensées de la Sœur prises dans leur ordre naturel , et présentées dans leur vrai point de vue , autant du moins qu'il m'a été possible ; les premières notes ne feroient que les défigurer.

Il y a donc , en fait de style et de rédaction , trois choses à considérer dans le recueil : 1°. les expressions qu'on attribue à Dieu lui-même , ou qui sont



employées comme venant de la part de J. C. ; 2°. les expressions de la Sœur , auxquelles je joins tout ce que je lui ai lu , et qu'elle a approuvé ; 3°. tout ce qui est de moi , je veux dire tout ce que j'ai cru nécessaire pour donner à l'ensemble un certain ordre et une certaine étendue dans le même sens ; mais tout cela se trouve tellement lié dans l'ouvrage, qu'en bien des choses j'aurois peine moi-même à en faire le discernement, et je pense qu'il seroit encore plus facile à tout autre de s'y méprendre. Ceux donc qui ont remarqué et objecté que c'étoit partout le même style et la même tournure , n'ont pas fait en cela une grande découverte, et on ne voit pas quelle induction défavorable on pourroit en tirer. C'est partout le même style , cela est tout naturel et ne pourroit guères arriver autrement ; parce qu'en effet c'est partout le même esprit qui parle par le même organe ; c'est partout le même homme qui écrit , et il n'y avoit pas plus de raison de changer de style que de changer de main.

Le point seroit donc , pour dire

quelque chose, de montrer que j'en eusse pas exactement saisi ni rendu ses idées, qu'en bien des rencontres je me fusse écarté de ses vues et de son dessein. Tout cela, sans contredit, est très-possible ; mais pour le montrer il faudroit d'abord l'avoir entendu soi-même : il faudroit, en second lieu, prouver qu'on l'auroit mieux comprise que je n'ai pu le faire ; jusque-là le bon sens décide qu'on doit s'en tenir à mon témoignage comme à celui de la Sœur, parce que toute la présomption est en faveur de celui qui non-seulement a été le seul à l'entendre, mais encore qui a été à portée d'elle, et chargé par elle-même de l'interpréter et de la faire parler à la postérité. On n'a donc d'autre voie de récuser son témoignage, que de montrer qu'il lui prête un langage contradictoire, opposé aux divins oracles, aux lois et décisions de l'église ; indigne enfin de celui qui la fait parler. Voilà, je crois, ce que doit naturellement penser l'homme de bon sens qui désirera de s'instruire et non d'incidenter.

Il s'ensuivra presque, dira-t-on peut-

être , que vous eussiez été inspiré vous-même , ou du moins que vous eussiez reçu une espèce d'infaillibilité pour cette rédaction , aussi bien que pour vos réponses à la Religieuse.... Il s'en suivra tout ce qu'on voudra : car je ne veux entrer ni dans les raisonnemens qu'on peut faire , ni dans les conséquences qu'on peut tirer. Je déclare seulement que , loin d'y avoir aucune espèce de droit , je me reconnois absolument indigne de pareilles faveurs ; mais aussi , j'ajouterai avec la même candeur et la même naïveté , qu'au pis aller , si une fois on suppose que le ciel les ait accordées à cette bonne âme pour le bien de l'église , pourquoi , pour les mêmes raisons , ne pourroit-on pas supposer qu'il eût aussi gratuitement accordé quelque assistance , en particulier , au chétif travail de celui qu'il a appelé à la secourir ? Il me semble au moins y voir quelque convenance ; et quand je réfléchis que les instrumens les plus vils , les plus foibles et les plus méprisables en eux-mêmes , sont précisément ceux dont Dieu se sert

d'ordinaire en pareil cas, ceux qu'il préfère à tous les autres, il me paroît alors qu'on pourroit bien le croire de moi plus que de personne. C'est le seul titre que j'aie à la chose, titre qu'on auroit grand tort de me contester, et qu'on ne s'avisera pas même de m'envier. Voilà toute ma réponse sur cet objet.

J'en ignore pas, d'ailleurs, qu'annoncer un ouvrage comme inspiré de Dieu, ou du moins comme le résultat des confidences d'une âme que le ciel instruit et favorise, c'est comme s'engager à soutenir tout ce que ce titre a d'imposant. Comme il n'y a point, et qu'il ne peut y avoir d'autorité plus sainte que celle de Dieu, ni de sanction plus sacrée que celle qui résulte de cette autorité, il n'y en a point aussi sur laquelle on ait droit d'exiger des preuves plus rigoureuses avant de se rendre : il n'y en a point même sur laquelle on doive être plus en garde contre la surprise ; c'est très-probablement à quoi l'on ne manquera pas, on doit bien s'y attendre, et l'on s'y attend effectivement, sur-tout de la part d'une certaine

classe de lecteurs, qui, sans avoir beaucoup de religion peut-être, n'en affecteront pas moins de croire la cause de Dieu compromise par une production de cette espèce, et qui porteront même l'aveuglement jusqu'à se persuader de combattre pour la raison et la foi, tandis qu'ils ne défendront que les intérêts de l'irréligion et des passions, que l'ouvrage attaque et détruit de toutes les manières.

La première condition qu'on exigera, sans doute, avant de croire à cette inspiration, ce sera une information juridique, ou procédure canonique, qui en constate la réalité. C'est du moins la demande qu'on m'a faite. A cela je réponds que jamais, en pareil cas, on n'a usé d'un pareil expédient, qui ne pourroit rien prouver, puisque ce qui se passe entre l'âme et Dieu ne peut être du ressort du témoignage extérieur, ni de la relation des sens corporels. Ainsi cette cérémonie seroit fort inutile; jamais les hommes inspirés n'ont apporté d'autre authenticité de la vérité de leurs paroles, que leurs paroles

mêmes, ni d'autre garant de leurs prophéties que leur accomplissement. Il semble, en effet, que c'est à quoi Dieu lui-même réduit toute la preuve qu'on est en droit d'exiger. *Propheta qui vaticinatus est pacem, cum venerit verbum ejus, scietur propheta quem misit Dominus in veritate.* (Jerem. 28.) Qu'on examine maintenant, et qu'on compare ce qui est annoncé avec ce que nous avons vu et ce que nous voyons, je ne crois pas qu'il soit possible de mieux prouver le point en question.

Quant à l'assurance qu'on demandera encore, que les annonces en question m'aient été faites avant mon départ, je ne pourrois guères ici apporter que le témoignage des examinateurs à qui je me suis adressé dans le premier lieu de mon exil, et qui pourroient attester qu'ils ont lu à Jersey ces mêmes annonces dès le commencement de 1792 ; il falloit donc qu'elles eussent été faites auparavant. Quant au reste, si la Providence ne permet pas que je retrouve vivantes, ni la Soeur, ni aucune des personnes qui avoient con-

naissance des faits mentionnés, il y a tout à présumer que vous n'aurez sur ce point rien de plus certain que mon témoignage, qui sera toujours tel que je l'ai déposé. Ce sera à vous de voir s'il est digne, ou non, de votre attention, sans vous attendre, pour prendre un parti, à une nouvelle révélation, une révélation personnelle que Dieu ne *vous* doit point, et que très-vraisemblablement il ne *vous* accordera pas.

Resterez-vous donc, par cela même, sans aucun motif capable de vous déterminer, comme si tout dût dépendre d'une circonstance purement accessoire, tout-à-fait étrangère à la vérité des choses, et qui ne peut y apporter aucun changement ? Détrompez-vous, lecteur, et soyez persuadé que Dieu, qui a plus d'un moyen d'affermir son œuvre, y aura pourvu, en suppléant au défaut d'authenticité extrinsèque, par des preuves tirées de la chose elle-même. Oui, j'ose l'assurer, si j'en ai une juste idée, c'est dans l'ouvrage même qu'on trouvera ces preuves indépendantes de toutes les formalités extérieures; ces

preuves qu'on ne peut alléger ni contrefaire; je pourrais dire cette empreinte de la divinité, toujours suffisante pour fixer un esprit juste, une âme droite, qui cherche la vérité de bonne foi, et ne veut se déterminer que sur des motifs raisonnables de crédibilité. *Rationabile obsequium vestrum.* (Rom. 12, 1.)

Nous l'avons déjà dit, tout livre qui s'annonce sous l'enseigne périlleuse de l'inspiration, doit au moins, sous peine de mépris public, fournir au soutien des preuves que la saine raison puisse avouer. Rien de plus équitable que la demande qu'on en fait : aussi, je le répète, j'ose assurer qu'on sera satisfait de ce côté-là, par la lecture de l'ouvrage même, surtout si, au lieu de s'arrêter à quelques détails isolés, à quelques circonstances minutieuses et purement accessoires, sur lesquelles les objections et les réponses ne finiroient jamais, on le considère dans les circonstances et sous le point de vue où il doit être envisagé. Si, le bandeau sur les yeux, on examine d'où partent ces grandes choses qu'on y dit, et le terme où elles



aboutissent , quel est le caractère de la personne qui parle , la trempe de sa vertu , le ton qu'elle prend , le cadre qu'elle présente , la variété et l'élévation des objets qu'elle embrasse , la manière dont elle les traite , et surtout le but qu'elle s'y propose , paroîtra-t-il alors naturel et raisonnable ? paroîtra-t-il possible de supposer qu'une telle production pût être le résultat des conceptions incohérentes , nécessairement incohérentes , foibles , incertaines , et souvent contradictoires , d'une ignorante abandonnée à elle-même , et ne pouvant trouver en elle-même aucun moyen suffisant , aucune cause proportionnée à un pareil effet ; car enfin il ne s'agit pas de faire des suppositions en l'air , ni de payer de mots insignifiants.

Quand cette bonne âme seroit aussi ambitieuse qu'elle est modeste et timide ; quand elle seroit aussi artificieuse qu'elle est humble et éloignée de toute duplicité ; enfin , quand il seroit possible d'allier ensemble , et dans la même personne , des qualités et dispositions aussi inconciliables et aussi évi-

demment contradictoires que le sont celles qu'il faudroit lui supposer , je demande si cet assemblage bizarre, dont peut-être on n'a jamais vu d'exemple , lui donneroit des connoissances qu'elle ne peut avoir , et une profondeur théologique absolument au-dessus de sa portée. Qu'on réponde ; suffit-il d'avoir la volonté de tromper le public pour y réussir à ce point ? Dieu peut-il le permettre , et en a-t-on quelque preuve ? Qu'on cherche parmi les imposteurs et les fourbes dont le monde a été dupe , quelqu'un qui , sans autres moyens humains , ait produit dans le même genre un ouvrage qu'on puisse comparer à celui-ci , et une suite de preuves qui puissent entrer en parallèle... Ce qu'il y a de certain , c'est que je n'en connois point , et que les examinateurs m'ont avoué plus d'une fois l'impossibilité de le trouver. Ces imposteurs, j'en conviens , se sont cependant donnés pour les envoyés de Dieu. Jusques-là rien de plus facile , et tout est égal de part et d'autre ; mais quelles preuves nous ont-ils laissées de leur mission ?

Voilà précisément le point qui décide et qu'il faudroit examiner, sans quoi nous serions dupes de trompeuses apparences en admettant un parallèle qui ne peut jamais se soutenir.

Aura-t-on recours, pour expliquer la chose, à un cœur tendre et échauffé par le suc de l'amour divin, à une imagination vive et exaltée par la méditation profonde des grandes vérités de la religion ?... Mais y a-t-on bien réfléchi, quand on m'a fait une pareille supposition ? Ou cette exaltation vient des forces de la nature, ou elle vient de Dieu, ou elle vient du démon : pas de milieu. Si elle vient des seules forces de de la nature, nous en soutenons l'insuffisance par les raisons déjà données. Si c'est l'ouvrage de Dieu qui l'excite et la conduit, c'est à-peu-près la supposition que nous faisons nous-mêmes. Si elle vient du démon, nous prions ceux qui le pensent de nous dire : 1°. comment Dieu, qui n'a jamais permis que l'erreur ait prévalu sur la vérité pour l'obscurcir au point de ne laisser aucune ressource à la bonne foi, ait pu

permettre que cette bonne âme ait été constamment, et sans aucune faute de sa part, dupe d'une illusion damnable et le jouet d'un ennemi aussi cruel que subtil ; ne seroit-ce point le cas de lui dire ici avec un savant théologien : Seigneur, si je suis dans l'erreur, c'est vous qui m'y avez mise ; oui, mon illusion vient de vous, puisque vous l'avez permise, sachant que par moi-même je ne pouvois y échapper : *Domine, si error est, à te decepti sumus.*

2°. Nous le prions de nous dire comment le démon, qui a tant d'intérêt à nous tromper et à nous retenir dans les pièges où il nous a fait tomber, a pris ici précisément tout le contre-pied de sa marche ordinaire, en nous indiquant les moyens les plus sûrs de découvrir les pièges, de nous préserver de ses embûches et de toute la noirceur et la subtilité de ses desseins. Ne seroit-ce pas là travailler à détruire son ouvrage et à renverser son propre empire, comme le dit J. C. aux Pharisiens incrédules : *Si satanas satanum ejecit adversus se divisus est, quomodo ergo*

*stabit regnum ejus?* ( Matth. 12 , 26. )

Encore une fois , c'est à eux à nous expliquer tout cela. Pour moi , j'avoue que cette explication seroit absolument au-dessus de ma portée. De pareilles découvertes demandent un effort de génie qui n'est ni de mon genre , ni de mon pouvoir. Mais ce qui achève de montrer l'in vraisemblance ou plutôt l'impossibilité d'une opinion qui n'a pas paru admissible ni dans elle-même , ni dans ses suites , qui seroient horribles , comme on a dû le sentir , c'est la réflexion qu'on peut faire sur les différentes positions où s'est trouvée la Sœur , et les différentes affections qu'elle a éprouvées , et qui toutes paroissent incompatibles avec cette exaltation du cœur ou de l'imagination , qu'on voudroit lui supposer .

Car 1°. dès le commencement de sa vie intérieure , la Sœur nous atteste , et cela d'après J. C. lui-même , qu'elle n'avoit que deux ans et demi , quelques jours de plus , lorsqu'elle fut favorisée de sa première vision. Or , on ne dira pas qu'à cet âge son entendement , ni

aucune de ses facultés intellectuelles aient été naturellement susceptibles d'élevation ou d'exaltation, puisqu'elles n'existoient pas encore et qu'il s'agissoit plutôt de les former que de les exalter. L'enfant, à cet âge, n'a qu'une idée confuse de sa propre existence ; il ne soupçonne pas même celle de Dieu : on en conviendra facilement.

2°. Elle nous atteste qu'en bien des choses elle parle sans s'entendre, et se voit même comme forcée d'employer des expressions dont elle ne comprend pas le sens, quoique toujours les meilleures. Je demande encore si l'exaltation a jamais produit un pareil effet.

3°. Elle nous déclare que plusieurs fois elle a essayé si par elle-même elle n'eût pas pu se procurer de pareilles affections, en tâchant de monter son cœur ou son imagination, sans que ses efforts aient abouti qu'à lui prouver son impuissance.

4°. Dieu lui a fait perdre tout-à-coup la mémoire des choses qu'elle devoit oublier, tandis que les choses oubliées depuis long-temps lui sont revenues

par ordre, au moment de les faire écrire, comme on verra.

Qu'on joigne à tout cela la manière admirable dont elle parle de l'opération de Dieu sur les facultés de l'âme humaine, comme de la manière de la discerner des vains efforts par où le démon s'efforce quelquefois de la contrefaire ; et qu'on nous dise en quoi tout cela peut différer d'une inspiration proprement dite, et sur quoi pourroient se fonder ceux qui s'obstineroient encore à ne voir en tout cela que l'effet d'une imagination exaltée ou d'un cœur saintement dupe de sa piété ? Il est bon, il est louable, il est nécessaire même d'être en garde contre l'illusion ; mais il ne faut pas, sous ce prétexte, donner dans un pyrrhonisme déraisonnable, qui repousse la vérité quand elle se présente et se fait sentir : pyrrhonisme souvent ridicule, dont les subtilités, pour ne pas dire les chicanes, ne satisferont personne, et sont très-propres à indisposer l'esprit juste et droit qui n'y voit guères qu'un certain fond de mau-

vaise foi, toujours hideuseaux yeux de l'équité.

Il faut donc également peser le pour et le contre ; et n'allez pas, par la crainte d'être trop crédule sur un point, donner dans l'excès opposé, en embrassant une supposition plus invraisemblable de beaucoup, dont il seroit impossible de se tirer, et qui demanderoit encore plus de crédulité que le parti contraire.

Aussi, le très-grand nombre des examinateurs ont été tellement frappés de toutes ces considérations, qu'ils ont pensé, comme moi, que l'ouvrage, pris dans son ensemble, présentoit une preuve de l'assistance divine, infiniment plus forte que ne le seroient toutes les attestations et les authenticités qu'on pourroit lui donner ; car quel poids l'autorité des hommes peut-elle ajouter à celle de Dieu, quand elle se manifeste ? Ils ont donc cru, comme moi, 1°. qu'on ne pouvoit sérieusement comparer la manière frappante et circonstanciée avec laquelle la Sœur avoit annoncé notre révolution et ses suites, plus de



vingt ans avant qu'il y en eût aucune apparence , avec les conjectures générales et toujours hasardées, que la politique humaine en avoit pu faire sur quelques indices tirés ou du déficit des finances, ou du progrès de l'irrégion et de l'immoralité. 2°. Ils ont cru, comme moi, qu'on ne pouvoit sérieusement supposer qu'une ignorante parlant d'elle-même, ou d'après quelques citations sans suite, des Saintes Ecritures, qu'elle auroit entendues et méditées à loisir, eût pu donner, sans le secours d'en-haut, une suite d'applications aussi justes et aussi heureuses des textes qu'elle n'a pas même lus, et cela sans tomber dans aucun écart, dont les plus habiles commentateurs ne sont pas toujours exempts, et que ce seroit trop accorder à une fille, quelque savante d'ailleurs qu'on pût la supposer. Son ouvrage, ont-ils dit, seroit le plus étonnant qui eût encore paru dans ce genre.

3°. Enfin ils ont cru, comme moi, qu'avoir prédit et annoncé tant de choses, et aussi long-temps avant l'é-

vénement, étoit un titre suffisant pour être crue sur les événemens qu'elle annonce encore par la même connoissance, n'étant pas plus difficile d'y avoir vu l'avenir dans le présent, que d'y avoir vu le présent dans le passé.... Or, jugeant d'ailleurs de l'ouvrage par son ensemble, non pas par quelques détails isolés, ils ont pensé, comme moi, que la manière unique et lumineuse dont tant de matières différentes, et toutes aussi épineuses que sublimes, étoient traitées par cette ignorante, pouvoit bien former un motif suffisant de croire à son inspiration, indépendamment de toute autre considération; et plusieurs d'eux n'ont pas craint d'avancer *qu'on ne pouvoit sans témérité s'opiniâtrer à la rejeter*. En un mot, ils ont vu dans le recueil, *ou l'œuvre de Dieu, ou une énigme*.

Et en effet, si les révélations de Ste-Brigitte ont été regardées comme véritables par plusieurs grands papes (1)

---

(1) Grégoire XI, Urbain VI, le concile de Constance, et plusieurs autres papes, cardinaux et évêques.

et tout un concile , pour avoir annoncé avant l'événement la punition des Grecs par les Turcs , ne peut - on pas bien regarder comme vraie l'annonce vérifiée d'un autre événement du même genre et de la même importance ? Et si on a cru devoir recourir à l'assistance divine pour rendre raison des ouvrages des Madeleine de Pazzi , des Catherine de Sienne , des Thérèse , des Gertrude , etc. , malgré l'éducation soignée qu'elles avoient reçue pour la plupart , comment supposer qu'une pauvre ignorante ait pu produire quelque chose de plus admirable encore , sans le secours d'en-haut ? ... Enigme inexplicable , et ils se sont , comme moi , accordés à le regarder comme une *nouvelle Apocalypse* , et l'auteur comme une personne extraordinairement suscitée de Dieu pour annoncer aux hommes le sort de l'Eglise jusqu'aux derniers temps de sa durée , et les précautionner contre les erreurs et les scandales de ces derniers temps. C'est aussi à-peu près le titre que je lui avois donné en premier lieu.

Je dirai plus encore, et cela est allé au point que celui d'entre eux qui y avoit paru constamment le moins favorable, et qui, avant tout, avoit commencé par y témoigner plus d'opposition, n'a pu s'empêcher d'y reconnoître *un concours spécial, une grâce toute particulière, par où il supposoit que Dieu auroit élevé l'entendement et toutes les facultés intellectuelles de cette bonne fille jusqu'à un degré supérieur à la portée et aux forces de l'esprit humain*; et cela pour ne pas avouer l'inspiration proprement dite. Mais ne pourroit-on point demander si ce ne seroit pas avouer à-peu-près la même chose en termes un peu différens? Plusieurs, du moins, l'ont cru et dit sans façon; et je pense, comme eux, que, dans cette supposition, la distinction entre la Sœur et les hommes vraiment inspirés seroit un peu métaphysique. On sent assez, d'ailleurs, que ce ne seroit que reculer la difficulté et non pas la résoudre, que d'attribuer à toute autre qu'à cette sainte fille l'ouvrage dont il s'agit. Car enfin, tout autre, son directeur, par exemple,

n'aura pas plus qu'elle en sa disposition ,  
*ce concours spécial , cette grâce parti-*  
*culière de Dieu*, qu'on est forcé d'y  
 reconnoître. Ah ! quand il eût pu réus-  
 sir à ce point par lui-même , seroit-ce  
 bien une raison pour le supposer ? Je  
 conçois qu'on peut aimer et pratiquer  
 la vertu pour elle-même ; mais le crime,  
 c'est autre chose , et je ne pense pas  
 que cela se soit encore jamais vu. Or ,  
 j'ignore absolument quelle espèce d'in-  
 térêt ce directeur auroit pu trouver  
 dans la fabrique d'une fourberie digne  
 de l'animadversion de toutes les lois, et  
 dont il peut assurer que , grâces à Dieu,  
 il ne se sent pas capable. Il s'agiroit  
 donc uniquement de voir lequel , de la  
 Sœur ou de moi , on aimeroit mieux  
 supposer avoir été inspiré ; qu'on choi-  
 sisse.

Ainsi s'est déjà vérifiée à la lettre , et  
 dans le lieu de mon exil , cette annonce  
 de la Sœur, *que son ouvrage devoit*  
*occasionner des combats d'opinions*  
*entre les savans*. Mais tout ce que l'on  
 peut conclure de cette opposition de  
 sentimens sur le seul point de l'inspi-

ration , c'est , à mon avis , cette vérité fondamentale , que Dieu a suffisamment suppléé d'un côté à ce qui manque de l'autre : je veux dire qu'il a fortement appuyé par des raisons intrinsèques et tirées du fond des choses , un ouvrage qu'il prévoyoit devoir manquer de toute espèce d'autorisation. Loin de me plaindre de qui que ce soit , loin de trouver à redire à cette conduite de la divine Providence , je la trouve au contraire très-digne de celui dont les ouvrages se soutiennent toujours par eux-mêmes , sans avoir besoin ni des recommandations , ni d'aucuns des moyens humains.

Au reste , qu'on me permette de le répéter en finissant : Je ne saurois goûter l'avis de celui des examinateurs qui me dit que , *toutes les fois que Dieu ne pouvoit pas l'évidence des preuves jusqu'au point où elle peut aller , c'est qu'il ne vouloit pas que nous crussions* (1). La généralité de cette propo-

---

1. (1) Et encore , qu'il faut des preuves plus fortes pour un fait miraculeux que pour un autre fait ;

sition me l'a rendue suspecte, et même dangereuse, sous bien des rapports qu'il n'est pas besoin de détailler ici; car combien de choses que nous devons croire, et dont pourtant *l'évidence n'est pas poussée aussi loin qu'on pourroit aller!*

J'ai toujours cru qu'on fait de motifs de crédibilité, du moins en genre de foi particulière, il pouvoit y avoir du plus ou du moins, et que le degré d'évidence et de certitude qui suffit à la sagesse divine devoit suffire à la sagesse humaine. La raison est toujours ingrate et insolente quand elle ose demander à son auteur plus qu'il ne veut lui accorder. C'est ce que j'ai déjà prouvé, pour peu qu'il paroisse bien certainement un effet qu'on ne puisse attribuer à aucune autre cause qu'à Dieu, sans tomber dans un labyrinthe d'inconvéniens dont on ne peut se tirer. Tout est prouvé par là. Dieu peut avoir

---

qu'il est impossible de le prouver, parce qu'il faudroit une preuve de même nature, etc., etc. Les suites de toutes ces assertions sont horribles.

ses raisons de n'aller pas plus loin ; c'est à nous de nous y tenir. Il montre alors un de ses doigts à l'œil intelligent et docile ; ce lui est assez pour y reconnoître la main toute entière , et pour y respecter le cachet de son autorité : *Digitus Dei est hic*. Un seul rayon échappé du nuage suffit pour indiquer le soleil , sans qu'il soit nécessaire qu'il paroisse dans tout son éclat et dans toute sa splendeur.

Mais avec tout cela , dira-t-on encore, les impies n'en croiront jamais rien. Les impies ! Bon Dieu ! quels gens me nommez-vous là?... Mais sont-ils faits pour croire quelque chose en ce genre, et un pareil ouvrage est-il fait pour eux?... Croient-ils seulement qu'il y ait un Dieu , les impies ? Faudra-t-il que Dieu ne fasse plus de miracles , parce qu'il ne plaît pas aux impies d'y croire ni de les recevoir ?... et attendrons-nous , pour nous déterminer , à voir les révélations d'une pauvre fille ignorante, et , qui pis est , religieuse , suivies et accréditées parmi des hommes qui n'ont



encore jamais pu croire aux miracles ni à la résurrection de J. C. ?

Non, vous ne vous y attendrez pas, lecteur judicieux et chrétien ; je vous ferois injure de le penser. Tout m'est un sûr garant que vous laisserez l'impie prendre son parti, et que vous prendrez le vôtre. Joignant la prudence à la simplicité, suivant le conseil de l'Evangile, vous accorderez à la lecture de ces récits le degré de croyance proportionné à l'impression que vous en aurez reçue, et toujours subordonné à l'autorité vivante qui a seule le droit de régler votre foi. Voilà la marche que vous tiendrez, sans vouloir prévenir ni commander le jugement d'autrui.

Vous craignez de donner dans l'erreur : vous avez raison. C'est aussi parce que je le crains pour vous et pour moi, qu'en attendant la décision du tribunal infallible, je voudrois pouvoir répondre par avance à tous les faux raisonnemens par où on a toujours combattu l'œuvre de Dieu, et par où je prévois qu'on doit encore attaquer celui-ci. C'est parce que

je cherche votre plus grand intérêt, que je vous adresse, en finissant, cet avis important de l'Esprit Saint : Heureux celui qui lit et qui entend les paroles de cette prophétie, et qui observe fidèlement ce qui y est écrit, parce que le temps est court, et que nous touchons à l'accomplissement. *Beatus qui legit et audit verba prophetiæ hujus. Et servat ea quæ in ea scripta sunt ; tempus enim propè est.* ( Apoc, 1, 5. )

Pour tout résumer :

J'ai entendu la personne extraordinaire dont j'ai lieu de croire que Dieu se sert pour vous instruire, et dont je vous offre les confidences et les récits ; j'ai cru la comprendre assez pour ne point m'en écarter. Elle m'a déclaré que Dieu me chargeoit de cette tâche, j'y ai travaillé de mon mieux et comme devant en rendre compte. Enfin j'ai consulté les pasteurs de l'Église suivant que j'étois chargé de le faire ; et pour ne manquer à rien à votre égard, je viens de vous exposer les suffrages que j'ai fidèlement recueillis. C'est à vous main-

( 375 )

tenant de voir et d'examiner quel jugement vous devez en porter, et quelle conduite vous devez tenir : car cette conduite de Dieu n'est pas sans dessein, et très-vraisemblablement les suites en seront plus importantes pour vous qu'on ne sauroit se l'imaginer.

**FIN.**

( 376 )



**LES HUIT DERNIÈRES ANNÉES**  
**DE**  
**LA SOEUR DE LA NATIVITÉ,**  
Religieuse Urbaniste de Fougères,  
*Pour servir de Supplément à ses Vie et*  
*Révélations.*

Par le même Rédacteur. ( 1803. )

Deus, docuisti me à juventute mea, et usque nunc  
pronunciabo mirabilia tua. (Ps. 70, 18.)

QUALIS VITA, TALIS MORIS.

---

**INTRODUCTION.**

On a vu dans les notes additionnelles par lesquelles j'ai terminé le recueil des Vie et Révélations de la Sœur dite de la Nativité, que la mort de cette sainte fille, dont j'avois écrit la vie jusqu'à mon départ, m'avoit été annoncée à Londres, vers la fin de 1800,

ou au commencement de 1801, par une lettre qu'une personne de Saint-James en Normandie en écrivit au curé de la même ville, résidant alors à Chelsé, près la capitale d'Angleterre.

Il y avoit alors plusieurs années que je ne recevois plus aucune nouvelle des religieuses de la communauté de Fougères, dont j'avois été chargé. Ce silence inquiétant, après tant de lettres de ma part, me faisoit craindre surtout que les deux qui étoient entrées dans le secret de la Sœur, n'eussent été ajoutées au nombre de celles dont j'avois appris la mort depuis mon départ, et que, par là, je n'eusse été, pour toujours, privé du témoignage des deux personnes qui seules pouvoient bien attester au public et la vérité des faits que j'avois avancés dans le recueil, et tout ce qui, de leur consentement et à leurs prières, s'étoit passé entre la Sœur et moi.

Ma crainte étoit d'autant mieux fondée, que la santé de ces deux religieuses m'avoit toujours paru très-foible avant même qu'elles eussent eu

à dévorer des contretemps et des chagrins qui ne pouvoient que l'affoiblir encore, et vraisemblablement la détruire tout-à-fait. Dans cette position il ne me restoit, en priant pour elles, qu'à attendre en paix que Dieu lui-même eût suppléé de quelque manière à ce moyen le plus naturel d'authentifier une cause que j'avois toujours crue la sienne, et sur-tout depuis que des suffrages si avantageux et en si grand nombre m'avoient si fortement confirmé dans ma première opinion.

Enfin, vers la fin de février 1802, je reçus de madame la Supérieure la lettre suivante, qui me fit comprendre que Dieu, dont la providence veille sans cesse à tous les événemens et aux moindres détails de son œuvre, avoit sans doute eu ses raisons de me conserver les religieuses les plus instruites de toute l'affaire, et sur-tout les deux témoins que les lecteurs de l'ouvrage avoient jugés les plus essentiels. Voici le précis de cette lettre, qui fut lue, et même copiée par un bon nombre entre les admirateurs du recueil :

Fougères, 29 janvier 1802.

Monsieur,

« Je viens enfin de recevoir de vos  
» nouvelles positives par un de vos  
» confrères qui arrive du pays que  
» vous habitez, et qui s'est chargé de  
» vous faire passer des nôtres comme  
» vous le désirez. Je saisis avec em-  
» pressement cette occasion de vous  
» écrire par main sûre, et j'en aurois  
» cherché plus tôt, si je n'avois craint de  
» vous annoncer la mort d'une per-  
» sonne à laquelle je sais que vous vous  
» intéressez d'une manière toute parti-  
» culière; je veux parler de la pauvre  
» Sœur de la Nativité.

» Cette sainte fille est décédée le  
» propre jour de l'Assomption 1798, à  
» midi. Elle eut sa connoissance jus-  
» qu'au dernier moment, et bien des  
» choses me font croire qu'elle eut  
» révélation du jour et de l'heure de  
» sa mort. Les dernières semaines de  
» sa vie Dieu lui ordonna de dire, de sa

» part, à plusieurs personnes, des  
 » choses particulières touchant leurs  
 » consciences, et ces personnes en ont  
 » bien profité. Elle m'en a dit aussi à  
 » moi-même, avec une connoissance  
 » la plus intime et qui ne pouvoit venir  
 » que de Dieu. Vous ne sauriez ima-  
 » giner l'impression qu'elle me fit.  
 » Elle me prédit en particulier plu-  
 » sieurs choses dont une partie s'est  
 » déjà accomplie à la lettre et me fait  
 » espérer le reste dans son temps. Je  
 » puis vous assurer que ce qu'elle m'a  
 » dit m'a donné une grande satisfac-  
 » tion et paix dans l'âme.

» Avant de rester malade elle avoit  
 » beaucoup fait écrire. Les derniers  
 » jours de sa maladie elle demanda  
 » avec empressement tous ses papiers  
 » qu'elle avoit mis aux mains d'un  
 » ecclésiastique que Dieu lui avoit in-  
 » diqué pour la conduire dans ses voies  
 » extraordinaires. Ce monsieur avoit  
 » promis de vous les faire passer, et,  
 » faute d'occasion sûre, il les avoit  
 » toujours gardés. Elle les envoya, en  
 » dernier lieu, par une séculière, à



» son confesseur. Je ne sais lequel les  
» a fait courir sans être travaillés et  
» mis en meilleur ordre. Ce qu'il y a  
» de sûr, c'est qu'ils ont été lus tels  
» qu'ils sont, par un grand nombre de  
» personnes, et même de différentes  
» provinces. Par là ces derniers écrits  
» se sont répandus très-loin, aussi bien  
» que le bruit de sa sainteté.

» Aussi m'a-t-on beaucoup demandé  
» quelque chose des petits effets qui  
» lui ont appartenu. Pensant que vous  
» seriez aussi bien aise d'en avoir, je  
» vous ai gardé son alliance avec la-  
» quelle elle est morte. Je ne vous l'en-  
» voie point, de peur qu'elle ne se  
» perde; mais sitôt que j'aurai l'hon-  
» neur et le plaisir de vous revoir, je  
» vous la remettrai, avec quelques  
» autres choses de ce genre qui pour-  
» roient vous faire plaisir (1).

» Je vous prie aussi de me procurer

---

(1) Madame la Supérieure y a ajouté son voile de communion, avec un peu de ses cheveux, etc. J'ai reçu aussi d'ailleurs un petit livre de piété dont elle se servoit pour instruire ses neveux pendant le séjour qu'elle a fait chez son frère, comme

» son ouvrage et le vôtre, s'il est pos-  
» sible ; nos sœurs espèrent aussi la  
» même faveur. S'il est imprimé, et que  
» l'Eglise permette de le lire, vous fe-  
» rez bien d'en apporter beaucoup  
» d'exemplaires en repassant ici ; il y  
» aura sûrement bien du crédit. Re-  
» venez le plus tôt possible, nous le dé-  
» sirons tous. . . .

*P. S.* » J'oubliois de vous marquer  
» que la Sœur me dit bien des fois,  
» dans ses derniers momens, qu'elle  
» mouroit avec la peine de ne pouvoir  
» dire à personne des choses bien conso-  
» lantes pour l'Eglise.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

Cette lettre, qui paroissoit venir à l'appui de celle de Normandie, ne pouvoit arriver plus à propos pour défendre le recueil et me soutenir moi-même contre une espèce de cabale qui commençoit à éclater dans le lieu de

---

nous le dirons : c'est un petit volume assez vieux, contenant les épîtres et évangiles de l'année, en français, avec des prières. Je garderai le tout précieusement.

mon exil. Parmi le grand nombre des admirateurs des cahiers, il se trouva, à Londres, quelques personnes qui ne prirent pas la chose du même côté. Après des objections générales qui apparemment n'eurent pas tout le succès qu'on s'en étoit promis, on tâcha de faire naître des doutes sur la sincérité de mes rapports; on alla jusqu'à dire que la sœur de la Nativité n'étoit qu'un personnage supposé, à qui je faisais dire tout ce qu'il me plaisoit; que, pour amuser le loisir de ma retraite, j'avois composé un roman spirituel en meservant du nom d'une religieuse qui, peut-être, n'avoit jamais existé.

La supposition étoit aussi mal-adroite que l'eût été le piège que j'aurois tendu à la crédulité du public; et comme il n'eût fallu qu'un petit voyage en France pour découvrir la fraude du piège, on eût dû penser aussi que le même voyage, avec une vérification locale, pouvoit suffire pour justifier ma conduite et me venger pleinement de l'accusation. Aussi cette accusation parut trop révoltante pour mériter aucun crédit

auprès des personnes sensées et honnêtes ; mais aussi je dois avouer qu'il s'éleva alors un adversaire de l'ouvrage qui, sans mauvais dessein et croyant bien faire (1), parut mettre à sa propagation un obstacle tout autrement sérieux, et que je ne dois pas passer sous silence, pour les raisons qu'on verra.

M. l'abbé de Fajole, vicaire-général du diocèse de Rennes, avoit été un des premiers à lire mes cahiers. J'avois eu l'honneur de les lui présenter (c'étoit alors ma première rédaction) dans l'île de Jersey, en 1792 : à quelques remarques près, il avoit trouvé tout admirable ; il m'avoit même exhorté à les conserver pour la suite des temps ; mais il a paru depuis qu'il avoit totalement changé d'avis sur cet article, sans qu'on puisse bien deviner pourquoi.

Vers la fin de 1799, M. l'Abbé par-

---

(1) *Croyant bien faire*. Il faut que la vérité soit combattue, parce qu'elle doit être éprouvée. Des ouvrages de ce genre ne peuvent être reçus sans examen, et j'avoue que les supérieurs, sur-tout, ne sauroient trop y faire attention.

tit de Scarborough, où il avoit été transporté, pour se rendre à Londres; à son arrivée dans cette capitale, je crus l'obliger en lui offrant le recueil manuscrit des suffrages des prélats et autres théologiens que j'avois consultés sur le lieu, pendant le séjour que j'y avois fait. Je ne m'attendois guère à ce qui arriva, et jamais, peut-être, surprise ne fut plus grande que celle où je me trouvai, lorsque j'entendis M. l'abbé de Fajole me déclarer que, d'après ses réflexions, ses recherches et les avis qu'il avoit reçus, etc., il avoit absolument changé d'opinion sur le point en question; que j'avois eu grand tort de montrer à personne des cahiers qu'il m'avoit ordonné de tenir cachés; que jamais ils ne seroient agréés de l'évêque de Rennes, tandis qu'il en seroit vicaire-général; enfin, qu'il falloit *les jeter au feu*; ce qu'il me répéta, et me fit conseiller par un prêtre de mes amis que j'avois consulté.

Je me contentai de répondre à l'un et à l'autre que je me donnerois bien de garde d'obéir à un ordre qui ne me

paroissoit fondé sur aucun motif capable de m'y déterminer; que je respectois trop les lumières et l'autorité de ceux qui en avoient jugé autrement, et qui méritoient bien aussi d'être écoutés; que M. de Fajole n'avoit jamais eu le droit de me défendre de communiquer un ouvrage dont les évêques seuls sont les juges nés, et que je m'étois chargé de leur montrer; je n'avois donc pu donner la promesse qu'on supposoit que j'avois donnée, sans me rendre infidèle à ma parole et trahir la cause et le dépôt qu'on m'avoit confiés. Telles furent dès-lors mes résolutions et mes réponses, qui furent considérablement fortifiées par les avis des docteurs consultés qui avoient lu la production de la Sœur.

Il faut l'avouer, cependant, je reçus beaucoup de peine et de chagrin de ce contre-temps auquel je ne m'étois point attendu, et ce fut, sans doute, pour me fortifier encore et me tirer d'embarras, que la divine Providence permit que je reçus, précisément à cette époque, les lettres dont j'ai rendu

compte, et qui m'apprennent ce que je devois penser des préjugés défavorables ou des fausses nouvelles sur lesquelles on s'étoit sans doute appuyé.

J'admirois en moi-même la conduite de cette Providence vraiment admirable à l'égard de ceux qui s'abandonnent à ses soins. Quel seroit donc le sort de la pauvre sœur de la Nativité, me disois-je ? Faudroit-il donc qu'elle fût toujours brûlée par l'avis d'un seul homme contre tous ? Celui qui le premier avoit réduit en cendre sa production, se repentit vivement de sa précipitation et de l'avis de son confrère ; pourrois-je bien, moi, sur l'avis d'un seul homme, m'exposer encore à la même peine, après l'accomplissement, trop visible, de tout ce qu'elle avoit annoncé ? Il n'en sera rien, je l'espère, ou du moins l'Eglise seule en décidera, car c'est à elle seule que j'en appelle. . . . Ainsi je raisonnois en moi-même, et je me sentois toujours plus fortifié par la lecture de ces mêmes cahiers dont on exigeoit le sacrifice. Il me suffisoit d'y jeter les yeux un mo-

ment, pour sentir quelque chose qui me disoit intérieurement : Prends - y bien garde ; ceci n'est pas fait pour être brûlé... Je pris donc le parti bien ferme et bien décidé d'attendre tout le succès de cette entreprise de celui seul qui m'en a toujours paru l'auteur.

Croira-t-on bien maintenant que la sœur de la Nativité avoit eu une connoissance anticipée de tout ce que nous venons de dire, et qu'elle l'avoit annoncé près de trois ans avant l'événement, jusqu'à nommer, en toutes lettres, le principal acteur, qu'elle n'avoit pourtant jamais ni vu, ni connu ? Elle avoit fait écrire par deux religieuses, en 1797, l'avertissement qu'elle en avoit reçu. Cet écrit fut adressé à M. Leroi, doyen de la Pellerine, diocèse du Maine, alors son directeur, qui me l'a remis en 1802, et qui a été aussi surpris que moi-même, quand il a entendu de ma bouche le récit qui lui en donnoit l'explication. Nous parlerons, dans la suite, de cet écrit qui achève de me persuader que j'avois raison de tenir ferme contre un ordre



qui m'auroit occasionné bien des repentirs , si j'avois eu la simplicité de m'y conformer.

Voilà assurément un coup de la façon de cette fille extraordinaire, ou plutôt de celui qui s'est servi d'elle pour notre avantage. C'est ainsi, quand il veut, qu'il déjoue tout ce qui s'oppose à ses desseins et à son œuvre, en communiquant à ceux qu'il fait parler, des lumières auxquelles la politique humaine ne peut atteindre, auxquelles même elle ne peut rien répliquer. Qu'une pauvre fille, absolument étrangère à tout ce qui se passe dans le monde, une pauvre ignorante qui ne pense plus qu'à se préparer à la mort, sache pourtant ce qui se passe, ou plutôt doit se passer de relatif à son ouvrage, au-delà des mers et dans un royaume éloigné où elle n'a aucune relation; qu'elle soit avertie du jugement qu'en portera un homme qu'elle nomme sans le connoître, et qui se trouve à Londres ou à Scarborough; qu'elle l'annonce des années avant, sans crainte d'en être démentie, et que

l'événement réponde à l'avertissement qu'elle en reçoit ; lecteur , qu'en pensez - vous ? comment l'incrédulité s'en tirera-t-elle ? et aurons-nous tort de regarder cette circonstance comme une nouvelle preuve qui achève de démontrer la vérité de son inspiration ?....

Arrivé à Fongères vers le commencement d'août 1802 , je commençai par lire et faire lire l'ouvrage en question à tout ce qui restoit de religieuses urbanistes , et après cette lecture elles me donnèrent , sur tous les faits y mentionnés , l'attestation qu'on y a lue . Elles me remirent ensuite deux gros cahiers de supplément qui nous restent encore à rédiger , et que la Sœur avoit fait écrire pour m'être remis à mon retour .

Avant d'en venir là , il m'a paru à propos de présenter les dernières années de l'auteur , pour la satisfaction de tous ceux qui s'y intéressent , et plus encore pour l'édification du public . Je le ferai le plus brièvement possible , parlant toujours d'après le témoignage bien notifié des personnes qui ont vécu ou eu quelque relation particulière

avec elle, des religieuses qui l'ont assistée dans ses derniers momens, et de la respectable famille au sein de laquelle elle a fini sa carrière. Il n'est pas besoin d'avertir que je n'en écris sous leurs yeux qu'après avoir été sur les lieux et avoir exactement recueilli et confronté leurs voix sur chaque objet. Cela posé, voici le plan que je me trace pour marcher avec plus d'ordre.

P L A N.

Les religieuses urbanistes demeurèrent environ deux ans dans leur communauté, après que j'en eus été chassé. Après leur sortie, la Sœur de la Nativité resta un peu plus d'un an dans la ville de Fougères ; de là elle fut transportée chez son frère, à la Chapelle-Janson, où elle demeura un peu moins de deux ans ; enfin elle fut ramenée à Fougères, où elle vécut encore trois ans et quelques mois. C'est dans ces quatre circonstances que nous allons maintenant la suivre et la considérer, pour présenter le résultat des huit der-

nières années de sa vie, qui se sont écoulées depuis l'époque de mon départ, jusqu'au jour de la mi-août 1798, époque de sa mort. Le tableau fidèle qui résultera de ce plan tout naturel, n'offrira presque rien d'intéressant à ceux qui ne jugent des personnes que par les événemens ; mais il intéressera à coup sûr tous ceux qui jugent des événemens par les personnes qui en sont le sujet.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

*La Sœur encore dans la communauté.*

Ce fut, comme je l'ai dit ailleurs, entre l'Ascension et la Pentecôte 1790, que j'avois été obligé de fuir mes religieuses en sortant de leur maison ; et ce fut le 27 septembre 1792 qu'elles en furent elles-mêmes chassées, pour être décostumées l'année d'après. Pendant les deux ans que la Sœur passa encore dans sa communauté, elle ne parut en rien différente d'elle-même, si ce n'est peut-être par un redouble-

ment de l'esprit intérieur, du recueillement, du silence et de la soumission, qui fait l'âme de l'état religieux, et qui faisoit comme le fond de son caractère particulier.

Après les faveurs dont le ciel l'avoit comblée, après sur-tout la connoissance qu'il lui avoit donnée des choses qu'il cachoit au reste des mortels, on peut bien avancer que personne n'eut moins lieu qu'elle d'être surpris des événemens qui se passoit alors, comme de ceux qu'elle prévoyoit encore, qu'elle annonçoit sans cesse, et qu'elle avoit annoncés depuis si long-temps : aussi n'en parut-elle ni surprise ni ébranlée. Bien différentes de ces âmes aussi faciles à scandaliser qu'elles sont foibles dans la foi, ou plutôt qui ne sont prêtes à murmurer de tout ce qui les contrarie, que parce qu'elles ne voient jamais l'ensemble des choses et n'entrent jamais dans les grands desseins d'une Providence qu'elles devoient adorer. La Sœur de la Nativité étoit bien au-dessus de ces petites vues humaines qui se bornent à l'égoïsme et

rappoient tout à l'intérêt personnel.

Celui qui règle le monde et tient en main la chaîne des grands événemens qui en composent l'histoire , lui avoit montré , dès l'enfance , la révolution française dans ses causes les plus secrètes , dans ses effets les plus terribles , et dans ses suites les plus éloignées. C'étoit de ce point de vue , qu'embrassoit sa grande âme , que la Sœur envisageoit tout ce qui se passoit et se préparoit encore autour d'elle. Aussi peut-être n'a-t-on jamais vu une âme plus humble , plus pénitente , plus soumise , ni plus résignée à tout ce qu'il plaisoit à Dieu d'ordonner ou de permettre. Elle n'en parloit jamais qu'avec cette crainte vraiment religieuse , qui rapportant tout à une cause surnaturelle , redoute jusqu'à l'ombre du murmure ou de l'insubordination. Disons mieux , elle en parloit beaucoup à Dieu , presque jamais aux hommes ; ou si quelquefois elle s'y voyoit forcée , elle le faisoit toujours avec le plus grand respect , la plus grande circonspection.

Frappée plus qu'aucun autre de cette

idée si vraie , que nos maux ne sont presque jamais que la suite et la punition de nos crimes , elle ne voyoit ceux qu'elle pleuroit sans interruption , que comme les coups salutaires d'un Dieu qui recherchoit en trente millions de coupables l'oubli et le mépris de ses saintes lois. Dans cette persuasion , elle ne se regardoit elle-même que comme une victime dévouée à la colère céleste ; dont elle eût voulu seule épuiser tous les traits pour en exempter ses frères.

- Les âmes vulgaires et sans vertus n'attendent de ressource , quand le malheur les poursuit , que d'une mort qu'ils en regardent comme le terme ; et la fausse et trompeuse philosophie se fait encore honneur de ce mépris brutal et insensé d'une vie qu'elle n'a plus le courage de supporter. Il n'en est pas ainsi des vrais serviteurs de Dieu ; pleins des leçons sublimes qu'ils ont puisées à l'école de leur divin maître , ils s'élèvent , par la foi , jusqu'à l'amour des souffrances que la nature abhorre , et ce n'est que par les motifs les plus

purs qu'ils savent mépriser la mort.

Telle parut la Sœur de la Nativité dans tout le cours de sa vie, et cette disposition sublime où elle avoit toujours vécu, on peut, on doit même croire qu'elle ne fit que s'accroître et s'épurer aux approches de sa fin. Loin de se plaindre de ce que le ciel lui faisoit souffrir, elle lui demandoit toujours de nouvelles souffrances, comme des grâces plus signalées que toutes les faveurs qu'elles en avoit reçues. Comme cette autre héroïne chrétienne qui mérite bien de lui être comparée, puisqu'elle fut aussi le prodige de son siècle, notre sainte contemporaine demandoit à son divin époux beaucoup moins de mourir pour finir ses maux, que de vivre encore pour souffrir toujours davantage ; beaucoup moins de quitter la terre pour se réunir à lui, que d'y rester encore pour mériter toujours plus un tel bonheur : *Non mori, sed pati.*

Qu'on ne prenne point ceci comme la pieuse exagération d'un écrivain panégyriste ; ici ses propres ouvrages font



foi et méritent d'en être crus. Tant de fois cette humble pénitente, cette digne fille de Saint-François, avoit demandé des souffrances à son Dieu, qu'on ne peut douter que toutes celles qui ont rempli et terminé sa vie, n'aient été l'effet de sa prière et de ses désirs ardents. Ce n'est que dans le creuset de la tribulation que s'épure et se perfectionne la vertu du juste ; c'est là que son cœur prend cette forme heureuse qui le rend si agréable aux yeux de son Dieu. Le disciple de J. C. doit ressembler en tout à son maître ; sa prédestination est toute fondée sur cette ressemblance ; et comme il n'a de droit au ciel que par la croix de son Rédempteur, c'est aussi sur la croix que doit se consommer le grand œuvre de sa rédemption.

Vérité fondamentale du christianisme, que la Sœur avoit parfaitement comprise. C'est tout ce qu'elle ambitionnoit, à quoi elle s'attendoit, ce qu'elle demandoit avec instance, et ce qu'elle a éprouvé jusqu'à la fin d'une vie qui ne fut qu'une suite de souffrances et de croix ; au point que tout

ce qu'on va voir n'est que la perfection de ce grand œuvre, et ne fait qu'enchérir sur tout ce qu'on a vu. Une réflexion qu'on ne doit pas oublier ici, c'est que le Dieu qui lui avoit accordé tant de souffrances, et qui, sur-tout vers la fin de sa vie, l'exposoit à tant de privations, tant de contradictions et tant d'épreuves, l'avoit aussi toujours consolée et soutenue par des faveurs si extraordinaires, et sur-tout *lui avoit ménagé pour la fin des consolations si surprenantes et si inattendues, qu'elle en étoit elle-même dans l'admiration et pénétrée de la plus vive reconnoissance*, comme elle l'a avoué plus d'une fois, au rapport de sa Supérieure et des autres religieuses qui vivoient avec elle. Je cite ici les propres termes des lettres qu'on m'en a écrites à différens temps. Malgré les obstacles que des scènes toujours plus orageuses sembloient mettre à l'exécution de son projet, la Sœur ne le perdit jamais de vue. Mieux persuadée que personne, que Dieu, quand il le veut, sait tirer parti de tout pour venir à ses fins; appuyée sur les

soins d'une Providence qui veille aux moindres détails de son œuvre , elle ne fut point , ou foiblement , troublée par des contre-temps qui auroient déconcerté tout autre qu'elle.

Non-seulement le ciel lui avoit fait connoître en gros et en détail les grands événemens qu'elle annonçoit depuis si long-temps , et que la politique humaine ne pouvoit prévoir , il lui avoit encore découvert en particulier les différens moyens dont le démon devoit faire usage pour tâcher de faire tout échouer , en se servant tantôt de la ruse , et tantôt de la force ouverte ; quelquefois de la précipitation , bien ou mal intentionnée , de certaines gens , et sans doute aussi de l'imprudence et de l'inhabilité du rédacteur lui-même ; mais aussi il lui avoit laissé apercevoir , de sa part , une volonté supérieure à tout , qui peut tirer parti de tout ; qui , par des contre-marches que son ennemi ignore , sait déjouer ses pièges les plus adroitement tendus , et prendre le démon lui-même dans ses propres filets.

C'étoit d'après ces lumières inté-

rieures qu'elle travailloit sans cesse à la réussite d'une entreprise dont rien ne pouvoit plus la détourner depuis l'époque où elle crut être bien sûre de la volonté de Dieu. Elle avoit profité de tous mes momens libres, tandis que je fus auprès d'elle, pour me bien faire entrer dans ses vues, en m'exposant son plan et ses moyens pour l'exécuter. A peine eut-elle appris que j'étois en sûreté avec ses notes, et que je m'en occupois *au-delà des mers*, comme elle me l'avoit prédit d'abord, qu'elle profita de tous les momens qu'elle passa encore dans la communauté, et de la bonne volonté des deux religieuses qu'elle avoit mises dans son secret, pour me faire passer successivement les écrits dont la rédaction fournit toute la seconde partie de son ouvrage, comme on le sait. Tous ces cahiers me furent remis chacun dans son temps, à l'exception d'un seul qui manque au recueil, sans qu'on puisse savoir ce qu'il est devenu.

Ce cahier perdu, dont je ne puis faire usage, contenoit, entr'autres choses,

un trait assez frappant, et que je crois devoir rappeler, à cause de la connoissance particulière qu'en ont les religieuses, et le souvenir plus marqué de celle qui l'avoit écrit.

La Sœur y racontoit qu'à une certaine époque de sa vie Dieu lui avoit fait voir le diocèse de Rennes, avec son clergé, sous la forme d'un beau verger planté d'arbres fertiles de différentes tailles et grandeurs. Elle y remarqua, entre autres, deux vieux arbres, très-voisins l'un de l'autre, qui lui paroissoient courbés sous le poids de leurs fruits autant que sous celui des années. Elle les admiroit tous les deux, lorsqu'un même coup de vent les déracina tout-à coup sous ses yeux, et les renversa par terre, à son grand déplaisir.

Vraisemblablement elle ignoroit alors le sens de cette vision; mais bientôt après, un événement frappant vint lui en donner l'explication; ce fut la mort de deux anciens prêtres du même diocèse de Rennes, dont l'un avoit été long-temps directeur des Urbanistes de Fougères. Ils avoient toujours été très-

amis , et presque toujours unis par les travaux de leur ministère. C'étoient MM. Duclos et Pothin. Ils moururent, comme subitement , le même jour ; le premier étoit recteur de la paroisse de Parigné , à deux lieues de Fougères ; le second , ancien directeur des dames Hospitalières , ex-recteur de la chapelle Saint-Aubert , qui n'en est guère plus éloignée. La Sœur elle-même vit, dans cet événement l'accomplissement de la vision rapportée, et dont elle avoit plus d'une fois parlé à ses Sœurs. Je passe sous silence tout ce qui ne me paroît appuyé que sur des réminiscences trop foibles pour mériter du crédit.

#### SECONDE ÉPOQUE.

##### *La Sœur hors de la Communauté.*

Ainsi s'étoient passées les deux premières années depuis ma sortie , qui furent les deux avant celle de la Sœur. La prière , la méditation , le recueillement , la pénitence , avoient partagé tous les momens que ses dictées lui

avoient encore laissés , et sa résignation parfaite lui laissoit assez de liberté pour pouvoir envisager , avec toute la tranquillité que la religion fournit aux âmes que le ciel éprouve , la séparation inévitable dont les religieuses étoient menacées depuis si long-temps , et qu'elle leur avoit fait prévoir depuis bien plus long-temps encore.

Enfin il arriva , le jour fatal et trop mémorable , où , d'après le plan et les décrets de l'assemblée Constituante , la deuxième ou troisième législation donna à l'Europe entière , et à tout le monde chrétien , un spectacle aussi déchirant pour les âmes pieuses qu'il fut agréable à tous les ennemis de l'ordre , de la justice , de la religion et de l'humanité , celui de plus de cent mille religieuses arrachées à leurs cellules et forcées de rentrer dans un monde auquel elles avoient dit un éternel adieu. Quel coup !..... Je dis qu'un tel spectacle fut agréable aux hommes que j'ai dépeints ; mais , pour peu qu'on y fasse attention , on conviendra qu'au fond leur triomphe ne devoit pas leur pa-

roître bien glorieux à eux-mêmes, et que leur âme, si elle conservoit encore quelque idée du vrai, n'avoit guère lieu de s'en applaudir intérieurement.

Depuis long-temps les gens de cette trempe s'étoient flattés du succès le plus complet sur les vœux religieux. Ils s'étoient efforcés, de toutes les manières, de montrer les cloîtres et monastères comme autant de prisons publiques et de maisons de force, remplies de victimes malheureuses d'un zèle indiscret et d'une tyrannie superstitieuse, aussi contraires, disoient-ils, au bien de la société qu'aux vœux de la nature. Ils avoient, en conséquence, écrit et tâché de persuader que, pour peu qu'on eût seulement entr'ouvert ces retraites forcées, on eût vu les religieuses s'en échapper à grands flots. Quel contre-temps, donc, et quel secret dépit, lorsqu'après avoir inutilement tenté tous les moyens, ils se virent obligés d'avoir recours à une violence également honteuse et outrée, pour obtenir ce que ni la persuasion ni les promesses n'avoient jamais pu gagner ! Qu'on dise de



quel côté se trouve la victoire ou la défaite , et lequel des deux partis eut lieu de triompher !

Dès 1790 , les municipalités leur avoient signifié le vœu de l'assemblée pour leur rendre une liberté qu'on les supposoit regretter amèrement. Supposition calomnieuse ; aussi la proposition qu'on leur fit fut universellement prise et reçue comme une insulte , et la réponse générale des religieuses de France fut si négative et si ferme , qu'elle les vengea pleinement de la calomnie , et fit avouer aux plus politiques de l'assemblée que les religieuses n'étoient pas ce qu'on avoit cru , et que leur constance , jointe à la résistance des prêtres réfractaires au serment , et à la constitution civile du clergé , pouvoit tôt ou tard porter un coup mortel à toutes les opérations du jour , et renverser tout le plan de la révolution. En conséquence , n'espérant plus rien d'ailleurs par rapport aux religieuses ni aux prêtres , on arrêta de s'en tenir aux voies de rigueur , seul moyen de réussir et d'en triompher.

Ce fut donc le 27 septembre 1792, que cet arrêté destructif eut son exécution pour les religieuses urbanistes de Fougères. A la première annonce qu'on leur en avoit faite, elles avoient toutes, animées sur-tout par l'avis de la Soeur de la Nativité, qui parloit de la part de Dieu, protesté de leur répugnance invincible à obtempérer jamais à une loi aussi contraire à leurs vœux et à leurs dispositions; et, au moment de l'exécution, elles allèrent toutes, jeunes et vieilles, se ranger au chœur, chacune à sa place accoutumée, priant qu'on les tuât plutôt au lieu où elles désiroient de mourir. Les enragés eux-mêmes en furent touchés jusqu'aux larmes; les gens envoyés leur répondirent qu'on ne leur feroit aucun mal; mais qu'on alloit, de gré ou de force, les conduire toutes aux voitures qui les attendoient dans la cour pour les conduire à leur destination. Alors ce ne fut plus dans le chœur que soupirs, larmes, sanglots, cris et gémissemens. Chacune, devenue timide, comme on peut bien se l'imaginer, une religieuse sur-tout, peut l'être

pour moins, ne craignit rien tant que de se voir saisie, et peut-être brutalisée par des hommes qu'aucune considération ne peut arrêter; il fallut donc se décider et prendre le parti d'obéir à la force.

Elles se lèvent plus mortes que vives, et à l'appel, comme à l'exemple de leur Supérieure, elles alloient en sanglotant joindre les voitures. Tout ceci s'étoit passé dans l'intérieur de la maison, de sorte que la foule des personnes qui remplissoient la cour n'en avoit rien vu ni entendu. Il convenoit à la gloire de J. C. que les témoins de l'enlèvement de ses épouses le fussent aussi de la violence qu'on faisoit à leurs vrais sentimens. Arrivées à la porte cochère par où on les fit sortir, la Sœur de la Nativité qui suivoit en silence, se retourna vers les gardes et les municipaux en leur demandant, de la part de Dieu, permission de parler: il se fit un grand silence autour d'elle; alors, la Sœur les regardant, leur dit à haute et intelligible voix, parlant au nom de toutes les religieuses: « Messieurs, Dieu

» me charge de vous notifier que nous  
 » choisirions de mourir plutôt que d'en-  
 » freindre notre clôture, ni aucun de  
 » nos saints engagements ; mais puis-  
 » qu'il nous faut enfin vous obéir ex-  
 » térieurement, nous protestons contre  
 » la violence qu'on nous fait, et nous  
 » vous déclarons que nous en prenons  
 » le Ciel à témoin. » Tous l'entendi-  
 rent, plusieurs pleurèrent, et personne  
 ne répliqua.

Après ces courtes, mais énergiques  
 paroles, prononcées de ce ton ferme et  
 décidé que, malgré son âge, la Sœur  
 savoit prendre au besoin, elle repousse  
 le bras qu'on lui offre, et entre dans  
 la voiture qui devoit la conduire chez  
 M. Binet de la Jannière, qui, sur sa  
 réputation, avoit demandé et obtenu  
 de la loger chez lui avec ses deux  
 sœurs, religieuses de la même com-  
 munauté. Madame la supérieure fut  
 conduite chez M. Bochin, son beau-  
 frère, et les autres, ou chez leurs pa-  
 rens, ou chez quelques citoyens qui  
 voulurent bien s'en charger en atten-  
 dant qu'un nouvel ordre eût décidé de

leur sort ; car , avant tout arrangement , on avoit jugé à propos de les tirer provisoirement de chez elles , pour les mettre sur le pavé. Avant que la générosité de la nation eût avisé aux moyens de pourvoir à leur subsistance, on pensa qu'il convenoit de leur ôter le toit, le pain , et bientôt après jusqu'à leurs habits. Excellent moyen pour couper pied à toutes les difficultés.

Arrivées à la maison de M. Binet, les trois religieuses furent conduites par la famille , réjouie et éplorée tout-à-la-fois , à l'appartement qui leur étoit destiné. Là , prosternées devant un crucifix exposé exprès sur une table, elles prièrent long-temps , et avec beaucoup de larmes et de sanglots , le Dieu sauveur d'agréer le sacrifice qu'il exigeoit d'elles , et qu'elles unissoient à celui qu'il fit lui-même sur la croix pour le salut du genre humain. Tous ceux qui furent témoins d'une scène aussi frappante en furent touchés et attendris jusqu'à mêler leur larmes à celles qu'ils voyoient répandre. Toute la ville en fut dans le trouble ; tous les bons cœurs y

furent sensibles, toutes les âmes pieuses en ressentirent de la consternation et de la douleur. Hommage dû à l'héroïsme de la vertu qu'on opprime. Cette impression parut si juste et si naturelle, qu'elle fut approuvée par le silence momentané des méchans eux-mêmes, qui parurent en quelque façon la partager.

La voilà donc enfin, cette âme si religieuse, cette fille si extraordinaire, tirée de cette chère solitude pour laquelle elle avoit tant soupiré ! La voilà, comme toutes ses sœurs, chassée et exclue pour toujours d'une maison pour laquelle, dès l'enfance, Dieu lui avoit donné un goût si décidé, un attrait si vif, une vocation si bien marquée ! Elle est donc accomplie sur elle-même cette prédiction pour laquelle elle avoit eu tant à souffrir ! Comme Jérémie, la Sœur de la Nativité est aujourd'hui victime des malheurs qu'elle avoit annoncés. Incrédules, quelles preuves, après cela, demandez-vous de son inspiration ?

Quand Dieu permet que ses prédestinés soient exposés à des épreuves

extraordinaires, il leur destine en même temps des grâces proportionnées et capables, à tout le moins, de contre-balancer la tentation. Il le doit à la faiblesse de sa créature, à la crainte qu'elle a de lui déplaire, plus encore à la fidélité de sa promesse, et à cette bonté essentielle qui ne peut permettre que personne soit tenté au-dessus de ses forces. C'est la doctrine de saint Paul : *Fidelis est Deus qui non patietur vos tentari supra id quod potestis.* ( 1. Cor. 10, 13. ) Il ira plus loin, dit-il, sur-tout à l'égard de ses élus, car il tirera parti de la tentation même pour les faire vaincre le tentateur, et de l'épreuve pour les faire avancer dans la perfection de leur état ; *sed faciet eum tentatione proventum.* *Ibid.* C'est ce qu'ont éprouvé tous les saints à proportion de leur fidélité à la grâce ; c'est aussi ce qu'éprouva la Sœur de la Nativité dans tous les instans de sa vie, mais sur-tout dans les circonstances les plus critiques pour sa vertu, et les plus orageuses pour sa constance, suivant

l'aven qu'elle en a fait plus d'une fois, comme on l'a vu.

Eh ! comment Dieu pourroit-il , je ne dis pas abandonner , mais négliger une âme aussi soumise à tous ses ordres , aussi fidèle à tous ses devoirs , aussi constante dans la pratique de toutes les vertus ? une âme qui sait soutenir l'épreuve avec autant de courage , et se montre aussi ferme dans le comble des adversités et des disgrâces , qu'elle fut humble et craintive au comble des faveurs ; disons mieux encore , une âme qui regarda toujours les faveurs comme des épreuves , et les épreuves comme des faveurs. Telle parut toujours cette véritable femme forte ; et jamais elle ne le parut mieux qu'aux dernières années d'une vie qui ne fut qu'une preuve continuelle de ce que nous avançons.

Bien éloignée de ces religieuses relâchées , tièdes et imparfaites , de ces épouses qu'on pourroit nommer infidèles et adultères ; qui eussent regardé l'état où on les réduisoit comme une



dispense tacite de leurs premiers engagements, la Sœur de la Nativité n'y vit au contraire, pour elle et les autres, qu'une raison plus pressante, un motif plus impérieux de s'y rendre plus fidèle que jamais; elle crut qu'une religieuse, sortie de son cloître par le malheur des temps, doit être plus active que jamais à s'acquitter de ses vœux et statuts, autant que les circonstances peuvent le lui permettre. N'étant plus défendue par les murs qui la séparaient du monde, elle doit les remplacer par sa circonspection, redoubler la garde de ses sens en raison et à proportion des scandales et des dangers qui l'environnent, pour ne pas s'exposer à prostituer à l'esprit du monde un cœur consacré à J. C., et qui ne doit brûler que pour lui. Enfin, quoiqu'agée de plus de soixante-cinq ans, elle crut que la vigilance la plus exacte pouvoit seule la défendre de la contagion du mauvais exemple et de la corruption des mœurs.

Ce fut pour se conformer à ces grands principes de la morale chrétienne, à

ces règles de la vie monastique qu'elle avoit puisées autant à l'école de J. C. que dans la pratique de ses devoirs , que la Sœur de la Nativité , non contente de le répéter aux autres à chaque instant , s'appliqua de toutes les manières à remplacer intérieurement et extérieurement la solitude dont on venoit de la priver. Elle s'enferma dans une petite mansarde d'où elle ne sortoit que quand il n'y avoit pas moyen de faire autrement. Cette étroite chambre , dont elle fit sa cellule , lui tint dès-lors lieu de celle qu'elle avoit quittée , et devint pour ainsi dire son tombeau , puisque c'est là qu'elle vint mourir , peu d'années après , comme nous le dirons. C'est là que , revêtue et enveloppée des restes de ses pauvres habits de religion , elle partageoit tout son temps entre la prière , la méditation , la lecture des livres de piété , les avis qu'on venoit lui demander , et les petits services qu'elle pouvoit rendre par ailleurs à ses sœurs ou à la pieuse famille qui lui fournissoit sa nourriture et son logement.

« Tu crains de n'avoir pas où loger ,

lui avoit dit autrefois J. C., en lui annonçant sa sortie, viens dans mon cœur et je te tiendrai lieu de tout.... Je suis tout à celui pour qui tout n'est rien, et qui abandonne tout pour me trouver; ma providence ne délaisse jamais celui qui ne met qu'en moi sa confiance, etc. » Faut-il s'étonner si la Sœur étoit si résignée, et même si contente dans son nouvel état? Faut-il s'étonner si elle croyoit ne manquer de rien où tant d'autres auroient cru manquer de tout; si elle se trouvoit importunée des moindres attentions qu'on prenoit de tout ce qui la concernoit? A l'entendre, on faisoit toujours trop pour elle, et jamais elle ne paroissoit tant à son aise qu'avec les personnes qui n'en faisoient aucun cas. Tout ce qui avoit l'air d'égards lui faisoit de la peine; le moindre compliment la mortifioit, et la plus sûre manière d'avoir la préférence dans son amitié étoit de paroître la mépriser; on la connoissoit assez pour employer à son égard un moyen si peu en usage à l'égard des autres.

A l'exemple, et sur les traces de tant

de saints qui , pour apaiser la colère de Dieu, autant que pour prévenir leur propre foiblesse, ont redoublé leurs pénitences et leurs austérités dans les temps d'épreuves et de persécutions où l'église se trouvoit exposée, la Sœur de la Nativité entra dans les mêmes vues, et se sentit toujours animée du même esprit. Il y avoit long-temps qu'elle prioit et travailloit à prévenir les malheurs qu'elle avoit prédits ; on peut dire même que toute sa vie y avoit été employée ; mais au moment où elle en vit l'accomplissement se réaliser sur elle-même, elle résolut plus que jamais d'y sacrifier le reste de ses jours, en dévouant son esprit à l'humilité, son cœur à la douleur, et tout son corps à la souffrance, sans jamais se plaindre de rien.

En sortant de sa communauté, elle entreprit, par l'ordre de Dieu, qui exigeoit l'agrément de sa Supérieure, un an de jeûne au pain et à l'eau, et elle y persévéra, quelque chose qu'on pût dire ou faire pour l'en empêcher. Il falloit la tromper pour mettre un peu de beurre dans la soupe qu'on lui

permit et qu'on l'obligeoit de prendre, qui, d'ailleurs, n'étoit composée que d'eau avec un peu de légume et de sel. Quand elle s'apercevoit de la tromperie, elle s'en plaignoit en disant qu'on vouloit la gâter et qu'elle en craignoit les suites. Elles étoient peut-être plus à craindre pour nous qu'on ne penseroit. Qui sait ce que nous ne devons pas à une vie aussi mortifiée ? C'est d'ordinaire à cause des âmes de ce caractère que Dieu fait grâce à tant d'autres, aux villes, aux royaumes, au monde entier. Seroit-ce trop dire, seroit-ce témérité, d'avancer que celle-ci a vraisemblablement plus contribué que toute autre à nous obtenir enfin ces temps plus heureux dont elle n'a pas joui, mais qu'elle nous avoit annoncés tant de fois de la part du ciel ?... Si le ciel lui avoit accordé tant de connoissances pour nous, n'aura-t-il rien accordé en notre faveur aux larmes, aux prières et aux pénitences continuelles d'une âme qui lui étoit si agréable, et pour qui les maux de l'église et de sa patrie étoient

un fardeau plus accablant que celui des années joint à toutes ses infirmités?...

Quelque sérieuse et réfléchie qu'elle ait toujours été, elle savoit cependant se prêter aux circonstances, comme on l'a déjà vu ; elle compatissoit au besoin des autres, et sa vertu n'étoit guère sévère que pour elle-même. Sans être jamais dissipée, ses récréations étoient quelquefois très-amusantes pour les âmes pieuses avec qui elle vivoit. Il est vrai que dans ses conversations elle rappeloit tout à ses grandes idées de Dieu et de la vertu ; mais, comme elle avoit naturellement l'esprit aussi juste que son cœur étoit bon et vertueux, elle mettoit dans tout ce qu'elle disoit une justesse et une droiture qui excitoient le plus vif intérêt. Quoiqu'elle fût un peu longue dans sa manière de narrer, on vouloit toujours l'entendre jusqu'au bout, et on lui en demandoit d'ordinaire beaucoup plus qu'elle ne vouloit en dire.

Depuis la sortie des religieuses, ses entretiens ne rouloient guère que sur

la manière dont une religieuse devoit se comporter dans le monde pour y mettre son salut et ses vœux en sûreté, et cette inquiétude ne finit qu'avec sa vie. Mille fois elle leur répéta *que ce seroit à la conduite qu'elles tiendroient après leur expulsion, que J. C. reconnoitroit un jour ses vraies épouses de celles qui n'en auroient eu que l'habit.* Elle revenoit sans cesse à cette matière, qu'elle tournoit en mille façons ; surtout à l'approche de leur décostumation, qui arriva le 14 septembre 1795 ; elle ne cessoit d'en parler, ni de prescrire aux religieuses la manière dont elles devroient se vêtir. Ce n'est pas qu'elle ignorât que *ce n'est ni le lieu ni l'habit qui fait la religieuse ;* mais elle prétendoit qu'une religieuse décostumée doit encore, autant qu'il est en elle, paroître ce qu'elle est, et éviter, avec tout le soin possible, toute manière de se mettre qui pourroit la faire confondre avec les personnes du monde.

Un jour, entre autres, elle passa plus d'une bonne heure à leur paraphraser, à sa manière, la parabole des vierges

folles et des vierges sages , et leur dit sur cela des choses étonnantes et frappantes au dernier point. Une autre fois, elle dit à madame la Supérieure qu'il surviendrait bientôt un *acheurt dont elle recevrait bien du chagrin* ; ce qui fut vérifié par certaines défections parmi les religieuses mêmes. Elle lui répéta souvent qu'elle auroit bien des peines de corps et d'esprit ; mais que Dieu lui réservoir aussi bien des consolations. Elle fit, en d'autres circonstances, des annonces semblables à bien d'autres personnes qui en ont senti la vérité.

### TROISIÈME ÉPOQUE.

#### *La Sœur chez son frère.*

Peu de temps après que les religieuses eurent été expulsées de leur communauté, elles furent contraintes, par une loi, de quitter leur costume religieux ; ensuite parut bientôt une autre loi qui les obligea de rentrer dans leurs familles et d'habiter le lieu de leur naissance. Ainsi la Sœur de la Nati-



vité, forcée d'obéir, comme les autres, à ce nouvel ordre, se sépara avec douleur des deux religieuses qui, en sortant de leur communauté, s'étoient retirées avec elle dans la maison de leur frère, à Fougères, et quitta avec regret la respectable famille de M. Binet, pour se rendre chez Guillaume le Royer, son frère, qui tenoit alors la ferme de Montigny, située dans la Chapelle-Janson, assez près du bourg de la Pellerine, paroisse du Maine. On l'y conduisit; mais elle versa bien des larmes en quittant ses Sœurs, qu'on devoit bientôt renfermer, comme elle leur avoit fait prévoir. Elle leur avoua même que cette séparation lui coûtoit autant, pour le moins, que leur sortie de la communauté. On apercevra, sans doute, les desseins de Dieu dans cette translation de la Sœur dans son pays natal, quand on aura vu les services qu'elle rendit à son propre frère, et de quelle utilité elle fut à sa famille dans une circonstance aussi critique, dans un temps aussi orageux.

Les troubles affreux qui avoient

commencé l'année précédente et ne s'apaisèrent que l'année d'après, étoient alors presque à leur comble à Fougères, comme dans presque toutes les autres villes. C'étoit alors le règne de la terreur : réquisitions, otages, dénonciations, proscriptions, emprisonnemens, exécutions, toutes les lois de sang, tous les arrêtés inhumains étoient à l'ordre du jour ; dix, douze, quinze, et jusqu'à dix-neuf citoyens, passaient journellement sous l'affreux instrument de mort dont le nom seul fait encore frémir l'humanité. Il suffisoit d'avoir quelque possession, d'être attaché à ses principes, ou d'avoir quelque ennemi secret, pour être dénoncé, et il suffisoit d'être dénoncé pour être coupable : de là à la guillotine il n'y avoit qu'un pas.

Y a-t-il lieu d'être surpris que de pareilles horreurs aient occasionné des insurrections en tant de provinces ? Fougères en devint le théâtre malheureux, comme bien d'autres villes. Elle fut successivement prise et reprise par les Vendéens, par les Bleus et par les Chouans : on fut même, plus d'une fois,

sur le point de l'incendier. On y voyoit flotter tantôt le pavillon blanc, et tantôt le tricolore; on y entendoit crier tantôt *Vive le Roi!* et tantôt *vivent les Sans - Culottes!* et le tout, suivant le succès du moment pour chaque parti : en un mot, on y voyoit toutes les horreurs des guerres civiles. Le sang humain y ruisseloit de toutes parts. En quelques endroits, sur-tout, les rues y furent tellement jonchées de cadavres, qu'il étoit impossible d'y passer sans les fouler aux pieds.

Le mal qui depuis long-temps avoit gagné tous les ordres s'étoit propagé dans les campagnes, où il se commettoit continuellement des atrocités qu'on a peine à décrire. Les prêtres des deux partis étoient réciproquement en butte aux coups du parti qui leur étoit opposé. Ceux du bon parti sur-tout étoient d'autant plus exposés, qu'ayant contre eux la force dominante, ils étoient les seuls dont le peuple requéroit le ministère : aussi les deux partis les cherchoient jour et nuit, mais avec des in-

tentions bien différentes (1). Les autres , protégés de la force dominante, n'avoient d'autre soin qu'à se bien cacher des insurgés. Ceux qu'on nommoit partout les *catholiques et les bons prêtres*, étoient sans cesse recherchés et massacrés , sans miséricorde , par les Bleus , qui très-souvent n'épargnoient pas les constitutionnels. Ceux - ci étoient recherchés par les Chouans , qui ne leur faisoient pas un meilleur parti partout où ils pouvoient les trouver (2). Toute

---

(1) Les bons prêtres étoient obligés de se tenir cachés sous terre, au milieu des champs ou des landes , d'où ils ne sortoient que la nuit , pour se rendre auprès des malades. Rarement rentroient-ils sans avoir essayé quelques coups de feu , reçu quelques balles, ou couru quelque danger.

(2) M. Duval , recteur de Laignelet , et M. Sorrette , curé du Chatellier , deux excellens sujets , furent , presque dans leurs fonctions , massacrés par les Bleus. M. de Lesquin , recteur de la Bazonge , M. Porée , curé de Silly , M. Larcher , recteur constitutionnel de Mellé , le furent par les Chouans. Je ne cite que ces exemples de la fureur des deux partis , et je les cite parce qu'ils se sont passés aux environs de Fougères , et qu'ils ont plus de rapport avec les faits que je dois rapporter.

la différence, c'est que le bon peuple regrettoit les premiers, bénissoit leur mémoire, conservoit précieusement leurs dépouilles. Personne ne pensoit aux seconds (1).

(1) Le Ciel qui, pour des raisons que nous devons adorer, permettoit de pareilles atrocités, paroissoit aussi quelquefois s'en indigner. On feroit des volumes, si on vouloit recueillir les traits frappans de cette indignation visible, je ne dis pas seulement à tout chrétien sensé et qui n'a pas perdu la foi, mais encore à quiconque n'a pas intérêt de s'aveugler. J'en citerai deux ou trois qui ont eu assez de notoriété pour ne pouvoir être révoqués en doute.

Le lendemain du jour où M. Duval, recteur de Laignelet, eut été assassiné au voisinage de Fougères, le feu du ciel tomba sur le clocher de St.-Léonard de la même ville, et cet événement fut accompagné de tonnerre, d'éclairs, de grêles, de glaces et de brouillards, enfin de circonstances si violentes et même si contradictoires, que les plus intrépides en étoient effrayés, et qu'on ne les attribuoit qu'à une punition de Dieu. C'est un fait dont toute la ville rend témoignage.

Peu de temps après cet événement l'intrus de la même paroisse mourut en criant qu'*il tomboit dans l'abîme*. Il est vrai que peu de temps avant de mourir, il témoigna encore qu'il mourroit dans les principes révolutionnaires; mais il est vrai aussi qu'il recommença, le moment d'après, à s'écrier : *Retirez-moi de l'abîme; pré-*

Pendant que d'aussi horribles scènes se passaient autour d'elle, la Sœur, retirée chez son frère à la petite ferme de Montigny, y menait une vie plus pénitente encore qu'à Fougères ou dans sa

*servez-moi de l'abîme ! je tombe dans l'abîme !* et qu'il continua ainsi, sans que les personnes qui l'assistaient pussent l'en dissuader.

Le clocher et l'église de St. Aubin-Tergate, en Normandie, furent aussi consumés par le feu du ciel, pendant qu'ils étoient en la possession de l'intrus. Je ne parle point de toutes celles qui ont été brûlées par les Chouans, à la même occasion.

Dans une autre paroisse voisine de Fougères, le même tourbillon abattit les cheminées de deux maisons de révolutionnaires, et ne fit aucun mal à celle d'un chrétien royaliste qui se trouvoit entre les deux.

Un impie du pays de Vitré graissa ses bottes avec les huiles consacrées ; mais à peine il les eut prises, qu'il devint perclus des deux jambes. Le fait suivant n'a pas fait moins de bruit ; je le tiens d'une famille respectable qui arrivoit du lieu et m'en rapporta les circonstances principales. C'est à Brest que la chose a eu lieu :

À l'époque où l'on s'emparoit des richesses des églises, un malheureux qui avoit été congréganiste chez les jésuites, emportoit sur ses épaules, avec beaucoup d'imprécations et de blasphèmes, cette même image d'argent de la mère de Dieu, qu'il avoit autrefois portée sur des brancards avec beaucoup de respect et de vénération. Un de ses

communauté : elle passoit en prières les jours et une partie des nuits. Le prêtre, curé de la Chapelle - Janson, qui sortoit une fois ou deux la semaine de son souterrain pour venir la com-

camaradés, qui l'entendoit, lui rappela ces premiers temps. Ce souvenir, qui auroit dû modérer, au moins, ses emportemens et ses impiétés, ne servit qu'à les redoubler. Il prononça des horreurs contre cette même Vierge dont ses premiers maîtres lui avoient appris à chanter les louanges. A l'instant, au grand étonnement des spectateurs, sa bouche se tourna de travers, sa figure devint horrible, il se fit peur à lui-même; et on m'a assuré que jusqu'ici il n'avoit pu trouver d'autre remède à sa hideuse situation, que de se bannir de la société. Il s'est retiré à sa maison de campagne, à quelques lieues de Brest, où il ne voit de personnes que le moins qu'il lui est possible, mais toujours assez pour en fournir des témoins non suspects et en nombre compétent.

En voici un autre qui n'est pas moins certain, quoiqu'il ait eu, peut-être, un peu moins de publicité. A l'époque où l'on vendoit publiquement les ornemens des autels, où l'on employoit les chapes, les chasubles, à faire des housses à chevaux, où l'on changeoit en robes pour les courtisanes les plus belles aubes et les autres ornemens des prêtres; enfin, où l'on faisoit servir les choses les plus saintes aux usages les plus profanes, il y avoit dans la ville de Fougères, à l'endroit de la Fourchette ou des Quatre-Moulins, un enragé

munier (M. Jambin), m'a conduit dans la chambre qu'elle occupoit, et, me montrant un petit endroit à côté de son lit : Voilà, me dit-il, le lieu où je la trouvois, à une heure ou deux du

---

qui, par un raffinement d'impiété et de fureur, s'avisa d'habiller son gros chien en prêtre qui dit la messe. Il ne manquoit rien à l'affreux accoutrement qu'il lui avoit fait, pour mieux tourner en dérision l'action la plus respectable de la religion,

Dans cet état, il le produisit devant sa porte, criant aux passans de venir à la messe de son *calotin*, à qui il faisoit faire les mouvemens auxquels il l'avoit dressé. Malgré la fureur irréligieuse dont la plupart étoient alors transportés, ce spectacle parut blesser les yeux, et plusieurs en furent révoltés. Des jacobins l'avertirent de ramasser son animal, disant que cet amusement n'étoit pas trop à sa place, ni convenable. Il lui fallut donc s'y rendre; mais celui dont on ne se moque point impunément, avoit une sermonce plus sérieuse à lui donner.

Le jour même il tomba dans une frénésie terrible, qui se changea en une rage à laquelle on ne put apporter aucun remède. Il hurloit épouvantablement; sa figure même avoit quelque chose du chien; enfin, au bout de vingt-quatre heures, le malheureux périt dans des convulsions et des douleurs d'entrailles qu'il est impossible de rendre. Je le tiens de personnes qui ont tout vu, et le témoignage que j'ai cherché sur le lieu même n'a contredit en rien ce que je viens de rapporter.



matin , se préparant , à genoux , à se confesser et à recevoir la sainte communion que je lui apportois. Après son action de grâce , elle se couchoit pour reposer un peu.....

---

#### RÉFLEXION.

On demande tous les jours comment il se peut faire que Dieu ait souffert tant d'iniquités , tant de scandales , tant de sacrilèges , tant d'horreurs par lesquelles on l'a si ouvertement outragé , sans donner aucune preuve de cette puissance qu'on osoit défier. On semble même se scandaliser de ce silence de la divinité. Vous diriez que la foi de certaines âmes en devient plus foible , et que le démon de l'irréligion en prend lieu de triompher.

Il est facile cependant de détruire ce scandale en répondant trois choses que voici : 1°. Dieu n'est pas obligé de faire des miracles chaque fois qu'un impie semble l'en défier. La souveraine sagesse ne dérange l'ordre établi que pour des raisons capables de l'y déterminer. L'Être nécessaire qui a pour lui l'Éternité , n'a pas de raison de répondre sur-le-champ à un petit être qui ose lui en donner le défi. *Patiens est quia æternus.*

2°. Il n'est ni à propos , ni dans l'ordre , que Dieu fasse des miracles sitôt que les hommes les désirent. Une pareille conduite , outre qu'elle ôteroit aux uns le mérite de la foi , nuiroit à la liberté des méchants. Si tous les impies et les pécheurs étoient punis sitôt qu'ils le méritent , que

En entrant chez son frère; la Sœur reprit le costume religieux, autant qu'il lui fut possible. Elle se fit, autour de la maison, un petit enclos bien plus étroit que le jardin, pour prendre l'air pendant une heure. Elle ne sortoit jamais que pour aller à la sainte messe le plus souvent qu'elle pouvoit, malgré ses infirmités qui lui rendoient ce voyage de pied toujours fort pénible. Ses soirées et ses après-dîner étoient ordinairement employés à l'instruction des enfans du village, sur-tout de ses ne-

---

deviendroit cette liberté de faire le bien ou le mal ? Il faut que tous aient le temps de se rendre dignes de récompenses ou de châtimens.

3°. Il suffit à la bonté de Dieu que les âmes de bonne volonté reçoivent, de fois à autres, des preuves sensibles des vérités qu'elles croient, et de l'assistance du Dieu en qui elles espèrent, et qui les soutient. Or, il y en a tant de cette espèce, que personne n'a droit de se scandaliser de la conduite du Dieu patient, qui n'agit qu'avec poids et mesure, et dont la providence conduit tout à une fin digne de lui, par des voies qui nous sont cachées.

GENET, desservant de Saint-Sauveur-des-Landes.

5 novembre 1803.

veux et nièces , à qui elle faisoit réciter leur catéchisme et leurs prières , qu'elle leur expliquoit en y joignant l'évangile de chaque dimanche , et se mettant à leur portée dans tout ce qu'elle leur disoit.

En entrant chez son frère , elle avoit pris le parti de ne profiter de l'ascendant que lui assuroient l'amour et le respect de toute cette pauvre et honnête famille , que pour leur interdire toute espèce de dépense à son occasion. Le pain gros et noir de la campagne , la soupe telle que la mangent les ouvriers , la galette de blé noir faite à la manière des cultivateurs , des racines ou légumes , sans presque aucun assaisonnement , voilà sa nourriture de choix et de prédilection , qu'elle mangeoit d'un fort bon appétit. Elle grondoit son frère , quand il lui arrivoit de lui avoir quelque chose d'un peu moins ordinaire , disant qu'elle étoit trop heureuse de vivre comme eux , et qu'il y en avoit bien de meilleurs qu'elle qui n'en avoient pas tant ; qu'il falloit penser à faire pénitence , et que les saints n'é-

toient pas si délicats de ce côté-là. Quand ils avoient du cidre, elle en buvoit un peu à son repas. Par goût, elle le préféroit à toute autre boisson, mais par religion elle donnoit à l'eau la préférence sur toute autre liqueur. C'étoit toujours le même genre de vie, et sa pension n'étoit pas plus dispendieuse en maladie qu'en santé. On n'osoit même lui faire aucune représentation.

Que diront ceux dont tout l'art des cuisiniers ne peut réussir à satisfaire la sensualité, en voyant une fille renchérisse ainsi sur la mortification même de ceux dont les jours de joie et de bonne chère seroient pour eux une pénitence insoutenable? Qu'un tel parallèle doit leur paroître humiliant, s'ils sont encore chrétiens! .....

Ce n'étoit pas seulement pour la soustraire aux troubles et aux dangers de la ville, que la Providence lui avoit ménagé une retraite en campagne. Les grands services qu'elle y rendit à sa famille font assez voir un autre dessein en celui qui sait tirer partie des moindres événemens. Le frère de la Sœur de

la Nativité se trouvoit, malgré lui , agrégé au corps municipal de sa paroisse, poste dangereux en ce temps-là pour un homme dont la probité ne pouvoit ni oublier ses premiers principes, ni se prêter à tout ce que les circonstances paroisoient exiger. Le Royer s'étoit par là fait des ennemis dans les deux partis, qu'il eût voulu concilier, et des ennemis assez puissans ou assez scélérats, pour qu'il eût lieu de tout craindre de leur part, sur-tout dans un temps où l'on pouvoit tout oser, et où la licence contre le parti réfractaire étoit sûre de l'impunité. Très-probablement il eût été victime, comme tant d'autres, si Dieu ne lui eût ménagé, dans sa sœur, une ressource dont personne ne pouvoit se défier, une arme défensive contre laquelle vinrent se briser tous leurs efforts. Elle ne pouvoit arriver plus à propos qu'au temps où elle vint prendre sa demeure chez ce bon fermier.

La maison de Le Royer étoit comme l'entrepôt des deux partis opposés, dont les compagnies rôdoient successive-

ment dans tout le canton. Les Bleus le regardoient comme un aristocrate déguisé et un receleur de Chouans; et ceux-ci le prenoient pour un jacobin mitigé, un traître à leur parti : ainsi les uns et les autres lui en vouloient presque également. La Sœur de la Nativité, qui en craignoit les suites, lui défendit de se trouver avec eux, et se chargea de travailler par elle-même à leur faire entendre raison aux uns et aux autres, et à faire avec eux la paix de son frère sans le compromettre. Elle s'y employa en toutes rencontres et parvint enfin à les réconcilier.

Pour y réussir, elle s'exposa plus d'une fois elle-même; mais elle montra toujours autant d'indifférence pour sa propre vie, qu'elle fit paroître de zèle pour celle qu'elle avoit entrepris de protéger. Le chef des Chouans étoit un jeune gentilhomme du pays (1); elle l'aborda au milieu de sa compagnie, et lui parla avec tant de zèle, d'intérêt et de bon sens, qu'il entra dans toutes ses

---

(1) M. De Bois-Guy, en Parigné.

raisons , et lui promit , foi d'honnête homme , que jamais son frère n'auroit rien à souffrir de la part d'aucun de ceux qu'il commandoit : il lui tint parole.

Parmi les Bleus qui en vouloient à Le Royer , et que sa sœur fut obligée de prévenir et de gagner , il s'en trouvoit un , entre autres , qui l'accusoit d'avoir dénoncé un de ses amis qu'on venoit d'exécuter pour ses hauts faits. L'accusation étoit fausse , mais *Beux-neux* (c'étoit son nom) n'en étoit pas moins furieux contre l'accusé. Il avoit juré sa perte , et promis *que jamais il ne mourroit que de ses mains*. La promesse étoit d'autant plus à craindre , que son exécution n'eût pas été le coup d'essai de celui qui la faisoit. Il étoit connu dans le pays , et on ne savoit malheureusement que trop de quoi il étoit capable. Depuis ce temps il étoit l'occasion favorable à son dessein ; mais la Sœur , par un sentiment bien contraire , ne le perdoit pas plus de vue , qu'il ne perdoit lui-même celui qu'il regardoit comme son ennemi.

Un jour Beux-neux entre chez Le Royer , demande s'il y est , ayant les armes à la main , la colère dans les yeux et les imprécations à la bouche. La Sœur, qui l'avoit aperçu dans l'aire, l'avoit prévenu en forçant son frère de monter dans sa cellule : elle se présente seule à l'assassin , lui représente avec hardiesse le tort qu'il se fait à lui-même en poursuivant un homme qui ne lui a jamais voulu ni fait aucun mal ; que son frère est innocent de ce qu'il lui reproche.... ensuite elle se jette à genoux devant lui, le conjurant , s'il veut passer outre, de la prendre elle-même pour victime , et qu'elle est très-disposée à lui pardonner sa mort.... Le furieux veut la faire relever, disant que ce n'est point à elle qu'il en veut : la courageuse Sœur lui proteste qu'elle n'en fera rien , et qu'il faut sur-le-champ , ou qu'il lui ôte la vie, ou qu'il lui accorde celle de son frère.... Tout en lui parlant ainsi , elle le menace de la vengeance céleste d'une manière si ferme que les armes lui tombent des mains. Il se trouble , devient sensible, et sent, comme malgré



lui, renaître la crainte de Dieu dans un cœur qui avoit peut-être éteint jusqu'à l'idée de son existence.... « Relevez-vous, bonne religieuse, lui dit-il, et restez tranquille ; vous pouvez assurer votre frère qu'il n'a rien à craindre de ma part. Je ne lui ferai jamais aucun mal. » Cela dit, il sort et n'a jamais reparu. C'étoit là un moment favorable pour sa conversion ; heureux s'il en a profité, car on assure qu'il a payé par sa mort le sang qu'il avoit répandu, et qu'il a été enfin frappé du fer dont il avoit frappé tant d'autres. Il n'est pas le seul exemple qu'on pourroit citer : *Qui percusserit gladio, gladio peribit.*

Ce courage étonnant dans une fille, cette intrépidité dont bien des hommes ne seroient pas capables, la Sœur de la Nativité en a donné des preuves les moins équivoques, en bien d'autres circonstances particulières pendant son séjour à Montigny, qui, comme je l'ai dit, étoit sans cesse rempli tantôt par des détachemens de Bleus, tantôt par des compagnies de Chouans, qui se donnoient mutuellement la chasse. Un

jour elle se jeta entre son frère et le fusil d'un Bleu qui le menaçoit ; elle se voyoit journellement aux prises avec autant de bêtes féroces , qu'il eût fallu humaniser en les ménageant avant de penser à les convertir. Ils venoient exprès autour d'elle pour la voir et l'écouter. Ils lui faisoient des questions captieuses pour la sonder sur les affaires du temps ou sur la religion. La Sœur répondoit à tout avec douceur et prudence , mais toujours avec tant de fermeté sur le point des anciens principes en fait de religion , qu'elle les y rappeloit sans qu'ils s'en aperçussent : on assure même qu'elle en a converti quelques-uns. Ils lui faisoient des objections contre la foi , auxquelles elle répondoit en leur faisant connoître à eux-mêmes les passages de l'Évangile qui les condamnoient. Souvent ils avoient leur défaite.

Il s'élevoit quelquefois des disputes entre eux à son occasion, les uns prenant pour , et les autres contre elle. « C'est un espion , disoient les uns , c'est une vieille aristocrate dont il faut se défaire ;

c'est une vieille folle , une radoteuse , qui ne sait ce qu'elle dit ; si on la laisse parler elle séduira les autres..... Taisez-vous , répliquoient les autres , vous seriez trop heureux de la valoir ; elle vaut mieux que nous tant que nous sommes , nous ne sommes que des ignorans vis-à-vis d'elle... » *Quidam enim dicebant : quia bonus est. Alii dicebant : non, sed seducit turbas.* (Joan. 7 , 12.)

« J'ai bien envie, disoit l'un, de l'envoyer en l'autre monde faire la théologienne, et apprendre le catéchisme aux enfans. Si tu es assez hardi, reprenoit un autre, de lui faire la moindre insulte, tu auras affaire à moi, je t'apprendrai à respecter les honnêtes gens.... Impertinent ! tu ferois bien mieux de l'écouter et d'en profiter, car tu en as grand besoin, tu n'as jamais su un mot de ta religion !... »

La Sœur voyoit et écoutoit tout cela d'un air de paix et de tranquillité qui leur en imposoit, quoi qu'ils en eussent, en leur montrant qu'elle n'étoit ni épouvantée par leurs menaces, ni flattée par leurs complimens, et qu'ils n'excitoient

en elle que la compassion et la pitié pour l'état où elle les voyoit.

Après les avoir modérés par la douceur de ses représentations , et le bon sens qu'elle mettoit dans ses réprimandes , elle profitoit adroitement du moment où la raison étoit chez eux plus tranquille , pour leur reprocher leurs blasphèmes et leurs mauvaises dispositions. Elle ne craignoit point de les menacer de la colère divine , en leur disant que , s'ils ne se convertissoient , ils avoient tout à craindre de tomber en enfer ; que les jugemens de Dieu seroient terribles sur eux ; qu'elle n'eût pas voulu être à leur place. Ils étoient quelquefois si frappés de ce qu'elle leur disoit , que plusieurs d'eux cherchoient les moyens de l'apaiser en lui promettant qu'ils se convertiroient tôt ou tard et suivroient ses avis.

Un des plus mutins l'ajusta un jour avec son arme , disant qu'elle n'étoit qu'un Chouan déguisé , un espion de leur parti , qu'il falloit tuer : on croit qu'il agissoit très-sérieusement ; mais , n'eût-il fait que plaisanter , une arme

à feu entre les mains d'un homme de ce caractère, qui se met dans la disposition de la décharger , a bien de quoi faire peur à celui vers qui on en dirige l'embouchure. La Sœur , cependant , toute malade et couchée qu'elle étoit alors, le regarda fixement , en lui disant qu'il pouvoit tirer s'il vouloit , et que sa vie étoit entre les mains de Dieu. On ignore par quel motif il se contenta de cette réponse, sans rien faire de plus que d'ajuster. La Sœur s'est trouvée plus d'une fois dans le cas de répéter la même chose , et on peut bien dire d'elle ce que saint Cyprien dit des confesseurs dont il fait de si beaux éloges , que ce n'est pas elle qui a manqué au martyre, mais que c'est le martyre qui lui a manqué....

Telle parut la Sœur de la Nativité tout le temps qu'elle resta chez son frère ; elle y montra , comme partout ailleurs, une âme de héros dans un corps de fille. C'est trop peu dire ; dans une santé qui existoit à peine, elle déploya, suivant les circonstances , tout ce que la perfection de la charité , tout ce que

l'héroïsme de la vertu peut inspirer de plus magnanime aux âmes véritablement chrétiennes. Ils n'en croiront rien sans doute , ceux qui s'obstinent à ne voir dans les dévôts que des cœurs bas et pusillanimes , et dont l'éternel refrain est de répéter que les religieuses sur-tout ne sont bonnes à rien. Je leur demanderai seulement comment ils auroient soutenu de pareilles épreuves ; car , s'il est permis d'en juger par ceux de leurs pareils qui s'y sont trouvés , il y a beaucoup à croire que leur grand cœur se fût démenti. Les paroles ne sont rien ; c'est la conduite qui prouve tout : la Sœur a prouvé de toutes les façons. La seule circonstance où la crainte lui ait fait éprouver une défaillance , fut quand elle se mit entre son frère et le fusil qui le menaçoit ; on peut dire que ce n'étoit pas pour elle-même qu'elle craignoit ; ceux qui lui causoient cette frayeur furent les premiers à la soutenir.

Quand son frère lui-même me donna, devant toute sa famille , les détails dont je viens de faire le précis , il s'étendit

beaucoup sur les vertus et les bonnes qualités qui avoient brillé en elle dès l'enfance, allant toujours croissant avec elle. Sa prudence dans les conseils, sa douceur dans la conduite, la rendoient comme l'oracle et le chef de la famille. Le père et la mère s'en rapportoient à elle sur tous les points, et tous les autres enfans, dont elle étoit l'aînée, lui obéissoient autant et souvent plus facilement qu'au père et à la mère, d'autant plus que son gouvernement étoit très-doux, et qu'elle les portoit, beaucoup plus en agissant qu'en parlant, à rendre à leurs parens l'obéissance et le respect qu'ils leur devoient. Jeannette, me dit-il, étoit toujours consultée; c'étoit elle qui décidoit sur tous les points, et très-souvent nos parens nous renvoyoient à elle: nous craignons autant et plus de lui déplaire qu'à eux-mêmes.

Tandis que cette sainte fille a été chez moi, poursuivit Le Royer, il semble qu'elle a attiré la bénédiction de Dieu sur ma famille, au point que tout, jusqu'aux événemens les plus funestes, se tournoit en ma faveur. Oui,

ajouta-t-il, si les tristes circonstances par où j'ai passé ne m'ont pas ruiné de fond en comble, c'est à ses saintes prières que je le dois ; rien ne pourra m'en dissuader. Sur cela, il me cita différens traits, dont je prendrai un seul qu'il me rapporta à-peu-près en cette manière :

Les pertes que j'avois essuyées pendant les années malheureuses qui ont passé, m'avoient obligé à quitter la ferme de Montigny ( en effet, il n'y étoit plus depuis long-temps quand je lui parlai ; il demouroit alors dans un village plus proche du bourg de la Pellerine ) et à vendre deux de mes bœufs pour m'acquitter, de sorte qu'il ne m'en restoit plus qu'une paire, qui me reste encore aujourd'hui ; hé bien, monsieur, voici ce qui arriva : un jour que je charroyois avec mes deux bœufs, j'arrivai à une descente si rapide que les bœufs ne purent retenir la charrette, qui passa sur celui des deux qui avoit bronché en marchant : j'entendis, de mes deux oreilles, le fil de la roue faire le même bruit que si elle eût passé sur



une claie dont elle eût brisé les barreaux. Ce craquement me fit croire que mon bœuf avoit les côtes brisées et tout le corps moulu ; et moi de me lamenter : mon Dieu , m'écriai-je ! me voilà ruiné sans ressource ! que deviendrai-je après ce triste accident ?....

Quelle fut donc ma surprise, monsieur, quand, après mes lamentations, je retournai les yeux sur mon pauvre animal que je croyois en pièces, et que je le vis se relever de lui-même, sans qu'il y ait jamais rien paru ! Chose étonnante, et que je ne croirois jamais, si je n'en avois été témoin ! Il n'y avoit rien de rompu, pas même la courroie qui lioit le joug avec les cornes du bœuf : elle s'étoit déliée, je ne sais comment, au moment de la chute, pour dégager l'animal, qui se trouva posé entre les deux roues, sans que je puisse comprendre comment cela se fit, ni d'où venoit le craquement que j'avois entendu..... On en pensera ce qu'on voudra, mais je gage que sur cent coups on n'en feroit pas un pareil. Je laisse à qui voudra de l'éprouver.

La Sœur essaya de grandes et de fréquentes infirmités chez son frère. Celle dont elle étoit habituellement affligée, lui causoit de grandes coliques qui l'obligeoient souvent à garder le lit ; une dysenterie qui survint, la jeta dans une maladie sérieuse, dont elle eut peine à se tirer. Cependant elle n'avoit recours aux remèdes que par force ; elle ne se plaignoit point, et ne permettoit point aux gens de la maison d'interrompre leurs travaux pour la secourir : il lui suffisoit qu'avant de partir ils missent à côté d'elle ce dont elle pouvoit avoir besoin. Une demoiselle charitable qui l'étoit venue voir de la part de M. le doyen de la Pellerine, la trouva un jour dans cet état ; et comme elle la plaignoit sur la peine et l'abandon où elle la voyoit : Vous avez trop de charité, ma bonne demoiselle, lui répondit la Sœur, je ne suis point à plaindre ; je ne manque de rien, j'ai tout ce qu'il me faut : cent personnes autour de moi ne m'empêcheroient pas d'avoir ma croix à porter, et vous voyez qu'on a pourvu à tout, en me donnant

tout ce dont j'ai besoin. La demoiselle regarda à côté d'elle, et vit sur une chaise un morceau de gros pain sec avec un peu d'eau pure dans une écuelle de terre : c'étoit son régal ordinaire, et voilà ce qu'elle appeloit *ne manquer de rien*. Trouveroit-on dans les hôpitaux les plus pauvres beaucoup de malades aussi faciles à contenter ?

Enfin la nature prit encore le dessus, et celui qui vouloit s'en servir encore pour sa gloire, la rendit à l'état dont elle avoit besoin pour ses desseins. Depuis plusieurs mois les religieuses Urbanistes avoient été mises en liberté, et la Sœur de la Nativité aspiroit, depuis plus long-temps encore, après le moment de leur être rendue, pour avoir la consolation de mourir entre leurs bras : elle en parloit à tout propos. Ce moment tant désiré arriva. Elle dit, en pleurant, adieu pour toujours à sa famille, tremblant la fièvre, ayant plus l'air d'un squelette que d'une personne vivante. Elle monta sur une charrette (1),

---

(1) Ce fut malgré les oppositions de son frère, que les Chouans lui procurèrent la charrette qui

qui la reconduisit chez M. de la Jan-  
nière, où elle prit son dernier loge-  
ment, et où on fut au comble de la  
joie de la revoir après un an qui avoit  
paru très-long et très-ennuyeux.

QUATRIÈME ET DERNIÈRE ÉPOQUE.

*Les derniers Travaux, et la Mort de  
la Sœur.*

Après avoir rempli de son mieux,  
et comme nous l'avons vu, la tâche que  
Dieu lui avoit imposée, la Sœur n'avoit  
plus pensé qu'à elle-même, et s'étoit  
réjouie de n'avoir plus en vue que la  
grande affaire de son salut, en se pré-  
parant à une mort qu'elle prévoyoit de-  
puis long-temps ne devoir pas être très-  
éloignée.

En finissant de merendre ses comptes,  
elle me déclaroit, comme on le sait,  
qu'il ne lui restoit plus qu'à se recom-  
mander à mes prières, comme à celles  
de tous les lecteurs de son recueil, re-

---

la rendit aux religieuses qui la redemandoient de-  
puis long-temps.

nonçant d'ailleurs à toute prétention sur l'estime ou l'admiration du public, qu'elle ne méritoit aucunement. « Il ne me reste plus, disoit-elle, qu'à pleurer mes infidélités continuelles, mes péchés sans nombre, et à me jeter à corps perdu dans la miséricorde d'un Dieu trop bon pour vouloir la perte éternelle, ni même permettre l'erreur involontaire d'une pauvre créature qui, après tout, n'a jamais cherché qu'à connoître sa volonté sainte et à s'y conformer.

Telles étoient, en effet, ses dispositions; mais Dieu, qui se plaît à voir dans les âmes privilégiées les sentimens de crainte et d'amour qu'il y fait naître, n'est pas obligé, pour cela, de se conformer en tout aux règles que leur humilité, toujours timide, semble vouloir lui prescrire à lui-même. Indépendamment de tout cela, il faut que sa volonté l'emporte sur la nôtre, et que l'instrument dont il veut se servir obéisse à la main qu'il emploie. Moïse et Jérémie ont beau s'excuser sur leur incapacité, Jonas a beau fuir,

les plus saints personnages de l'Eglise ont eu beau éviter les dignités, les charges et les bonheurs qui les attendoient, il a fallu céder à l'ordre qui les appelloit ; rien ne pouvoit les y soustraire : il faut, bon gré mal gré, que Moïse délivre son peuple; que Jérémie le rappelle, en pleurant sur ses maux, et que Jonas annonce à Ninive ses crimes, pour lui en faire éviter le châtimement. D'après cette règle, c'est en vain que la Sœur de la Nativité cherche à s'ensevelir toute vivante au fond de son néant ; il faut absolument que *l'écho résonne, tandis que la voix se fera entendre*, et qu'il répète ce qu'elle aura prononcé : *Deus docuisti me à juventute mea, et usque nunc pronuntiabo mirabilia tua.* ( Ps. 70, 17. ) C'est sa destination.

Dès son enfance, elle avoit, comme Isaïe, entendu cet ordre du ciel : Prophète, ne cesse de crier ; que ta voix s'élève continuellement comme celle d'une trompette, pour reprocher à mon peuple ses iniquités, et ses crimes à la maison de Jacob. *Clama, ne cesses ;*

*quasi tuba exalta vocem tuam , et annuntia populo meo scelera eorum , et domui Jacob peccata eorum. (Is., 58, 1.)*  
 Voilà pourquoi, toujours fidèle à sa mission, elle témoigna tant de zèle contre les désordres qui offensoient son Dieu et causoient la perte de sa patrie. » Elle n'a point tenu la vérité captive; si elle n'écrivit pas toujours, elle ne cessa d'invectiver contre le vice; elle le fit de parole et d'exemple jusqu'au dernier soupir, et on peut dire d'elle comme de celui dont saint Paul fait un si bel éloge : Non-seulement elle a parlé jusqu'à sa mort; mais, toute morte qu'elle est, elle parle encore, et parlera tandis que ses ouvrages immortels subsisteront : *et defunctus adhuc loquitur. (Heb., 11, 4.)*

A peine rendue à ses Sœurs, elle se sentit fortement portée à demander permission de passer en Angleterre pour y trouver le directeur, à qui elle déclara, à différentes reprises, qu'il lui restoit à dire bien des choses qu'elle ne pouvoit déclarer à personne qu'à lui. Son grand âge, et plus encore ses in-

firmités, lui firent refuser constamment la grâce qu'elle demandoit avec beaucoup d'instance; voyant qu'elle ne pouvoit réussir dans ce projet, elle obtint facilement d'y suppléer de son mieux, en faisant encore écrire un supplément pour m'être remis, répétant qu'elle craignoit bien qu'on ne se fût opposé à la volonté de Dieu; ce qu'elle a fait mettre dans son supplément, et ce que m'ont assuré, en particulier, des personnes qui en avoient été chargées de sa part.

La Sœur de la Nativité reprit donc encore une fois la plume avant de mourir, je veux dire qu'elle profita du peu qui lui restoit à vivre, pour dicter aux deux religieuses qui étoient toujours dans son secret, le dernier ouvrage qui nous reste à rédiger. C'est une espèce de deutéronome, en deux cahiers, où elle repasse beaucoup de choses qu'elle avoit déjà dites, et que par conséquent je serai obligé d'abrégier beaucoup, en conservant toutefois les idées neuves avec les développemens qui m'ont paru les plus dignes d'être



conservés. Ces deux cahiers devoient m'être remis après sa mort , car j'ai lieu de croire que depuis long-temps elle ne s'attendoit plus à me revoir. Sa conduite ne permet guère d'en douter.

Les soins que lui occasionna cette nouvelle entreprise , loin de ralentir sa ferveur , ne firent , au contraire , que l'augmenter de jour en jour ; ses exercices de piété n'en devinrent que plus fréquens et plus longs ; son zèle plus ardent , sa dévotion plus tendre. Loin de rien rabattre de ses pénitences , elle ne fit qu'y ajouter , malgré des infirmités que le poids de l'âge et des chagrins faisoit toujours aller en augmentant. Enfin , à l'exemple de tous les saints que Dieu a favorisés d'une manière toute particulière , elle montra qu'elle n'avoit mis tant d'intérêt à ce qu'elle poursuivoit encore avec tant de constance , que par l'appréhension où elle étoit du compte qu'elle en devoit à Dieu.

Il y avoit quelques mois qu'elle avoit fini ses dernières dictées , lorsqu'elle eut cette dernière vision dont je vais main-

tenant rendre le compte que j'ai promis, parce qu'il vient ici naturellement, et qu'il y trouve sa place, en suivant l'ordre des temps. Elle fit écrire cette vision nocturne, comme pour mettre la dernière main à tout ce qu'elle avoit dit, en fournissant une preuve de nature à fermer la bouche à tous ses contradicteurs. La lettre authentique qu'elle en envoya à M. le doyen de la paroisse de la Pellerine, et qu'il m'a remise (on sait qu'il fut quelque temps son directeur), cette lettre dont je conserve l'original certifié par ledit doyen; cette même lettre, dis-je, la Providence a permis qu'elle fût commencée par madame la Supérieure, et finie par madame la Dépositaire, sous la dictée de la Sœur, comme pour réunir dans le même acte les deux témoins et les deux mains qui avoient tout vu et tout écrit. Voici le contenu de cette lettre; je n'y changerai rien d'essentiel, mais j'ajouterai quelques petits commentaires au texte, en lettres différentes :

Fougères, le 16 octobre 1797.

Mon Père ,

Je vais vous faire part d'un songe significatif que Dieu a permis à l'égard de mes écrits. Je pense que le démon m'a apparu sous la forme d'une religieuse défunte que j'avois connue, et qui me dit qu'elle étoit en purgatoire, où elle souffroit des peines extrêmes ; ce qui m'excita à une grande pitié et compassion. Sur sa demande, je lui promis de prier Dieu de la délivrer, et lui demandai que, quand elle seroit en paradis, si elle connoissoit qu'il y eût en moi quelque chose qui fût contraire à mon salut, elle priât Dieu qu'il voulût bien me le faire connoître, afin que je m'en corrigéasse avant que de paroître à son jugement. Elle me répondit que, dès le présent, elle voyoit un grand obstacle à mon salut, que c'étoit pour ce sujet qu'elle m'apparoissoit. (*Ce n'étoit donc plus pour chercher des prières.*) Elle ajouta que, quoi qu'elle m'apparût en rêve, je ne devois

pas prendre ce qu'elle me diroit pour une rêverie, et que l'affaire étoit de conséquence. Eh ! quoi donc ? lui demandai-je.

C'est, me répondit-elle, à l'égard des écrits que vous avez fait faire, et qu'il s'agit de faire supprimer et annuler. La chose prend une très-mauvaise tournure. (*C'étoit le moment où les évêques me donnoient leur approbation...*) Il faut au plus tôt envoyer un exprès à *M. de Fajole*, avec votre rétractation, afin que tout ce que vous avez dit (1) soit regardé comme nul et tout-à-fait anéanti. Je lui observai que je n'avois fait en tout cela que ce que Dieu m'avoit ordonné. Non, Dieu ne demandoit point cela de vous, me répliqua-t-elle d'un air très-courroucé contre moi. (*Les âmes du purgatoire ne se fâchent point.*) Elle me dit que j'étois trompée pour avoir obéi à mes confesseurs.... (*Cette âme du purgatoire ne faisoit ici que répéter ce que*

---

(1) Pourquoi à *M. de Fajole* ? Quel droit a d'annuler, celui qui n'a pas droit de connaître ?....

*le démon avoit dit à la Sœur pour l'empêcher de faire écrire ; voilà déjà bien des traits de ressemblance avec l'esprit qui , pour mieux faire illusion , se transfigure en ange de lumière ( 1 ) ; mais poursuivons. )*

A ces mots je reconnus que c'étoit le démon qui employoit cette ruse pour troubler mon esprit et inquiéter ma conscience ; et dans le moment j'élevai mon cœur à Dieu, en le priant qu'il eût pitié de moi ; et animée du saint esprit, je répondis au spectre que j'étois toute de feu et de flamme sitôt qu'il s'agissoit d'obéir à Dieu en procurant sa gloire. Mon entente étoit que quand j'avois obéi à ceux qui me tiennent la place de Dieu, je croyois avoir obéi à Dieu même. En même temps je fis le signe de la croix sur moi. A ce signe qui lui déplut, la prétendue religieuse prit la fuite ; mais l'esprit de Dieu me fit courir après elle, je la poursuivis, l'arrêtai, et la prenant par

---

( 1 ) Heureusement , la Sœur n'étoit pas novice dans l'art de le combattre et de le deviner.

son voile : Si tu viens de la part de Dieu, lui dis-je, si c'est lui qui te fait parler, fais donc avec moi le signe de la croix, et rends cet hommage à celui qui t'envoie ; rends gloire à l'adorable Trinité... J'eus beau l'y exhorter et lui en donner l'exemple, pendant que je répétois mon signe de croix le fantôme disparut et s'évanouit entre mes mains, comme une vapeur noire et infecte, sans que je puisse dire s'il rentra dans la terre ou ce qu'il devint.

Sur cela, mon Père, je vous ferai quelques remarques. Quand cette prétendue religieuse commença à me parler de mon écrit, sans que j'eusse encore eu le temps de soupçonner son intention, je lui demandai si l'écrit dont elle me parloit réussiroit. Elle me répondit que oui avec dépit, et ce fut là qu'elle ajouta, d'un air fâché, qu'il prenoit une mauvaise tournure ; mais ceci ne m'inquiéta plus, sitôt que j'eus reconnu le stratagème du démon. Ce qui me surprit le plus, ce fut de l'entendre me dire qu'il falloit m'en rapporter à M. de Fajole, et m'adresser à lui pour faire

anéantir l'ouvrage : car je puis vous assurer que je n'ai jamais connu ni le nom ni la personne de ce *M. de Fajole*, et ne savois pas s'il étoit prêtre ou séculier. Aussi je ne me mis point en peine de m'en informer, bien résolue de ne faire aucun cas du conseil qu'on me donnoit.

Je vous dirai encore, mon Père, que quand je courus après le fantôme, et que je l'arrêtai, l'esprit du Seigneur me fit connoître plus clairement que c'étoit le démon, et qu'il falloit renoncer à tout ce que m'avoit dit ce père du mensonge, et n'en tenir aucun compte en mon esprit. La Sœur continue en changeant de sujet.

Mon Père, je suis inquiète si vous avez reçu la lettre où notre révérende Mère vous faisoit savoir de ma part, il y a comme un mois, qu'il falloit faire passer, le plus tôt possible, à M. Gettet, tous les écrits que vous savez. Vous m'obligerez infiniment de me dire s'ils sont passés, ou si vous prévoyez trouver des voies sûres pour les lui faire tenir à sa résidence.... (*Ces écrits dont*

*parle la Sœur ne m'ont point été envoyés en Angleterre, mais on me les a remis ici quatre ans après sa mort. )*

Je vous dirai aussi, mon Père, que le bon Dieu me fait la grâce de ne me laisser point sans croix; le malheur est que je ne la porte pas bien. La nature et le démon, qui la prennent toujours par un bout ou par l'autre, tâchent sans cesse de me l'arracher en la faisant tomber par terre, et bien souvent me font la porter tout de travers. Vous m'entendez sans doute, mon Père; je veux par là vous faire comprendre que le démon et la nature corrompue me font continuellement la guerre, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, et particulièrement dans le temps de la maladie. Je suis encore actuellement réduite sur le lit avec une fièvre continue; mais les souffrances du corps ne me sont rien, pourvu que le bon Dieu ait pitié de ma pauvre âme, et qu'il la délivre des griffes du dragon infernal. C'est pour ce sujet, mon Père, que je vous supplie très-humblement de vous souvenir de moi devant le Seigneur; je



Je prie aussi pour votre conservation ; mais j'ai bien plus besoin de vos prières, que vous n'en avez des miennes.

Ne vous étonnez pas, mon Père, si vous voyez deux mains d'écriture dans cette lettre ; c'est que notre Mère, qui l'avoit commencée, n'a pu la finir à cause de ses affaires ; la sœur des Séraphins y a suppléé. Elles vous assurent toutes les deux de leur profond respect, ainsi que Sainte-Elisabeth. Pour moi, mon Père, je suis, avec un profond respect et une parfaite soumission, votre très-humble et obéissante servante,

Sœur de LA NATIVITÉ.

L'original de cette pièce extraordinaire, que je garde, porte ces mots écrits de la main du premier dépositaire : « J'ai reçu telle qu'elle est, et à l'époque de sa date, la présente lettre » de la part de la Sœur de la Nativité, » religieuse Urbaniste de Fougères, et » je l'ai remise, en 1802, au directeur » de cette communauté. »

*Signé* LEROY, desservant de la  
Pellerine.

Ce fut le 6 juillet 1805 que M. Leroy me donna cette attestation chez lui ; et le 27 du même mois et de la même année, les deux religieuses qui l'avoient écrite m'ont signé l'attestation suivante, touchant la copie qu'on vient de voir :

Nous, soussignées, certifions à qui il appartiendra, que M. Genet a fidèlement copié la lettre que nous avons écrite, en 1797, à M. le doyen de la Pellerine, de la part de notre chère et respectable défunte Sœur de la Nativité. Tout le changement que nous avons aperçu, en comparant l'un à l'autre, consiste à rendre françaises certaines phrases qui ne l'étoient pas. Le sens est le même par-tout, ainsi que l'ordre des choses.

MARIE L. LE BRETON, sœur Saint-Madeleine, sup. ; MICHELLE PEL. BINEL des Séraphins, déposit. ; BLANCHE BINEL de Sainte-Elisabeth.

Qu'on me permette maintenant quelques réflexions sur ce dernier écrit de la Sœur, qu'on vient de voir. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs sur les songes mystérieux et significa-

tifs dont les saintes Ecritures nous fournissent tant et de si frappans exemples ; je me contenterai de dire qu'il me paroît impossible de révoquer sérieusement en doute la réalité de l'apparition dans le songe qu'on vient de rapporter ; car enfin , outre qu'un fantôme purement imaginaire n'eût pu lui indiquer un nom et une personne dont elle n'avoit aucune connoissance , comment un songe en l'air , et qui ne pouvoit alors avoir aucune espèce d'application , se trouve-t-il aujourd'hui cadrer si parfaitement avec le nom , l'opinion et les paroles de la personne indiquée , et cela de manière qu'en rapprochant les époques et les dates , il est impossible de supposer aucune espèce de collusion entre la Sœur et moi , ni même aucune défiance ou soupçon de la Sœur , par rapport à un homme dont elle n'avoit pas la moindre idée ? Le pur hasard , ou la bizarrerie d'un songe ordinaire , ont-ils jamais produit de pareils effets ? Voilà ce qu'il faudroit prouver , si on veut dire quelque chose qui vaille ; car on n'avancera jamais rien par des mots insignifians.

En second lieu, je serois très-curieux de savoir comment et par quel moyen M. l'abbé de Fajole avoit reçu *les renseignements secrets et les connoissances particulières* sur lesquels il m'ordonnoit, à Londres, en 1800, de brûler des cahiers qu'il avoit admirés dans l'île de Jersey en 1792. Soit que les soupçons qu'on lui avoit inspirés depuis eussent tombé sur l'ouvrage, sur la Sœur, ou sur moi, je les crois également faux; mais par où lui sont-ils venus? Voilà le problème que je ne puis résoudre. La religieuse prétendue qui, tout en courroux, ordonnoit à la Sœur, comme de la part de Dieu, de lui *dépêcher un exprès pour qu'il eût anéanti l'ouvrage*, ne se seroit-elle point, au refus de la Sœur, chargée elle-même de la commission? Ce seroit à M. l'abbé à nous en instruire; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il me parla presque dans les mêmes termes que la religieuse prétendue l'avoit fait à la Sœur. En cette supposition, M. l'abbé auroit peut-être dû l'éprouver comme elle, par la volonté de Dieu, la décision des supérieurs dans l'Église et le signe de la croix: alors on

peut croire qu'il l'eût vu aussi s'évanouir en fumée noire , et avec elle tous ses soupçons auroient disparu.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que le père du mensonge opère de bien des manières dans le monde : il a bien des agens toujours prêts à favoriser ses illusions et ses pièges. M. l'abbé de Fajole, que je respecte, n'a jamais eu en cela que de bonnes vues, j'en suis très-persuadé ; mais il ne seroit pas le premier homme de bien en place qui eût été dupé sur bien des points par les manœuvres de celui qui ici s'habilloit en religieuse pour mieux surprendre la piété d'une sainte, contre laquelle il avoit échoué tant de fois. M. l'abbé, qui ne cherche que le vrai, ne peut en aucune sorte trouver mauvais qu'un homme chargé de la cause d'une fille que tout canonise, se serve maintenant d'une pièce authentique qu'elle lui met entre les mains pour détruire l'effet désavantageux qu'auroit pu produire contre elle l'autorité de son opinion. Il a cru, sans doute, faire

son devoir ; en cela je ne puis le désapprouver ; mais aussi j'ai cru encore faire le mien, et j'attends de lui la même justice. Revenons à la Sœur de la Nativité.

Après ce dernier écrit , qui n'est pas le moins intéressant , la Sœur se crut enfin déchargée de ce que Dieu demandoit d'elle. Elle ne pensa plus qu'à lui en demander la réussite , en se préparant plus que jamais à une mort qu'elle regardoit comme très-prochaine , et au compte qu'elle devoit rendre de sa vie et de tous ses écrits. Déchargée de sa tâche , elle ne s'appliqua plus qu'à mettre en règle sa conscience et son âme , par un redoublement de prières , de pénitence et de ferveur. Ses infirmités redoublaient aussi de jour en jour , desorte qu'elle ne pouvoit plus marcher que courbée , à cause des douleurs qu'elle en ressentoit. Elle ne sortoit que pour l'office public des jours de dimanches , sitôt qu'on commença à le célébrer pour les catholiques ; mais elle ne perdoit aucune occasion de recevoir les sacremens , et d'entendre la messe toutes

les fois que quelque prêtre caché pouvoit lui procurer ce bonheur dans la maison qu'elle habitoit.

Elle avoit des conversations assez fréquentes , et quelquefois très-longues avec des religieuses et des personnes du monde, qui venoient la consulter sur différentes difficultés que les circonstances faisoient naître à chaque instant. Elle étoit terrible et inexorable pour les unes et pour les autres sur tout ce qui concernoit la foi et les mœurs. Elle interdisoit sans miséricorde et sans distinction toute communication spirituelle avec les schismatiques , les ju-reurs et les intrus, jusqu'à ce que l'Église en eût prononcé; car personne ne fut plus soumis à tout ce que l'Église avoit décidé. C'est, disoit-elle, la boussole du vrai chrétien, c'est la règle infailible que Dieu lui donne, il ne peut s'égarer en la suivant. Celui qui la suit ne répond de rien; celui qui s'en écarte se rend comptable de tout. Eh! quel compte, quel aveuglement que de se croire plus sage que les guides que J. C. nous donne, et de préférer son

jugement particulier à celui des juges qui doivent nous conduire !.....

Quant à la morale , elle prétendoit qu'une religieuse , hors de son cloître , doit paroître ce qu'elle est aux yeux du monde , par sa bonne conduite , sa modeste retenue , et même par la forme de ses vêtemens , qu'elle leur prescrivait avec beaucoup de soin et d'exactitude , invectivant quelquefois contre celles qui y marquoient de l'éloignement , les menaçant de la colère de J. C. , etc. , etc.

Sa morale n'étoit pas moins sévère , par rapport aux gens du monde , sur tout ce qui concerne leurs engagements. S'ils ne sont pas tenus aux vœux des religieux , disoit-elle , ils n'en sont pas moins obligés à ceux de leur baptême , sous peine de damnation. Tout ce qui les en écarte tant soit peu doit leur paroître suspect et dangereux. Sur cela , elle condamnoit , comme l'œuvre du démon non-seulement le bal , la danse , le jeu , la comédie , les spectacles , la lecture des romans , les mouches , le fard , et tout l'attirail de la coquetterie ,



mais encore tout ce qui, dans les modes reçues, avoit l'air d'en approcher. Elle ne permettoit point aux dames ni aux demoiselles de porter de faux cheveux, disant que, bien différentes des hommes, obligés d'être souvent découverts, leurs coiffures pouvoient toujours suppléer au défaut de cheveux naturels, et que, par rapport à elles, l'art ne pouvoit servir qu'à satisfaire l'envie de plaire aux hommes, et non à Dieu, en relevant une beauté déjà trop séduisante. C'étoit, suivant elle, une infidélité aux vœux du baptême, une espèce d'apostasie qui doit beaucoup déplaire à Dieu. Elle vouloit qu'on plaçât l'épingle du mouchoir de manière à éviter ces négligences prévues et réfléchies, aussi communes qu'elles sont contraires à la vraie modestie. Je ne sais comment certaines gens prendront sa morale, qui n'est que celle des Pères de l'Eglise; mais je sais qu'elle en a fait trembler sur tout cela, jusqu'à les y faire renoncer pour toujours.

Quand les Saints entrent en discours sur les grands objets de la Foi, on re-

connoit à leur langage qu'ils en sentent toute l'importance et la vérité. Ils ont, d'ordinaire, pour en parler, non-seulement des expressions et des tournures qui leur sont propres, mais encore un ton qui n'est pas commun, une énergie de sentiment qui en dit beaucoup plus que les paroles. Voilà d'où vient qu'elles exagèrent tant leurs moindres fautes. Telle, surtout vers la fin de sa vie, parut toujours la Sœur de la Nativité, Quand elle parloit de Dieu, du salut, du vice, ou de la vertu, elle le faisoit avec une force et une dignité convenables à ces grands sujets ; et malgré la simplicité de ses expressions, qui souvent eussent paru risibles dans toute autre bouche que la sienne, elle savoit mettre le plus grand intérêt dans tout ce qu'elle disoit, au point que les personnes les plus instruites venoient la consulter et l'écoutoient avec une grande attention. Personne n'étoit plus propre qu'elle à donner de l'importance aux grandes vérités de la religion. C'est que ces vérités, qu'elle sentoit parfaitement, sont grandes par elles-mêmes, et que l'Es-

prit Saint qui la faisoit parler est indépendant de tous les ornemens du discours.

Enfin la Sœur de la Nativité approchoit de l'heureux terme de sa carrière. Affoiblie par l'âge, épuisée par les maladies, les chagrins de toute espèce, les austérités et les souffrances dont sa pauvre vie avoit été traversée, elle ne se soutenoit plus que par miracle; ce n'étoit plus qu'un squelette animé. Dégoûtée d'un monde où elle n'avoit jamais vu que des sujets d'afflictions et de larmes, et où elle en voyoit plus que jamais encore, son âme depuis long-temps paroissoit flotter entre l'amour qui veut quitter la vie pour se réunir à son Dieu, et la soumission qui veut souffrir encore pour mériter d'autant plus ce bonheur. *Non mori, sed pati.*

Il n'y avoit que très-peu de temps qu'elle venoit d'essuyer, après bien d'autres, une maladie sérieuse dont on jugea qu'elle ne devoit pas réchapper. C'étoit une espèce d'hydropisie de poitrine, dont on la tira enfin par l'usage du vin stibitique très-amer et très-détes-

table au goût. Sa convalescence ne fut pas de longue durée, et la Sœur s'y attendoit bien. L'hydropisie vraie ou fausse dont on croyoit l'avoir guérie, dégénéra bientôt en un ulcère au foie, qui l'emporta après six ou sept semaines de médicamens, qui ne servirent au plus qu'à prolonger un peu ses souffrances, et peut-être à les rendre beaucoup plus vives et plus méritoires.

Pendant ce temps elle reçut plusieurs fois la sainte communion avec une foi et une dévotion qu'on attendoit d'elle. Malgré la violence de ses douleurs, elle ne resta couchée que le moins qu'elle put, et encore ne voulut-elle être veillée que les deux ou trois dernières nuits, conservant son esprit sain et entier jusqu'au dernier moment, et conservant souvent avec beaucoup de jugement et de présence d'esprit avec les personnes qui l'assistoient. On venoit la visiter (1); ses conversations rou-

---

(1) Une dame de la ville vint un jour lui demander ses prières et sa bénédiction pour elle et pour son petit enfant, qu'elle lui présenta : « Ah ! ma » bonne dame, dit la Sœur, que peuvent mes

loient d'ordinaire sur des sujets de piété. Elle y mettoit toujours une âme qui en donnoit aux autres, et fût allée bien souvent jusqu'à l'affoiblir elle-même, sans qu'elle s'en fût aperçue, tant elle y étoit habituée. Elle parla même avec beaucoup de feu, dans une circonstance, à une personne qu'elle vouloit rappeler à son devoir. Voyant que cette personne opiniâtre vouloit encore revenir à la charge, elle lui fit dire par sa gardienne qu'elle lui avoit tout dit : *j'ai, dit-elle, enfoncé l'épingle jusqu'à la tête.* Si elle n'a rien senti, elle ne le feroit pas davantage quand je lui parlerois encore.

Quoiqu'elle n'ait jamais positivement déclaré qu'elle eût eu révélation de l'heure et du moment de sa mort, on a de bonnes raisons de penser qu'elle en avoit un très-fort pressentiment, pour ne rien dire de plus. Elle avoit souvent demandé à Dieu de mourir le jour et

---

» pauvres prières ? C'est à la sainte Eglise de bénir  
 » vos enfans. » Cependant elle les bénit en leur  
 souhaitant la bénédiction du ciel.

l'heure où elle avoit fait son premier vœu de continence, en se consacrant à la sainte Vierge devant l'image de Notre-Dame des Marais. ( C'étoit vers le midi du jour de l'Assomption. ) Dès le commencement de sa dernière maladie elle fit couper très-ras ses cheveux et même ses ongles, et voilà d'où vient que ceux qu'on a d'elle sont très-courts : depuis le premier du mois d'août, elle demanda à plusieurs reprises le quantième de ce mois ; quand une fois on lui eut répondu qu'on étoit au onze du mois, elle répondit : Encore que le onze ! que cela est long ! Quand on lui répondit qu'il étoit huit heures, le jour de l'Assomption, elle répondit de manière à faire entendre qu'elle eût désiré qu'il eût été tard. Et le quinze, qui fut le jour de sa mort, elle s'informa souvent de l'heure, témoignant désirer la moitié du jour, sans en dire davantage. Il lui tarδοit d'y arriver, vous eussiez dit qu'elle accusoit le soleil de prolonger par sa lenteur un jour qu'elle ne devoit pas finir, ou plutôt qui devoit être pour elle l'aurore d'un jour sans fin, en lui

ouvrant la porte de la grande et bienheureuse éternité.

Depuis , surtout , que sa poitrine se fut chargée de ces humeurs ulcéreuses qui la suffoquoient , elle en rendoit fréquemment dont l'odeur seule étoit insupportable à tous les assistans ; ces humeurs , qui annonçoient la dissolution de son corps , l'accabloient , autant par leur âcre fétidité que par les efforts qu'il lui falloit faire pour les expectorer ; elle ne pouvoit quelquefois s'empêcher d'en désirer la fin , quoiqu'elle ne s'en plaignit pas. *Ma Sœur* , lui dit un jour la religieuse qui l'assistoit , c'est maintenant que le divin maître vous fait boire à sa coupe d'amertume.. *Ah ! ma mère* , reprit la Sœur , *je pense que le fiel et le vinaigre seroient moins mauvais ;.... mais il le faut et j'en bénis Dieu...*

Dans les intervalles de sa maladie , elle avoit donné à différentes personnes du monde et du clêtre des avertissemens salutaires et dont plusieurs ont profité. Ces avertissemens rouloient sur l'état de leur conscience et l'ordre

qu'elles devoient y mettre pour remédier, à ce que Dieu leur reprochoit; elle dit à une religieuse qu'elle avoit besoin d'une revue de conscience, lui expliqua pourquoi et depuis quand; lui indiqua le directeur à qui elle s'adresseroit, et jusqu'à la pénitence qu'elle en recevrait; ce qui s'est trouvé vrai dans tous les points. Elle dit à deux autres qu'elles devoient beaucoup craindre et s'appliquer à rectifier leur vocation. Elle avertit madame la Supérieure qu'elle auroit beaucoup à souffrir; que Dieu lui réservoir des croix de fer, mais que la fin des troubles lui donneroit beaucoup de consolations.

Voyant que sa fin approchoit, elle se prépara de son mieux à recevoir les derniers sacremens de l'église, et pour mieux s'y disposer elle pria qu'on ne laissât plus entrer dans sa chambre que les prêtres, les religieuses et les personnes de la maison, dont elle pouvoit avoir besoin. Elle reçut, avec un redoublement de ferveur, le saint viatique, l'extrême onction, et l'indulgence de la bonne mort accordée à



l'ordre des religieux franciscains. Elle s'exhortoit elle-même, et prononça dans cette circonstance, entre autres, un acte de contrition dont tous les assistans furent touchés jusqu'aux larmes. Le prêtre qui l'administroit s'en alla plus convaincu que jamais de ce qu'il avoit déjà dit en parlant d'elle : *c'est une sainte*. Il l'avoit dit tout bas à des personnes qui n'avoient pas moins de raisons que lui d'en être persuadées.

Après cet acte de religion, elle remercia tout le monde, et pria qu'on la laissât seule avec son Dieu, qu'elle venoit de recevoir pour la dernière fois. Son action de grâce finie, elle dit que dorénavant on pourroit laisser entrer tous ceux qui voudroient, vu que la vue d'une mourante pouvoit avoir de bons effets : « Le spectacle de la mort et de nos fins dernières, disoit-elle, est toujours salutaire aux vivans. » Il ne paroît pas que le démon l'ait inquiétée à l'approche de sa fin : c'est l'espérance que je lui avois fait concevoir, en la rassurant contre les menaces qu'il lui en faisoit autrefois pour l'em-

pêcher de me faire écrire ce que Dieu lui avoit communiqué (1). On ne la veilla que trois nuits pour tout, et encore le souffroit-elle avec peine. Elle aimoit qu'on lui parlât de Dieu, qu'on lui récitât souvent les actes des vertus theologales, ou quelques endroits de la recommandation de l'âme, qu'elle répétoit de son mieux.

Enfin, le quinzième d'août 1748, jour de l'Assomption de sa grande protectrice, arrive. C'est le jour où elle s'attend de partager le triomphe de celle par qui elle a déjà tant de fois triomphé de ses ennemis. La sœur de la Nativité s'en réjouit ; mais elle n'en fait presque rien connoître, tant elle est maîtresse d'elle-même, et tant elle craint de laisser aucune idée qui lui fût avantageuse. Elle demande l'heure qu'il est dès le matin, parle ensuite de Dieu à différentes personnes, et leur en parle avec

---

(1) On peut croire que Dieu lui a accordé ce qu'elle lui avoit demandé tant de fois par ces paroles : *Plût au ciel que la fin de ma vie soit aussi tranquille que le commencement et la suite l'ont été peu !*

un visage et un ton qui annonçoient le contentement. On fit ensuite entrer sa belle-sœur, qui l'étoit venue voir : elle eut avec elle une conversation particulière et qui dura assez long-temps. Sur la permission qu'elle en avoit obtenue, elle disposa en sa faveur de son rouet et de quelques autres petits effets, et cette bonne fermière la quitta les larmes aux yeux.

La sœur de la Nativité parloit alors avec plus de difficulté que jamais, et on avoit toutes les peines à l'entendre, tant sa poitrine étoit oppressée. Il étoit vers dix ou onze heures, et tout annonçoit en elle l'effet ordinaire de la fluxion, une extinction totale : on s'attendoit bien que sa position ne pouvoit durer long-temps, et elle s'y attendoit plus que personne. Couchée sur son lit de douleur, ayant devant elle l'image de son Dieu mourant, sur elle la formule de ses vœux, et à côté de l'eau bénite dont elle vouloit souvent être aspersée; conservant tout son esprit et toute la sérénité de son âme, elle fixoit la mort d'un œil assuré, elle la contemploit d'un air tranquille,

et la voyoit venir sans la moindre frayeur. Oui, sûre de sa récompense, elle voyoit avec joie s'approcher l'heureux terme de ses travaux, et sembloit défier, par sa ferme confiance, tout ce que l'idée de l'éternité peut offrir de plus effrayant au reste des mortels.

A onze heures et demie, elle n'avoit plus qu'un souffle, qu'il étoit impossible d'entendre; mais le mouvement de ses lèvres, l'air de son visage et les signes qu'elle faisoit encore, disoient, tout en mourant, qu'elle avoit tout son esprit présent. Ses yeux, tantôt élevés vers le ciel, et tantôt fixés sur son crucifix, désignoient tout-à-la-fois et le but où elle tendoit, et l'objet de son amour, et le motif de son espérance. A sa demande, on lui prenoit souvent la main pour lui aider à faire le signe de la croix sur elle-même, ou lui faire baiser les pieds de son crucifix. Elle tâchoit encore de répéter les saints noms de Jésus et de Marie; ou quelques actes de foi, d'espérance ou d'amour, qu'on lui prononçoit, et qu'elle aimoit tant à entendre. La dernière fois qu'elle demanda

le signe de la croix à la religieuse qui lui rendoit le plus souvent ces services de piété, celle-ci, au lieu de lui prendre la main , lui fit elle-même sur la figure le signe sacré avec de l'eau bénite, et la sœur de la Nativité lui témoigna sa reconnoissance par un souris très-gracieux deux fois répété avec beaucoup d'intelligence. Midi frappoit alors à l'horloge de la ville. Quelques minutes après, celles qui étoient restées autour d'elle s'aperçurent qu'elle ne leur donnoit plus aucune marque de connoissance, et que son visage éprouvoit quelque altération. Elles se mirent à genoux , et ce fut pendant qu'elles prioient pour elle, que cette sainte fille rendit paisiblement l'âme à son Dieu. *Sic moritur justus.* Le quart après midi frappa cinq ou six minutes après sa mort.

Ainsi mourut , sur sa soixante-huitième année , cette fille extraordinaire, qu'on peut , avec raison , regarder comme le prodige de son siècle , digne à tous égards d'être comparée à tout ce que l'Eglise honore de plus grand et de

plus extraordinaire parmi les personnes de son sexe , à qui elle ne cède en rien du côté des vertus ni de l'austérité des mœurs ; d'autant plus étonnante , que , sans lettres , sans éducation , sans presque pouvoir s'exprimer , obligée d'employer une main étrangère, elle a égalé, peut-être même surpassé, dans ses écrits , tout ce que les autres avoient fait de plus admirable en genre d'inspiration ou de spiritualité. Si son ouvrage , tel qu'il est , a paru à plusieurs savans devoir l'emporter sur tout ce que sainte Thérèse a écrit de plus frappant, que seroit-ce donc si , avec l'esprit et la culture de celle-ci , elle eût pu par elle-même développer et présenter ses grandes idées , que son rédacteur n'aura fait qu'affoiblir considérablement ? Disons-le donc sans crainte , la sœur de la Nativité étoit suscitée de nos jours pour montrer en sa personne , que le bras de Dieu n'est point raccourci, et qu'il peut, vers la fin des siècles, susciter dans son église des merveilles dignes de celles qui en ont

signalé les commencemens, et que les sectes ne pourront jamais citer en leur faveur.

A peine fut-elle expirée, que la voix publique la canonisa par des qualifications qui n'appartiennent strictement qu'à ceux dont l'Eglise a reconnu et déclaré la sainteté. *La sainte religieuse vient de mourir*, disoit-on. On accourut en foule, demandant à voir le corps de la sainte. Elle fut long-temps exposée, revêtue de son habit de religion, ayant la figure, les mains et les pieds découverts, pour satisfaire l'empressement de ceux qui avoient la dévotion de lui rendre l'hommage dû à la vertu des grands serviteurs de Dieu. Son lit fut bientôt couvert de livres, de chapelets, de reliques, et autres instrumens de piété qu'on vouloit y faire toucher. On demandoit avec instance, on partageoit avec empressement les moindres choses qui avoient pu lui appartenir. On vouloit avoir de ses cheveux, de son voile, de son cordon, des grains de son chapelet; jusqu'à ses pauvres haillons fu-

rent divisés. On se recommandoit hautement à ses prières, et, aujourd'hui même, rien de plus commun dans les villes et les campagnes voisines, que de prier et faire des vœux en l'honneur de *sainte Nativité*.

Elle avoit demandé à M. Duval, recteur de Laignelet, d'être inhumée dans le cimetière de la paroisse. Loin de s'y opposer, M. Duval l'avoit remerciée de la préférence qu'elle lui accordoit, ajoutant que *ses reliques attireroient la bénédiction de Dieu sur lui et ses paroissiens*. La Sœur avoit pris cette addition comme une plaisanterie de sa part, à laquelle elle n'avoit voulu rien répliquer par respect pour le bon prêtre; mais après qu'il fut sorti, elle avoit dit aux religieuses *que M. le recteur avoit voulu se moquer d'elle*. Il avoit pourtant parlé très-sérieusement, et ne s'attendoit pas, en lui parlant ainsi, qu'il devoit être sitôt inhumé lui-même à son côté, après avoir été inhumainement massacré presque dans ses fonctions par les ennemis de l'ordre et de la religion.



La Sœur de la Nativité fut donc enterrée dans son cimetière, devant la grande porte de l'église, et, à ce qu'on eroit, du côté du midi; madame Sainte-Reine, aussi religieuse urbaniste, tient le côté opposé de la même porte; et M. Duval se trouve entre les deux. Quelque vénération qu'on ait pour sa mémoire, ainsi que pour celle de madame Sainte-Reine, on a pourtant toujours distingué celle de la Sœur de la Nativité. Son tombeau seul est devenu célèbre. On y va fréquemment pour se recommander à ses prières. On raconte même à cette occasion des faits extraordinaires dont il ne m'appartient pas de juger. Qu'on pense ce qu'on voudra; pour moi, je n'ai pas besoin que Dieu fasse des miracles nouveaux pour croire; au moins provisoirement, au bonheur d'une âme dont les vertus, les écrits, la vie et la mort me paroissent une suite de faits miraculeux qui, la tirant de l'ordre commun, ne me permettent pas de douter un seul instant de sa sainteté.

Ainsi, toujours admirable dans ses saints, Dieu permet qu'on les éprouve; il les éprouve lui-même pendant leur vie, et les glorifie doublement après leur mort. Non content de leur donner au ciel la récompense promise à leur fidélité, il les dédommage encore sur la terre en les faisant vivre éternellement dans la mémoire des hommes, sans qu'ils puissent avoir désormais rien à craindre de la calomnie des méchants : *In memoria æterna erit justus, ab auditione mala non timebit.* (Ps. 111, 8, 7.) Pendant leur vie, le monde les méprise et les persécute, parce qu'il ne peut souffrir la censure secrète qu'ils font de sa conduite; mais ils n'ont pas plutôt disparu à ses yeux, que, par un hommage involontaire, il rend, malgré lui, justice à la vertu qu'il avoit d'abord méprisée, et qu'il admire pourtant en secret. Il ne parle plus qu'avec éloge de ces personnes extraordinaires dont il n'a pas le courage de suivre les exemples ni d'imiter les vertus.

Ainsi, tandis que la réputation des

prétendus sages du siècle, tandis que celle des rois et des conquérans disparoît comme la poussière que le vent dissipe ; tandis que leur nom tombe avec fracas dans l'oubli, et s'ensevelit avec eux dans le même tombeau, le juste, vainqueur de l'envie et du temps, n'a plus rien à craindre de la persécution. Il est loué de ses ennemis eux-mêmes, et vit éternellement dans la mémoire des hommes : *In memoria æterna erit justus*. Son nom se fortifie par les siècles, et sa gloire commence d'ordinaire où celle de ses ennemis a coutume de finir.



Après avoir lu la relation des huit dernières années de feu Sœur de la Nativité, écrite par M. Genet, nous n'y avons rien vu qui ne nous ait paru très-conforme à tout ce que nous en connoissons pour en avoir été les témoins à Fougères. Le 27 juillet 1803. MARIE-LOUISE LE BRETON, Sœur Sainte-Made-

( 488 )

leine , Supér. ; MICHEL PEL. BINEL  
des Séraphins , deposit. ; BLANCHE  
BINEL de Sainte Élisabeth ; L. BINEL ,  
maire ; CATHERINE PRIME BINEL ; LOUISE  
BINEL ; ANNE BINEL ; BLANCHE BINEL  
POINÇON.

---

---

## LETTRES

### ET EXTRAITS DE LETTRES

*Adressées à l'Éditeur au moment de la première édition de cet ouvrage, et depuis.*

---

*A M. Beaucé, Libraire.*

Monsieur,

Lorsque j'écrivis à M. l'abbé Genet pour lui témoigner toute la satisfaction que m'avoit procurée la lecture de son ouvrage sur la Sœur de la Nativité, je ne m'attendois pas qu'il pût attacher à ce suffrage un assez grand prix pour le rendre public, avec toutes les approbations qu'il a reçues de divers évêques et de plusieurs ecclésiastiques ou docteurs d'un mérite très-distingué. Je suis loin cependant de rien rétracter de tout ce que je lui disois sur cette production, qui pourroit, il est vrai, éprouver bien des contradictions, mais qui ne s'accorde pas moins bien avec mes propres sentimens sur la grande cause de tous les désastres de notre révolution; c'est-à-dire, sur toute l'impiété d'un siècle déchaîné, en quelque sorte, contre la religion de Jésus-Christ; de ce Dieu dont elle nous donne de si grandes, de si nobles, de si justes

idées. Je vous prie seulement d'ajouter à ce que M. l'abbé Genet a voulu transcrire de ma lettre, que je lui avois fait quelques observations sur certaines choses, qu'il me promit d'ôter ou de changer; ce qu'il aura sans doute fait dans l'exemplaire que vous avez. Sachant d'ailleurs très-bien qu'il ne m'appartient pas de m'ériger en juge des révélations et prédictions contenues dans cet ouvrage, je profitai de l'arrivée de Pie VII à Paris, pour remettre à Sa Sainteté l'exemplaire que j'avois reçu en dépôt de M. Genet même. J'espérois alors que cet ouvrage ne seroit imprimé qu'après avoir été examiné par le plus compétent de tous les juges. Je sais que c'étoit là le vœu de la Sœur de la Nativité, dont la plus grande crainte étoit de s'éloigner le moins du monde de la foi de l'Eglise. Les circonstances ayant changé, je ne blâmerai pas ceux qui ont cru pouvoir devancer cet examen en vous livrant le manuscrit sur lequel votre édition sera faite : j'attends au contraire avec impatience la fin de cette édition, pour orner ma bibliothèque d'un ouvrage dont j'estime et respecte infiniment l'auteur et le rédacteur.

J'ai l'honneur d'être,

Votre serviteur,  
L'Abbé BARBUÉL.

Ce 10 février 1818.



*Extraits de lettres de madame Le Breton , dite  
de Sainte-Magdeleine , supérieure de la Sœur  
de la Nativité.*

Monsieur ,

Ayant appris que vous ne pouviez trouver le supplément (1), j'ai pris le parti de le faire copier pour vous l'envoyer. La tâche étoit forte et pénible ; car je crois qu'il contiendra un volume entier....; mais, monsieur, avant de l'imprimer, il est de toute nécessité qu'il soit rédigé par un ecclésiastique très-instruit ; car maintenant il me semble que toutes ces belles choses sont comme des diamans enchâssés dans du plomb. Il y a une multitude de répétitions..... Je puis vous certifier qu'on n'y a rien changé ni ajouté. Il est tel que nous l'avons trouvé, ne nous proposant que la gloire de Dieu et le salut des âmes.....

LE BRETON , dite Sainte-Magdeleine.

Saint-James, 13 mai 1818.

*Nota.* Les religieuses urbanistes qui sont restées de la communauté de Fougères, se sont retirées à Saint-James, avec leur supérieure.

---

(1) Le supplément dont parle ici madame la Supérieure, et que je lui avois demandé, renferme tout ce que la Sœur de la Nativité avoit dicté peu de temps avant sa mort ; ces cahiers font la matière du quatrième volume. Ils m'ont été remis par l'héritier de M. Genet.

Monsieur,

Recevez mes remerciemens des trois exemplaires que vous avez eu la bonté de m'envoyer par mes nièces. Dès que je les ai eus, j'en ai pris lecture, pour vous faire part de ce que je crois n'être pas tout-à-fait juste ; mais il faut avouer que c'est fort peu de chose. Je vais vous en faire une note, et vous donner les noms propres qui ne sont pas bien écrits : *Hélas ! qu'il s'en faut encore que tout ce qu'elle m'a dit soit écrit !.....* Toutefois, il y a bien de quoi profiter pour tous les états. Je vois avec plaisir que des personnes qui m'avoient marqué de l'opposition pour cet ouvrage, en désirent maintenant la lecture. Le prenant sans préjugés, je ne doute pas qu'il ne soit très-gouté, et c'est tout ce que je désire pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, et pour votre avantage.

..... Vous avez dû recevoir le supplément que vous me demandiez....., il est aussi intéressant que tout l'ouvrage, que je ne me lasse point de lire, et qu'on me demande tant à emprunter, que j'ai peine à satisfaire tout le monde. Cela, j'espère, en procurera un plus grand débit, surtout de la seconde édition qui sera plus correcte, et qui aura le portrait de cette sainte Fille. Recevez de nouveau l'assurance de ma gratitude et du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie,

Monsieur,

Votre très-humble servante,

LE BRETON, dite Sainte-Magdeleine.

Saint-James, 20 juin 1818.



Monsieur,

..... Vous avez maintenant tout ce que la Sœur de la Nativité a dicté. Elle a toujours tenu secret tout ce qui étoit extraordinaire, de sorte que le plus grand nombre des religieuses qui vivoient avec elle n'en avoient aucune connoissance. D'autres le soupçonnoient seulement; mais elle m'a dit bien des fois qu'elle auroit préféré déclarer tous ses péchés plutôt que d'en avouer la moindre chose. Elle m'a souvent priée de la déprécier dans l'esprit des personnes qui paroïtroient l'estimer; elle a même laissé croire qu'elle étoit tombée en enfance après une grande maladie, pour détruire l'opinion favorable qu'on lui témoignoit. Si elle m'a donné une entière confiance, ce n'a été qu'en l'absence de M. Genet. Etant alors Supérieure, elle me disoit ce que notre Seigneur lui faisoit connoître, avant de le faire écrire, pour savoir si je le trouverois à propos, et je l'ai toujours approuvé, ne pouvant écrire moi-même, dans la crainte d'être aperçue. Madame Michelle-Pélagie Binet, dite des Séraphins, seule dans le secret avec moi, et morte en 1817, fut chargée d'écrire. Toutes autres religieuses ne pourroient avoir que des fragmens de ce que vous avez, mais toutes vous diroient qu'elles ont été édifiées de sa conduite sous tous les rapports, ainsi que les personnes du monde avec qui elle a vécu les dernières années de sa vie. La religieuse qui l'avoit écoutée au confessionnal, et qui lui sembloit opposée, m'a dit ne lui avoir jamais vu faire une faute vénérable volontaire. Elle se déceloit seulement en parlant de l'amour divin. Sa figure s'ani-

moit, et la parole de Dieu, énoncée par elle, pénétrait jusqu'au fond de l'âme : jamais personne ne m'a fait autant d'impression ; d'autres l'ont éprouvé comme moi. Quelque bons que soient ses écrits, ils ont beaucoup moins de force que de sa bouche.

Il a été perdu sur mer un envoi très-intéressant, dont nous n'avions gardé aucun fragment. Elle nous a toujours dit que Dieu le défendoit. D'après cela nous n'en avons point conservé. Le supplément que je vous ai envoyé étoit, à sa mort, entre les mains de M. le Saunier, ancien curé de Parcé, son confesseur alors, l'ayant fait examiner par M. Vafraï, prêtre et grand-vicaire, demeurant à Saint-James, distingué par sa science et sa vertu. Ce dernier le confia à mademoiselle Beaumont, marchande dans le même endroit, qui en a tiré cette copie non rédigée, sur laquelle je l'ai transcrit, cette demoiselle ne voulant pas s'en dessaisir. Ces deux messieurs sont morts il y a plusieurs années ; et la Sœur de la Nativité est morte quatre ans avant la rentrée de M. Genet en France. Depuis long-temps je demurois éloignée de lui. J'ignore comment il s'est fait qu'après avoir travaillé ces derniers papiers, il les ait perdus ; j'ai seulement ouï dire qu'il les avoit prêtés pour copier, et qu'ils ont été brouillés, je ne sais où. Ceux-là seuls avoient été rédigés en France : tout ce que vous avez imprimé l'avoit été en Angleterre. Quelques désirs qu'eût M. Genet de faire imprimer cet ouvrage, il s'est toujours présenté des obstacles.

Voilà, monsieur, tous les renseignements que je puis vous donner, puissent-ils être suffisans

pour perfectionner l'ouvrage et vous prouver ma bonne volonté.

Recevez l'assurance du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie ,

Monsieur ,

Votre très-humble servante ,

DE SAINTE-MAGDELÈNE.

Saint-James , 28 juin 1818.

P. S. Elle ne faisait écrire à personne qu'à M. le doyen de la Pellerine et à M. Genet. Vous avez ses lettres.



*Extraits de lettres de mademoiselle Louise Binet.*

( M<sup>lle</sup>. Louise Binet , fille de M. Binet , maire de Fougères , et nièce des deux religieuses Urbanistes confidentes de la Sœur de la Nativité ; savoir : madame des Séraphins ( Michelle-Pélagie Binet ) , et madame de Sainte-Elisabeth ( Blanche Binet ) , a eu des relations particulières et très-intimes avec la Sœur de la Nativité. Ses deux tantes , forcées de rentrer dans leur famille en sortant de leur communauté , avoient recueilli auprès d'elles cette sainte Converse , et c'est au sein de cette respectable famille qu'elle est morte. )

Fougères , 12 juin 1818.

Monsieur ,

..... Je vous remercie bien de ce que vous m'apprenez qu'il y aura une seconde édition ; car j'ai

beau parcourir la première, je n'y ai pas trouvé le supplément que M. Genet seul possédoit. Il contenoit deux cents pages, et étoit tout entier de l'écriture de ma tante des Séraphins. M. Genet l'avoit rédigé peu de temps avant sa mort. J'avois le projet de lui envoyer une petite note d'un article, qui n'est pas conforme à l'événement. J'appris dans le temps que nous venions de le perdre. Je vous l'adresse donc, Monsieur.....

LOUISE BINEL.

---

Fougères, 5 juillet 1818.

Monsieur,

..... Pour vous mettre à lieu de vous assurer si vous avez les notes véritables, écrites sous la dictée de la Sœur de la Nativité par madame des Séraphins, qui est ma propre tante, j'ai pensé, Monsieur, que je ne pouvois mieux faire que de vous faire passer de son écriture. Vous trouverez donc ci-joint une lettre qu'elle m'écrivait l'année avant sa mort; car j'ai eu la douleur de la perdre il y a un an, à Pâques. Je puis vous dire aussi que c'étoit une Sainte, ainsi que sa sœur madame de Sainte-Elisabeth. La Sœur de la Nativité en faisoit un grand cas. C'eût été une grande consolation pour mes tantes de voir ses ouvrages imprimés. Nous avions le bonheur de les posséder toutes les trois depuis la sortie de leur communauté. Elles ne nous ont quittées que plusieurs années après la mort de la Sœur, pour entrer dans une communauté nouvelle, établie à Saint-James, où existe encore madame de Sainte-Magdeleine, qui étoit leur abbesse, et cela pour sortir du

monde et mourir dans un cloître. Pardon, Monsieur, je me suis un peu écarté de mon sujet. J'ai choisi cette lettre de ma tante, parce qu'elle m'y parle de notre chère Sœur, et qu'elle m'annonce que M. l'abbé Barruel a fait passer une copie de ses écrits à notre saint père le Pape. Comme ma tante étoit déjà malade lorsqu'elle me l'a écrite, son écriture est un peu altérée. Cependant je crois que vous verrez bien si les cahiers que vous avez sont d'elle; et s'ils en sont, vous pourrez être sûr qu'ils ne sont point rédigés par M. Genet, qui, étant mort subitement, n'aura pu y travailler; car s'il les avoit rédigés, il n'auroit pas conservé les notes de ma tante, qui ne devoient pas paroître telles qu'elles sont, mais rédigées et travaillées par M. Genet, ou, s'il ne vivoit plus, par des ecclésiastiques remplis du même esprit, ainsi que vous le verrez par les dernières volontés de la Sœur, que j'ai eu le bonheur de me procurer, et que vous trouverez ci-jointes (1). Ma tante des Sérâphins étoit la dépositaire de ces cahiers, ainsi qu'une de mes amies qui avoit la confiance de notre chère Sœur, à cause de sa vertu, de sa discrétion et des services importans qu'elle lui avoit rendus. Cette bonne demoiselle s'étoit même exposée pour conserver ces cahiers dans le temps le plus horrible de la révolution, le gouvernement en faisoit même la recherche à cause d'une malle qui venoit d'Angleterre, appartenant à des ecclésiastiques qui repassoient secrètement : elle fut saisie, on y trouva quelques cahiers copiés sur ceux de

---

(1) On les trouvera au commencement du quatrième volume, dans l'avertissement.

M. Genet , alors à Londres. Comme il y étoit question de la révolution , on fit des recherches pour tâcher d'en découvrir la suite. Quand M. Genet fut revenu , mon amie et ma tante lui rendirent les cahiers , en lui faisant part des dernières volontés de la Sœur. Je ne conçois pas , d'après cela , comment M. Genet a négligé cette rédaction ; car ces cahiers ne doivent pas du tout paroître tels qu'ils sont. Les deux religieuses confidentes ne s'en inquiétoient point , le tout étant entre les mains du rédacteur , bien persuadées que tout étoit rédigé , et , en cas de mort , donné à quelqu'un de confiance. Enfin , Monsieur , tout ce que je puis bien vous assurer , c'est que M. Genet possédoit seul l'ouvrage complet. Il existé bien des copies , mais aucune ne renferme les cahiers de l'écriture de ma tante ; ni elle , ni les autres religieuses n'ont conservé aucune copie des envois qui ont été faits....

Voilà , Monsieur , tous les renseignemens que je puis vous donner ; heureuse si je puis contribuer en quelque chose au bien que doit produire cet ouvrage précieux , plus heureuse encore si j'en profite moi - même , ainsi que des avis charitables que cette sainte Fille m'a donnés elle-même de la part de Dieu ; car lui seul avoit pu lui donner connoissance de ce qui se passoit en moi , comme elle me le dit , et cela peu avant sa mort , ainsi qu'à mon papa , maman et ma jeune sœur. Cette pauvre Sœur m'aimoit bien tendrement , je lui rendois bien la pareille.....

Pardon , Monsieur , de la longueur de cette lettre ; si je me suis parfois écartée de mon sujet , vous ne le devez attribuer qu'à mon grand

attendrissement pour notre sainte Fille, qui sait que je m'oublie quand je parle d'elle.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur,

Votre très-humble servante,

LOUISE BINEL.

Nous joindrons ici une lettre de M. Le Roy, doyen de la Pellerine, confesseur de la Sœur de la Nativité pendant l'absence de M. Genet.

Voici ce qu'il écrivoit à un de ses confrères en 1799 ; cette lettre renferme une pratique de dévotion très-efficace pour le soulagement des âmes du Purgatoire.

Monsieur,

Il y a des choses admirables à dire de la Sœur de la Nativité, qui ne permettent pas de douter de son bonheur, et annoncent qu'elle est bien grande devant Dieu. Depuis l'âge de deux ans et demi jusqu'à celui où vous savez qu'elle est morte, Dieu, de temps en temps, lui a parlé, surtout depuis le commencement de la révolution ; il lui a révélé beaucoup de choses qui sont déjà arrivées, spécialement la mort de Louis XVI, son couronnement dans le Ciel, la destruction des communautés, la nouvelle persécution que nous éprouvons, etc. ; pour l'avenir, la fin des malheurs de la France, le triomphe de l'Eglise, le rétablissement de la religion, la création de nouvelles communautés, une partie des persécutions que l'Eglise doit souffrir jusqu'à la fin des siècles. Dieu lui a aussi révélé le moment précis de la

résurrection de J. C., les esprits célestes qui en furent les témoins.

Il lui a fait connoître qu'une manière de soulager les âmes du Purgatoire, bien efficace, et à lui bien agréable, c'est de lui offrir à cette intention, séparément, les différens tourmens que J. C. a soufferts pendant le cours de sa douloureuse passion.

Bénéissons mille fois, Monsieur, et remercions sans cesse l'auteur de tout bien, des grâces extraordinaires qu'il a accordées à cette âme simple, et considérons avec étonnement comme il se plaît à faire servir les plus foibles instrumens pour les plus grandes choses, et les merveilles de sa grâce et de sa miséricorde infinie pour les hommes; car ce n'est pas pour elle, mais pour nous, qu'il lui a donné tant de lumières. Tâchons donc d'en profiter, et sur-tout de mériter d'être réunis un jour à cette sainte Fille dans l'éternité.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble serviteur,

Le Roy, doyen de la Pellerine.

On voit par cette lettre que M. Le Roy, comme confesseur de la Sœur de la Nativité, avoit eu connoissance de ses derniers écrits, qui feront la matière du volume suivant.

*Fin du troisième volume.*



---

---

# TABLE

*Des matières contenues dans le  
troisième volume.*

---

|                                                                                                                                                                                                                                                |      |              |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|--------------|
| <b>I</b> NTRODUCTION.....                                                                                                                                                                                                                      | Pag. | 1            |
| Vie intérieure de la Sœur de la Nativité....                                                                                                                                                                                                   |      | 6            |
| Réflexions .....                                                                                                                                                                                                                               |      | 228          |
| Songes mystérieux et prophétiques de la<br>Sœur de la Nativité.....                                                                                                                                                                            |      | 231          |
| Songes effrayans.....                                                                                                                                                                                                                          |      | 236          |
| Songes gracieux.....                                                                                                                                                                                                                           |      | 257          |
| Réflexions de l'auteur.....                                                                                                                                                                                                                    |      | 297          |
| Déclaration et certificat des deux Supé-<br>rieures de la Sœur de la Nativité.....                                                                                                                                                             |      | 300          |
| Recueil d'autorités vivantes, et de pièces<br>justificatives, concernant la vie et les révé-<br>lations de la sœur de la Nativité, reli-<br>gieuse au couvent des Urbanistes de la<br>ville de Fougères, évêché de Rennes, en<br>Bretagne..... |      | 303          |
| Aux lecteurs.....                                                                                                                                                                                                                              |      | <i>ibid.</i> |
| Extraits de différentes lettres et déclarations<br>verbales adressées au rédacteur.....                                                                                                                                                        |      | 307          |
| Lettre d'un prêtre français, réfugié à Pader-<br>born, en Westphalie, adressée au rédac-<br>teur.....                                                                                                                                          |      | 312          |
| Lettre de M. l'abbé de Cugnac, vicaire-<br>général du diocèse d'Aire, adressée, de                                                                                                                                                             |      |              |

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        |              |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| la part de son évêque, au rédacteur du recueil .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   | 316          |
| Lettre de M. Martin, vicaire-général de Lisieux, à M. l'abbé Guillot, qui lui avoit fait passer les dix-huit cahiers contenant la première rédaction de l'ouvrage, en le priant de lui en dire son sentiment. M. Martin étoit alors à la tête des prêtres français qu'on avoit transférés à la maison commune de Reading, et qu'il avoit d'abord été chargé de présider au château de Winchester ..... | 320          |
| Avis de l'éditeur .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                | 322          |
| Observations sur la vie et les révélations de la Sœur dite de la Nativité, religieuse converse au couvent des Urbanistes de Fougères, suivies de sa vie intérieure, écrite d'après elle-même par le dépositaire de ses révélations, et rédigées à Londres et dans les différens lieux de son exil. (1800.) .....                                                                                       | 323          |
| Les huit dernières années de la sœur de la Nativité, religieuse urbaniste de Fougères, pour servir de supplément à ses vie et révélations. Par le même rédacteur. (1802.) .....                                                                                                                                                                                                                        | 376          |
| Introduction .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     | <i>ibid.</i> |
| Plan .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 391          |
| Première époque. La Sœur encore dans la communauté .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               | 392          |
| Seconde époque. La Sœur hors de la communauté .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | 402          |
| Troisième époque. La Sœur chez son frère. Réflexion .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              | 420          |
| Quatrième et dernière époque. Les derniers                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 422          |

|                                                                                                                              |              |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| travaux et la mort de la Sœur .....                                                                                          | 448          |
| Lettres et extraits de lettres adressées à l'é-<br>diteur au moment de la première édition<br>de cet ouvrage, et depuis..... | 489          |
| A M. Beaucé, libraire.....                                                                                                   | <i>ibid.</i> |
| Extraits de lettres de madame Le Breton,<br>dite <i>de Sainte - Madeleine</i> , supérieure<br>de la sœur de la Nativité..... | 491          |
| Extraits de lettres de mademoiselle Louise<br>Binet .....                                                                    | 495          |
| Lettre de M. Le Roy, doyen de la Pellerine,<br>à un de ses confrères.....                                                    | 499          |

*Fin de la Table du troisième Volume.*

---

De l'Imprimerie de P. GUEFFIER, rue Guénégaud,  
n° 31.













